REVUE

DES

DEUX MONDES

LXVe ANNÉE. — QUATRIÈME PÉRIODE

REVUE

DES

DEUX MONDES

LXV[e] ANNÉE. — QUATRIÈME PÉRIODE

TOME CENT VINGT-NEUVIÈME

PARIS

BUREAU DE LA REVUE DES DEUX MONDES

RUE DE L'UNIVERSITÉ, 15

—

1895

RACHETÉ

PREMIÈRE PARTIE

I

Le Dnieper et la Duna, parallèles entre eux dans la partie supérieure de leurs cours, divergent ensuite : le premier, en sortant d'Orcha, se dirige au sud ; l'autre, au delà de Vitebsk, tend vers le nord. Les deux fleuves ouvrent ainsi dans la plaine russe un large débouché que barre seulement le cours de la Bérésina. C'est par cette issue que Napoléon devait s'échapper, c'est cet obstacle qu'il allait franchir au mois de novembre 1812. Ignorant encore l'extrémité de sa situation, il avait quitté Smolensk et marchait à l'ouest. Or Wittgenstein, posté en avant sur sa droite, pouvait descendre et couper sa retraite ; ses propres colonnes se sentaient harcelées en queue par les limiers de Koutousof, vieux piqueur somnolent et têtu qui, sachant la bête blessée à mort, la regardait s'enfuir et priait Dieu. Tchitchagof enfin, sentinelle sans consigne et qui demandait un mot d'ordre, gardait la route même du retour et montait sa faction devant la grande porte stratégique. La citadelle de Minsk était la clef de cette porte : il la tenait. Prise dans ce triangle insoluble, cette foule française, ruine d'une grande armée, semblait irrémédiablement perdue : la volonté de quelques hommes allait pourtant la contenir, la rassembler devant le danger, la lancer outre, et la mener mourir ailleurs.

Au sortir même de Smolensk, la poursuite de Koutousof se prononça plus vivement. Il fallut s'arrêter, faire face, découdre

la meute à grands coups de boutoir : ce furent les trois journées de Krasnoë. Napoléon marchait en tête, par la rive gauche du Dnieper; le 15, il rencontra les deux corps de Miloradovitch et les traversa. S'arrêtant le soir à Krasnoë pour attendre le reste de son armée, il fit donner la jeune garde pendant la nuit et nettoya quelque peu ses abords; mais Miloradovitch retourna se camper sur la route, et se déploya à l'encontre d'Eugène. Celui-ci, débouchant le lendemain avec 6 000 hommes, ne réussit pas à percer, mais prit le parti de se dérober à droite, et rejoignit par ce détour. Enfin, le 17, Davout parut : la jeune garde, formée en face de lui, marcha à sa rencontre. En combattant, elle lui ouvrit le passage. Ayant ces trois corps dans la main, Napoléon ne pensa plus qu'à fuir la bataille et qu'à gagner du terrain. Il repartit, abandonnant à l'énergie de son commandant ou à la pitié des Russes cette arrière-garde que commandait Ney.

Le 18, ces dernières colonnes, s'avançant à travers le brouillard, donnèrent vers cinq heures du soir dans une batterie de quarante pièces et s'arrêtèrent couvertes de mitraille. Miloradovitch fit alors avertir le maréchal qu'il attendait sa capitulation; il opposait 80 000 hommes, l'avantage de la position, la certitude de la victoire. Ney ne répondit pas et commanda l'attaque. Mais sa deuxième division ramenée, rompue et chargée, se retira en lambeaux; il dut déployer la première pour relayer au feu. Celle-ci, défoncée comme l'autre, tint pourtant jusqu'à la nuit.

La complète obscurité venait d'interrompre le combat; on rétrogradait vers Smolensk. Le maréchal avait laconiquement donné l'ordre de la contremarche; lui-même, sans mot dire, précédait son monde. Comme on sortait de la portée du canon russe, il tourna à gauche et marcha à travers champs.

Son escorte était nombreuse, car plusieurs officiers de cavalerie, demeurés sans commandement après l'entière disparition de leur troupe, servaient comme auxiliaires dans son état-major. Ceux-là, mêlés au personnel régulier, déployaient des cartes sur leurs genoux, allumaient de petites lanternes qu'ils tiraient de leurs fontes, entamaient de maigres victuailles; le bruit léger de leur causerie osait s'élever derrière le chef silencieux. Autour d'eux, les sabots des chevaux battaient sourdement la route, les sabres cliquetaient contre le fer des étriers; plus loin, l'infanterie en marche, l'artillerie en roulement, faisaient résonner la terre gelée, et toute une masse humaine suivait que, dans le silence de ce triste soir, on sentait vivre, se mouvoir, respirer.

Depuis une semaine, le lieutenant de hussards Verdy comptait parmi ces auxiliaires d'état-major. Beau cavalier, endurant,

hardi, affable, gai, il s'était promptement accrédité auprès de son nouveau chef, le général Gouret. Justement, il marchait botte à botte avec lui, le pas allongé de son cheval l'ayant porté, dans le laisser aller de cette marche en retraite, depuis la queue du peloton jusqu'à la tête. Les deux officiers causaient :

— On dirait que nous allons nous jeter à l'eau...

— Dame! je ne vois plus autre chose...

— Qui sait? Le maréchal a peut-être une idée.

Ney, les entendant parler, se tourna à demi vers eux :

— Hein? demanda-t-il de sa voix calme : vous trouvez que nous ne sommes pas bien?

— Nous cherchions simplement à deviner ce que vous allez faire, monsieur le maréchal, répondit Verdy.

— Parbleu! passer le Dnieper.

— C'est que... nous ne voyons pas le chemin.

— Nous le trouverons.

— Mais si le Dnieper n'est pas gelé?

— Il le sera.

La résolution prise lui suggérant les ordres à donner, le maréchal cria : Halte! pour éviter la bousculade qu'un arrêt inopiné eût causée dans son escorte, marcha quelques pas encore, et descendit de cheval. Il demanda sa carte, puis, gêné par le vent qui agitait ce papier et le repliait, il prit le parti de la développer sur la neige; lui-même, la fixant par le poids de ses bras, s'allongea à plat ventre et la considéra à loisir. Rien que la simplicité de sa posture rendit à ses officiers de la confiance et de la gaîté. Debout derrière lui, serrés entre eux pour se protéger de la bise, ils attendirent sa décision; puis ils se séparèrent, se fondirent dans la nuit, emportant de droite et de gauche ses commandemens.

On établit d'abord le bivouac pour attendre le lever de la lune; puis on gagna le Dnieper, couvert d'une glace très faible, mais qui suffisait pour le passage. Les dernières heures de la nuit furent employées à franchir. On abandonnait au bord l'artillerie, les fourgons et les blessés; une ligne de baïonnettes contenait les traînards jusqu'à ce que les réguliers eussent pris pied de l'autre côté. Ceux-ci virent se replier devant eux des avant-postes cosaques, et, changeant de direction à gauche, défilèrent en vue du camp de Platof. Tout le monde dormant dans ce camp, et l'hetman lui-même, que personne n'osa ni réveiller ni suppléer, l'alarme n'y fut pas donnée. Il était plus de midi quand tous ces cavaliers du Don vinrent se répandre sur les flancs de la troupe française : dès lors, la retraite se poursuivit à travers un incessant combat.

La journée semblait finie et l'adversaire écarté, quand tout à coup une haute crête vers laquelle on marchait se dessina, s'éclaira, parut toute bordée de coups de canon. En même temps, un bruit de cavalerie s'entendait sur la gauche dans un bois qui flanquait dangereusement la colonne. La position de Platof valait celle que Miloradovitch tenait vingt-quatre heures auparavant; l'endroit était bien choisi pour une nouvelle hécatombe. Ney vit sa troupe plus que lasse, car elle désespérait; mais, sans lui laisser le temps de s'abandonner, il jeta dans le bois sa première division, que commandait le général d'Hénin; lui-même, enlevant l'autre moitié de ses forces, descendit dans le ravin et marcha droit à l'adversaire. Les boulets, mal dirigés, à la lumière mourante du jour, sifflaient sur la tête des assaillans, et s'en allaient ricocher au loin sur un sol gelé qu'ils ne pouvaient pas mordre. Brusquement, le silence se fit; et les tirailleurs, au bout de leur assaut, ne rencontrèrent rien. Les pièces légères des Cosaques avaient fui sur les traîneaux qui leur servaient d'affûts.

De nouveau, on marchait vers l'ouest. Personne ne parlait; la neige se matait sous les pieds, chaque pas était une chute, et le crépuscule, assombrissant aussi les esprits, ajoutait à l'accablement général. A plusieurs reprises, Ney, s'arrêtant court, venait de demander : « Entendez-vous d'Hénin? » On avait prêté l'oreille, et, n'entendant rien, on s'était passivement remis en chemin derrière lui, seul responsable.

— Verdy est-il là? demanda-t-il à la fin.

— Oui, monsieur le maréchal.

— Voyez donc ce que le général d'Hénin fait en arrière. Portez-lui l'ordre de me rejoindre à tout prix.

— Oui, monsieur le maréchal.

« Verdy est-il là?... » Tout à l'écho de ces paroles flatteuses, vraiment distinctives, le hussard s'empressait à répondre et ne croyait pas à la difficulté de la mission.

— Hop, Consul! hop!

Claquant de la langue, il vira à tour de bras son cheval harassé, il le soutint qui répugnait à descendre le long de la colonne qui montait. La bête, depuis deux jours, ne sentait plus la jambe, et ne se rendait qu'aux actions de rênes.

Aucun bruit ne venait de l'avant; en arrière, rien non plus, la division s'étant éloignée déjà sur la jonchée de neige, effacée derrière le rideau des arbres.

— Cela commence bien!... dit-il avec humeur.

Arrêté sur une crête, il attendait des conditions meilleures, quand de sourds grondemens retentirent au loin vers la droite,

des salves d'artillerie, répétées sur de longs espaces, roulèrent confusément jusqu'au fleuve. En même temps des globes de lumière fulgurante jaillissaient d'une éminence sans contour mêlée à des brouillards, et jetaient des ombres rapides dans toutes les profondeurs du terrain.

— Platof tire : d'Hénin n'en a pas fini...

S'orientant sur ce vacarme, il franchit le ravin, lieu du dernier combat; quelques corps y gisaient, puis des fusils abandonnés, des shakos, d'autres débris. Un vent violent chassait aux yeux une poussière piquante et glacée; le couchant, tache orange au ras de l'horizon, disparaissait à demi dans cette tourmente; puis cette tache s'éteignit entièrement, et seule, la neige noircissante, moins sombre pourtant que le ciel, continua de rayonner quelque clarté.

Des feux fixes se mêlaient maintenant aux lueurs momentanées du canon; en nombre croissant, ils s'étendaient de toutes parts et pendaient à des hauteurs différentes dans des éloignemens inconnus. En quel point de cette obscurité vaste, de-çà ou de-là de cette mystérieuse frontière, la troupe française se tenait-elle tapie? Marcher était toute la réponse que l'officier pouvait se faire, et il s'engageait en effet sous bois quand une légère et menaçante rumeur l'arrêta brusquement. En même temps, l'éclair d'une salve nouvelle lui montrait, dans un groupe mouvant, compact, des bustes, des têtes, des piques verticales, des *papaks* dansant sur les nuques des cavaliers. Rien de plus, et cette vision si brève n'avait pas laissé reconnaître en quel sens allaient ces Cosaques. Verdy ouvrit à tâtons sa fonte et prit son pistolet; mais le bruit décrut, le danger s'éloigna. A peine entendait-on le heurt accidentel des lances contre les branches, le murmure intermittent des voix et des rires, quand un cheval hennit dans le rang ennemi. Consul, en bonne bête d'embuscade, ne répondit pas.

Il s'ébranla lourdement, bronchant à chaque pas, gêné par les pelotes de neige adhérentes sous ses sabots. Verdy le soutenait inconsciemment, les yeux tournés vers son étoile terrestre : éclipsée momentanément derrière des troncs d'arbre, ou longuement cachée par des obstacles plus lointains, elle demeurait toujours dans le même indéfini recul. Le terrain dévalait doucement vers l'avant; pourtant Consul haletait comme pour quelque laborieuse escalade.

— Qu'as-tu donc à souffler comme ça? demanda l'officier, sans y songer; et il se répondit du même ton vague :

— Il a soif...

Cependant, il mit pied à terre, et, cheminant à côté de lui, la

main posée amicalement sur son garrot, le débarrassa des longs glaçons attachés à son mors. Il réfléchissait aux jeûnes que la bête avait subis, à la disette d'eau que maintenait cette gelée constante, pire qu'une sécheresse, aux maigres rations de chaume détachées chaque jour des toits des maisons, pendant les haltes de midi, aux belles meules découvertes l'autre nuit dans ce village...

— J'aurais bien fait des trousses de fourrage... oui, si les Cosaques n'avaient pas été à nos *trousses!*

Il s'amusait du jeu de mots, qu'il s'étudiait à retourner en différentes manières, quand tout à coup une perspective proche et continue se développa : derrière le féerique réseau des branches toutes fleuries d'un givre rose et scintillant, un sol rougeoyant montait vers des flammes dansantes. C'était là le terme lumineux qui, l'instant d'avant, semblait encore inaccessible.

Auprès du foyer, une tache noire pesait sur la neige ; cela parut d'abord quelque chose d'épais, bloc ou tronc, et cela devint, enfin, un corps humain accroupi, ramassé, dont les coudes s'appuyaient aux genoux et dont la tête s'inclinait profondément.

— Eh! l'ami ! es-tu mort?

N'ayant pas de réponse, Verdy s'approcha davantage.

— Voilà son fusil : ce n'est pas un traînard. Ses joues sont encore tièdes... D'Hénin ne peut être loin.

Tout autour la clairière piétinée indiquait qu'un détachement important avait séjourné là. Des traces de pieds, s'éloignant de ce carrefour, marquaient un sentier qui menait au but, à l'armée, au salut.

— En route, Consul! Au retour! reprit l'officier, et, chaussant gaîment l'étrier, il voulut se remettre en selle. La bête, pliant vers lui, fit mine de se coucher sur le flanc gauche.

— L'ai-je offensé au ventre? poursuivit-il. Puis, comme la botte, l'éperon, l'étrivière, tout paraissait en ordre :

— Enfin qu'as-tu, Consul? lui redemanda-t-il, inquiet, en le caressant encore et le retournant face au brasier.

L'aspect de l'animal était étrange : ramenant sous lui ses membres de devant, campé sur ceux de derrière, il semblait chercher sa pose, et se plaire à son équilibre laborieux. Verdy l'examinait en différens sens, palpant ses oreilles froides, relevant ses paupières qui retombaient sur ses yeux ternis, écoutant, sous ses longs poils, la pulsation de sa veine jugulaire. Tout à coup, par vingt signes concourant à la même preuve, la vérité pénétra dans le cerveau de l'officier, la certitude grave accabla son esprit : il comprit que son cheval allait mourir.

— N'importe... je me sauverai tout seul, décida-t-il aussitôt;

mais il frissonnait malgré lui, car c'est une terrible conjoncture pour un cavalier d'avant-postes quand il vient à perdre subitement les jambes et les poumons de sa monture, toute cette force, toute cette vitesse dont il dispose pour affronter l'obstacle ou pour fuir le danger. Puis, redressant sa taille, relevant la tête, fixant sur les silencieux alentours ses yeux hardis qui défiaient la peur :

— Si je perds courage, je suis un homme mort, insista-t-il, et il regarda ce cadavre étrangement assis devant cette braise; il rit de cette dépouille qui, gelée, semblait se chauffer, morte, feignait de dormir.

Cependant, Consul fléchissait davantage; ses naseaux élargis, retournés, se fixaient dans la rigidité mortelle; ses lèvres s'ouvrant sur ses mâchoires contractées, sa langue déborda et pendit. Verdy, débouclant promptement ses fontes et son bissac, posa à terre ses pistolets, une bouteille de vin, un paquet de thé, une cuiller, un sachet à poudre et à balles, deux rouleaux d'or, une miniature; puis du papier, des crayons, un rasoir, toutes les menues choses nécessaires à la toilette de chaque matin et aux écritures de chaque soir. Le cheval, de plus en plus allongé et déformé, détendit son encolure avec brusquerie et comme avidité, du geste qu'il eût fait pour boire ou pour brouter, et, versant définitivement du côté montoir, là où le poids de son maître l'avait sollicité tout à l'heure, il s'écroula, plongea vers l'avant, s'aplatit sur l'épaule gauche. Ses pattes, dressées avec roideur, montrèrent ses quatre fers étincelans, et d'autres fugitifs reflets sur la vitre de ses yeux signalèrent ses derniers regards. La selle, en se froissant, avait craqué dans ses cuirs; mais le sol matelassé ne retentit pas. Et ce fut autour de cet homme abandonné à sa propre énergie le grand silence du désert, de l'hiver, de la nuit, de la mort.

II

Il s'agenouilla pour choisir parmi les objets qui gisaient à terre, mit l'or et les balles dans sa ceinture, serra la bouteille sous son bras, assura son sabre à son côté. Et, s'arrêtant à considérer ce portrait qu'il épinglait à la doublure de sa pelisse :

— Bonsoir, maman... dit-il d'une voix d'enfant, avec un accent de tendresse que motivait l'horreur de sa condition présente. Déjà la froidure le pinçait au front, aux poignets, aux aisselles; il revint vers Consul et défit son portemanteau.

— Maintenant, tu ne porteras plus mon manteau... reprit-il du même ton mélancolique; et il remarqua que la robe bai clair

de l'animal s'était tout à coup hérissée d'un givre ténu. Ce court attendrissement, cette impression pénible, avaient déjà rompu sa volonté.

— Sur quoi marcher? que faire? balança-t-il, doutant surtout de lui-même, accablé par sa solitude.

Pas d'autre issue que de rejoindre immédiatement le maréchal; mais le moyen? Dans l'air, plus un bruit de bataille; à l'horizon, toujours ces feux fixes... Leur fixité même trahissant l'assiette d'un camp, la direction qu'ils ouvraient menait sûrement à l'ennemi. Vers le point opposé, rien que de l'ombre, du silence, de l'espace, du danger; rien que la piste incertaine, recoupée de pistes pareilles qu'avait tantôt tracée Consul, la bête courageuse jusqu'à mourir.

Fallait-il donc s'attacher à cette voie précaire? suivre de toise en toise ces pieds qui se chassent l'un l'autre, se posent en imprimant le fer, puis se relèvent en éraflant la neige? Entreprise un peu ridicule, en vérité... Difficile d'ailleurs... impossible, avec cette lune tout empêtrée de nuages...

Il s'assit, les jambes allongées vers le feu, le dos appuyé contre le ventre du cheval, une main posée sur la patte, comme sur le bras d'un fauteuil. Satisfait de cette posture, il voulut se persuader que la conjoncture présente n'avait rien d'extraordinaire; il se souvint de sa jument Frisette, morte autrefois de coliques, en pleins champs. Puis il se nomma tous les autres, tous ces humbles serviteurs usés sous lui, tués sous lui : Beausire, Ravage, Huron, Pistache, Souris... Pas un d'eux ne valait Consul. Ses regrets se mêlant ainsi à ses souvenirs, sa conscience commença de fuir et de lui échapper; sujette pourtant à ce malaise de froid, d'hébétude et d'isolement, elle emportait à travers rêves le poids de résolutions qui ne pouvaient naître ou de larmes qui ne pouvaient couler. Il entendait par instans le bruit du vent dans les branches, mais seulement comme un rythme; les silhouettes des arbres devenaient ces coquecigrues que la nuit évoque d'ordinaire dans nos cerveaux las, proches du sommeil; et toute sa pensée se dissolvait en idées indicibles dont il ne pouvait savoir si elles étaient mots, formes ou sons.

— Il faut songer à des choses précises, se commanda-t-il enfin; et, clignant des yeux, il vint près de ce cadavre, étrange factionnaire sans mot d'ordre, et qui menaçait, qui n'avertissait pas.

— Il est mort de chaleur... Qui sait si ses camarades l'ont porté transi devant le feu? Ou s'il s'est approché lui-même imprudemment?

Pour se distraire, il s'imposa des jeux d'esprit : d'abord, de lire dans sa mémoire la liste chronologique des rois de France à partir de Pharamond ; puis, ne démêlant plus les fils de Louis le Débonnaire, les envoyant tous au diable, il passa à se réciter la nomenclature de la bride dans les termes qu'il exigeait ordinairement de ses hussards. Partant enfin des mots : « Verdy est-il là? » il vint à détailler les faits, à critiquer les actes dont l'enchaînement fatal se rompait au moment présent. Ainsi, la chaleur du foyer pénétrant ses membres et détendant ses muscles, il refaisait en pensée sa longue marche de tout à l'heure; il allait vers ces feux ressouvenus, fuyans, mystérieux; un écho répétait dans ses moelles la cadence suivant laquelle le pas du cheval berce le corps du cavalier; sa rêverie voguait et dérivait vers le but constellé, de plus en plus lointain, qui reculait toujours...

— Je dors, je dors!... jugea-t-il en sursautant; et il comprit que la consigne de la sentinelle morte c'était : « N'approche pas du feu. » Décidant qu'il irait chercher du bois très loin, jusqu'à deux cents toises, il battit des mains, piétina, respira à pleine bouche l'air froid chargé d'une odeur de feuilles, s'aventura sous la futaie; étourdi de fatigue, il n'avançait que par secousses et perdait conscience au milieu de son mouvement. Alors il chercha au fond de lui-même des aiguillons plus puissans; il se souvint de son enfance et de sa mère, de sa jeunesse et de ses amours, puis de ses succès de carrière, de sa décoration, de l'estime témoignée tantôt par le maréchal. Et de toutes les joies qu'il avait pu vivre, il se faisait des raisons pour ne pas dormir.

Il revenait, un fagot sous le bras, quand il vit la dépouille de Beausire soubresauter étrangement, comme reprise d'une vie partielle. D'abord une flexion d'encolure, puis une détente de reins : cette carcasse semblait aussi parodier quelque air de manège et ruer tout en rampant. S'approchant, Verdy reconnut deux bêtes silencieuses, chiens ou loups, qui mordaient l'animal aux crins et à la queue, et le tiraient du côté de l'ombre. Il leur courut sus avec de grands cris, en braquant son pistolet. Pliés et terrés, mais ne reculant pas, ces chiens en rage lui montraient leurs gueules grimaçantes, leurs dents serrées, leurs barbes humides de bave et de sang : toutes ces défenses risibles, toutes ces menaces peureuses, c'était du moins de la vie librement déployée, hardiment combattante, et l'officier, provoquant ces fureurs, se les donnait en spectacle quand une mêlée de voix aiguës s'éleva, s'accrut; une meute entière déboucha, se répandit.

C'étaient ces grands lévriers velus qui suivaient l'armée : le goût de la chair humaine les avait rendus féroces. Ils formèrent

le cercle autour du brasier et leurs cris devinrent furieux; leurs yeux brillèrent comme des topazes; leurs queues inquiètes se fouettèrent entre elles; ils s'affairaient, changeaient de place, bataillaient comme à la curée. Pourtant aucun ne se risquait sur l'esplanade circulaire où rayonnaient la lueur de la flamme et le regard de l'homme.

— Arrière! criait Verdy à pleine gorge : vous ne mangerez pas mon cheval!

Attentif à toutes leurs attaques, en garde dans toutes les lignes, il jetait des brandons, lançait des coups de sabre, déchargeait ses pistolets. Ivre de cette bataille, réchauffé par le jeu de ses muscles et la dépense de son sang, il savourait son activité joyeuse, qui lui faisait sentir sa force. Quelques-uns de ses adversaires, roussis, blessés, hors de combat, hurlaient et se traînaient à distance; rappelés par ceux-là, les autres s'écartèrent, reprirent leur quête, et, s'assemblant peu à peu, disparurent dans un vacarme assourdissant. Brusquement, la clairière, pleine tout à l'heure de leurs tournoiemens confus, s'étendit vide, lumineuse, tachée de sang; plus d'autres ennemis que le froid et le sommeil : invisibles, ils revenaient cerner cet homme, vivant entre le cadavre du soldat et la charogne du cheval, debout près de ces flammes défaillantes que la moindre rafale pouvait souffler. Alors, sans réfléchir, docile à l'invincible instinct qui nous écarte du danger, ce brave prit peur; il céda à l'horreur de sa condition, lâcha pied devant ces traîtrises, courut de toutes ses jambes vers la vie et vers le salut.

Les chiens menaient leur poursuite sur les brisées de l'armée : lui se mit à chasser derrière eux. Portant son manteau tout roulé sous son bras, appuyé sur son sabre comme sur une canne, il allait, couvert bientôt de sueur, calmé pourtant par son mouvement. Les abois de la meute le dirigeaient : « En somme, c'est comme si je chassais le cerf en forêt de Fontainebleau... » pensait-il. Mais les cris des lévriers s'éteignirent tout à coup, ainsi qu'il arrive en effet dans les chasses; et l'officier s'arrêta, retombant à l'inertie, à l'inquiétude.

— Si seulement je pouvais attraper le Dnieper!... Mais non, je marche au hasard.

Ces mots « au hasard » lui firent au cœur un mal affreux. Puis, rejetant l'idée énervante, il voulut se convaincre qu'il n'était pas entièrement perdu et se retourna vers le point brillant qui marquait au loin le lieu de sa dernière halte. Par un demi-tour exécuté suivant l'ordonnance, en un temps et trois mouvemens, il se remit enfin face aux ténèbres, face aux doutes :

— Y a-t-il, oui ou non, sur l'horizon, deux masses noires?

Ignorant s'il recevait vraiment par les yeux cette double impression, ou si ces images se dressaient d'elles-mêmes dans son cerveau fatigué, il demeurait à débattre cette question futile, dont sa vie dépendait peut-être, et se refroidissait et s'affaiblissait.

— Mauvais endroit pour mourir... songeait-il malgré lui; et, frémissant aux influences sinistres qui l'environnaient, il dilatait quand même ses prunelles vers l'horizon, il captait cette lumière éparse sur toutes choses et dont il ne pouvait savoir si elle venait du ciel ou de la terre, quand les ombres des arbres s'allongèrent vivement sur la neige illuminée; les nuages, un instant tourmentés, pétris par le vent, s'ouvrirent, et la lune en double D parut au sommet de sa course.

— Bonsoir, ma vieille : tu me tires d'affaire, dit-il; et, répondant en lui-même à une autre évidence, il défit son dolman, tâtonna de ses doigts lourds, chercha et pressa le bouton de sa montre; elle sonna douze coups. Donc la *vieille* indiquait le sud, comme eût fait le soleil à midi.

Il marcha vers sa face ridée et secourable, impatient d'atteindre le fleuve; de là, suivre la rive, rejoindre l'armée en tendant vers l'ouest, n'était plus qu'un jeu. Mais les nuées instables, épaisses, le menaçaient d'obscurité: il doubla son pas. Un taillis qu'il traversa à corps perdu lui lacéra la face, frappant de verges, à chaque pas, ses joues froides et douloureuses. Puis une clairière blanche, également vierge; puis un bois de sapins, noirs, hérissés, mouvans... D'un arbre à l'autre, les branches se jumelaient, il lui fallait les écarter avec effort, elles pleuvaient sur sa tête au passage. Brusquement le sol lui manqua; il se sentit tomber dans une sorte de gouffre et se reçut avec un choc sur un fond dur qui craqua en différens sens. Pris dans la neige jusqu'au front, il cherchait à se hausser, à se retourner, à tenter l'escalade en arrière, quand une autre secousse le précipita plus bas: ses pieds s'abîmèrent dans de la vase.

— C'est la fin... pensa-t-il; et cherchant partout un appui, il se débattit à mesure qu'il plongeait; il élargit l'entonnoir et fit de l'air autour de son visage. Enlizé jusqu'aux genoux dans une glu froide qui pénétrait ses bottes, il ne pouvait se mouvoir; mais ses bras, demeurés libres, s'égaraient autour de lui, ne rencontraient rien, et, poursuivant toujours leur folle recherche, ne faisaient autre chose que lui tailler dans cette matière un sépulcre vertical.

— A moi! à moi!... monsieur le maréchal!...

Il appelait, et sa voix se perdait sur le sol assourdi, dans le

site sans échos. Ses yeux, déjà retranchés de la terre, et qui ne s'ouvraient plus que sur un peu de ciel, voyaient deux cimes de sapins se balancer, se choquer, s'écarter en démasquant des étoiles derrière elles ; le bord transparent du puits entourait d'un halo pâle ce paysage sublime, plein de silence, de menace et de condamnation.

Cette fois, elle était écrite là-haut, la mort souvent rencontrée, toujours éludée ; et peu à peu elle descendait, lente, sereine, persuasive. Vaincu par elle, il s'affaissait, comme un cerf à l'hallali se couche et s'abandonne aux chiens ; il tombait d'une suprême chute qui n'était pas douloureuse, quand les ressorts de son être se bandèrent encore et luttèrent pour la vie avec tout le reste de sa vie. Il bondit, se dégagea, se lança plus avant, cassa de la glace sous ses genoux, se hissa, se dressa. Sa tête émergeait, il revoyait la terre, il respirait, il espérait.

— Repris pied... pris pied sur un ruisseau gelé... ou sur une mare?... Non : le terrain descend... Il descend... Le ruisseau coule... Vers le Dnieper?... Oui, oui, vers le Dnieper!...

Il se parlait à haute voix, plus certain par là de raisonner juste. Se déterminant à la fin, il abandonna d'abord son sabre, puis s'avança par un bond et des craquemens qu'il entendit lui serrèrent le cœur. Tirant des bordées à droite et à gauche, il évitait d'instant en instant les parois rendues résistantes et les couches comprimées par son précédent effort. La sueur baignait son visage ; une eau froide le pénétrait au cou, aux aisselles, aux poignets, aux hanches.

— Peut-être serai-je au bout de mes forces avant d'être au bout de l'obstacle?...

Sa crainte aggravant sa fatigue, il sentit pour la première fois le poids de sa ceinture, lestée d'une bourse et d'un sachet à balles : elle lui cisaillait les reins, le tirait bas. Quant au métal dont il fallait s'alléger, pas de doute : le plomb était, dans la circonstance, plus précieux que l'or... D'un geste furieux, comme pour frapper, il prit une poignée de napoléons qu'il jeta largement autour de lui et qu'il n'entendit pas tomber. Puis, cherchant du pied sa voie de glace, il continua d'ouvrir sa brèche dans le rempart de neige. Tout à coup, la pente du terrain s'accentua, marquée à droite et à gauche par deux croupes descendantes ; elle l'aida dans ses glissades, et, dès lors, en ramant des deux bras, il put progresser d'un mouvement continu. Une seule toise parcourue suffit à le dégager jusqu'aux cuisses ; puis, les deux arêtes qui bornaient la gorge déclinant et s'effaçant, lui-même reparut de toute sa taille à la lumière ; son ombre s'allongea sur un sol oblique, rocheux, sonore.

— Le Dnieper! Ah, ah! le Dnieper! répéta-t-il, ivre de liberté, ravi de se mouvoir, léger, hors de lui. Ses yeux dilatés et fous tendaient à l'horizon, adoraient des lointains de nacre qui étaient peut-être des brumes et peut-être des bois; au fond, encore plus loin, blanchissait la nuit mystérieuse... Mais il ne fit que deux pas dans ce vertige; et, voyant béante derrière lui, jusqu'aux limites du regard, la fendue surhumaine qu'il avait ouverte :

— Sauvé! sauvé! cria-t-il avec épouvante; puis sans résister davantage à sa fatigue et à son émotion, il s'abattit en haletant et en gémissant.

III

Le fleuve, encaissé dans une vallée étroite où ne pénétrait plus la lune déclinante, accusait son cours par un sinus obscur, prolongé à travers les neiges jusqu'à perte de vue; le vent balayait ce couloir, se froissait avec des hou-hou contre les rochers; hors des lèvres béantes du gouffre, un autre courant d'air montait, glacial et puissant, soufflé par les poumons de la terre.

— Tête de colonne à droite! en avant, marche! cria Verdy, comme s'il eût mené toute une troupe de cavalerie, et il s'obéit en même temps qu'il se commandait.

Devant lui, un météore étrange colorait le ciel. Ce fut d'abord comme une lueur de couchant; puis l'air vibra sur l'horizon par ondes chaudes et parut un rideau rose qui tremblait au vent. Enfin, des flammes s'élevèrent, portant sur leurs pointes un dais opaque fait de nuages et de fumées; des flammèches errantes mouchetèrent l'espace jusqu'au zénith; et des escarbilles ardentes se mêlèrent aux froides étoiles.

— On brûle un village, se dit-il; et devant cette impression coutumière et de bon augure, il marcha plus tranquille. Atteindre les limites de l'armée, c'était remettre en d'autres mains le soin de sa propre vie, c'était déposer la responsabilité pesante sous laquelle il avait failli succomber.

— Je rendrai compte au maréchal... Peut-être me donnera-t-il un cheval de son écurie?

Puis, réfléchissant qu'il n'y avait pas dans toute l'écurie du maréchal une seule bête qui valût Consul, il venait à déplorer ses irréparables pertes de la nuit : son or, ses provisions, son sabre, — le sabre surtout, si fin de pointe et si mordant de taille, si léger à la main, si cher au cœur; la lame était une prise de bataille, et le fourreau de similor, présent d'une maî-

tresse longuement aimée, portait au-dessous du bracelet deux chiffres enlacés. Balancé entre le regret et l'espérance, excité par la lumière sauvage qui pourprait le ciel, il gagnait rapidement vers son nouveau phare : l'incendie. Des bouffées chaudes lui brûlaient la face; il s'arrêta le temps de s'accoutumer à cet air. Pourtant la flambée décroissante suffisait à peine pour éclairer la zone sinistre dont le village paraissait circonscrit; sur cette esplanade de terre et de boue, des foyers épars grandissaient dans la lueur mourante du brasier principal: des silhouettes humaines circulaient alentour; derrière elles, de grandes ombres flottantes répétaient vaguement leurs gestes. S'approchant, Verdy perçut une forte odeur de chair grillée qui lui fit sentir sa faim; il s'arrêta, désireux d'obtenir une part, honteux de la demander.

— Qui es-tu, toi? lui dit un des traînards, assis sur son sac, et qui surveillait la marmite. D'autres, debout derrière lui, se serraient entre eux comme des chevaux dans une horde; accrochés, enlacés, ils composaient des groupes cyniques et lamentables.

— Un officier... qui voudrait manger, répondit Verdy, partagé toujours entre le dégoût et le besoin.

— Alors, montre ta monnaie, reprit un autre, drapé dans la couverture de son cheval et qui portait les deux fontes de sa selle appuyées sur sa nuque, ballantes sur sa poitrine comme des mamelles. Ici, on ne régale pas, non! quand bien même ce serait l'Empereur!...

— Ah! malheur! régaler l'Empereur! poursuivit une femme agenouillée, vautrée, qui, cessant de souffler sur les tisons, releva sa tête sordide; et des imprécations s'élevèrent en français, en allemand; toutes ces bouches abjectes vomirent avec un blasphème le nom souverain.

— Merci, bonsoir! dit promptement Verdy, dès qu'il eut dévoré son quartier de viande. Ne vous endormez pas là: les Cosaques vont revenir...

Comme il entrait dans le village, une recrudescence de feu survint à propos sur l'autre lisière et facilita son passage. Des reflets palpitaient sur les cloaques de neige fondue; les cadavres étendus là paraissaient baigner dans leur sang. Plus loin, des meubles amoncelés comme pour une barricade; une femme accroupie dans une pose vivante et qui peut-être n'était pas morte; elle tenait sur ses genoux quelque chose... un petit corps, une momie, son enfant brûlé. Une chanson française que deux voix engluées d'alcool et de rogomme essayaient à l'unisson, mêlait sa mélodie au grésillement des flammes : cette affreuse gaîté zigzaguait dans l'air, à mesure que s'éloignait ce couple d'une

vivandière accrochée au cou d'un soldat, chacun portant son sac.

Un défilé nombreux de piétons gagnait droit vers l'horizon et dessinait en noir la route, ici sur le sol rouge, là-bas sous une glaciale clarté de lune. On eût dit le retour de quelque fête rurale en France, et tout un village sortant d'un autre village à l'automne, au soleil couchant. Verdy traversait cette foule, impatient d'arriver jusqu'aux troupes. Pourtant un des marcheurs, stimulé sans doute par son exemple, se maintenait obstinément à son côté.

— Monsieur, dit cet homme d'un ton poli, réservé, qui sentait la bonne éducation, me permettrez-vous bien de marcher à votre hauteur?

— Parfaitement, monsieur.

— C'est qu'à deux on marche mieux, reprit l'inconnu avec bonhomie. Et durant quelques minutes, il scanda leur pas commun, en comptant : « Un, deux... »

— Je ne suis pas fantassin, poursuivit-il, confus de sa mauvaise cadence. Un instant après, il parla encore, conseillant à Verdy de se couvrir le crâne, pour éviter le refroidissement du cerveau. Mais l'autre ne l'entendit pas : l'écho de sa marche battait dans sa tête, y sonnait le vide; et, cédant au double fardeau de la fatigue et du froid, il tombait pour la première fois de sa vie dans un singulier sommeil qui pouvait encore marcher et souffrir.

Derrière eux, l'incendie s'éteignait, vaincu par une aube intense qui se réfléchissait et se doublait sur le miroir de la neige. La crête, frontière d'or entre la terre pâle et le matin vermeil, se développait en une douce courbure; seuls, les poteaux d'angle des isbas incendiées hérissaient de hachures noires ce mol horizon. Le soleil couronnait les ruines; accosté de deux nuages massifs et symétriques, il en portait un autre comme panache, allongé, fuselé, pareil à la flamme d'un cierge. Écarlate d'abord, le météore passa vite et devint rose; puis il mourut en tons indéfinis, et bientôt il ne resta rien de lui qu'un bandeau couleur de soufre qui pâlit davantage à mesure que l'azur débordant pénétrait les restes de l'aurore. A droite, le Dnieper montait et serpentait dans la clarté; des peupliers se reflétaient à sa fixe surface; sur ses rives, des barques pontées de glace attachaient de point en point des escarboucles à son ruban. Mais le long du bord le plus voisin, un filet de courant demeuré libre fuyait autour d'une presqu'île boisée; il chatoyait sous la ramure traversée de rayons: c'étaient là des moires fugitives, des reflets changeans, et comme un dernier lambeau du ciel nocturne tombé dans l'eau avec toutes ses étoiles.

— Belle matinée! reprit l'inconnu, et il examina avec un sourire la jolie figure, un peu pâle, de Verdy. Car c'est une curiosité ordinaire, entre gens qui ont marché de conserve pendant la nuit, que de s'observer aux premières clartés du jour et de reconnaître en quels signes la fatigue est inscrite sur les visages : les yeux, la bouche ou les moustaches se défaisant plus tôt chez les uns que chez les autres, chacun ayant enfin sa manière de dépérir.

— Vous ne paraissez pas trop fatigué. Vous êtes démonté depuis peu de jours sans doute?

— Depuis peu d'heures... J'ai perdu un cheval d'un grand caractère; peu s'en est fallu que je ne périsse moi-même sous la neige...

— N'en parlons plus, monsieur, interrompit l'autre avec vivacité. Vous auriez tort de vous plaindre. Moi, je marche depuis Mojaïsk.

— Depuis Mojaïsk? répéta méditativement Verdy.

Ses idées commençaient à se rajuster; la pure clarté du jour, entrant par ses yeux dans sa cervelle, en dissipait peu à peu les ombres; mais, en cherchant parmi ses proches souvenirs l'image de désolation qui avait nom Mojaïsk, il ne la retrouvait plus : tous les événemens antérieurs à la mort de Consul s'étaient éloignés, perdus dans le passé.

— Oui, depuis Mojaïsk... Trente journées sans un séjour. Aussi, voyez mes bottes...

Verdy baissa les yeux vers les chaussures de cet homme : un des orteils, nu et d'une mauvaise couleur violâtre, apparaissait par une déchirure du cuir; et l'autre semelle, séparée de l'empeigne, n'était soutenue que par un mouchoir noué sur le cou-de-pied.

— Diable! fit-il en relevant la tête et poursuivant l'examen de la personne, vous voilà bien exposé aux engelures!

Grand, robuste, barbu, cet officier sans armes et devenu paysan, portait des houseaux, une peau de mouton, un bonnet de fourrure; sa sabretache bleue, ornée d'une aigle et de deux canons croisés, pendait à son côté; une besace et une petite marmite, attachées l'une et l'autre à la même courroie, battaient sur sa hanche. Ses yeux, injectés de sang, clignaient sans cesse, las de la neige éblouissante; une plaie profonde qui semblait entaillée par le sabre, mais qui n'était qu'une blessure de froid, crevassait sa joue, recoupait sa moustache, et ne s'achevait que dans sa bouche; ses lèvres épaisses et bonnes, mais fendillées de toutes parts, ne pouvaient plus sourire que d'un sourire ré-

duit et douloureux. Malgré tant de marques d'usure, cette face éprouvée rayonnait encore la force et l'intelligence ; et le dessin des traits, le modelé du front, le port de la tête, respiraient une hérédité de noblesse et l'habitude du commandement.

— Oui, je sais, je suis pitoyable... reprenait cet homme ; je donnerais volontiers la moitié de ma fortune pour une paire de *sapogues*, comme on dit dans cette Scythie. Quant aux engelures, j'ai eu ce pied-ci gelé, mais je l'ai dégelé : depuis, je ne m'arrête jamais. La gangrène sèche s'y était mise ; il m'a fallu couper les chairs mortes avec mon couteau.

— Vous avez fait cela vous-même? demanda Verdy en frissonnant.

— Dame, oui... L'important, voyez-vous, c'est de vouloir vivre, et le dangereux, c'est de laisser la mélancolie l'emporter sur la volonté. C'est pourquoi je vous ai si grossièrement interrompu tout à l'heure quand vous vous attendrissiez sur le sort de votre cheval. Pardonnez-moi et croyez-moi : rejetez toutes ces idées qui peuvent vous tirer bas et ne gardez que vos espérances, car voilà bien l'indispensable morceau de pain... Savez-vous de quoi je me souvenais sans cesse au milieu de mes misères? Du château que j'ai sur les bords de la Loire et des belles soirées que j'y passais en famille, l'autre été. Peut-être êtes-vous marié?

— Non, monsieur, fort heureusement.

— Et pourquoi donc, heureusement? Il vaudrait mieux que vous fussiez marié. Vous seriez plus fort, je vous assure.

— Soit. Mais la pauvre femme que j'aurais épousée ne serait-elle pas bien seule et bien inquiète ?

Les traits de l'inconnu s'assombrirent ; il ne répondit pas. Visiblement, il était de ceux au cœur desquels une parole peut entrer comme une arme et faire une blessure. Verdy comprit qu'il l'avait atteint plus qu'en lui-même et dans un être infiniment cher.

— Pardon ! reprit-il avec regret.

L'homme lui tendit les deux mains :

— Ne me faites pas de mal... supplia-t-il avec un accent d'humble douleur. Je souffre assez.

Les lambeaux de la colonne fugitive traînaient au loin, noirs sur le blanc tapis du paysage. On eût dit une scolopendre : à l'avant, une première tache instable et qui s'égrenait, se refaisait, se décomposait sans cesse, en marquait la tête. C'était l'état-major et c'était le maréchal, qui, précédant toujours son monde, continuait de piloter son épave avec intrépidité. Derrière lui, les deux divisions, allant parallèlement, simulaient la panse de l'animal :

ainsi, d'Hénin avait rejoint, et tant bien que mal il suivait maintenant à sa place de bataille. Puis des irréguliers, marchant sur les flancs, attachaient des antennes à ce corps inconsistant; ceux-là, groupés en petites caravanes, se succédaient par files, pareils à des touristes cheminant sur la croupe d'un glacier. Enfin, toute une traînée humaine s'attardait à distance, longues entrailles que la bête décousue laissait pendre derrière elle.

Un tourbillon s'éleva vers la droite; et, sous ce voile qui flottait et blanchissait, quelque chose noircit, grouilla, menaça.

— Voilà les Cosaques avec leurs traîneaux, reprit l'inconnu, qui s'arrêtait, clignant des yeux à cette apparence nouvelle.

— Nous allons être enlevés : il faut abandonner la route.

— C'est cela... Oblique à gauche! Je passe devant...

— Non pas!... permettez-moi au contraire...

Chacun d'eux s'offrait ainsi à précéder l'autre sur la neige intacte et à tracer le sentier. Cependant Ney galopait vers le flanc opposé et s'employait à reformer sa deuxième division, toujours hésitante et disloquée; refoulant les rangs désunis, il rendait par compression à cette troupe la forme qu'il voulait qu'elle tînt.

— Le maréchal prend toujours la première place au danger, continua Verdy.

— Je tremble pour sa vie, répondit derrière lui la voix de son compagnon.

— Vous le connaissez sans doute particulièrement?

— Non pas. Mais je réfléchis que s'il mourait, toute cette troupe serait perdue.

La galopade des escadrons, les éclats de l'artillerie, la course des boulets qui labouraient la terre entre des haies de glace et de boue, enfin toute la dangereuse farandole menée autour d'eux par les Cosaques occupa tellement les deux piétons, qu'ils atteignirent, sans même l'avoir aperçu, le village de Jacoupovo: des toits blancs leur apparurent tout à coup, à portée de pistolet, derrière un pli du terrain.

— J'espère que le maréchal va prendre une disposition autour de ce point d'appui, observa sentencieusement le hussard : il se piquait de quelque compétence sur les problèmes de l'art militaire.

Justement, la 2e division s'adossait à cet asile pour tenir tête aux troupes volantes qui continuaient d'escarmoucher contre elle. « Sachez mourir là pour l'honneur de la France », avait dit Ney à d'Hénin.

—... Il doit être trop occupé en ce moment pour m'entendre, poursuivait Verdy, sur un ton d'irrésolution; puis, comme s'il eût craint la réponse de son compagnon :

— D'ailleurs, je suis dans un tel état de malpropreté...

Mais la vraie raison pour laquelle il appréhendait de reparaître devant son chef était sa blessure d'amour-propre et ce sentiment cuisant : *qu'il n'avait pas réussi*. Entré dans une maison déserte, entière cependant, calfeutrée et chaude, il montait sur le poêle quand un boulet ricoché vint frapper contre une des parois. Toute cette cage de bois résonna longuement.

— Compris! songea-t-il. C'est un rappel à l'ordre.

Mais, se promettant de servir d'autant mieux, le lendemain, qu'il aurait mieux réparé ses forces, il acheva en fermant les yeux :

— C'est singulier... Plus on est misérable, et moins on a d'envie de se faire tuer.

La profondeur même du silence et de l'obscurité le réveilla. Il se crut seul, distancé, retombé au nombre des traînards.

— Quelle heure est-il? Où sommes-nous? demanda-t-il brusquement.

— Je ne sais guère où nous sommes, répondit paisiblement dans l'ombre la voix de son camarade. Mais je sais l'heure : il est huit heures. Je viens d'entendre dire dans la rue que l'Empereur n'est plus très loin, et que le maréchal va faire un dernier effort pour le rejoindre.

Ils traversèrent des rassemblemens où les soldats, muets, accablés, paraissaient livides au feu des cuisines. Au bout du village, une colonne qui défilait sans bruit les arrêta. Un autre détachement passa encore et s'engagea de même vers Orcha.

— Suivons-nous? demanda Verdy.

— Sans doute. Il nous faut nous tenir le plus près possible des troupes.

— C'est que je n'ai vu passer que deux régimens.

— Pardon, ce sont les deux divisions.

— Vraiment, les divisions!... Il ne reste pas autre chose des divisions?

Les 600 hommes qui composaient désormais le corps d'armée ne marchaient pas depuis une heure, quand des flambées subites s'allumèrent en face d'eux ; des trompettes et des caisses sonnèrent l'assemblée, et la route du retour parut une fois de plus coupée par une ligne ennemie.

— Nous n'en sortirons pas, dit Verdy d'un ton passif; et, sans s'inquiéter davantage d'un événement qu'il ne pouvait changer, il continua de suivre la colonne. Phénomène inattendu, elle doubla sa vitesse : une grêle charge l'entraînait, battue par deux ou trois tambours distendus qui n'avaient plus de son. Puis, une bande

de tirailleurs, la baïonnette en avant, parurent devant les feux et passèrent fantastiquement au travers.

— Je n'y comprends rien, reprit Verdy.

— Moi non plus, mais nous franchissons.

Ils surent plus tard que Platof avait improvisé ces bivouacs pour faire croire à la présence d'une nombreuse infanterie russe et qu'il s'était replié devant l'assaut, sans combattre. Mais à ce succès définitif, un singulier regain de vie pénétrait tout à coup la troupe; partout des voix jasaient, répétant et commentant la grande nouvelle.

— Il paraît que nous arrivons... Voilà les Italiens... Le prince Eugène est sur le chemin... Il vient d'Orcha. — D'où? — D'Orcha. — L'Empereur nous attend.... Voilà ce qu'il a dit, l'Empereur: « J'ai deux cents millions dans mon trésor, aux Tuileries: je les donnerais pour sauver Ney. »

En effet, une division du 4e corps, sortie de la ville, attendait devant ses faisceaux; elle reprit les armes pour se ranger et saluer au retour ces enfans perdus dont depuis trois jours on désespérait. Plus loin, deux cavaliers isolés se faisant face; derrière eux, un groupe animé: le prince Eugène embrassait le maréchal, des officiers se reconnaissaient, se complimentaient. Une grande joie militaire gonflait le cœur de tous ces hommes.

On cantonna dans un faubourg que d'autres troupes venaient d'évacuer; aucun fourrier n'ayant préparé le logement, les rangs rompus se répandaient sans ordre par les rues, et le premier occupant s'assurait la possession de son gîte en s'y barricadant. Verdy dut forcer une de ces entrées; accueilli par des jurons et des menaces, il répondit du même ton, puis défendit la porte à son tour. Cependant, son camarade poussait une reconnaissance jusqu'à l'autre bout de la cour.

— Aimez-vous le lait? demanda-t-il en revenant.

— Le lait? oui, beaucoup.

— Chut! plus bas! reprit l'officier, jaloux de réserver l'aubaine pour eux seuls, et, boitant sur son pied mutilé, il le conduisit jusqu'à l'étable. Palpant dans l'ombre le dos osseux d'une vache, ils gagnèrent jusqu'à son pis et commencèrent à la traire. Ils s'évertuaient en vain, arrosaient leurs doigts, aspergeaient la litière, et ne trouvaient enfin dans leur marmite qu'un peu de mousse douce et sucrée.

— Je crois que vous avez découvert là une des vaches maigres du roi Pharaon, dit Verdy, contrefaisant la voix d'un grognard. — Était-ce la surprise et le vertige de marcher sur un sol ferme, non plus sur une neige inconsistante, ou la chaleur de l'air, ou les

rumeurs de la rue? mais il venait tout à coup de se reprendre à la vie et de goûter sa jeunesse.

L'autre lui répondit par un rire sonore et prolongé. Ainsi, tous deux éprouvaient le même violent besoin de plaisanter, et chaque circonstance de cette heureuse soirée prêtait à leur bonne humeur : cette ville qui n'était pas brûlée, ce toit sous lequel on allait dormir, cette bête dont on réussirait peut-être à tirer quelque nourriture. Pourtant, l'idée qu'il manquait à son poste et qu'il devait rejoindre le maréchal revint à l'esprit de Verdy.

— Bah! se répondit-il. Attendons les événemens. Rien ne presse. Tout ira bien. Puisque l'Empereur est là...

IV

Au petit jour il sortit, curieux d'une nouvelle, soucieux d'une résolution. D'abord les va-et-vient de la rue le ballottèrent de droite et de gauche, déconcerté; puis un courant descendant de foule l'entraîna jusque sur une place.

— Distribue-t-on des armes ici? demanda-t-il à des fourriers qui stationnaient devant la porte d'un bâtiment. Auprès d'eux, des soldats de corvée qui attendaient aussi s'enveloppaient frileusement dans leurs sacs à distribution.

N'obtenant pas de réponse précise, il s'assit sur une borne pour réfléchir. Des irréguliers de tout costume et de toute langue pullulaient autour de lui. En vain le général Jomini, pensant arrêter cette cohue, maintenait-il des postes aux ponts du Dnieper; le fleuve était gelé, les traînards pouvaient traverser sur la glace. Homme par homme, un groupe muet et menaçant se forma face à la sentinelle qui défendait l'entrée du magasin. Tout auprès une bande de soldats espagnols tournaient le dos; ceux-ci se pressaient à quelque autre spectacle : une scène de viol, sans doute, car de forcenés cris de femme s'élevaient par instans et déchiraient l'air, dominés aussitôt par un débordement de rires. Puis des claquemens de fouet, des vociférations confuses forcèrent le passage à travers la haie des curieux, et des conducteurs du train défilèrent, leurs manteaux déchirés laissant voir leurs culottes jaunes: ils traînaient par la bride leurs chevaux velus, boueux, mal harnachés, et s'en allaient atteler hors les murs l'artillerie que le général Latour-Maubourg cédait au maréchal Ney.

Mais une musique de fifres, de trompettes et de tambours, mêlant son rythme coquet aux clameurs et aux rumeurs, sembla porter et scander tout le brouhaha chagrin qui régnait sur cette place.

— Est-ce de la troupe? songeait Verdy, marchant avec impatience vers cette sonnerie. — Déjà la petite patrouille, entrée par la rue opposée, s'était perdue dans la foule; et les quolibets couvraient le bruit, moquaient les paroles d'une voix qui s'enflait à lire un ordre de l'Empereur.

— Cause toujours, réchauffé!... Il y a longtemps que l'Empereur ne paie plus la goutte... S'il nous fusille, hein! quoi qui lui restera?...

Puis ce fut un autre accident, par lequel tout cet odieux désordre atteignit son paroxysme et s'accrut pour se dissiper. Un projectile toucha terre en sifflant, culbuta plusieurs de ces malheureux, rebondit par-dessus la tête des autres; un deuxième, presque simultanément, creva le toit du magasin. C'étaient des boulets rouges, lancés d'au delà du Dnieper par l'artillerie russe. Cette menace de destruction servit de signal au pillage, car tous ceux de ce peuple qui pouvaient encore combiner leurs idées, traduire en actes leurs désirs et risquer quelque peu leur vie pour se gagner les moyens de la prolonger, ceux-là se jetèrent vers le bâtiment et désarmèrent la sentinelle. On les voyait reparaître blancs de farine, dégouttant d'eau-de-vie; des adjudans-majors, envoyés par Davout, les ramassaient à mesure.

— Les hommes du 3e corps, à vos aigles!... Eh! tas de clampins! vous n'entendez pas la générale?

En effet, ces soldats n'entendaient plus. Mais refoulés par le poitrail des chevaux, cédant bestialement à cette poussée bestiale, ils lâchaient lentement pied devant ceux qui parlaient encore des aigles et qui songeaient à les défendre. Pas à pas, les chefs impuissans suivaient la troupe inerte; ils se réglaient prudemment sur elle, sentant combien ces souffrans étaient près d'être des révoltés.

Pour si peu glorieuse que fût en ce moment leur besogne, Verdy la leur enviait. Il aborda l'un d'eux, rasé, ganté, vêtu d'un équipement complet; puis, avec une politesse proportionnée à l'humilité de son propre costume, il s'enquit du « maréchal prince de la Moskowa ».

— Me prenez-vous pour un de ses jockeys? répondit cet officier, et il passa avec un rire insolent.

Que signifiait la plaisanterie? Voulait-il simplement protester, le mirliflor, qu'il n'était pas sous les ordres du maréchal? ou raillait-il, par surcroît, tout l'état-major, toutes les troupes du 3e corps? « Jockey, je voudrais bien l'être... » songeait Verdy en s'éloignant; et, s'entêtant de ce désir servile, il se revoyait à deux longueurs de cheval, derrière le premier général de l'armée;

il l'entendait dicter ses ordres, recevoir ses rapports, discuter ses projets. Comme il sortait de la ville, il donna dans un embarras de fourgons arrêtés au pied d'une pente; d'autres voitures, trop lourdes pour gravir, les avaient renversés en reculant sur eux; ils vomissaient des livres, des candélabres, des pendules, de la vaisselle. Dans ce pêle-mêle, un cahier de musique, dont le vent tournait les pages, gisait à côté d'une guitare; disposés de la sorte, ces deux objets reproduisaient là, comme ironiquement, un motif de décoration que Verdy connaissait bien, l'ayant vu jadis à loisir sur les trumeaux d'un certain boudoir. Frissonnant à ce souvenir de luxe, de jeunesse, d'amour, il sentit se précipiter au fond de son cœur tout ce qui flottait en lui d'ennui, de dégoût, de rancune, et porta rapidement la main vers ses yeux comme pour y arrêter des larmes. Il s'étonnait de se trouver si lâche; mais la vue de cette guitare, à ce moment où il ne pouvait rien savoir du maréchal, lui causait vraiment une envie de pleurer.

Piqué par l'aiguillon de ce dépit, il marchait depuis une heure d'un pas précipité, quand il reconnut son camarade de la veille, courbé davantage et boitant plus bas. Un instant il se demanda si lui, maître de ses quatre membres, ne ferait pas mieux en allant son allure et laissant là cet invalide; mais l'autre, qui souriait, ne sentait pas son affaiblissement manifeste:

— Ceci me rappelle la route de Flandre entre la Patte-d'Oie et Dammartin, dit-il avec sa mine gracieuse. — Il montrait du doigt l'imposante avenue qui se développait devant eux, bordée d'une quadruple rangée d'arbres.

Ils convinrent qu'il n'y a pas en Europe de route ennuyeuse comme la route de Flandre; que Dammartin est une aimable petite ville; qu'on y trouve, sur l'esplanade du château, un emplacement propre à loger des chevaux et d'où l'on découvre une vue fort étendue; puis ils vinrent à se taire, sentant le peu que sont les paroles entre gens qui ont tout commun: les intérêts et les soucis, le métier et la misère. La chaussée glissante fuyait sous leurs pieds; la queue de l'arrière-garde s'éloignait et disparaissait; une voiture s'approchait, grinçante sur ses essieux de bois. Longtemps ce cheval talonna ces piétons; traînant un fer à demi détaché de son sabot, il battait la glace avec un bruit de cliquette. Puis le véhicule se tint à leur hauteur et les accompagna; un homme à pied tournait tout autour, comme un chien de garde, avec des yeux furieux. Entre les cerceaux, on apercevait une nuque, une chevelure emmêlée: une femme croupissait là: c'était sa femelle. Elle allaitait un enfant: c'était son petit.

Cependant, un détachement d'artificiers détruisait de place en place les caissons demeurés sans attelage au bord du chemin. Abêti par le bronchement de ce cheval, par la rotation de cette roue, Verdy n'entendait pas le fracas nombreux des explosions; mais la dernière détonation, que signalait une gerbe de flammes, fit tressaillir son compagnon.

— Je n'ai jamais pu m'y habituer, dit-il.

— A quoi?

— A ce bruit...

Faiblissant encore dans sa marche, il ajouta, avec un singulier accent de tristesse :

— Je suis officier d'artillerie.

— Au fait, je n'ai pas l'honneur de vous connaître, reprit Verdy. — Comment lui-même avait jusqu'alors omis de se nommer, c'est ce qu'il ne pouvait comprendre.

— C'est vrai, on oublie tout quand on est au point où nous sommes. Voici : Pierre Margeret, capitaine commandant dans l'artillerie du 4e corps. Et vous?

— Jacques Verdy, lieutenant de hussards.

— Eh bien, Verdy! Savez-vous combien l'armée a perdu de canons depuis Smolensk?

— Dame, non... cinquante? cent?

— Deux cent cinquante... Deux cent cinquante canons! reprit-il sur un ton d'humiliation profonde et presque repentante. On n'encloue même plus les bouches à feu, on les laisse là sur leurs roues: les Cosaques n'ont qu'à les atteler et à les emmener. Scier un rais, briser un moyeu, est-ce si difficile? Moi, à Malo-Jaroslawetz, j'ai détruit entièrement mon matériel...

— Ohé! oh! tirez!... interrompirent tout à coup des postillons qui s'avançaient rapidement parmi les éclaboussures et les claquemens de fouet. Un *wurst*, attelé à quatre, escorté par des dragons, dépassa les deux officiers.

— Le maréchal Davout... dit Verdy, qui venait de reconnaître et de saluer la personne assise sur le coffre. — Il reprenait le milieu de la chaussée quand un autre roulement de voiture et le vacarme d'un équipage l'obligèrent à se ranger de nouveau.

— Encore un général...

— Non. C'est plutôt la maîtresse d'un général...

A travers les glaces de la dormeuse, ils virent un minois rose qui riait parmi des fourrures: quelque soubrette de théâtre, emportée dans les bagages, comme d'autres objets de luxe, et qui se prélassait, aussi coquette, aussi parée que pour une promenade aux Champs-Élysées.

— C'est si charmant, une jolie femme... observa le hussard, que cette impression ressuscitait.

— Oui, répondit Margeret; et il ajouta ingénument :

— Un bel enfant qui joue, c'est aussi très agréable à voir...

Ces paroles prenaient-elles dans son esprit un sens personnel? Elles parurent du moins l'émouvoir, car il tomba dans un silence découragé que son camarade essaya vainement de vaincre. Mais là où les instances de Verdy demeuraient impuissantes, une circonstance fortuite et commune de leur marche réussit : ils rencontrèrent un cadavre couché au bord du chemin. Des mains amies, le tirant jusqu'en cette place, avaient marqué derrière lui son passage par une traînée profonde, pareille à la trace d'un énorme ver. Imberbe et blond, il portait encore tout son paquetage et tenait son fusil dans son bras droit.

— C'est un canonnier de la Jeune Garde, dit Margeret, tombé brusquement dans l'immobilité. La mort les rajeunit encore, tous ces enfans! Celui-ci était artificier, vous voyez?

Il se pencha vers lui et l'arrangea dans son lit de terre avec des gestes pieux et paternels :

— Dors, mon garçon. Tu as bien fait ton devoir.

Et se relevant avec effort pour se remettre en chemin :

— Les miens aussi mouraient sac au dos. Oui, pas un d'eux n'a jeté son sac...

— Le fait est que les soldats souffrent plus que les officiers, reprit Verdy, empressé à détourner l'entretien vers un sujet plus général.

— Qui sait?... Qui pourrait faire le compte des joies et des peines?

— Sans faire aucun compte... les soldats durent moins que les officiers, c'est connu.

— Ceux qui abandonnent les drapeaux durent moins parce qu'ils se découragent plus tôt. Mais les autres, soutenus par l'exemple, contenus par la discipline, résistent bien aussi longtemps que nous. C'est que ceux-là n'ont pas perdu tout sentiment de confiance, d'amour-propre, d'honneur; enfin, ils obéissent encore aux ressorts secrets qui font à jamais mouvoir l'homme. Rien que pour exister, il faut de la croyance et de l'amour. Si malheureuse que soit une armée, ces grandes sources ne tarissent pas en elle, car elles jaillissent d'elles-mêmes partout où les hommes ont consenti de vivre ensemble; et si ignorant que soit un soldat, ces deux aides ne lui manquent pas non plus : étant simple, il croit simplement et il aime simplement, voilà tout. Me croirez-vous si je vous assure qu'un des miens a vécu tout

un mois sans aucune ressource, rien que sur des mots que je lui disais?

— Sur des mots?... répéta Verdy, dont l'esprit se dirigeait mal à travers un sujet nouveau pour lui.

— Oui... L'histoire peut être instructive pour un jeune officier comme vous. Il se nommait Beaucamp, un conscrit de Béthune, bon menuisier... Mais il s'enivrait, comme tous ces gens du Nord. Je le retrouvai par hasard à Dorogobouje: le drôle me cherchait depuis trois semaines. Dès lors, nous marchâmes côte à côte, car, que je fusse à pied ou à cheval, j'étais toujours son capitaine, et qu'il me restât un canonnier ou qu'il m'en restât cent, je demeurais responsable de ceux-là devant l'Empereur. Je lui fis d'abord jurer qu'il ne boirait plus; et pendant huit jours, il tint sa promesse avec un rare courage. Oui, il a montré un grand courage... Je l'assurais que nous trouverions des vivres dans Smolensk, que l'Empereur avait donné des ordres pour cela. C'est bien votre avis, n'est-ce pas? qu'il faut dissimuler aux soldats les fautes du commandement: ils ne les voient que trop. Celui-là croyait donc qu'on nous attendait là, et il marchait; les troupiers français marchent toujours quand on leur donne quelque chose à espérer. Il disait qu'il voulait envoyer des boules de neige à sa bonne amie, et mille autres folies. Je le laissais dire: leur gaîté est souvent ce qui les sauve... Puis, sa bonne humeur m'encourageait; l'officier aussi a besoin du soldat. Nous sommes arrivés de la sorte à Smolensk: vous vous souvenez de cette affreuse journée?

— Smolensk? songea Verdy, et il retrouva dans son souvenir deux scènes tragiques qui se nommaient Smolensk. La première, une échauffourée confuse dont lui-même n'avait été que le témoin, arrêté avec son peloton sous un moulin à vent; un défilé dans des rues brûlées de soleil, empuanties de cadavres, une subite montée de flammes répandues dans toute cette enceinte comme dans une cuvette, enveloppant d'une zone incandescente les parties élevées de la ville, et ce clocher dressé tout au sommet, pétale sombre de la fleur de feu. La deuxième, une ville morte de silence et de froid, un ciel si bas qu'il touchait terre, une montée couverte de verglas, intenable, une foule de soldats errans qui tombaient gelés avant d'avoir trouvé un logement; et la bataille aux portes, et les hourras cosaques, et ce fatal incendie revenant insulter la nuit, empourprer la neige, ensanglanter le clair de lune jusqu'à l'horizon...

— Oui, Smolensk... reprit-il. C'était affreux.

— Quand Beaucamp a vu qu'on ne distribuait rien, il s'en est

allé avec les autres piller et boire de l'eau-de-vie. Par les vingt-cinq degrés qu'il faisait, autant valait signer sa condamnation à mort. J'ai compris tout de suite qu'il était perdu; mais lui chantait. Mon cher Verdy, je voyais qu'il allait mourir, et je ne pouvais pas l'empêcher de chanter. Enfin, il s'est couché en rond sur la neige, et il n'a plus voulu se lever. Mais vous ne devineriez jamais quelles ont été ses dernières paroles...

— Parlait-il de ses parens? d'une femme?

— Non... Il a dit: « Si l'Empereur savait ça... » Rien n'avait pu détruire en lui cette idée, que l'Empereur s'occupait incessamment de sa troupe, mais que les intendans le volaient. Voilà donc sa pauvre histoire; il est mort là, sac au dos, dans la confiance et dans l'illusion. C'était le dernier de mes hommes.

— Il vous reste du moins un lieutenant, mon capitaine; et c'est moi! reprit promptement Verdy.

— Parlons en officiers alors, dit Margeret, en lui posant amicalement la main sur l'épaule. Parlons de cette guerre...

Devant eux la chaussée rectiligne s'effilait jusqu'au village de Kokanof, débordé dans le ciel par un splendide couchant; à droite et à gauche, sur deux rangées, des bouleaux chargés d'un givre nombreux, où se décomposait la dernière lumière du jour, éclataient de toutes les couleurs du prisme. Les deux hommes entrèrent dans la féerique avenue de cristal; elle semblait à Verdy le vestibule d'un autre monde, pur, généreux, sublime, tant étaient neuves à son esprit les idées révélées par son camarade, inouï à son oreille l'accent de ces paroles graves, douloureuses, et comme testamentaires.

— Convenons-en, disait Margeret, cette guerre est un châtiment pour la France. Nous payons la rançon de nos entreprises coupables et de nos succès insolens. Partout le désordre, l'expiation, les supplices. D'une part des conscrits trop faibles pour le service et qu'on surmène; de l'autre, des officiers, l'insulte à la bouche, qui frappent pour se faire obéir; car qui veut obtenir l'injuste n'a d'autre recours que la violence. Puis, cet opprobre jeté sur nos armes, l'horreur de ce grand cimetière où nous aurons été les fossoyeurs de nos soldats, l'armée en lambeaux, la patrie en ruines, les abîmes devant et derrière nous!

Il s'arrêta un instant pour essuyer ses yeux gonflés de sang, mouillés de larmes, et reprit d'une voix lente et pénétrante:

— Je sais la cause de ce mal, je la sais... C'est que toute conquête est impie; c'est que cette armée conquérante fait une besogne inique, et qu'elle la fait avec un esprit mauvais. Nous marchons égarés, éblouis par notre rêve de gloire, et les mirages

de l'ambition nous rendent aveugles au bien. Des honneurs, des titres, ces pauvres choses fléchissent les balances de nos consciences ! Il n'en était pas ainsi aux premières années de la République, car non seulement on n'avait pas oublié encore ces belles paroles inscrites dans la *Déclaration des droits de l'homme:* que « la force publique est instituée pour l'avantage de tous et non pour l'utilité particulière de ceux auxquels elle est confiée »; mais il se trouvait des officiers pour conformer leurs actions à ce principe. Pour moi, qui commençai de servir en l'an IX, à l'armée du Rhin, sous l'admirable général Eblé, j'ai voulu suivre son exemple; en enflant mon mérite, et me réclamant de mon nom, j'aurais pu comme d'autres gagner des grades dans l'état-major; mais j'avais une préférence naturelle pour la troupe. Depuis là, d'en bas, j'assistais aux grands changemens qui s'accomplissaient en haut; le premier Consul devenait empereur; l'armée, levée par la conscription et formée par la guerre, l'armée qui devait défendre la République au dehors, servait à la détruire au dedans. Je me gardais d'accuser personne : je voyais l'Empereur contraint lui-même à suivre le cours des choses; mais je frémissais en apercevant de loin le terme effroyable où nous voici parvenus.

— Il faudrait à notre tête des hommes comme vous, hasarda Verdy.

— Comme moi ? Non... Le grade de capitaine est tout ce que je désire, et d'ailleurs, le remède aux maux présens n'est pas dans le choix des personnes, mais bien dans l'amélioration des mœurs. C'est notre travers, en France, d'espérer tout du génie et de fonder notre force sur les artifices de notre intelligence. Pour moi, je ne sais plus ce qu'est l'esprit d'un homme devant des confusions pareilles à celles que nous voyons; je dis qu'une seule chose importe alors, le souffle de la troupe, et que le reste n'est rien. Que signifie par exemple cette extrême perfection où l'on porte sans cesse le matériel de notre artillerie, si soigneusement remaniée déjà par Gribeauval ? Rien, rien : c'est la volonté publique qu'il faut régénérer; si ce peuple avait une âme, il sortirait du chaos. Je réfléchissais à tout cela le long de mes étapes, avant que je n'eusse l'honneur de vous rencontrer, et j'ai fait sur mes pauvres pieds bien du chemin vers la vérité. Je pense maintenant qu'une *grande armée* ne peut être que celle où du haut en bas, à chaque instant, le ressort de toutes les actions sera dans la connaissance et dans la certitude du devoir.

On comprendra ceci dans un siècle, et nous aurons servi à le faire comprendre, nous tous qui serons morts ici le long des

routes. Alors, ce qu'on préparera pour la guerre, ce sera l'âme du soldat; car le soldat a une âme égale à celle de l'officier. Dieu n'a pas fait de différence originelle entre les hommes.

— Mais quand on se sera mis à choyer l'âme du soldat, on ne tardera pas peut-être à découvrir que l'âme du soldat français est pareille, par exemple, à celle du soldat russe... Alors la guerre ne sera-t-elle pas impossible?

Margeret leva ses yeux souffrans vers le ciel obscur et répondit :

— C'est là le secret de Dieu.

V

Le corps d'armée de Junot occupant Kokanof depuis la veille; le village, brûlé, démoli, disparaissait d'heure en heure. Des gardes, installés dans le petit nombre des maisons encore habitables, les préservaient jusqu'à l'arrivée des états-majors. Verdy et Margeret, appuyés l'un à l'autre, cherchaient un gîte, à défaut d'un abri; ils s'arrêtèrent enfin, éblouis et ravis, devant une aire carrée que recouvrait une épaisse couche de braise brunissante. C'était l'emplacement d'une isba détruite : seul un pan de la construction demeurait debout; entièrement carbonisé, mais séparé du brasier par un intervalle, il allait pouvoir servir de paravent.

— Chauffez-vous là, mon capitaine : moi, j'irai au marché, dit Verdy. Mais, sous ces fixes reflets qui les couvraient l'un et l'autre comme d'un fard, il vit son compagnon tout pâle, pareil à ce soldat mort près duquel Consul était tombé, et, craignant pour ses pieds malades l'approche du feu, il l'assit bien à l'écart, sur un lit de neige et de cendres. Lui-même se hâta vers ces rôtisseurs dont les cuisines infectes consistaient d'ordinaire en viandes de cheval graissées de suif, salées de poudre à fusil.

— Il y a de la soupe aujourd'hui! cria-t-il en reparaissant avec ses provisions.

Margeret, accroupi, tenait une feuille de papier sur ses genoux, une plume de corbeau entre ses doigts :

— A demain les affaires sérieuses! répondit-il en brandissant gaîment sa cuillère au-devant de la gamelle commune. Je voulais ajouter quelques lignes à cette lettre, mais rien ne va, ni mes doigts, ni mes yeux. De la soupe!... Mangeons-en le plus que nous pourrons!

Il en mangea fort peu, sans mot dire; puis il s'allongea si brusquement pour dormir qu'on l'eût dit renversé brutalement par un bras invisible. Comme Verdy s'approchait pour s'étendre

corps à corps auprès de lui, il le vit qui sursautait, parlait en rêve, et commandait à quelque domestique de mettre à la poste « la lettre pour Madame ».

La nuit, en s'avançant, ramenait le regel. Verdy se réveillait d'heure en heure pour entretenir le feu; il palpait Margeret, toujours tranquille, et dont les extrémités se maintenaient dans une fraîcheur moyenne, bien constante. Vers minuit, il marcha un peu, s'écarta, huma l'air froid qui venait de la steppe. Le ciel n'était qu'ombre et silence; aux avant-postes, pas un coup de fusil, pas un appel, pas un cri.

Tout à coup retentit un bruit net et brutal qui semblait plus qu'un bruit, et qui portait en soi comme un sens de ruine et d'effondrement. Un arbre déraciné venait peut-être de se renverser? Mais non... C'était un être vivant qu'avaient couché ces deux bûcherons sinistres : l'Hiver et la Faim. Verdy, tressaillant, se ressouvint de Consul versé sur le flanc gauche, écroulé auprès du brasier. Mais déjà un autre corps mort venait à résonner sur la terre meurtrière; puis d'autres bêtes assommées, hommes ou chevaux, s'abattaient avec un bruit pareil, tandis que la nuit répétait au loin l'onomatopée terrible :

Pan... Pan... Pan...

Il doubla la flambée; frissonnant de toutes ces vies qui tombaient autour de lui, il pensa que l'horreur de l'impression le tiendrait éveillé, et vint s'appuyer au pan de bois, les yeux fixés sur Margeret. Le sommeil le surprit bientôt dans cette posture verticale; et ce fut la neige du matin, en le frôlant au visage, qui le réveilla. Il se revit debout, les pieds disparus sous la pure blancheur qui nivelait tout; le brasier rose et pâli fumait sans aucune flamme; Margeret n'était plus qu'un tas informe...

— Mon capitaine! mon capitaine! cria-t-il; et il l'épousseta à tour de bras, craignant de le retrouver là-dessous raide et glacé.

— Pourquoi me réveillez-vous? J'avais chaud, je rêvais... répondit le dormant sur un ton de reproche. Il se leva de sa couche de mort, dressa sa face enduite de neige, noircie de cendres, toute barbouillée; il regarda autour de lui, revit sa misère, comprit, et, retombant, répéta avec l'accent d'un regret profond :

— Je rêvais...

VI

N'ayant pas réussi dans la journée suivante à rejoindre le maréchal, ils se résolurent le surlendemain à le devancer et à l'attendre sur la route de Bobr.

— Oui, partons les premiers, avait dit Margeret : nous verrons passer l'Empereur.

Ils sortirent de Tolotschin et reprirent la large chaussée; couverte de neige, elle ondulait comme une mer, et chaque vague cachait un cadavre.

— On ne le rencontre jamais... poursuivit Margeret dont le cerveau affaibli ne rêvait plus que de ce sujet : l'Empereur. — Où donc l'ai-je vu pour la dernière fois?... C'était à Moscou ou à Viazma. En tous cas, ce que je sais bien, c'est qu'il m'a décoré le lendemain de Wagram.

— Et moi le jour de Valoutina, le 20 août dernier.

Retombés dans le mutuel silence qu'ils avaient gardé durant la précédente étape, ils évoquèrent à loisir ces deux grands souvenirs.

Le lendemain de Wagram, toute l'armée paradait dans une prairie où l'on s'était battu la veille, bien nettoyée maintenant de sang et de cadavres; l'Empereur, en grande tenue, passait la revue. Il longeait à pied le front des troupes; derrière lui, les officiers de l'état-major général, chamarrés, attifés, élégans; puis toute une queue pompeuse et servile de cavaliers d'escorte et de domestiques qui menaient des chevaux en main. La musique de la Garde l'accompagnait aussi : à chaque station qu'il daignait faire devant un régiment, elle s'arrêtait, prenait ses instrumens, jouait ses airs pimpans qui volaient au loin sur ce champ de bataille et s'en allaient danser jusqu'aux oreilles des morts. Il passait et elle passait, réglée par le bras toujours levé du chef d'orchestre; avec elle, toute la traînée obéissante se remettait à ramper. C'est ainsi que l'Empereur atteignit les formations d'artillerie, salué à droite par la sonnerie des trompettes. L'aigle était en avant du centre; les légionnaires, groupés autour d'elle comme pour la défendre, portaient leurs armes; devant eux les officiers qu'on allait recevoir attendaient aussi, alignés suivant les grades et les anciennetés. Tous ceux de la batterie Drouot se trouvaient là. Le général d'Aboville, très pâle, tenait la droite; on lui avait coupé le bras pendant la nuit. Ils reçurent leurs insignes, attachés par la main même du souverain sur tous ces cœurs qui ne battaient que pour lui... Ils criaient : « Vive l'Empereur! » ils s'embrassaient entre eux; ils répondaient aux complimens par des larmes; ils avaient des envies de retourner combattre et de se faire tuer. Et seul, l'homme unique à qui tous appartenaient, l'homme surhumain qui menait le monde, ne

paraissait pas sentir sa puissance, et, les mains derrière le dos, allant son petit pas égal, il continuait à descendre son grand front de bataille.

A Valoutina, le 20 août, vers trois heures du matin, toutes les troupes qui avaient combattu la veille et dans la nuit reprirent les armes. On se forma sur deux rangs, le premier complet, et l'autre creux, de manière à cacher les vides. Malgré tout, l'Empereur les voyait, content d'ailleurs de ce qu'on avait fait pour lui sur ce *champ sacré*, familier, souriant, accordant à tous quelques paroles. Atteignant le 13e régiment de hussards, il posa silencieusement son doigt sur l'épaule de celui qu'il allait décorer d'abord.

— Sire, souffla un officier, le lieutenant Verdy...

— Bien, Verdy...

Et le maître, avant de parler, fixa ses yeux puissans sur les yeux de son serviteur.

— C'est bien toi qui m'as apporté un étendard à Friedland?

— Oui, Sire.

— Tu as été blessé à Friedland et à Vitebsk. Tu m'as sauvé des canons hier. Je te fais chevalier de la Légion d'Honneur.

Il s'éloigna de deux pas ; puis, se ravisant :

— Combien d'hommes manque-t-il à ton peloton?

— Deux, Sire.

— Pas plus?

— Non, Sire.

— Eh bien! que sont-ils devenus?... Déserteurs? Prisonniers?

— Non, Sire. Morts au champ d'honneur.

— C'est bien.

Celui à qui il donna la croix ensuite était un vieil adjudant petit, ridé, rabougri, la tête enveloppée de linges. Extrêmement content, il ne pouvait se tenir de rire, et répondait à toute question : « Oui, mon Empereur. »

— Bonjour, mon vieil Égyptien... Je ne me trompe pas, je t'ai bien connu en Égypte?

— Oui, mon Empereur.

— Tu t'es donc encore laissé écharper hier?

— Oui, mon Empereur.

— Voilà assez longtemps que cela dure. Je te fais chevalier de la Légion d'honneur. Mais prends garde que je ne te casse : on m'a dit que tu buvais.

— Oui, mon Empereur.

Et le souverain, pâle, bouffi, passa; et sa suite écoulée cessa

de cacher aux yeux le champ de bataille, qui reparut avec ses tas de cadavres et ses groupes de chirurgiens.

Cependant une colonne de cavalerie gagnait sur eux; à l'embonpoint seul des chevaux, ils la reconnaissaient pour appartenir à la Garde. C'était l'escadron de service auprès de l'Empereur. Ils se rangèrent craintivement hors de la chaussée, et s'engagèrent à travers un champ dont la neige haute et les sillons durs rompaient et retardaient leur marche.

Devant eux, les cuirassiers défilaient par quatre, leurs manteaux sombres cachant leurs corsets de métal. Ils allaient alignés, inertes, réguliers, et, mieux qu'aucune cohue de traînards, cette troupe d'élite, qui se retirait en ordre et par ordre, ramenait Verdy au sentiment de la fuite universelle : car ce mouvement, ailleurs lâche, irraisonné, devenait volontaire ici; il émanait de l'Empereur, il se réglait au pas de l'Empereur. Alors, une de ces folles envies qui, dominant parfois nos volontés, nous inclinent malgré nous à des actes impossibles, faillit jeter le hussard au milieu de la chaussée et lui faire crier à cette troupe qui n'était pas la sienne, à cette chiourme sans cœur, sans élan, sans rien : « Face en arrière ! chargeons ! »

Mais ses regards se posèrent par hasard sur les yeux d'un officier qui passait à la tête de son peloton : yeux fixes, douloureux, résignés, pleins de courage et de désespoir. « Charger quoi ? » disaient ces yeux inoubliables; et Verdy se détourna une fois de plus vers la terre blanche et le ciel sombre, uniques et insaisissables ennemis, tandis que s'en allait ce frère d'armes privé de ses armes, et que toute sa bande, derrière lui, s'éloignait dans la steppe et gagnait vers l'horizon.

Il se démasquait cependant, le petit, l'immense cavalier, qu'on pouvait bien précéder ou suivre, mais qu'on n'accompagnait pas. Ils le virent qui grandissait vers eux dans sa majesté; sa taille sombre et courte tachait la robe grise, chargeait les formes sveltes de sa monture qui, d'un port soigneux, d'une allure adroite, indiquait elle-même tout le prix de son fardeau. Puis, les traits du héros se dessinèrent, conformes à l'effigie que chaque homme de ce temps gardait au fond de sa mémoire, et dans son visage pâli, ses yeux brillèrent de leur éclat ancien.

L'Empereur portait un bonnet de fourrures, une casaque de velours noir doublée de zibeline, rehaussée de brandebourgs d'or; au côté, la plaque de la Légion d'honneur; aux pieds, des bottes molles qui montaient plus haut que le genou et s'achevaient

sous la jupe de sa pelisse. D'un geste constant, machinal, il abattait son bras, qu'il arrêtait court : il faisait ainsi vibrer sa baguette, en observant les oreilles de son cheval.

— Qui sait à quoi pense l'Empereur? demanda à mi-voix Verdy.

— Au roi de Rome, peut-être : il a l'air tout réjoui.

Roide comme s'il eût défilé en tête de sa compagnie, après une revue impériale, ranimé, ressuscité, Margeret se maintenait à hauteur du premier rang de la suite; ses pieds endoloris, mais non plus douloureux, foulaient vivement et dispersaient la neige.

— L'Empereur ne nous reconnaît pas, dit-il avec son accent ordinaire de droiture et de bonhomie.

— C'est que nous sommes peu reconnaissables, répondit en souriant Verdy.

— C'est singulier,... en le revoyant, je me suis souvenu tout à coup de cette dernière circonstance où je l'avais rencontré. C'était à Véreïa; oui, à Véreïa...

Il se tut et marcha dans la contemplation de l'homme prodigieux qui, chargé d'une responsabilité si effrayante, pouvait la porter sans effort et s'en aller, vêtu de cet habit à la polonaise, la badine en main, comme s'il se fût agi d'une chasse à Fontainebleau. « Beau cheval !... » songeait Verdy, admirant l'aisance et la santé de cette bête glorieuse, choisie et choyée entre mille, surnourrie, et qui faisait litière de ses rations. Il connaissait assez les catégories usitées dans l'écurie impériale pour savoir que c'était là un cheval d'allure, et non une des montures de bataille : il regarda curieusement vers la queue de l'escorte, cherchant si quelques valets conduisaient en main ces autres heureux animaux, gras, luisans, oisifs, longuement promenés sur les routes avant que, embouchés de la bride dorée, revêtus de la selle de velours aux courts étriers, ils emportassent à travers champs ce maître souverain de la guerre, de qui dépendaient ensemble tous les hommes et tous les chevaux français. « Le dernier palefrenier de la maison est mieux partagé que moi... » poursuivit-il, mécontent de voir tant d'écuyers, tant de piqueurs, tant de jockeys si bien montés. « Le comte Rapp a mis pied à terre... » Consolé un peu par cette idée, que le comte Rapp s'était lui-même fait piéton, il remonta du regard vers le premier rang de ce groupe et se nomma les personnages qui figuraient derrière le héros. Le comte Lauriston marchait aussi, l'air fort las, la bride sous le bras, les mains fourrées dans le pont de sa culotte; puis, le duc de Frioul, le duc d'Istrie, le prince Eugène, le comte de Lobau...

La route s'élevait doucement vers une hauteur dont le contour flottait indécis, blanc sur les nuées grises; on vit paraître au sommet de cette pente un plumet, une coiffure, un buste, puis

tout un cavalier. Cet homme, apercevant lui-même le cortège, poussa son cheval, au risque de tomber sur la chaussée glissante et de se rompre les jambes. Assis au fond de sa selle, il avait la main haute et soutenait à pleins bras la bête dans son allure incertaine, inégale.

— C'est un colonel d'état-major, annonça Verdy, amusé de la rencontre, et curieux de la nouvelle.

— On va peut-être se battre, dit à voix basse Margeret, — et Verdy le regarda avec surprise; car, depuis qu'il avait croisé ce camarade inconnu de l'escorte impériale et lu au passage dans ses yeux désespérés, il sentait, il savait à n'en pas douter qu'on *ne pouvait plus se battre.*

L'arrivant s'arrêta et salua l'Empereur, qui n'eut pas l'air de le voir; puis il se rangea aux côtés du prince Berthier et commença à voix basse son rapport. Il était crotté jusqu'au col de son dolman; sa monture, vidée, essoufflée, fléchissante, faisait aussi, par sa seule attitude, ce rapport, qu'elle arrivait en hâte et de fort loin.

— Que dit-il donc, celui-là? demanda Napoléon, qui avait pu entendre, par hasard, les mots de « Russes » et de « Bérésina ».

— Sire, reprit l'officier, à qui Berthier, par un signe, venait de donner l'ordre de répéter, j'ai l'honneur de vous annoncer que les Russes sont maîtres des passages de la Bérésina.

L'Empereur eut un sursaut; mais, se reprenant bien vite, il répondit sur un ton d'assurance étonnée qui célait entièrement son inquiétude:

— Je pense que vous vous trompez, monsieur. Le duc de Reggio m'écrit tantôt le contraire.

— Sire, je vous suis envoyé par le duc de Reggio.

— Ah! vous m'êtes envoyé par le duc de Reggio? répéta vivement celui qui, d'ordinaire, ne disait pas de mots inutiles. — Il passa sa main sur son front; puis, sortant brusquement de la politesse qu'il avait montrée d'abord:

— Eh bien! quoi? Dites ce que vous avez vu, ordonna-t-il.

— Sire, la tête de pont de Borisof est perdue depuis cette nuit. Les Russes tiennent la ville. En m'approchant pour chercher à joindre le général Dombrowski, j'ai été reçu à coups de fusil...

Napoléon blêmit; ses lèvres balbutiantes écumèrent; en agitant désordonnément les bras, il donnait sur le mors des secousses qui arrêtèrent son cheval.

— Vous mentez! vous mentez! vous mentez! s'écria-t-il enfin sur un ton croissant de rage et de délire.

L'officier, offensé, salua avec froideur, demandant ainsi à se

retirer. Alors le conquérant lut aux yeux de ce soldat la *vérité;* lui, le maître, se sentit sujet de ce destin auquel il faut bien que tout homme se plie, quelque empire qu'il ait reçu des autres hommes; et, levant sa face défigurée vers l'ennemi sublime qui lui barrait la carrière, par deux fois il brandit sa baguette comme pour le fustiger. Mais une main invisible l'abattit sans doute, car il retomba sur la croupe de son cheval, ses genoux se détachèrent de la selle, ses bras disloqués battirent les flancs de la bête étonnée et sage, qui, les membres immobiles, se campait sur l'avant-main en secouant doucement son encolure. Écrasé de la sorte et couché, tous le regardaient.

Berthier, en voulant le retenir, le fit se relever :

— Eh bien ! qu'avez-vous ? demanda-t-il, les sourcils froncés; et il regarda haineusement tous ces témoins de sa défaite. Mais marchez donc, traînards !

Le temps de reprendre les rênes, de donner le coup de talon au ventre des chevaux fatigués, et Margeret le vit qui tournait contre Verdy et lui ses yeux pleins d'un feu de colère; il l'entendit qui répétait :

— F... traînards !

VII

Immobile, affaissé, Margeret regardait défiler l'escorte.

— Vous avez entendu ? disait-il d'une voix désolée; vous avez entendu ?

— Oui... mais que nous fait cette Bérésina ? Nous la passerons, nous en avons passé bien d'autres.

— Beaucoup d'autres en effet... à gué, sur des ponts, sur la glace et de toutes manières...

— Marchons donc, marchons... Que nous importe la perte d'un pont, à nous qui ne sommes pas combattans ?

Margeret hocha la tête d'un mouvement négatif qui signifiait : Nous ne nous comprenons pas.

— Vous pensez comme l'Empereur, reprit-il; vous pensez que nous sommes des traînards. Nous n'avons plus assez de force pour porter des armes, c'est vrai; nous ressemblons à des traînards, j'en conviens. Mais pourquoi l'Empereur nous appelle-t-il traînards, nous qui avons tant souffert par lui et pour lui ? Comment a-t-il pu perdre à ce point tout sentiment des convenances ? Dites, comment ?

— C'est cette nouvelle qui l'a mis en fureur. Il parlait au hasard. Mais il se calmera, il réfléchira, il prendra son parti. Il trouvera des moyens de nous tirer de là, soyez-en sûr.

— J'en suis sûr. Il a assez de génie pour nous sauver encore. Nous n'avons qu'à le suivre. Seulement, voilà bien longtemps que je le suis et que je me fatigue à le suivre. Je me sens faible, voyez-vous. Il faut que je m'arrête un peu.

— Vous disiez que vous ne vous arrêtiez jamais...

On apercevait encore, au sommet de la montée, les croupes dandinantes des chevaux, leurs queues ballantes, leurs membres qui se levaient et se posaient symétriquement.

Margeret tourna les yeux vers cette vision, qui était sa vie même et qui le fuyait.

— C'est *lui* qui m'a arrêté, dit-il.

— Marchons! supplia Verdy : ne vous entêtez pas à vous souvenir d'un mot! Le froid vous gagne... Marchons! L'arrêt, c'est la mort!

— Croyez-vous? demanda le vagabond, sursautant au vrai nom dont il devait nommer ce repos qu'il voulait prendre; et il répéta gravement, comme s'il répondait à une autre question précédemment posée en lui-même :

— C'est peut-être la mort...

Mais cette idée, entrée une fois dans sa conscience, détermina tout son être à la révolte; il redressa sa nuque sur laquelle pesait cette menace, il se rassembla pour partir : une de ses jambes lui refusa le mouvement et demeura prise au piège, collée au sol.

— Il me semble que mon pied gèle, dit-il... Celui qui avait déjà gelé une fois.

Il s'agenouilla, se palpa et ne put plus se relever.

— Debout! criait désespérément Verdy, saisi à la fois par l'épouvante et par le froid. Il l'avait pris sous les aisselles et le tirait en haut de toute sa faible force, chancelant lui-même dans ce lâche vertige qui depuis sa nuit d'angoisse et sa chute au gouffre revenait par instans hanter son cerveau. — Debout! Vous disiez qu'il faut vouloir vivre!...

Alors, celui qui avait vécu lui tendit sa main froide; il lui sourit comme à leur première rencontre, et trouvant dans sa conscience évanouissante une de ces réponses que la mort seule peut dicter :

— Je veux encore, dit-il, mais je ne peux plus...

Impuissant en effet contre lui-même, trahi par ses membres qui lui manquaient l'un après l'autre, il tentait vainement de s'appuyer au sol ou de s'accouder sur son genou; il ne pouvait relever que sa tête, et le reste tombait. Mais assis dans la neige, il se défendait encore; ses lèvres mouvantes, suppliantes, tendaient vers le ciel, soit qu'il attendît d'en haut quelque secours

surnaturel, soit qu'il aspirât vers un air plus pur, et qui pût vaincre le ralentissement de son cœur. Puis sa bouche se fixa dans un sourire; elle n'exhala plus qu'une haleine raccourcie, à peine visible en une pâle buée; et seules ses larmes, emplissant la crevasse de sa joue, coagulées aux fils de sa barbe, témoignèrent qu'il se mourait dans un chagrin profond. Il était déjà couché et paraissait dormir, quand un dernier soubresaut l'agita; il réussit à se rasseoir, ses mains déconcertées errèrent autour des boutons de sa veste.

— La poste française... dit-il; la lettre... la lettre...

Et il retomba.

A mesure qu'il passait de l'agonie dans la mort, une joie étrange, faite de charité, de confiance, de pardon, se répandait sur son visage. Les empreintes de la douleur étant effacées, il ne restait plus que les stigmates de la misère, la noblesse des traits les éclairait; son âme longtemps refoulée et contrainte au dedans s'épanouissait enfin dans son évidente bonté; elle faisait ce vêtement radieux au soldat affranchi de sa servitude sanglante, citoyen nouveau de l'éternelle paix.

Cependant, le survivant rendait au mort un suprême, un sommaire devoir. La besace et la marmite une fois détachées de l'épaule, il avait ouvert le vêtement; de ses mains roides et sans tact il explorait la poitrine et s'étonnait d'y trouver encore tant de chaleur. Le cœur avait tout à fait cessé de battre, mais le front rayonnait davantage et devenait un signe qui dessillait les yeux. Les poches contenaient une bourse; puis un carnet chargé de notes, de noms, de comptes : memento soigneux du capitaine commandant, chaque canonnier y avait sa page. Verdy détacha la croix d'honneur cousue au drap de l'habit, et défit les broches de trois miniatures épinglées au dedans de la veste. C'étaient des portraits : un colonel de l'ancienne armée, en grand costume, le mince cordon des commandeurs de Saint-Louis visible par l'entre-bâillement de son habit; une vieille dame, poudrée et parée; une femme très belle et très jeune, frisée en *coup de vent*, qui tenait sur ses bras un petit garçon. Toutes ces figures paraissaient heureuses et réchauffées, l'artiste les ayant peintes sans doute dans quelque chambre bien close où l'atmosphère était douce, ou bien sur la terrasse ensoleillée de ce château que Margeret possédait au bord de la Loire. Fixées dans leur apparence de bonheur, infidèles à ce cœur qui ne battait plus, elles souriaient doucement, cruellement, à celui qui les ôtait de là...

Pendant qu'il crispait ses doigts à tenir ces choses délicates, un traînard en guenilles s'était arrêté derrière lui; besoigneux, avide, et le couvant d'un regard sournois, il attendait ses restes.

— Va-t'en! cria Verdy; mais, craignant que le gueux ne vînt après lui dépouiller la dépouille, mettre le corps à nu, il lui jeta la marmite et la besace comme on jette un os à un chien. L'autre les ramassa, les considéra, hésita; puis, l'aubaine certaine le persuadant d'éviter le dommage possible, il se remit en chemin.

Plusieurs lettres, serrées entre elles par des ficelles, gonflaient la sabretache; le portefeuille en contenait une autre, pliée comme pour être jetée à la poste. Celle-ci portait en adresse :

A Madame de Margeret,
au château de Saint-Satur,
département du Cher.

Était-ce là cette lettre « pour Madame » dont Margeret avait parlé l'autre soir au bivouac pendant son sommeil, et tout à l'heure encore dans son agonie? Verdy pensa que, devant écrire lui-même aux parens du mort, il avait à se renseigner d'abord sur les personnes; il développa le papier, et lut :

« Orcha, le 21 novembre 1812.

« Ma chère femme,

« Notre marche se poursuit le mieux du monde au sein d'une nature très majestueuse; nous suivons le Borysthène, beau fleuve qui ressemble à la Loire, mais avec plus de grandiose. Quand le soleil se lève sur ces plaines de glace, c'est vraiment un spectacle dont le regard enchanté ne peut se lasser.

« Depuis le combat funeste qui m'a privé de la plupart de ma compagnie, je marche avec le troisième corps, que commande le maréchal Ney. L'énergie de ce général est admirable, nous sommes en de bonnes mains. Je n'ai rien fait pour me procurer un nouveau cheval, car après cette petite engelure que j'ai eue, il vaut mieux que j'aille à pied. Ne va pas cependant penser que le climat soit rigoureux: il s'est bien adouci, au contraire, depuis Smolensk. L'armée est en ordre: vivres, logemens, habits, souliers, tout nous arrive régulièrement; en un mot, nous ne manquons de rien.

« Ne t'alarme pas non plus, ma chère femme, en lisant les bulletins de l'armée: l'Empereur met tout au pis pour tromper les Russes. La vérité est que nous voilà proches de nos cantonnemens d'hiver, et que nous allons nous y bien compléter pour reprendre la campagne, en finir avec ces sauvages, et retourner embrasser nos femmes. C'est là qu'il faut m'écrire: à la Grande Armée, dans ses cantonnemens d'hiver. Parle-moi de mon fils.

J'espère que maintenant il peut lire mes lettres. Entretiens-le de son père, de tout notre métier, de ce jeu de la guerre où l'on joue avec de vrais chevaux et de vrais canons; enfin, persuade-le, ce petit Edgar, qu'il sera soldat à son tour et qu'il servira son pays. O mon unique amie, la pensée que tu élèves bien notre enfant est toute ma consolation dans le chagrin que j'ai d'être séparé de toi... Mais je ne veux pas me plaindre; non, je n'ai pas sujet de me plaindre... »

Cela se continuait, plein de tous les mensonges que peut dicter la haute pitié de l'homme pour la femme, plein aussi d'amour, plein d'espérance, ces autres mensonges dont la vie nous leurre. Verdy pleurait, et ne pouvait achever. Il contempla une dernière fois le soldat martyr, tué par l'Empereur; il arrangea dans une pose mortuaire l'homme admirable qui venait de crever là comme un chien. Ne réussissant ni à lui baisser les paupières, ni à lui fermer la bouche, l'hiver russe l'ayant définitivement pris et raidi, il le coucha du moins sur le dos pour qu'il pût regarder le ciel, puis il lui croisa les mains sur la poitrine comme nous faisons d'ordinaire à ceux qui sont morts dans des lits.

— Adieu, mon capitaine, lui dit-il en lui faisant le salut militaire: j'ai compris et j'obéirai.

Puis, les bras chargés de ses reliques, il marcha, luttant tout ensemble contre la lassitude et contre le chagrin. Tout seul maintenant devant tant de misères!... Des jours nouveaux, plus douloureux encore, allaient commencer. Cependant, le décor où venait de s'accomplir la scène mortelle n'avait pas changé; à peine l'heure s'était-elle assombrie: dans la brume du soir, les mêmes cavaliers s'éloignaient toujours, silhouettes sombres et massives, casquées de lumière. Alors, la majesté redoutable des choses se manifesta aux yeux de Verdy, purifiés par ses larmes récentes. Il sentit l'infinité de sa faiblesse, l'inutilité de son courage, le danger même de ses espoirs...

— Il faut être une bête brute pour sortir d'ici! songea-t-il. Je serai une brute.

ART ROË.

(*La deuxième partie au prochain numéro.*)

LACORDAIRE INTIME

L'AMI ET LE PRÊTRE

« Si c'est vers les âmes que tes affections se portent, aime-les, ô mon âme, mais aime-les en Dieu. Ramène avec toi toutes celles que tu pourras ramener; tu les entraîneras, parce que l'esprit de Dieu parlera par ta bouche. » Bien des siècles se sont écoulés depuis que saint Augustin laissait échapper ces paroles dans ces *Confessions* brûlantes où il exhalait devant Dieu ses remords et ses ardeurs; et cependant, lorsque naguère elles me tombaient sous les yeux, c'est à Lacordaire qu'elles me faisaient aussitôt penser. Si, parmi les orateurs sacrés que notre âge a connus, il en est un qui ait ramené les âmes, c'est assurément celui dont l'éloquence rassemblait sous les voûtes, longtemps désertes, de Notre-Dame, une foule telle que, depuis le moyen âge, la vieille basilique n'en avait point vue. Mais, s'il les a entraînées, ce n'est pas seulement parce que l'esprit de Dieu parlait par sa bouche, c'est aussi, c'est surtout parce qu'il les a aimées.

Cet amour du prêtre pour les âmes est le grand secret de l'action qu'il exerce. On peut dire que sa force est en proportion de son amour. Quelle est l'origine de cet amour, sur lequel ne s'est point exercée l'observation des psychologues, et qui a échappé aux classifications d'un Stendhal, parce qu'il était incapable même d'en concevoir l'idée? Est-ce un sentiment d'une nature toute particulière, qui serait chez le prêtre un des fruits surnaturels de la vocation, qui se développerait par le ministère et qui se confondrait avec les autres devoirs du sacerdoce? Est-ce, en un mot, ce qu'on appelle, dans la langue religieuse, une grâce d'état?

N'est-ce pas, au contraire, un sentiment plus pur, sans aucun doute, plus noble, plus relevé, mais cependant du même ordre que l'amour humain? Assurément, un vrai prêtre ne reculera, pour sauver une âme, devant aucune démarche, devant aucun péril; il ira porter les sacremens à un malade dans un hôpital de pestiférés, et l'absolution à un mourant sur le champ de bataille. Cela, c'est le devoir. Mais l'intelligence des besoins d'un cœur, la participation aux souffrances qu'il éprouve, la divination des remèdes dont il a besoin, l'intime association à toutes les luttes qu'il engage, la joie de ses triomphes, la tristesse et presque l'humiliation de ses défaites, cela, c'est autre chose. C'est l'amour; et Lacordaire lui-même l'a écrit : « Il n'y a pas deux amours; l'amour du ciel et celui de la terre sont le même, excepté que l'amour du ciel est infini. »

Je crois ne rien avancer de profane ni d'irrespectueux, en disant que tous les grands pasteurs d'âmes, dont s'honore l'Église catholique, n'ont, à leur suite, entraîné tant de cœurs vers Dieu que par leur puissante faculté d'aimer. C'est une erreur de croire que les austères obligations du sacerdoce détruisent cette faculté chez le prêtre. Elles ne font que la transformer, en la dégageant des sentimens moins purs qui troublent le commun des hommes; mais peut-être que, par cela même, elles la fortifient et la rendent plus durable, comme l'amputation des branches parasites ajoute à la vigueur du tronc. C'est encore Lacordaire qui va nous dire, en termes pleins de délicatesse, comment cette transformation s'opère : « Il serait singulier que le christianisme, fondé à la fois sur l'amour de Dieu et des hommes, n'aboutît qu'à la sécheresse de l'âme à l'égard de tout ce qui n'est pas Dieu. Seulement, il y a souvent de la passion dans les amitiés, et c'est ce qui les rend dangereuses et dommageables. La passion trouble à la fois les sens et la raison, et, trop souvent même, elle aboutit au mal, au péché. Ce qui ruine l'amour, c'est l'égoïsme, ce n'est pas l'amour de Dieu, et il n'y eut jamais sur la terre d'ardeurs plus durables, plus pures, plus tendres que celles auxquelles les saints livraient leur cœur, à la fois dépouillé et rempli, dépouillé d'eux-mêmes et rempli de Dieu. »

Sans y penser, sans doute, Lacordaire a retracé dans ces lignes l'histoire de sa vie morale. Son cœur dépouillé a été rempli de saintes amitiés ; mais avant de le remplir, il avait commencé par le dépouiller. Il était né, en effet, avec une nature ardente et rêveuse. Ses lettres de jeune homme nous le montrent en proie aux inquiétudes et aux mélancolies de son âge. Ce qui l'agite, c'est l'inconnu de sa destinée. A certains jours il rêvait la gloire;

puis, le lendemain, il écrivait à un ami : « Je ne comprends pas comment on peut se donner tant de mal pour cette petite sotte. Vivre tranquille, au coin du feu, sans prétentions et sans bruit, est chose plus douce que jeter son repos à la renommée, pour qu'elle nous couvre en échange de paillettes d'or. » Parfois le désir de voir des pays nouveaux était la forme que prenait son inquiétude, et les seuls mots de *Grande-Grèce* le faisaient frémir et pleurer. Puis, au contraire, il se persuadait qu'il ne serait jamais content de lui que lorsqu'il posséderait trois châtaigniers, un champ de pommes de terre, un champ de blé et une cabane au fond d'une vallée suisse. Dans sa chambrette solitaire de la rue du Dragon, il rêvait d'une cure de campagne ; à peine avait-il passé le Pont-Neuf que ce rêve était remplacé par celui d'une vie active et brillante ; et ces variations incessantes faisaient naître chez lui le dégoût de l'existence que son imagination avait à l'avance usée. « Je suis rassasié de tout, écrivait-il, sans avoir rien connu. » Il souffrait également de sa solitude et de l'inassouvi de son cœur. A Paris, au milieu de 800 000 hommes, il se sentait dans un désert. Il cherchait des amitiés humaines, et ces amitiés le fuyaient ou le trompaient. « Où est, s'écriait-il, l'âme qui comprendra la mienne ? » Il n'avait plus d'intérêt, plus de goût à rien, ni aux spectacles, ni au monde, ni aux jouissances de l'amour-propre. Il sentait sa pensée vieillir et il en découvrait les rides à travers les fleurs dont son imagination la couvrait encore. Il commençait à aimer sa tristesse et à vivre beaucoup avec elle. Mais écoutons-le nous décrire plus tard le mal dont il avait souffert : « A peine dix-huit printemps ont-ils épanoui nos années que nous souffrons de désirs qui n'ont pour objet ni la chair, ni l'amour, ni la gloire, ni rien qui ait une forme ou un nom. Errant dans le secret des solitudes ou dans les splendides carrefours des villes célèbres, le jeune homme se sent oppressé d'aspirations sans but ; il s'éloigne des réalités de la vie comme d'une prison où son cœur étouffe, et il demande à tout ce qui est vague et incertain, aux nuages du soir, aux vents de l'automne, aux feuilles tombées des bois une impression qui le remplisse en le navrant. Mais c'est en vain ; les nuages passent, les vents se taisent, les feuilles se décolorent et se dessèchent, sans lui dire pourquoi il souffre. »

C'est l'accent et presque le langage de René. Supposez maintenant que René ne fût pas devenu chrétien et prêtre. Que lui serait-il arrivé ? Probablement l'éternelle et banale histoire de l'homme. Il aurait cherché l'âme qui comprendrait la sienne et il l'aurait trouvée, car ces âmes-là, on les trouve ou, du moins, on croit les trouver toujours. Il aurait aimé ; il aurait plus ou moins

souffert. Comme il avait le don littéraire, il aurait peut-être raconté son amour, et nous aurions un roman de plus. Puis il se serait consolé, et il aurait vécu de la commune vie, partagé entre des intérêts prosaïques et des affections placides.

Au lieu de cela, il est entré au séminaire à vingt-deux ans. Il y apportait une nature passionnée et un cœur vierge. Si minutieusement qu'ait été fouillée sa vie, la trace d'aucun sentiment romanesque n'a pu en effet y être découverte. Le Père Gratry raconte, dans ses *Souvenirs*, avec une grâce infinie, qu'il conserva deux ans certaine rose qui lui avait été jetée un soir de bal et qu'au moment où il résolut de consacrer sa vie à Dieu, rien ne lui en coûta autant que de jeter cette rose et de couper cette fibre de cœur. « Je sentis longtemps, ajoutait-il, le froid de cette coupure. » Rien de semblable dans la vie de Lacordaire; et si le témoignage de son pieux biographe, le Père Chocarne, ne paraissait pas tout à fait suffisant sur ce point, il faudrait bien s'en rapporter à celui de Lacordaire lui-même. Nous avons un assez grand nombre de lettres écrites par lui à des amis, à des camarades de son âge. On vient récemment d'en publier un gros volume. Elles sont toutes plutôt sévères et un peu mélancoliques. A peine, de temps à autre, une plaisanterie. Écrivant à un de ses amis qui était aux eaux de Luxeuil, il lui demande des nouvelles de ses promenades, des incidens qui arrivent, des dames auxquelles il fait la cour, puis il ajoute : « Ah! mon Dieu, j'oublie que je parle à un sauvage, à un homme qui ne sait pas baiser une femme au front. » Mais il ne paraît pas que lui-même ait été moins sauvage que son ami, car il écrivait, à la même date, à l'un de ceux avec lesquels il était le plus intime : « J'ai aimé des hommes, mais je n'ai point encore aimé de femmes et je ne les aimerai jamais par leur côté réel. » Six mois après, il entrait au séminaire. Une de ses cousines a raconté qu'à ses premières vacances, il se promenait avec elle, à la campagne, lorsqu'il aperçut sur le haut d'une cabane une branche de chèvrefeuille : « Ah! ma cousine, s'écria-t-il avec pétulance, que je serais tenté de grimper là-haut, de cueillir cette branche et de vous l'offrir; mais avec mon habit, ce ne serait pas convenable. » — Qui croirait, si les deux témoignages n'étaient également sincères, que le Père Gratry a gardé deux ans la rose, et que le Père Lacordaire n'a même pas cueilli le chèvrefeuille?

Il est superflu d'ajouter que les émotions auxquelles avait échappé sa jeunesse furent inconnues à son sacerdoce. « Je suis toujours étonné, écrivait-il à un jeune homme, de l'empire qu'exerce sur vous la vue de la beauté extérieure et du peu de

force que vous avez pour fermer les yeux. Je vous plains bien de votre faiblesse, et je l'admire comme un grand phénomène dont je n'ai pas le secret. Jamais, depuis que j'ai connu Jésus-Christ, rien ne m'a paru assez beau pour le regarder avec concupiscence. C'est si peu de chose pour une âme qui a vu Dieu une fois et qui l'a senti. » Mais cette vision de Dieu ne l'empêchait pas de regarder aussi les âmes et de s'attacher à elles. Ceux-là seulement qui en sentaient le prix et la beauté étaient, suivant lui, appelés au sacerdoce qu'il définissait : une immolation de l'homme ajoutée à celle de Dieu. Dans cette immolation même de tout sentiment égoïste et passionné, il trouvait la sécurité nécessaire pour se livrer aux attachemens que lui rendait indispensables la tendresse naturelle de son cœur. Avec l'accomplissement de ses devoirs de prêtre, ces attachemens ont rempli sa vie. Dans sa jeunesse il a aimé Montalembert; dans un âge plus avancé, l'abbé Perreyve. Il a aimé également Mme Swetchine, la comtesse Eudoxie de La Tour du Pin, et une personne moins connue, dont le nom revient cependant parfois dans ses lettres à Mme Swetchine. Nous ne possédons de sa correspondance avec Montalembert et avec l'abbé Pereyve que des fragmens. Celle avec Mme Swetchine et avec la comtesse Eudoxie de La Tour du Pin a été, au contraire, publiée tout entière. Une bienveillante communication m'a permis de tenir entre mes mains toutes ses lettres à Mme de V... Je voudrais le montrer tel qu'il apparaît dans ses relations avec ces trois femmes. La première fut pour lui une mère, et la seconde une amie. Quant à la troisième, on peut dire qu'elle fut l'amie.

I

A l'époque où celui que l'Église a nommé depuis saint Jérôme, et qui s'appelait alors Eusebius Hieronymus, quittait, pour revenir à Rome, le désert de Chalcide où il avait dompté, dans la pénitence et les larmes, les ardeurs de sa nature fougueuse, une veuve qui portait un nom illustre dans les fastes romaines, Marcella, fille d'Albine, venait de se convertir à la religion chrétienne et elle avait transformé son palais somptueux du mont Aventin en un lieu de réunion pieuse. Personnellement elle y vivait de la vie la plus simple, toujours habillée de vêtemens de couleur brune, et elle y avait ouvert un oratoire où les dames pieuses venaient prier. « Lorsque les affaires de l'Église me contraignirent à venir à Rome, a écrit le saint, comme j'évitais, par une retenue que je croyais nécessaire à mon propre salut, la fréquentation des dames de condition dont la piété jetait alors tant d'éclat, elle montra,

pour me servir de l'expression de l'apôtre, une importunité si persévérante et, en même temps si touchante, qu'elle me força de m'écarter en sa faveur de la règle que je m'étais prescrite. » Saint Jérôme passa en effet sous le toit de Marcella les trois années de son séjour à Rome, et plus d'une fois, pendant ces trois années, au cours des ardentes controverses auxquelles il se trouva mêlé, Marcella eut occasion d'exercer sur lui sa douce et prudente influence. « Marcella, disait-il, eût voulu mettre sa main sur ma bouche pour m'empêcher de parler, » et dans une autre lettre : « Souvent mon rôle changeait en face d'elle, et de maître je devenais disciple. » Mais comme Marcella avait à un souverain degré (c'est encore Jérôme qui parle) le tact délicat des convenances, elle donnait toujours ses propres idées, lors même qu'elle ne les devait qu'à la pénétration de son esprit, comme lui ayant été suggérées par Jérôme lui-même ou par quelque autre.

Au bout de trois ans, Jérôme quitta cependant et ce palais du mont Aventin, transformé en couvent, et Rome elle-même, qui était toujours la ville élégante et lettrée par excellence, un peu le Paris d'aujourd'hui, pour se rendre à Jérusalem et pour y mettre en pratique, d'accord avec celle qui devait être un jour sainte Paule, son grand dessein de vie monastique. Mais durant les vingt années que Jérôme et Marcella demeurèrent séparés une pieuse correspondance les consolait de vivre éloignés l'un de l'autre, et « si leurs corps étaient séparés, leurs âmes étaient unies. » Aussi quand mourut Marcella, Jérôme adressa-t-il à la vierge Principia, qui lui avait fermé les yeux, une de ces lettres que les chrétiens de la primitive Église se communiquaient les uns aux autres et qui étaient l'équivalent d'une notice nécrologique de nos jours. Dans cette lettre, il faisait l'éloge de celle qu'il appelait notre Marcella, parce que, disait-il, « nous l'avons également aimée tous les deux et nous avons également partagé ses affections, » et il faisait connaître aux autres ce trésor dont il avait eu le bonheur de jouir si longtemps. Moins connue que Paula, moins publiquement associée qu'elle à la vie et aux austérités du grand propagateur de l'idée monastique, la pieuse et discrète Marcella n'a pas tenu une moindre place dans la vie du saint. A la fois cénobite et grande dame, ayant accepté la plupart des obligations de la vie monastique, sans être cependant tout à fait retirée du monde, elle fut le premier type de ce qu'une ironie peu justifiée appelle parfois une mère de l'Église.

Avec la différence des siècles et des personnes, il y a plus d'une ressemblance entre la liaison de Jérôme avec Marcella et celle qui a si longtemps uni Lacordaire et Mme Swetchine. Du vi-

vant de Lacordaire, le nom de Mme Swetchine n'était guère connu. Je serais presque tenté de dire qu'il l'est un peu trop aujourd'hui. Je ne suis pas convaincu, en effet, que ceux qui avaient à cœur sa mémoire lui aient rendu le meilleur des services en la tirant de l'ombre amie où elle avait toujours vécu pour l'exposer au grand jour, sous les yeux d'un public indifférent. Je doute également qu'il fût nécessaire de consacrer à sa vie et à ses œuvres la matière de deux volumes in-octavo. Pour la faire connaître, il aurait suffi d'une de ces publications discrètes, destinées aux intimes, mais qui font peu à peu leur chemin dans le monde, révélant à ceux qui sont curieux de s'en enquérir des mérites cachés, sans vouloir les imposer de vive force à l'admiration générale. De même, un choix plus sévère parmi des productions auxquelles sa modestie n'attachait aucune importance aurait peut-être donné une plus juste idée de la finesse et de l'élévation de son esprit que cette affirmation un peu téméraire que « dans ses œuvres, des traits dignes de La Bruyère abondent à côtés d'élévations dignes de saint Augustin. » Écrire au crayon, c'est comme parler à voix basse, a dit joliment Mme Swetchine elle-même. Or presque toutes ses *œuvres* étaient écrites au crayon, et en la faisant parler à voix haute, en substituant au crayon l'encre d'imprimerie, ses éditeurs ne semblent pas avoir compris le conseil indirect qu'elle leur donnait.

Il est rare que l'excès dans les publications et l'abus des superlatifs dans l'éloge n'amènent pas une certaine réaction. La réaction s'est produite en effet sous la forme d'un article ironique et malicieux de Sainte-Beuve, par lequel seul beaucoup de personnes connaissent aujourd'hui Mme Swetchine. Il ne serait pas juste cependant que les faciles malices de Sainte-Beuve fissent un tort sérieux à cette figure originale et fière. Née, à la fin du siècle dernier, en pleine corruption d'une cour russe, unie à un époux plus âgé qu'elle de vingt-cinq ans, élevée en dehors de toute pratique religieuse, mais attirée vers le christianisme par la pureté de sa nature, elle eut le courage, en dépit des railleries de Joseph de Maistre (qui cependant fut un peu son guide), de chercher par elle-même la vérité à travers une longue série de lectures et d'études théologiques d'où elle sortit catholique. Une prédilection naturelle l'attira vers notre pays, à une époque où il s'en fallait qu'une mutuelle sympathie rapprochât les deux nations; elle y passa quarante années de sa vie. Durant ces quarante années, elle vécut au centre d'une petite élite d'hommes de premier ordre qu'elle avait su rassembler autour d'elle, Cuvier, Montalembert, le Père de Ravignan, Alexis de Tocqueville,

d'autres encore que je pourrais nommer. On a pu railler ce salon de la rue Saint-Dominique, à côté duquel (tout comme Marcella dans sa maison du mont Aventin) elle avait établi une chapelle où des jeunes femmes, en toilette élégante, allaient furtivement demander à la prière un secours contre les tentations du monde. Mais ce n'en est pas moins un des lieux où, pendant une longue période de temps, ont été échangés entre les hommes les plus distingués les plus nobles propos. Ce qu'il faut reconnaître et saluer en Mme Swetchine, plutôt qu'une émule de La Bruyère ou de saint Augustin (bien que des œuvres distinguées et touchantes soient sorties de sa plume), c'est, comme on l'a dit excellemment : « une chrétienne accomplie qui savait en même temps comprendre, avec une exquise délicatesse, les rapports de sa foi avec les mœurs et les sentimens de la société où elle vivait. » Pour une femme qui n'a jamais visé à la sainteté d'une Paula, c'est le plus fin des éloges, et si elle l'a mérité en quelque chose, c'est assurément dans ses relations avec Lacordaire, telles que la publication de leur correspondance nous les a fait connaître.

Lacordaire avait été présenté à Mme Swetchine par Montalembert à une époque critique de sa vie, c'est-à-dire au moment où il venait de rompre avec Lamennais : « J'abordais, a-t-il écrit, aux rivages de son âme comme une épave brisée par les flots... Par quels sentimens fut-elle ainsi poussée à me donner son temps et ses conseils ? Sans doute quelque sympathie l'y portait, mais, si je ne me trompe, elle fut soutenue par la pensée d'une mission qu'elle avait à remplir près de mon âme. Elle me voyait entouré d'écueils, conduit jusque-là par des aspirations solitaires, sans expérience du monde, sans autre boussole que la pureté de mes vues, et elle crut qu'en se faisant ma providence, elle répondait à une volonté de Dieu. » Dans ces quelques lignes, Lacordaire a marqué d'un trait juste la nature de la relation si particulière qui s'ouvrit à cette date entre Mme Swetchine et lui, et qui devait durer vingt-sept ans. Du côté de Mme Swetchine, cette relation avait quelque chose de maternel et d'un peu protecteur ; du côté de Lacordaire, quelque chose de confiant et d'ingénu. Dans plus d'une circonstance, elle fut en effet sa boussole. Avec son esprit sûr, son tact de femme, sa connaissance du monde, elle prévint de sa part des résolutions inconsidérées, des mouvemens trop vifs, des démarches intempestives. De même que Marcella mettait parfois la main sur la bouche de Jérôme pour l'empêcher de prononcer des paroles imprudentes, de même Mme Swetchine (c'est à elle-même qu'est empruntée l'image) tenait Lacordaire par le pan de son habit, pour ralentir des mouvemens trop rapides ou trop brusques. C'est avec cet esprit de

douce autorité qu'elle apparaît dans leur correspondance, et je ne crois pas que lettres plus originales aient jamais été échangées entre une femme et un prêtre. Rien qui rappelle les correspondances spirituelles que l'on connaît, telles que celle de Bossuet avec la sœur Cornuau, ou celle de Fénelon avec Mme de La Maisonfort. Ce ne sont pas des lettres de piété et encore moins des lettres de direction, car le directeur était plutôt Mme Swetchine. On pourrait dire que ce sont des lettres ecclésiastiques, car toutes les questions qui ont préoccupé l'Église catholique pendant un quart de siècle y sont traitées avec une grande hauteur de vues, et en même temps des lettres de cœur, car l'expression des sentimens personnels y tient une grande place.

Mme Swetchine environnait en effet la vie de Lacordaire de cette sollicitude affectueuse qui lui était d'autant plus nécessaire que sa mère lui avait manqué de bonne heure. Peu s'en fallut même qu'à une certaine époque il n'allât s'établir auprès d'elle, dans sa maison du mont Aventin. Mais si leur intimité ne fut jamais poussée aussi loin, jamais non plus, à travers les vicissitudes de la vie, l'attachement de Mme Swetchine ne fit défaut à Lacordaire, pas plus au prêtre encore obscur qu'au prédicateur en renom, pas plus au solitaire attristé de Sorèze qu'au Dominicain belliqueux. Cet attachement invariable n'avait rien d'exalté ni de complaisant. Mme Swetchine juge celui qu'elle aime; elle l'avertit; elle le blâme parfois; mais rien ne parvient à la détacher de lui : « Mon bonheur, lui écrivait-elle un jour, eût été de vous approuver toujours, mais ma tendresse n'en a pas besoin, et peut-être les violentes secousses auxquelles vous la soumettez renouvellent-elles avec plus de force une première adoption. Comme Rachel, j'ai pu quelquefois vous nommer l'enfant de ma douleur, et vous savez que souffrir ne décourage pas les pauvres mères. »

C'est, en effet, avec une confiance toute filiale que Lacordaire s'ouvre à Mme Swetchine sur tout ce qui le concerne. Il n'a rien de caché pour elle, ni ses troubles, ni ses incertitudes, ni ses espérances, ni ses découragemens. Constamment il parle de lui-même avec une humilité touchante : « J'ai trente-quatre ans, lui écrit-il, et il est vrai de dire que mon éducation n'est achevée sous aucun rapport. » En même temps, il sent vivement ce qui, dans son humeur, est de nature à faire souffrir les autres, et il s'en accuse : « J'aime, j'en suis certain, et profondément; et néanmoins il est vrai qu'il y a en moi quelque chose que je ne puis pas nommer et qui cause de la peine à ceux que j'aime. Ce n'est pas de l'âpreté : je suis doux; ce n'est pas de la froideur : je suis passionné.

C'est quelque chose d'entier qui est trop non ou trop oui, une certaine difficulté de découvrir ce dont le cœur d'un ami a besoin, une habitude du silence qui me suit quelquefois sans que je m'en doute. Combien j'ai de peine à parler! » Aussi envie-t-il le don qu'ont les femmes de rendre leurs sentimens : « Les femmes ont cela d'admirable qu'elles peuvent parler tant qu'elles veulent, comme elles veulent, avec l'expression qu'elles veulent. Leur cœur est une source qui coule naturellement. Le cœur de l'homme, le mien surtout, est comme ces volcans dont la lave ne sort que par intervalles, après une secousse. »

Cette réserve et cette froideur apparente étaient, chez Lacordaire, un trait dont le contraste avec l'impétuosité naturelle de son caractère a été souvent relevé. Chez les natures passionnées qui ont pris de bonne heure l'habitude de se gouverner elles-mêmes, ce trait se retrouve souvent; la froideur et la réserve, d'abord volontaires, deviennent une enveloppe, un voile dont elles ne peuvent plus parvenir à se dégager. Mais si Lacordaire, à l'en croire du moins, ne savait pas parler, du moins il savait écrire, et Mme Swetchine devait être bien récompensée de la tendresse qu'elle lui témoignait, lorsqu'elle recevait des lettres comme celle-ci : « Ayez donc un peu compassion de ma nature sauvage ; je voudrais la changer, car je sens plus que jamais mes défauts, à mesure que le christianisme pénètre dans mon âme; malheureusement on désire plus qu'on ne fait. Que la confiance avec laquelle je vous ai toujours parlé de moi vous soit une preuve, sans cesse renaissante, de mon affection. Ma vie, dans ses plus petits détails, vous appartient tout entière, et vous ne me verrez jamais vous en rien ôter. Les nouveaux amis sont peu de mon goût. Je sens encore parfois qu'une âme qui passe me plaît et qu'autrefois je l'aurais aimée. Je ne vais guère plus loin ; le temps est venu d'aimer Dieu uniquement et de vivre avec les destinées que sa bonté a unies à nous dans les chemins passés. »

Lacordaire ne donne cependant jamais ce spectacle, toujours un peu ridicule, d'un prêtre soumis à l'influence d'une femme. S'il consultait Mme Swetchine sur toutes choses, des conseils qu'elle lui donnait il prenait et laissait tour à tour. C'est ainsi que toute la diplomatie, qu'elle savait à l'occasion déployer, n'empêcha pas, entre l'archevêque de Paris Mgr de Quelen et lui, une rupture qui le retint longtemps éloigné, en lui fermant la chaire de Notre-Dame, et précipita peut-être son entrée dans l'Ordre des Frères Prêcheurs. Jamais elle ne put plier la nature, un peu roide, de Lacordaire à ces ménagemens et à cette souplesse que jugeait parfois nécessaires sa nature de femme et

de Slave. Elle essuya plus d'une rebuffade de sa part, entre autres en 1843, quand sur la demande expresse de Mgr Affre, elle intervint pour obtenir qu'il consentît à dépouiller l'habit de saint Dominique et à prêcher à Notre-Dame en prêtre séculier. Sa main, disait-elle, tremblait en lui écrivant et en lui demandant si l'homme, en lui, serait complètement effacé et vaincu, s'il irait jusqu'au sacrifice d'une sorte de point d'honneur et de jouissance toute personnelle pour que la parole de Dieu fût noblement, libéralement, glorieusement annoncée. A cette diplomatique missive, Lacordaire répondit par une fière lettre que je voudrais pouvoir citer tout entière, tant y respire l'accent de l'honneur :

« J'irais, disait-il, donner dans Notre-Dame, à nos ennemis, le spectacle d'un religieux qui a peur, après avoir affiché le courage, qui se cache, après s'être montré, qui demande grâce et merci en raison de son déguisement volontaire ; cela n'est pas possible. Plus la situation est grave, plus les catholiques attendent de ma parole une éclatante revanche, moins je dois leur préparer une si douloureuse surprise. Il vaut mieux cent fois se taire que trahir leurs espérances. La religion n'a pas besoin de triompher ; elle peut se passer de ma parole à Notre-Dame. Dieu est là pour la soutenir et l'honorer dans l'opprobre ; mais elle a besoin que ses enfans ne l'humilient pas eux-mêmes et ne déshonorent pas ses épreuves. » Et il terminait en disant : « Le caractère est ce qu'il faut toujours sauver avant tout, car c'est le caractère qui fait la puissance morale de l'homme. »

Ajoutons, pour clore l'épisode, que Lacordaire ayant tenu bon jusqu'au bout, ordre lui vint, du maître général des Dominicains, de céder, qu'il s'y refusa encore, et que la seule concession qu'on put obtenir de lui fut qu'il revêtirait le rochet et la mozette de chanoine par-dessus son costume de Dominicain. Ce fut dans ce bizarre accoutrement qu'on le força d'apparaître en chaire à Notre-Dame. Sourions de ces misères, mais ne négligeons pas cependant de constater quel progrès a fait, dans notre pays, à travers les temps et en dépit de certaines tentatives, l'esprit de tolérance et de liberté.

La relation de Lacordaire et de Mme Swetchine se poursuivit ainsi jusqu'à la fin, non pas sans dissentimens, mais sans refroidissement et sans nuage. Cette relation lui devint particulièrement douce et nécessaire durant la période de sa vie, où, volontairement retiré dans la maison d'éducation qu'il avait fondée à Sorèze, différant d'avec la plupart des catholiques sur la conduite qu'il convenait de tenir vis-à-vis du régime impérial, un peu suspect à Rome, un peu oublié des générations nouvelles,

il ne se sentait plus d'intelligence avec l'opinion publique. Il gémissait des changemens et des défaillances dont, chaque jour, il était témoin parmi les compagnons de ses anciennes luttes, et il se raidissait dans une fidélité obstinée au fier idéal qu'il s'était fait du prêtre et du citoyen dans la société moderne. « Je tiens par-dessus tout, écrivait-il, à l'intégrité du caractère ; plus je vois les hommes manquer et faillir ainsi à la religion qu'ils représentent, plus je veux, avec la grâce de celui qui tient les cœurs dans sa main, me tenir pur de tout ce qui peut affaiblir ou compromettre en moi l'honneur du chrétien. N'y eût-il qu'une âme attentive à la mienne, je lui devrais de ne pas la contrister; mais lorsque, par suite d'une providence divine, on est le lien de beaucoup d'âmes, le point qu'elles regardent pour s'affermir et se consoler, il n'y a rien qu'on ne doive faire pour leur épargner les amertumes et les défaillances du doute. » Un peu de tristesse l'envahissait cependant, lui qui avait tant aimé ce siècle, qui avait cru le comprendre et en être compris, de se sentir aujourd'hui tellement isolé, tellement à l'écart du nouveau mouvement qui l'emportait. « Je suis, disait-il, comme un vieux lion qui a voyagé dans les déserts et qui, assis sur ses quatre nobles pattes, regarde devant lui, d'un air un peu mélancolique, la mer et ses flots. » La mélancolie gagnait en effet le vieux lion, et il ne pouvait s'empêcher de terminer une de ses dernières lettres à Mme Swetchine par ces mots, les plus tristes que j'aie relevés sous sa plume : « Adieu, chère amie: la vie est triste et amère! Dieu seul y met un peu de joie. C'est lui qui va me donner celle de vous revoir et de vous dire encore combien je vous aime dans votre vieillesse si éprouvée, et combien je me rappelle chaque jour tout le bien que vous m'avez fait. »

Bien que de beaucoup plus âgée que Lacordaire, Mme Swetchine ne devait le précéder dans la tombe que de quatre ans. Une de ses dernières pensées fut pour lui. Déjà sur son lit de mort, elle se fit apporter par M. de Falloux un étui qui contenait la vie manuscrite de saint Dominique. « Faites-moi le plaisir, lui dit-elle, de me lire la lettre qui est à la première page. » Quand M. de Falloux fut arrivé à cette phrase : « Je souhaite qu'un jour quelqu'un de vos neveux sache qu'il eut pour aïeule une femme dont saint Jérôme eût été l'ami, comme de Paula et de Marcella, et à qui rien ne manqua qu'une plume assez illustre et assez sainte pour dire ce qu'elle était... » elle l'interrompit. « Cette phrase, dit-elle, est désagréable; elle est ridicule, appliquée à moi. » Puis elle reprit : « Du reste, là où je serai, blâme ou éloge, ce me sera bien égal. » Elle remit alors à M. de Falloux

toute la correspondance de Lacordaire, en l'autorisant à en faire un jour l'usage qui lui semblerait bon. Conformément à son désir, cette correspondance a été publiée quelques années après la mort de Lacordaire, et si l'on peut regretter qu'un choix plus sévère n'ait pas présidé à la publication des œuvres de Mme Swetchine, ceux-là qu'intéresse l'histoire du mouvement religieux de ce siècle doivent, au contraire, se féliciter de ce qu'aucune n'ait été retranchée des lettres qu'échangèrent pendant vingt-sept ans le Jérôme et la Marcella de notre âge.

II

Au lendemain de la mort de la comtesse Eudoxie de La Tour du Pin, Lacordaire écrivait à une amie commune : « Elle a été pendant vingt ans une des forces de ma vie », et certes, dans la bouche d'un prêtre, c'est un rare témoignage rendu à une femme. Quelle était donc la personne à laquelle cet hommage s'adressait? J'ai eu la curiosité de m'en enquérir, comme on s'enquiert d'une miniature ancienne ou d'un pastel effacé, en se demandant quel en était le modèle; mais je n'ai pu recueillir sur elle que peu de renseignemens. Elle était de vieille et forte race. Les La Tour du Pin sont originaires du Dauphiné, province fidèle mais fière, disaient en 1788 ses représentans aux États de Romans, où, de tout temps, l'humeur a été un peu verte et les têtes un peu chaudes. De bonne heure, les La Tour du Pin se sont divisés en plusieurs branches. — La comtesse Eudoxie, chanoinesse de Sainte-Anne, en Bavière, appartenait à celle des Gouvernet. « Le nom et l'état de la maison de Gouvernet, disaient des lettres de rémission obtenues de Louis XIII à la suite d'un duel, sont en Dauphiné aussi bien qu'en Languedoc dans un tel état d'estime pour les services et le rang de ceux qui le portent et tiennent, que nul n'oserait entreprendre contre eux. » Cette famille de La Tour du Pin semble avoir eu le privilège d'engendrer des femmes fortes. *Turris fortitudo mea*, dit la légende de ses armes. En 1692, Philis de La Tour du Pin, bien qu'appartenant à la religion réformée, ralliait ses coreligionnaires à la cause royale et défendait, à leur tête, les hautes vallées de la Drôme contre une invasion du duc de Savoie, qui menaçait de déborder l'armée de Catinat. On l'appelle encore dans le pays : l'héroïne du Dauphiné. Une autre fille de la même race, Lucrèce de La Tour du Pin de la Charce, fut, pendant trente-sept ans, à la fois prieure du monastère de Saint-Césaire et gouvernante héréditaire de Nyons, qui était le centre des possessions de sa famille. Quelque chose de la

vigueur de ces femmes semble avoir coulé, avec leur sang, dans les veines de la comtesse Eudoxie. Son père, chevalier de Saint-Louis, était mort en 1822. D'opinions royalistes très exaltées, elle s'était, après la révolution de 1830, retirée avec sa mère à Versailles, dans cette vieille ville, pleine de souvenirs monarchiques, où l'exiguïté de leur fortune leur faisait préférer, sans doute, la dignité d'un vieil hôtel un peu délabré au confortable bourgeois d'un appartement parisien.

Quelle fut l'occasion de ses premières relations avec Lacordaire qui remontent à 1834, je n'ai jamais pu le découvrir, car il y avait loin, de la fière demoiselle légitimiste, au collaborateur de Lamennais dans l'entreprise toute récente de *l'Avenir*. Mais souvent la vie met ainsi en contact deux âmes différentes qui se prennent par où elles devraient se séparer, et qu'un attrait mutuel du cœur réunit par-dessus les divergences de l'esprit. Au moment où s'ouvre la correspondance, c'est-à-dire en 1837, Lacordaire était en relations avec Mme de La Tour du Pin depuis trois ans. Après avoir occupé, pendant deux ans, avec éclat, la chaire de Notre-Dame, il venait d'en descendre et de partir pour Rome, découragé par les attaques incessantes dont, malgré ses succès, il ne cessait d'être l'objet dans le monde religieux. Il vivait à Rome, assez triste et solitaire. Mme de La Tour du Pin, de son côté, venait de perdre une mère tendrement chérie, et Lacordaire la savait dans un grand état d'abattement, incertaine elle-même de ce qu'elle allait devenir. Aussi les premières lettres qu'il lui adresse se ressentent-elles de leur disposition commune : « Hélas! quand nous reverrons-nous? lui écrit-il. Quand nous promènerons-nous sous les ombrages de Versailles? Quand nous retrouverons-nous sous les voûtes de Notre-Dame? Dieu unit les hommes et les disperse. Il frappe les cœurs qui s'étaient rencontrés; il ne nous laisse que la mémoire des temps qui ne sont plus, et ces larmes involontaires au souvenir des amis. Prions-le de nous permettre de nous revoir sur la terre. Je vous renouvelle tous mes sentimens tristes et dévoués, et l'hommage d'un cœur qui, vous ayant une fois connue, emportera partout votre souvenir. »

Mais, après ces premiers momens donnés à la mélancolie, l'énergie de la nature recouvrait ses droits chez Lacordaire. Il y avait de l'indomptable en lui, et ni les difficultés avec lesquelles il se trouvait souvent aux prises, ni les malveillances qu'il rencontrait sur sa route ne parvenaient à l'abattre. Et puis, il avait trouvé un asile à Saint-Louis des Français, où il s'occupait d'un travail de longue haleine qui remplissait suffisamment ses journées et lui donnait la satisfaction d'apporter sa part de travail

sacerdotal à l'Église. Il se sentait calme et heureux : il avait la conscience d'être au port. Il n'en était pas de même de son amie, qui continuait à se consumer dans la mélancolie. Lacordaire l'en reprend avec une infinie douceur. Il voudrait lui redonner le goût de la vie. Il cherche à l'y rattacher par quelque occupation à laquelle elle pourrait se consacrer et par l'idée du bien qu'elle pourrait faire aux autres. Sa propre vie qui, depuis sa sortie du séminaire, a passé par tant de traverses, lui sert d'exemple pour la réconforter, et il ajoute : « Une femme, je le sais, n'est pas un prêtre; mais outre que nous sommes tous prêtres dans un sens large, la femme a été douée par Dieu d'une influence extrêmement puissante, surtout dans la société chrétienne. Je ne crois pas qu'une femme chrétienne puisse sous ce rapport adresser le moindre reproche à sa destinée. »

Cette période d'abattement ne devait avoir également qu'un temps chez Mme de La Tour du Pin. Peu à peu, la vigueur de la race dont elle était issue reprenait le dessus en elle, et au travers des lettres que lui adresse Lacordaire, nous la voyons revenir à sa véritable nature, qui était fortement trempée. La confiance qu'il lui témoigne est très grande. Rarement une détermination est à prendre dans sa vie sans qu'il la consulte à l'avance. Le mérite est d'autant plus grand de sa part que Mme de La Tour du Pin paraît avoir été d'un esprit un peu chagrin et contredisant. Dans la vie de Lacordaire, elle joue un rôle assez inattendu : celui de censeur. Souvent elle le morigène; elle prend le contre-pied de ses desseins. Elle ne croit pas au succès de ses entreprises; elle lui en fait apercevoir les difficultés. Elle raille *son optimisme inextinguible*. Loin de prendre ces contradictions en mauvaise part, Lacordaire l'y encourage et l'en remercie : « Vous êtes, lui dit-il, du petit nombre d'amis que je serais bien aise d'entendre dire du mal de moi, même quand ils ont tort. » Et dans une autre lettre : « Croyez-moi tout à vous, malgré tout, c'est dire malgré vos éternelles défiances au sujet de tout ce qui m'arrive. Si j'étais un homme sujet par caractère à m'abattre, vous me renverseriez comme une pauvre petite fleur; heureusement, sans être un chêne et quoique d'une nature timide, je trouve dans un coin de mon cœur un peu de fermeté. Bien m'en prend quand vous me faites la guerre, et soyez sûre, du reste, que je ne vous en veux pas. »

Une seule fois, cependant, Lacordaire se plaint, mais c'est parce que Mme de La Tour du Pin, au lieu de le juger sur ce qu'il a dit ou écrit, s'en rapporte aux propos qu'elle entend tenir sur son compte et lui prête des opinions qui ne sont pas les siennes. Les légitimistes ne pouvaient pardonner à Lacordaire l'attitude qu'il

avait prise au lendemain de la révolution de Juillet. *L'Avenir*, dont il avait été un des principaux rédacteurs, avait séparé la cause de l'Église de celle de l'ancienne monarchie. A leurs yeux c'était un grief irrémissible. Certain sermon sur la *Vocation de la nation française*, où il avait parlé en chaire de l'avènement de la bourgeoisie, avait mis le comble à leurs préventions. On l'appelait couramment un *tribun*. Mme de La Tour du Pin s'était fait sans doute l'écho de ces accusations, car Lacordaire lui répondait cette fois sur un ton ferme, et, tout en se défendant contre des imputations qu'il jugeait injustes, il lui marquait nettement la situation indépendante qu'il entendait garder, entre l'opposition royaliste et le gouvernement : « Je fais des fautes, sans doute, comme tout homme, mais infiniment moins que vous ne pensez, et si, au lieu de ouï-dire, vous aviez, droit devant vous, mes actions, vous connaîtriez quel degré de malice et de ruse il y a dans l'esprit de parti pour dénaturer les faits, les paroles et les idées. Je n'ai jamais écrit une ligne, ni dit un mot qui puisse autoriser la pensée que je suis un *démocrate*. J'ai été, depuis vingt ans que date ma conversion au christianisme, uniquement et profondément monarchique, mais hostile seulement à la monarchie absolue, telle qu'elle est en Russie et en Autriche, telle qu'elle n'a jamais été en France, même sous Louis XIV. Après cinquante ans que tout prêtre français était royaliste jusqu'aux dents, j'ai cessé de l'être. Je n'ai pas voulu couvrir de ma toge sacerdotale un parti ancien, puissant, généralement honorable, et d'une autre part me donner au gouvernement nouveau, lequel m'aurait protégé au moins, béni, sacré, comme tant d'autres. Je suis resté à découvert de tous côtés, sous la seule protection de Dieu et de mes œuvres. Est-ce donc là une position qui n'explique pas tout, et si, à force de grâces intérieures et de douceur de cœur, je conserve assez de liberté pour ne pas tomber et pour rire encore avec mes amis, est-ce de l'optimisme, ou n'est-ce pas plutôt la force d'un honnête homme qui connaît son mal et n'y succombe pas? Jugez-moi donc sur ce que vous avez vu de moi, de vos yeux, et entendu de vos oreilles, et croyez que tout est possible aux partis, quand ils croient avoir intérêt à perdre un homme. »

Lacordaire a bien encore quelques sujets de querelle avec la comtesse Eudoxie, mais c'est à propos de ses éternelles méfiances. Il lui reproche d'avoir le génie des monstres et d'en voir partout. Il n'y a rien de si rare que les monstres, lui dit-il, et comme, en lui écrivant, elle avait oublié de mettre sur l'adresse de sa lettre l'indication du département, il ajoutait : « Votre lettre pouvait passer trois semaines avant d'avoir épuisé tous les *Flavigny*.

Vous auriez ensuite conclu de mon silence quelque lamentable histoire sur l'inconstance du cœur humain et ses mystérieuses énigmes. En mettant : *Côte-d'Or*, tout s'évanouit. »

Ces petites difficultés n'enlevaient rien à la douceur d'une affection d'autant plus solide, peut-être, que les esprits étaient plus différens, et qu'elle avait pour fondement l'intelligence des cœurs. Les esprits peuvent se diviser; les cœurs s'entendent toujours. « Je ne me rappelle pas avoir souffert de vous une seule fois, chose rare même entre amis, » lui disait-il un jour, et les vicissitudes de la vie ne devaient en rien distendre le lien qui les unissait. Leurs relations ne dataient encore que de quatre années, lorsque, à la veille du jour solennel où il allait prendre au couvent de la Minerve l'habit de saint Dominique, il terminait sa lettre en lui disant : « Pour moi, quelque habit que je porte et en quelque lieu que j'aille, je n'oublierai jamais votre amitié et toutes les marques que vous m'en avez données dans un temps plus heureux pour vous que celui d'aujourd'hui, et où j'avais bien peu de consolations. Un religieux n'a pas de prospérité à attendre; je ne puis donc vous dire que je vous serai fidèle dans la prospérité, mais si grande que soit la paix de l'âme où je parvienne, votre souvenir y demeurera toujours. » Et onze ans après, il lui écrivait encore, non plus de Rome, mais de Toulon : « Dites-moi un peu vos pensées. Les miennes, malgré tant de courses, ne m'entraînent jamais loin de vous. Je suis comme l'hirondelle qui revient toujours, excepté quand la mort lui a coupé les ailes. »

Ce n'était pas à Lacordaire, c'était à Mme de La Tour du Pin que la mort devait couper les ailes. Elle fut enlevée prématurément le 5 mai 1851, et c'est dans la douleur de sa mort que Lacordaire lui rendait ce glorieux témoignage : « Elle a été une des forces de ma vie. » « Un ami fidèle est une protection forte, dit l'Écriture, et celui qui l'a trouvé a trouvé un trésor ! » Combien plus précieux devient le trésor, si cet ami est une amie. Lacordaire avait pourtant fait vœu de pauvreté; mais, si rigoureuse que soit la règle monastique, elle ne va pas jusqu'à dépouiller ceux qui l'embrassent des richesses du cœur.

III

La correspondance de Lacordaire avec Mme de V... s'ouvre par un billet qu'il lui adresse le 18 avril 1836. Elle se termine le 29 octobre 1861 par une lettre qu'il n'avait même plus la force d'écrire de sa main et qu'il se bornait à signer. Le 21 novembre suivant il expirait; elle-même mourait quatre ans après. Ils étaient

à peu près du même âge. Leurs deux vies se sont donc écoulées côte à côte, et le lien qui les unissait n'a jamais été rompu.

D'où vint entre eux la première attache? Il est assez difficile de le deviner, car ils étaient nés singulièrement loin l'un de l'autre. Mme de V... appartenait, par sa naissance comme par son mariage, au monde légitimiste. Son mari, galant homme, dont le nom revient souvent à travers la correspondance, était un abonné de la *Quotidienne*, et cette divergence d'opinions donne lieu, dans leurs lettres, à d'assez fréquentes plaisanteries. Mme de V... ne paraît pas cependant avoir été aussi vive que son mari sur les sujets politiques. Autant qu'on peut deviner son caractère à travers les lettres que lui adresse Lacordaire (car les siennes ont été détruites), c'était moins un esprit supérieur qu'une âme noble et tendre, passionnément dévouée à ceux qu'elle aimait, et s'ingéniant à les servir avec une délicatesse et une générosité discrètes. On en pourra juger par ce trait.

Lacordaire était pauvre. Il avait traversé quelques années auparavant une période difficile. Lorsque, après deux années de vie commune avec Lamennais, il avait rompu avec lui et quitté la Chesnaye, c'était avec trois écus dans sa poche et un habit d'été, qu'en plein hiver, il était arrivé à Paris. La mort de sa mère l'avait mis en possession d'une rente de douze cents francs, qui constituait tout son avoir, et le capital de cette rente fondait rapidement entre ses mains imprévoyantes. Les deux ou trois personnes qui étaient au courant de cette situation s'en inquiétaient pour lui. Comment Mme de V... en fut-elle informée? Probablement par Mme Swetchine, qu'elle connaissait également. Elle crut pouvoir y porter remède en prenant l'archevêque de Paris comme intermédiaire d'une proposition généreuse. Lacordaire refusa par une lettre pleine de dignité. « Grâce à Dieu, répondit-il, je n'ai besoin de rien, je suis libre et content. Si la Providence m'avait fait défaut par le cours naturel des choses, j'aurais trouvé fort doux qu'elle le rétablît par votre cœur; mais il n'en est pas ainsi. Je conserverai dans mon souvenir le plus intime la marque d'attachement que vous m'avez donnée et vous prie de me conserver aussi les sentimens dont vous m'avez fait jouir depuis plusieurs années et dont vous m'avez donné cette marque dernière. »

A partir de ce jour la glace est rompue. Lacordaire ne lui écrit plus : *Madame la comtesse*, mais *chère amie*, et l'intimité commence. Aussi est-elle une des premières personnes avec lesquelles il s'ouvre sur son grand dessein de rétablir en France l'Ordre de

Saint-Dominique et d'aller d'abord à Rome pour en revêtir l'habit. Ce dessein rencontrait peu d'encouragement chez ceux auxquels Lacordaire l'avait confié. « Ces choses-là sont dans la main de Dieu, avait répondu l'archevêque de Paris, mais sa volonté ne paraît pas s'être manifestée. » Mme Swetchine le laissait faire plus qu'elle ne le poussait. Mais chez Mme de V... l'opposition fut des plus nettes, et pendant un court séjour qu'il fit chez elle à la campagne de vifs débats s'élevèrent entre eux. Ce n'était pas la carrière qu'elle souhaitait pour lui. Elle avait rêvé la gloire, les hautes fonctions de l'Église, d'abord un canonicat, puis un évêché, et il allait sacrifier tout cela à des projets lointains et chimériques. Lacordaire tint bon. Il était de ces hommes qui prennent leur parti intérieurement, après des réflexions fortes, et qu'aucune influence ne parvient ensuite à ébranler. Mais il craignait que cette obstination de sa part n'eût contristé une amitié trop sensible, et il s'en expliquait avec elle dans une lettre qu'il lui adressait quelques jours après, déjà sur le chemin de Rome. « Me voici déjà bien loin de vous, lui disait-il, malgré tous vos bons conseils, et lundi prochain je serai à Rome. Ce n'est pas que je n'aie beaucoup pensé aux raisons que vous m'avez données et qui, déjà fortes par elles-mêmes, l'étaient encore par l'affection désintéressée qui les dictait. Mais vous concevez qu'il est difficile de déraciner une idée qui a fait son trou dans notre esprit et vers l'accomplissement de laquelle une force qui est dans les choses nous pousse... Laissez-moi me confier à Dieu qui m'a tant protégé depuis mon enfance et qui m'a donné une amie telle que vous. Je compte tout à fait sur votre amitié. Ne vous découragez pas parce que je n'ai pas cédé à votre influence dans une affaire capitale. Nous n'en aurons pas de semblables et de si impossibles à traiter tous les jours. »

Près de dix-huit mois devaient encore s'écouler avant que Lacordaire pût mettre son dessein à exécution, et durant ces dix-huit mois, coupés au reste par un long séjour en France, il ne perd aucune occasion de la familiariser peu à peu avec son projet. « Il faudra, lui écrit-il, vous habituer à ma grande robe de laine blanche. Nous n'aurons plus que cet hiver-ci pour rire un peu. Ou plutôt soyez persuadée que, si l'habit ne fait pas le moine, le moine non plus ne perd rien de ce qui est vrai et simple, bon et digne d'envie. Nous serons donc les meilleurs amis du monde et rien ne nous empêchera de nous promener avec votre mari aux Ch... ou à B... »

Le retour de Lacordaire à Paris suspendit la correspondance, qui ne consiste plus qu'en quelques petits billets insignifians.

Mme de V... n'était pas encore réconciliée avec l'idée de la robe blanche. Mais si opposée qu'elle demeurât aux projets de Lacordaire, sa générosité naturelle ne lui permettait pas de s'en désintéresser complètement. Le pli qu'elle avait tenté de faire accepter par lui, en se servant de l'intermédiaire de Mgr de Quélen, était toujours resté entre les mains de ce dernier. Elle eut la pensée que peut-être elle pourrait renouveler son offre avec plus de succès. Elle consulta cependant l'abbé Affre, alors vicaire général. « M. Lacordaire qui a refusé un secours personnel, ne refusera point un secours destiné à favoriser son futur établissement, » répondit celui-ci. Et quelques jours après Lacordaire la remerciait simplement : « Je n'ai pas besoin de vous dire que je suis heureux de toutes les nouvelles preuves d'attachement que vous m'avez données depuis huit jours. Ce souvenir m'accompagnera toujours et contribuera à alléger les peines que Dieu, sans doute, me réserve dans le cours de ma vie. A demain et à toujours. » Et comme il allait quitter Paris quelques jours après, il terminait un dernier billet par ces mots : « Du courage ! »

Dans les premiers jours de mai 1839, Lacordaire partait en effet pour la seconde fois, emmenant avec lui deux compagnons de voyage. Tous trois devaient revêtir à Rome l'habit de saint Dominique dans les premières semaines de juin. A Milan, il s'arrêtait quelques jours, et de là il écrivait deux longues lettres, l'une à Mme Swetchine, qui a été publiée dans le volume de leur correspondance, l'autre à Mme de V... « Si je vous avais écrit toutes les fois que ma pensée s'est tournée vers vous, vous auriez déjà reçu bien des lettres de moi, » lui disait-il, en commençant; et après lui avoir donné quelques détails sur son voyage il continue : « Je vous écris dans un grand moment de douceur, parce que je suis ravi de mes deux compagnons de voyage depuis huit jours, et que j'ai emporté de Paris des souvenirs qui m'accompagnent partout. Vous pensez peut-être que ces souvenirs devraient se tourner en regrets et que ma joie ressemble pas mal à de l'ingratitude. Vous auriez tort. Il y a des regrets consolans. Peut-on songer à ce qui est bon, aimable, sincère, sans qu'une certaine joie tombe dans l'âme, même avec des larmes ?... Votre pensée me console donc et ne m'attriste pas, malgré l'absence. Je songe que Dieu m'avait préparé en vous une amie véritable et sûre, dans un moment où ma vie devait avoir à supporter une épreuve décisive. Je songe avec une joie douce à tout le bien que vous m'avez fait et que d'anciens amis ne pouvaient pas me faire. Je vois en vous Dieu et vous-même, et par ce mélange vous n'êtes pas tout à fait absente, parce que Dieu

n'est absent jamais. Je vous le dis du fond de mon cœur. Je me reporte vers vous avec un sentiment qui est doux, qui est pur, qui est plein. Cela est rare ici-bas, parce que quelque chose manque presque toujours dans les affections, et ce vide entremêlé fait beaucoup souffrir. J'ai bien peu rencontré d'âmes qui ne causent pas de souffrances. Mes amis sont aux vêpres, à la cathédrale. Je vous écris seul, mais ils vont revenir, heureusement pour moi, pour que je ne vous écrive pas avec trop d'attendrissement ce que je voulais vous dire. Dites bien à votre mari que je le regarde comme un ami, malgré la différence de nos âges, et que, quoi que la Providence fasse de moi, les jours que j'ai passés chez lui se représenteront toujours à ma pensée. »

Lacordaire passa l'année de son noviciat près de Viterbe, au couvent de la Quercia, dont il adresse à Mme de V... une jolie description. Pendant toute cette année, la correspondance fut entre eux très régulière, une lettre toutes les trois semaines environ. Dans toutes ces lettres, Lacordaire prend un soin évident de dissiper les préventions et les appréhensions de son amie. « J'espère, lui écrit-il, que l'habit de saint Dominique me rendra plus saint, mais non pas moins attaché à votre personne. » Dans une autre lettre, il lui expose en détail les obligations de sa vie monastique, et il cherche à la réconcilier avec les rigueurs de la règle dominicaine. « C'est une vie de chanoine, lui écrit-il. Vous vouliez à toute force que je fusse chanoine; vous voyez que j'ai tout juste accompli vos vœux. »

On sent bien cependant, à travers ces lettres, que Mme de V... demeure rebelle. Une crainte la domine : c'est que l'Ordre de Saint-Dominique n'absorbe Lacordaire et ne le retienne en Italie. Elle n'a qu'une pensée : son retour à Paris. Aussi se trouve-t-elle entraînée à travailler, en quelque sorte malgré elle, au rétablissement de l'Ordre en France. Elle s'occupe de l'achat d'une maison, à Charonne, qui pourrait devenir le siège d'un premier couvent. Ce projet ayant échoué, elle voudrait que Lacordaire accepte une chaire à la Sorbonne que M. Cousin aurait été, à ce qu'il paraît, disposé à lui offrir. Il faut que Lacordaire lui explique longuement qu'ayant attaqué avec une extrême vivacité le monopole universitaire, il serait peu honorable pour lui de profiter de ce monopole. Elle s'attache alors à une autre idée. L'archevêque de Paris étant à toute extrémité, elle presse Lacordaire de se mettre sur les rangs pour lui succéder. Et le futur Dominicain de lui répondre cette lettre assez verte : « Le vœu que vous formez de me voir parmi les prétendans est, n'en déplaise à votre intelligente amitié, un vœu qui me coûterait bien cher

s'il se réalisait. Concevez-vous l'enfer qu'il doit y avoir dans le cœur de tous ces braves gens qui prêchent l'abnégation évangélique, et qui calculent leur vie pour avoir un évêché, ne disant pas un mot, ne faisant pas un geste qui puisse être un obstacle à leur chimère? Le dernier frère convers dominicain est plus heureux cent fois et plus respectable que tout ce monde. Pensez-vous d'ailleurs qu'un évêché convînt à ma nature, et que je serais bien à l'aise, sous l'amas de paperasses et de notes administratives qui constituent aujourd'hui la vie d'un évêque? Laissons donc là, je vous prie, les évêchés, et contentons-nous d'assister à la distribution qui s'en fait, avec le sincère désir qu'ils arrivent à de bons prêtres. Ni vous ni moi, chère amie, ne verrons la nouvelle Église que Dieu prépare à la France. Il lui faudra plus d'un siècle pour se former; mais, à moins que notre patrie ne périsse, elle se formera inévitablement. Or, c'est tout que l'avenir; et celui qui ne veut triompher que dans son moment imperceptible est semblable à l'homme qui préférerait manger un pépin que le planter pour faire un arbre à sa postérité. Les amateurs de pépins sont innombrables, depuis l'oiseau-mouche jusqu'aux curés et autres qui aspirent à la mitre. Ne soyez pas du nombre, je vous en prie, et que l'amitié ne vous fasse rien perdre de la grandeur naturelle de votre esprit. »

Cependant le noviciat de Lacordaire touchait à son terme. Sa prise d'habit allait avoir lieu, et il lui faudrait quitter la Quercia. Où irait-il le lendemain? Après d'assez longues irrésolutions, il écrivit au Maître général des Dominicains une très belle lettre dans laquelle il demandait, en son nom et au nom de son compagnon, la permission de demeurer encore trois ans à Rome, au centre de l'Ordre, pour s'initier à ses traditions, tout en déclarant « qu'ils continuaient d'appartenir à la France par leur baptême, par ses malheurs et ses besoins, par leur foi profonde en ses destinées, par leur âme tout entière et qu'ils voulaient vivre et mourir ses enfans et ses serviteurs. » Mais ce n'était pas sans appréhension que Lacordaire communiquait cette lettre à Mme de V... Il se sentait si loin maintenant, si obscur, si moine, et il redoutait une explosion de son amitié. Au premier moment elle se résigna. Il est donc assez difficile de comprendre ce qui se passa entre eux quelques mois après, et pourquoi Lacordaire, après avoir laissé sans réponse deux lettres consécutives, finit par lui adresser ces lignes si dures : « La confiance entre difficilement dans le cœur de l'homme et s'en retourne vite. Laissons couler le temps sur ces ruines que vous avez faites. Je bénirai Dieu si jamais il renoue les temps interrompus et met un baume sur une blessure dont je voudrais guérir. »

La blessure devait cependant guérir plus vite qu'il ne pensait. Une nouvelle lettre, où Mme de V... implorait probablement son pardon, lui arriva dans un moment douloureux. Lacordaire s'était pris d'une affection passionnée pour un jeune homme qu'il avait amené de France, et avec lequel il avait pris l'habit. Ce jeune homme était à l'agonie, lorsque Lacordaire reçut la lettre de Mme de V... Comment avoir le courage de couper de sa propre main les liens d'une affection ancienne au moment même où la mort tranchait ceux d'une affection nouvelle? Du chevet de son ami mourant, Lacordaire écrivit donc à son amie repentante quelques lignes affectueuses. Mais il ne voulut pas, cependant, rentrer en correspondance régulière sans avoir avec elle une explication sur le malentendu qui les divisait. « Vous me le dites vous-même dans votre lettre du 24, lui écrivait-il : *Il n'est pas en moi de m'associer aux grandes idées*. Je ne prends point cette phrase à la lettre; mais il est de fait que vous ne m'avez jamais paru vous intéresser aux destinées de l'Église, à l'avenir du monde. Vous me faisiez dans votre cœur une vie heureuse, bien accommodée, ornée d'une gloire sans péril; je vous semblais presque fou et ingrat de repousser un sort si clair. C'est là ce que vous avez appelé constamment *ne pas vous comprendre*. Eh bien! si, je vous comprends; il n'y a rien de si facile que de vous comprendre. Qui ne comprend la joie de l'aisance, d'une vie sûre et modérée, des jouissances de l'amitié? Qui ne comprend que, *humainement parlant*, cela vaut mieux que de ressusciter un Ordre, de vivre dans un cloître, de sacrifier sa vie à mille devoirs obscurs et à mille chances de ruine? Mais jamais homme fort et bien doué s'arrêta-t-il, qu'il eût agi pour Dieu ou pour soi, dans de telles espérances? Si je vous avais écouté, je serais en apparence le plus heureux homme du monde, et en réalité j'aurais à lutter à la fois contre tous les instincts de ma nature et contre les remords d'une conscience manquant sa voie. J'aurais eu, dites-vous, la gloire de parler et d'écrire, et n'est-ce donc rien? C'est beaucoup quand on a reçu de Dieu cette seule vocation; ce n'est rien à qui en a reçu une autre. Qu'eussiez-vous donc dit si j'avais eu la vocation d'être missionnaire en Chine, et si j'avais quitté Paris, pour le plaisir de m'exposer à mourir de faim ou à avoir la tête tranchée, sans parler du reste? Qu'auriez-vous dit des martyrs de la primitive Église, qui sans doute me valaient bien? Ne voyez-vous pas, chrétienne ou non chrétienne, que les plus grands hommes n'ont jamais choisi la voie aisée? Je vous accuserais bien à mon aise, si je voulais, d'incompréhension. Mais à quoi sert de se renvoyer des accusations? C'est un malheur pour moi de vous savoir rebelle à des desseins auxquels j'ai consacré

ma vie; mais ce malheur n'emporte pas pour moi que tout doive être fini et impossible entre vous et moi. J'ai été le premier à penser que la *pauvre amitié* pouvait trouver sa place partout. Vous seule avez paru un instant croire le contraire. C'est là ce qui m'a horriblement blessé... »

Après cet orage, la relation reprit son cours, mais la *pauvre amitié* continuait à passer par bien des épreuves. Mme de V... ne pouvait mettre un terme à ses inquiétudes. Sans cesse elle se forgeait des chimères. Après un nouveau séjour en France, Lacordaire était revenu à Rome, ramenant avec lui neuf novices. Le couvent de Saint-Clément leur avait été concédé, et, dans la pensée de Lacordaire, ce couvent serait devenu le berceau de la province dominicaine de France. Tout à coup, sans que rien eût pu faire prévoir un coup aussi rude, ordre arriva aux novices de se disperser. Moitié du petit troupeau était envoyée au couvent de Bosco dans le Piémont, l'autre moitié à la Quercia, et défense était faite à Lacordaire de s'occuper désormais des novices ramenés par lui. Un moins ferme eût plié sous l'orage et renoncé à son entreprise. Lacordaire tint bon, et il demeura seul à Rome, inébranlable dans son dessein et dans sa confiance. Mais Mme de V... était en proie à des transes mortelles. Elle voyait déjà Lacordaire plongé dans les cachots de l'Inquisition, et elle voulait qu'il se dérobât par la fuite aux périls dont elle le voyait environné. Il fallait que Lacordaire la rassurât, d'abord en la raillant doucement, puis en opposant de nouveau à l'idéal de vie douce et paisible qu'elle rêvait pour lui, la vocation du serviteur de Dieu, telle qu'il la comprenait. « Chère amie, lui écrivait-il, vous m'étonnez toujours par le charme de votre esprit et la faiblesse de vos conseils. Vous êtes comme le passager d'un navire qui, au premier vent, demande toujours qu'on pousse à la côte, et ne peut se figurer qu'on arrive plus vite avec la tempête. Soyez donc tranquille, une bonne fois. Avant qu'on ne me mette en prison, vous avez bien des choses à voir. Cela pourra venir avec le temps, car Dieu sait à quoi est réservée notre vie; mais les événemens qui compromettraient ma liberté l'auraient atteinte sous l'habit séculier comme sous le froc. Non, mon amie, vous me reverrez. Vous me reverrez toutes les fois que je le voudrai et je le voudrai toutes les fois que les intérêts de l'Église me le permettront. Le sort tranquille que vous me souhaitez est-il fait pour l'homme? Arrange-t-on sa vie à l'ombre ou au soleil, selon son plaisir? Oh! que je voudrais vous voir une âme non pas moins aimante, mais sachant, malgré l'affection, encourager aux fortes œuvres! Vous me disiez l'autre jour que les hommes vivent d'idées et les femmes de sentimens. Je n'admets pas cette dis-

tinction. Les hommes vivent aussi de sentimens, mais de sentimens quelquefois plus hauts que les vôtres, et c'est ce que vous appelez des idées, parce que ces idées embrassent un ordre plus universel que celui auquel vous vous attachez le plus souvent. Chère amie, on ne fait rien sans l'amour ici-bas, et soyez persuadée que, si nous n'avions que des idées, nous serions les plus impuissans du monde. »

La régularité et la fréquence de cette correspondance devaient cependant diminuer avec le retour de Lacordaire en France, sans cesser jamais complètement. Depuis le moment où il revint à Paris avec l'habit de saint Dominique, jusqu'à celui où il s'établit définitivement à Sorèze, Lacordaire ne cessa de mener une vie de *Frère pérégrinant* (c'est ainsi que s'appelaient autrefois les Dominicains missionnaires), allant prêcher de ville en ville, à Bordeaux, à Strasbourg, à Nancy, ou bien rendant visite aux divers maisons de son Ordre, qui se développait rapidement. Par sa générosité inépuisable, M[me] de V... fut pour beaucoup dans la rapidité de ce développement, et les Dominicains d'aujourd'hui ne savent peut-être pas tout ce qu'ils doivent à cette bienfaitrice inconnue. Il y eut de sa part une intervention constante, discrète, ignorée de tous et d'autant plus méritoire qu'au début elle avait été plus opposée à l'entreprise. Elle s'était cependant familiarisée avec cette nouvelle existence dont elle s'était exagéré les rigueurs, et la robe de moine avait cessé de lui faire peur. Elle avait même obtenu que Lacordaire se fît peindre en Dominicain, ne se doutant peut-être pas qu'elle favorisait ainsi un de ses secrets desseins. « Exposez, avait-il dit au peintre, qui lui demandait l'autorisation de faire figurer ce portrait au Salon : ce sera une manière de faire connaître mon habit. » Mais le Salon fermé, le portrait partait pour le château de B... où il était suspendu en belle place. Lacordaire en plaisantait : « Je suis ravi de savoir mon portrait si bien placé dans votre salle à manger, offert à l'admiration de ceux qui viennent vous voir, évêques, curés, gentilshommes. Voilà des conversations pour bien longtemps, et qui sait si un jour, quand vous et moi nous serons morts, je ne deviendrai pas pour votre postérité un vieux parent d'avant la Révolution et tout ce qui peut s'ensuivre d'un portrait, quand la Providence le veut? » Ce portrait de Chasseriau existe encore. Il a figuré en 1883 à l'Exposition des portraits du siècle. Il représente Lacordaire avec une figure pâle, émaciée, et de grands yeux noirs un peu durs. Il plaisantait dans cette même lettre, et avec raison, sur cet air de dureté que le peintre lui avait donné et qui n'était pas dans sa physionomie véritable, car il avait au contraire les yeux

remarquablement brillans et doux. « Il parle peu, mais il dit tant du regard, » écrivait Eugénie de Guérin qui ne l'avait vu qu'une fois.

Cependant l'affection de Mme de V... demeurait toujours un peu inquiète et ombrageuse. Si, pendant ses fréquentes absences, Lacordaire restait trois semaines ou un mois sans lui écrire, elle se croyait oubliée, sacrifiée à des intérêts nouveaux. Elle se plaignait, et Lacordaire se montrait à son tour un peu froissé de ses plaintes : « Votre lettre du 30 janvier, chère bonne amie, lui écrivait-il de Bordeaux, m'a causé quelque peine. Il semble que notre amitié ne vieillit pas avec les années, et qu'elle soit toujours pour vous sujette au doute qui environne tout ce qui est nouveau. Parce que je ne vous écris pas juste au bout de trois semaines, parce que je reçois ici un bon accueil, voilà que vous m'accusez, dans votre cœur, de vous oublier, de sacrifier l'ancien au récent, d'être une feuille qui vole au premier vent venu. Est-il rien de plus injuste ?... J'aurais donc le droit de récriminer contre vous ; mais j'aime mieux vous certifier de nouveau la réalité de mon attachement, non seulement créé par la reconnaissance, mais par un goût sincère pour votre cœur, par une estime très haute de vos facultés, par une sympathie générale. J'ai d'ailleurs été trop malheureux, en bien des rencontres, pour oublier jamais ceux qui m'ont alors aimé. Vous avez été l'une des trois ou quatre personnes qui m'ont encouragé et sauvé dans des temps difficiles ; plus mon existence se consolidera, si jamais elle doit se consolider, plus je me rappellerai avec tendresse ceux qui auront contribué, en me tendant la main dans les mauvais jours, à arriver enfin à la stabilité. Je manque assurément de bien des qualités ; mais je crois posséder jusqu'à la superstition la tendresse fidèle, le respect du passé, la mélancolie des souvenirs. Seulement je ne puis pas donner autant qu'un autre à la nature, à cause de tous mes devoirs, et j'avouerai aussi que j'éprouve une peine à votre occasion, c'est de vous voir rester si étrangère d'esprit aux œuvres de ma vie. Les œuvres d'un homme, c'est tout son être, toute son activité, toute son histoire. Elles peuvent être hasardeuses ; elles ne doivent qu'inspirer par là plus d'intérêt. Je souffre donc assurément de voir une âme avec laquelle je suis aussi intime, se tenir à l'écart de mes desseins ; j'en souffre, mais comme d'une anomalie mystérieuse que je respecte, me plaignant moi-même d'avoir si peu de puissance pour persuader une personne que j'aime autant. Le jour où Dieu permettra que ce nuage disparaisse sera un des plus beaux jours de ma vie ; je le hâte de tous mes vœux, et, demeurât-il toujours, pourtant je ne

douterais point de vous; je croirai toujours à votre cœur, à votre intelligence, à votre dévouement, auxquels rien n'aura manqué que le don de me faire un plaisir de plus. »

Cependant ces agitations s'apaisent avec les années, mais en même temps la correspondance devient moins active et moins familière. Était-ce que les sentimens avaient changé ? Non. Mais l'intensité de sa vie et de ses devoirs absorbait de plus en plus Lacordaire et lui laissait moins de temps pour l'amitié. Et puis l'expansion est un don de jeunesse. A mesure qu'il avance dans ce chemin dont parle Dante, l'homme se renferme davantage en lui-même, et lorsqu'il en a dépassé le milieu, il vit d'une vie de plus en plus intérieure et solitaire, jusqu'au jour où, dernier témoin d'un passé disparu, il n'est plus connu et compris que de lui-même. Nous avons vu que les dernières années de Lacordaire s'écoulèrent dans une demi-retraite à Sorèze. *Viventi, hospitium, morienti sepulcrum, utrique beneficium*, disait-il lui-même, non sans quelque secrète mélancolie. Autrefois Mme de V... souhaitait pour lui la gloire et la paix. C'était la paix, mais ce n'était plus la gloire. Pendant ce temps, elle-même continuait de vivre à Paris ou à B... de la vie tranquille d'une femme qui n'est plus jeune, et qui se livre tout entière à ses devoirs de famille et de monde. Les préoccupations étaient devenues différentes. On s'en aperçoit au ton des lettres, de plus en plus rares. Le mot de *madame* y revient souvent. Parfois Lacordaire y ajoute celui d'*ancienne amie*. Ainsi s'amortissent avec les années presque tous les sentimens humains. Cependant on retrouve encore parfois, dans ces lettres, comme un écho affaibli des anciennes tendresses. « Il m'arrive souvent, lui écrit Lacordaire, de regretter le temps où j'allais vous visiter à B... Vous y reverrai-je jamais ? Dieu seul le sait, mais quoi qu'il arrive, le temps n'efface point les souvenirs que vous m'avez laissés. »

Il devait cependant la revoir à B..., mais dans des circonstances singulièrement tristes. Pour Lacordaire, la mort fut à la fois prématurée et lente à venir : prématurée, car il mourut à cinquante-neuf ans ; lente, car la lutte dura longtemps entre le mal qui l'emportait et une constitution originairement robuste qu'avaient épuisée les fatigues et les austérités. Lorsque l'illusion ne fut plus permise, l'affection, qui n'avait fait que sommeiller, se réveilla et se traduisit de la part de Mme de V... par d'ardens témoignages. Il n'est presque pas une lettre de Lacordaire, durant la dernière année de sa vie, qui ne contienne l'expression de sa reconnaissance pour quelque marque de sollicitude et de dévouement. Trop faible pour écrire, il ne pouvait déjà plus que signer.

Deux fois Mme de V... fit pour le voir le voyage de Sorèze. Enfin elle obtint qu'au retour d'un séjour infructueux aux bains de mer, Lacordaire vînt passer quinze jours à B... Vingt-deux ans s'étaient écoulés depuis que Lacordaire, encore jeune prêtre, avait fait son premier séjour dans ce même lieu, avant de partir pour Rome, et que, inébranlable en son dessein de revêtir l'habit de saint Dominique, il avait repoussé avec fermeté les objections d'une amitié désespérée. Bien des événemens s'étaient succédé depuis lors; bien des changemens étaient survenus en eux et autour d'eux; mais leurs deux cœurs étaient demeurés les mêmes, et pendant que sous ces ombrages, dont Lacordaire parle si souvent dans ses lettres, Mme de V... accompagnait ses pas mourans, il dut sentir, au plus profond de son cœur, combien il avait eu raison de dire dans sa vie de Marie-Madeleine : « Il faut avoir vécu pour être sûr d'être aimé. »

Témoin de son extrême difficulté à marcher, Mme de V... lui envoya une voiture. Dès qu'il fut de retour à Sorèze, Lacordaire l'en remerciait : « Je me suis servi hier pour la première fois du coupé qui a beaucoup plus tardé à venir que vous ne pensiez. Il est très doux et de couleur sérieuse. Néanmoins je suis très confus de monter en cet équipage et de voir tout ce que vous avez fait. Si je guéris, vous aurez bien certainement contribué pour une très grande part à ma santé, en même temps qu'à ma consolation. Mais Dieu seul sait ce qui arrivera, et la faiblesse, s'il est possible, augmente tous les jours. » Le sentant perdu, elle voulait venir le voir à Sorèze une dernière fois. Il fallut qu'il l'en détournât. « La conversation me fatigue beaucoup et je souffrirais de ne pouvoir vous faire bon accueil. Vous m'obligerez d'abandonner ce projet d'où il ne pourrait sortir pour moi aucune consolation, mais un embarras de cœur et d'esprit, et une fatigue physique. » La dernière lettre est pour empêcher Mme de V... d'envoyer de Paris à Sorèze le docteur Rayer, alors célèbre. Quelques jours après arrivait une première dépêche expédiée par un serviteur fidèle : « Le Père Lacordaire administré, très mal. » Puis le lendemain une seconde : « Le Père Lacordaire est mort. » Ces dépêches, encore dans leurs enveloppes, ont été enfermées, par Mme de V... elle-même, dans un coffret de bois qui contenait toutes les lettres du Père. Depuis sa mort, qui survint quatre ans après, ces lettres n'en étaient jamais sorties. Je suis le seul auquel on ait bien voulu les confier. Lorsque j'ai ouvert ce coffret, il m'a semblé qu'il s'en exhalait comme un délicat parfum, et ma main n'a pas remué sans une respectueuse émotion ces reliques de deux âmes qui se sont aimées.

IV

J'ai montré ce que fut Lacordaire comme ami. Je voudrais dire un mot de ce qu'il fut comme prêtre; je n'ajouterai pas : et comme moine. Je ne saurais, en effet, prendre sur moi de résoudre la question que s'est posée son biographe, le Père Chocarne, lorsque, après avoir révélé le secret, inconnu de tous, des pénitences incroyables que Lacordaire s'imposait, il s'est demandé s'il avait eu tort ou raison de soulever le voile qui cachait les mystères de sa vie monastique. Certaines âmes, en effet, ont pu être édifiées d'apprendre que ce prédicateur populaire, ce membre de l'Académie française, avait, en plein XIX[e] siècle, renouvelé, dans l'intimité de sa cellule, ces macérations dont le récit étonne et laisse presque incrédule lorsqu'on les rencontre dans la vie des saints de la primitive Église. Mais d'autres âmes, trop faibles sans doute, ont pu se demander si la sévérité de la règle de Saint-Dominique n'aurait pu en elle-même lui sembler suffisante, et s'il n'aurait pas mieux servi la grande cause à laquelle il avait voué sa vie en conservant pour elle ses forces, plutôt qu'en épuisant son corps et en abrégeant assurément ses jours. Ce sont là questions trop hautes pour être traitées par un profane, et comme tel je m'abstiendrai de le faire. A ceux-là seulement que les récits, un peu trop détaillés peut-être, du Père Chocarne ont fait sourire ou s'indigner, je me bornerai à dire qu'avant de s'indigner ou de sourire il faut comprendre, et qu'il est certains états d'âme dont il faut avoir le secret avant de les juger. En 1845, Lacordaire avait été prêcher le Carême à Lyon. Dans cette ville, où les ardeurs religieuses se sont toujours montrées si vives, le succès dépassa tous ceux qu'il avait obtenus auparavant. C'était du délire. Un soir que son sermon avait excité particulièrement l'enthousiasme, on l'attendait à dîner. Il ne venait pas. Quelqu'un alla le chercher. Il le trouva pâle et en larmes au pied d'un crucifix. « — Qu'avez-vous, mon Père? lui dit-il. — J'ai peur! — Peur de quoi? — De ce succès. — » Lorsqu'une âme en est arrivée à ce degré de scrupule, il ne faut pas s'étonner si elle cherche à corriger par la pénitence des mouvemens intérieurs qui nous paraissent des faiblesses pardonnables, et la pénitence, surtout lorsqu'elle est ignorée, silencieuse, enfouie, mérite toujours le respect.

Celui qui était si dur envers lui-même était doux envers les autres. Il savait garder envers les âmes faibles les ménagemens dont elles avaient besoin et les conduire par des chemins qui ne

fussent point trop âpres. Ce n'est pas cependant que la direction proprement dite ait tenu la place principale dans la vie de Lacordaire. Il ne faut chercher en lui ni un François de Sales, ni un Fénelon. Sa puissance était ailleurs, dans sa parole, dans son action sur les esprits. « Je ne confesse point, disait Duguet, un des grands directeurs du XVIIe siècle, mais on dit que j'ai le don de consolation. » De Lacordaire, on aurait pu dire qu'il avait le don de persuasion. Les trente premières années du siècle avaient vu naître une génération, élevée vis-à-vis de la doctrine catholique dans les sentimens d'une indifférence dédaigneuse, quand ce n'était pas ceux d'une hostilité déclarée. L'Église était considérée comme une grande ruine, respectée des uns, méprisée des autres; mais parmi les esprits qui naissaient à la vie et au mouvement des idées, personne ne songeait à chercher un abri sous son toit. Lacordaire avait entrepris de restaurer l'édifice. Il en avait montré l'antique ordonnance et la beauté extérieure. Les brèches que le temps avait faites à ses murailles, il s'était efforcé de les réparer. Il conduisait ceux qui le suivaient jusqu'au seuil; il les aidait à le franchir, et, s'il ne les guidait pas toujours jusqu'à l'autel qui s'élevait au fond, c'est qu'une autre main se trouvait là pour les y amener. Ces temps où le Père Lacordaire prêchait la station de l'Avent et le Père de Ravignan celle du Carême qui était suivie de la retraite et de la communion pascales, sont demeurés, en ce siècle, l'âge brillant de la prédication catholique. Mais le rôle de Lacordaire n'était pas seulement, comme il le disait avec trop d'humilité, de préparer les esprits. Ceux qui l'ont poursuivi d'une constante malveillance ont singulièrement exagéré les choses en disant qu'il n'a jamais converti personne. Beaucoup d'âmes se sont au contraire adressées à lui, et il a goûté dans leur commerce la meilleure récompense d'une vie consacrée aux rudes travaux de l'apostolat : « C'est à Notre-Dame, au pied de ma chaire, a-t-il écrit, que j'ai vu naître ces affections, et ces reconnaissances dont aucune qualité naturelle ne peut être la source et qui attachent l'homme à l'apôtre par des liens dont la douceur est aussi divine que la force... »

Ce qui est vrai, c'est que sa vie, toujours militante et longtemps errante, ne lui permettait pas d'exercer la direction sous sa forme la plus habituelle, celle des entretiens et de la confession. Il avait surtout recours à la correspondance. Aussi la correspondance tenait-elle une grande place dans sa vie. Tous les jours, il y consacrait plusieurs heures. Chose qu'on aurait quelque peine à croire, si ceux qui ont vécu avec lui n'étaient d'accord pour l'affirmer, il était très méthodique dans ses habitudes. Non seulement

sa chambre ou sa cellule, mais sa table même étaient toujours très bien rangées. Papier, plumes, crayons, canif, étaient disposés toujours à la même place. Il s'asseyait devant cette table à une heure, toujours la même, et il commençait à écrire avec rapidité, d'une petite écriture fine, serrée, sans ratures, un grand nombre de lettres qu'on trouvait ensuite disposées en pile sur un coin, toujours le même, de son bureau. Avec la même régularité, lorsqu'il était à Paris, il se rendait au confessionnal à certains jours et à certaines heures fixées. Il attendait dans la sacristie que l'heure sonnât, et au premier coup de l'horloge on le voyait ouvrir la porte et apparaître avec la régularité d'un automate, ce qui amenait quelquefois un sourire sur les lèvres de ses pénitens et pénitentes. La direction a donc occupé, dans la vie de Lacordaire, une place plus grande qu'on ne l'a dit. C'est surtout dans la seconde moitié de sa vie et vis-à-vis des jeunes gens qu'elle s'est développée. L'influence qu'il a exercée sur les jeunes gens et qui s'est fait longtemps sentir dans le monde catholique, ses méthodes d'éducation qui sont encore en honneur dans certains établissemens religieux, mériteraient une étude à part. Je me bornerai à marquer, par un trait, quelle conscience il apportait dans la direction de ces jeunes âmes. Lorsqu'il fut question de sa candidature à l'Académie française, Lacordaire dut venir passer quelques jours à Paris. Il avait annoncé son retour à Sorèze pour un certain samedi. On voulait le retenir ce jour-là pour une démarche importante : « Non, répondit-il ; c'est le jour où je confesse, et l'on ne peut pas savoir quel trouble une confession retardée peut amener dans la vie d'une âme. »

En dehors de ses *Lettres à des jeunes gens*, la seule correspondance spirituelle de Lacordaire que nous possédions ce sont ses lettres à la baronne de Prailly. Elles ont été publiées vingt-trois ans après la mort de Lacordaire, quatre ans seulement après la mort de Mme de Prailly, mais par un acte exprès de sa volonté, comme un témoignage de reconnaissance envers celui qu'elle appelait *son premier et son seul vrai père*. Elles pouvaient l'être sans inconvéniens. La vie de Mme de Prailly fut, en effet, une de ces vies unies et transparentes qui peuvent apparaître au grand jour sans qu'aucun sentiment de discrète pudeur en soit choqué. Les lettres que lui adresse Lacordaire ne marquent point d'autres étapes que celles d'une ascension, lente et soutenue, vers le plus haut degré de perfection et d'austérité chrétiennes qui soit compatible avec la vie du monde. Elle était née dans ce riche milieu de la bourgeoisie industrielle où, il y a cinquante ans, on donnait encore aux jeunes filles une éducation religieuse plus

apparente que sérieuse. Ce fut le hasard d'une rencontre avec Lacordaire, coïncidant avec une grave maladie, qui lui donna la secousse dont elle avait besoin pour sortir de cette indifférence. « Je commence, lui écrivait-elle, à mieux comprendre ma nature, inconnue d'elle-même jusqu'ici. Je sens mon intelligence qui s'ouvre à toutes les idées, mon âme émue par toutes les pensées nobles et généreuses. Il me semble que j'avance dans un monde nouveau et chaque pas m'apporte une jouissance infinie. Il y a vraiment des jours de bonheur, même dans la souffrance, quand la vie et la lumière vous arrivent si puissantes. » Et de son côté Lacordaire lui écrivait : « Quiconque arrive à connaître Dieu et à l'aimer, n'a rien à désirer, rien à regretter. Il a reçu le don suprême qui doit faire oublier tout le reste. »

Ces deux courts fragmens suffisent à résumer l'esprit qui inspirait la direction de Lacordaire. C'est l'amour de Dieu, c'est ce don suprême qu'il s'efforce de communiquer à une âme encore mondaine; mais, pour y parvenir, il s'applique à développer ses facultés et à élever son esprit, tout en dilatant son cœur. Il la conduit tout droit à Jésus-Christ, par les voies directes et larges sans l'attarder aux petites pratiques. Lorsqu'il reçoit ses premières confidences, il la trouve en proie à des peines intérieures où il voit la marque d'une nature ardente et noble. « Les âmes faibles et peu élevées, lui écrit-il, trouvent ici-bas un élément qui suffit à leur intelligence, et qui rassasie leur amour. Elles ne découvrent pas le vide des choses visibles, parce qu'elles sont incapables de les sonder fort avant. Mais une âme que Dieu, dans la création qu'il en a faite, a rapprochée davantage de l'infini, sent de bonne heure la limite étroite qui la resserre. Elle a des tristesses inconnues sur la cause desquelles longtemps elle se méprend; elle croit volontiers qu'un certain concours de circonstances a troublé sa vie, tandis que son trouble vient de plus haut. Il est remarquable, dans la vie des saints, que presque tous ont senti cette mélancolie dont les anciens disaient qu'il n'y a pas de génie sans elle. En effet la mélancolie est inséparable de tout esprit qui va loin et de tout cœur qui est profond. Ce n'est pas à dire qu'il faille s'y complaire, car c'est une maladie qui énerve quand on ne la secoue pas, et elle n'a que deux remèdes : la mort ou Dieu. »

Aussi, quand Mme de Prailly se confie à lui, la première chose dont il s'occupe pour guérir cette mélancolie, c'est de régler et de remplir sa vie. Il se réjouit de ce qu'elle n'ait pas attendu le déclin de l'âge pour renoncer au monde et à ses frivolités superbes, et de ce qu'elle apporte à Dieu une âme

encore jeune, encore susceptible d'illusions et non pas vidée et défaite. Mais cette âme, il veut la nourrir. L'ignorance est un grand ennemi. Que croire quand on ne sait pas? Qu'aimer quand on n'a pas vu? Les lectures de chaque jour alimentent l'esprit et le dégoûtent des choses vaines. Il ne veut point cependant de lectures frivoles ou mièvres. Il faut aller aux grandes choses. Quand on peut lire Homère, Plutarque, Cicéron, Platon, David, saint Paul, saint Augustin, sainte Thérèse, Bossuet, Pascal et d'autres semblables, on est bien coupable de perdre son temps dans les niaiseries d'un salon.

Cette vie des salons, cette vie frivole et facile à laquelle Mme de Prailly était accoutumée par son éducation lui paraît d'abord le grand ennemi. « Si une goutte de la foi des saints tombait en vous, lui écrit-il, vous n'auriez pas assez de larmes pour vous pleurer, pour pleurer votre vie lâche, molle, insignifiante, si pleine d'orgueil et de la satisfaction des sens. » Sous l'influence de Lacordaire, elle se détache peu à peu de cette vie. Sa santé toujours chancelante l'aide à se séparer du monde. Elle passe de longs mois dans le Midi, dans la solitude de sa villa de Costebelle. Mais alors une autre inquiétude s'empare de celui qui la dirige, c'est qu'elle n'en arrive à se trop détacher de la vie elle-même, et qu'elle ne tombe dans une sorte d'indifférence. « Lorsque l'âme est arrivée à un certain degré d'élévation vers Dieu, lui écrit-il, elle méprise facilement la vie, et c'est alors que Dieu l'y rattache par l'idée du devoir. La vie est un office important, quoique bien souvent nous n'en voyions pas l'utilité. Simples gouttes d'eau, nous nous demandons en quoi l'océan a besoin de nous : l'océan pourrait nous répondre qu'il n'est composé que de gouttes d'eau. Ne haïssez donc pas la vie, tout en vous en détachant. »

Après avoir ainsi arraché cette âme à la vie du monde et l'avoir rattachée à la vie du devoir, Lacordaire s'efforce ensuite de lui procurer la paix. Il avait évidemment affaire à une nature ardente, inquiète, jamais satisfaite d'elle-même, soupirant toujours après un état où elle ne se trouvait pas. C'est avec douceur qu'il la reprend. « Il faut éviter de vous laisser aller à la tristesse et à l'abattement. Rien n'est plus nuisible à la santé du corps et de l'âme. Saint Paul dit que la joie et la paix sont les fruits de l'esprit de Dieu. Il y a en lui une plénitude qui chasse la mélancolie, comme le soleil levant chasse les ombres. Arrivez donc à la joie. C'est le grand signe de Dieu. Je vous le souhaite de tout mon cœur en partant. Vous êtes encore trop humaine et pas assez divine. C'est le reproche après le vœu. »

Une des souffrances de Mme de Prailly, c'était l'inégalité de sa

ferveur. Les âmes du XVIIe siècle, dans leur langue spéciale, se plaignaient de n'avoir pas assez de sensible en ce qui concernait Dieu. Mme de Prailly s'en plaignait également, et Lacordaire trouvait pour l'en consoler d'ingénieuses raisons. « La vie spirituelle est pleine d'écueils et de vicissitudes. Nous ne sentons pas toujours Dieu avec la même vivacité; la tristesse alors s'empare de nous, et le monde, au-dessus duquel nous nous sommes mis, ne peut pas non plus combler ces vides momentanés de notre cœur : nous sommes comme une barque, sans voiles ni rames, qui ne tend à aucun port. Il faut nous faire à ces épreuves. Dieu nous les envoie dans sa miséricorde pour nous dégoûter de la terre et nous porter à souhaiter ardemment de voir nos liens brisés. »

Je ne voudrais pas multiplier indéfiniment ces citations. Les correspondances spirituelles sont toujours un peu monotones et tout le monde n'a pas le goût de cette littérature spéciale. Ce qui relève cependant l'intérêt de ces lettres de Lacordaire à Mme de Prailly, c'est qu'il n'y apparaît pas seulement dans son rôle de directeur, tantôt consolant et tantôt réprimandant; avec la parfaite simplicité qui était en lui, il s'y laisse encore apercevoir tel qu'il était, avec ses alternatives d'ardeur et d'abattement, sujet lui-même à la tristesse, au découragement, aux défaillances intérieures, mais toujours soutenu par une indéfectible foi dans la Providence et faisant tourner à son perfectionnement moral toutes les épreuves qu'elle lui envoyait. Ces épreuves furent nombreuses dans les dernières années de sa vie. Même en s'ensevelissant à Sorèze il n'avait pas trouvé le repos. Jusque dans le sein de l'Ordre restauré par lui, il rencontrait des oppositions, des malveillances. Des appuis lui faisaient défaut, des amitiés le trahissaient. Il n'essayait point de dissimuler l'amertume qu'il en éprouvait, et, comparant, avec une humilité touchante, son état d'âme à celui de sa pénitente, peu s'en faut qu'il ne se mette au-dessous d'elle : « Je suis bien aise que vous vous sentiez arrivée à la paix. C'est le grand signe et le grand bien. Je ne sais si je le possède, et si je l'ai jamais eu. Des troubles, des tristesses montent souvent dans mon âme, car j'ai vu et j'apprends sans cesse des choses tristes. Mais il est vrai qu'une certaine force me ramène au repos en Dieu. Il faut que l'âme, à la fin de sa carrière mortelle, tombe de ce monde comme un fruit mûr. C'est là sans doute à quoi Dieu tend par toutes les misères qu'il nous envoie. Mais la souffrance ne détache pas toujours et ne donne pas toujours la paix. Heureux ceux qui ne souffrent pas en vain! »

Tel nous apparaît Lacordaire, comme ami et comme prêtre,

dans l'intimité de sa correspondance. Mme Swetchine avait raison de dire : « On ne le connaîtra que par ses lettres. » Je voudrais que de ces lettres, aujourd'hui éparses dans sept volumes différens et qui n'ont pas toutes le même intérêt, il fût fait un choix sobre et judicieux. Ce choix en rendrait la lecture plus facile et sa mémoire y gagnerait. Si profonde a été, en effet, depuis un demi-siècle, la transformation de nos goûts littéraires, qu'à quelques personnes, d'un goût sévère, son éloquence semble aujourd'hui un peu vieillie. « L'orateur et l'auditoire, a-t-il écrit dans sa *Vie de saint Dominique*, sont deux frères qui naissent et meurent le même jour. » Et il est bien mort cet auditoire qui suivait autrefois les conférences de Notre-Dame, mort avec cette foi dans les idées générales un peu vagues, avec cet enthousiasme un peu crédule pour la liberté, avec ce goût pour les phrases un peu redondantes, toutes choses fort nobles au demeurant, qui ont caractérisé la génération de 1830. Et comme l'auditoire est mort, l'orateur ne lui a qu'à demi survécu. Mais l'homme est encore vivant dans ces lettres à la fois éloquentes et simples, écrites au courant de la plume, sans l'ombre d'une recherche de pensée et de style. « Plus j'aime quelqu'un, écrivait-il à Mme de Prailly, plus je suis simple dans mes relations avec lui, soit que je parle, soit que j'écrive, sauf les occasions naturelles qui obligent à s'élever davantage. J'écris vite et sans art, et j'ai un invincible éloignement pour le style quand il ne vient pas tout seul, par la nature même du sujet. Croyez donc que je vous montre mon âme quand je vous dis ce que je pense, et ne m'en demandez pas davantage. » C'est bien, en effet, l'âme de Lacordaire qu'on retrouve dans ses lettres, et cette âme fut une des plus nobles, une des plus ouvertes à tous les sentimens délicats, fiers, généreux qui aient respiré dans la poitrine d'un homme. Or Vauvenargues l'a dit, mais Lacordaire aimait à le répéter : « Tôt ou tard on ne jouit que des âmes. »

HAUSSONVILLE.

TERRE D'ESPAGNE

IV [1]

LISBONNE — CORDOUE — GRENADE — GIBRALTAR

DE MADRID A LISBONNE. — LE MARCHÉ. — LA VILLE

Lisbonne, 9 octobre.

Nous montons dans le Sud Express à 11 heures du soir. Le train a été réduit autant que possible. Il ne se compose plus que de trois voitures, dont un wagon-restaurant et un fourgon. Nous sommes huit ou neuf voyageurs. Je ne compte pas, dans le nombre, une mouche élégante, verte et or, que j'aperçois grimpant sur la vitre de ma chambre à coucher. Ma première pensée a été de la chasser. J'ai réfléchi qu'elle avait sans doute pris le Sud Express à Paris, qu'elle avait peut-être des projets d'hivernage, et que nous verrions bien.

Dix-sept heures de route par le plus rapide des trains! Les express ordinaires mettent vingt et une heure et demie : ce sont de gros chiffres. J'ai besoin de me répéter, en attendant le sommeil, que la Compagnie internationale a rendu le voyage moins long, bien moins énervant, et que, libre, elle eût mieux fait encore. Le train est bientôt lancé à belle allure; il coule sur les rails, presque sans un frémissement; la nuit grise, un peu laiteuse, couvre des plaines d'une désolation sans pareille : je m'endors

(1) Voyez la *Revue* du 1er février, du 1er mars et du 1er avril.

avec l'espoir d'ouvrir les yeux, au réveil, sur un tout autre paysage.

Erreur! Je m'éveille, au grand jour, parmi des roches grises et des vallonnemens de terre nue, coupés de failles profondes qui sont des lits de torrens. L'air matinal est déjà chaud ; je baisse à moitié la vitre du compartiment : la petite mouche n'en profite pas, elle reste, elle a certainement une idée. Vers dix heures, nous touchons la frontière de Portugal, Valencia de Alcàntara. Deux jeunes femmes, debout sur le quai de la gare, appuyées nonchalamment aux montans d'une porte, sont vêtues d'étoffes éclatantes, de robes à rayures horizontales, rouges en bas, puis crème, puis vert d'eau, puis rouge cerise, puis couleur de paille mûre. Elles ont chacune un bébé sur les bras. La plus jeune n'a pas quinze ans. Des mouchoirs rouges cachent leurs cheveux, et, de teint, elles sont dorées, cuivrées : on dirait deux oranges mandarines qui auraient des yeux noirs.

Bientôt quelque chose de nouveau apparaît dans le paysage et l'égaie : le vert des feuilles caduques. Près des aloès et des cactus en ligne servant de clôture, voici des figuiers, des roseaux, des vignes. Un berceau de chèvrefeuille donne un air de paradis à la halte de Marvajo. La nature du sol s'est modifiée, et la physionomie des gens. Trois paysans chasseurs, en veste brune et bonnet de laine vert, la poire à poudre pendue au côté et longue comme un oliphant, offrent aux employés du train des perdreaux à trente-cinq sous la couple. Les horizons montueux se chargent de bois touffus, bas, mêlés de hautes herbes qui doivent être des remises merveilleuses. Des villages d'une blancheur d'Orient brillent çà et là comme des gemmes. Puis la terre s'aplanit; nous franchissons le Tage, large fleuve coupé de bancs de sable, limoneux, sillonné de barques aux formes de gondole, aux voiles pointues couleur d'ocre. Nous suivons la rive droite. Une des plus belles vallées du monde s'ouvre et va vers la mer : elle s'agrandit démesurément; elle est verte, elle est bleue, elle est bordée au loin par la lueur des eaux vives. La richesse de ses limons modèle puissamment ses futaies d'oliviers, met l'étincelle des sèves jeunes à la pointe des herbes, épaissit les cimes rondes des bosquets d'orangers. Des filles ramassent les olives, et rient au train qui passe. Une branche de lilas fleuri tremble à portée de la main : du coup la petite mouche verte et or a pris sa volée. Je ne m'étais pas trompé : c'était bien une Parisienne, une très fine mouche. Nous nous engageons sous un long tunnel, et, après sept minutes de ténèbres, nous revoyons la lumière en gare de Lisbonne.

Il est tard lorsque je sors au hasard dans la grande ville inconnue. La promenade de l'Avenida monte, plantée de deux

rangs de palmiers superbes, entre des hôtels, puis entre des maisons, puis s'enfonce dans les terrains non bâtis. En redescendant, je trouve une grande foule buvant l'air tiède du soir sur la place de D. Pedro IV, place carrée, pavée de cailloux qui forment des zigzags noirs et blancs. Six rues parallèles, dont plusieurs très commerçantes, bien éclairées, la rue de l'Or, la rue de l'Argent, partent de là et conduisent au bord du Tage. L'arrivée au fleuve est ménagée avec un art savant et tout à fait imposante. On suit le trottoir en flânant; la vue est barrée au fond par un arc de triomphe; on passe sous le portique, et, soudainement, on éprouve la sensation de la nuit bleue immense autour de soi. Les becs de gaz se sont écartés, à droite et à gauche, jusqu'à n'être plus que des petits points brillans. Ils éclairent des façades monumentales: la Bourse, la Douane, l'hôtel des Indes, l'Intendance de la marine, des ministères, que d'autres suites d'arcades, d'autres façades ornées réunissent en arrière, tandis qu'en avant, dans la grande trouée libre, sans limites visibles entre le ciel et l'eau, le Tage, enflé par la marée, réfléchit les étoiles et jette son écume sur des quais de marbre blanc. Aucun promeneur: je suis seul avec un douanier. Je me figure que j'ai été transporté au premier plan d'un de ces tableaux de Claude Lorrain, où l'on voit des architectures royales avancer leurs files de colonnes et de statues jusqu'au bord de la mer luisante.

Pour revenir, j'ai repris une des rues parallèles déjà parcourues. Je me suis arrêté devant la boutique d'un fabricant de malles. Elles sont bien curieuses les malles portugaises, et parlantes à leur manière. Ce n'est plus le cube offensant pour l'œil, mais pratique, solide, protégé et cadenassé, des fabricans anglais, non : des boîtes longues, couvertes de papier d'argent, de papier d'or, garnies aux coins avec ces tôles peintes où sont imités des écailles et de vagues tourbillons; des meubles de pacotille, mais voyans, faits pour séduire des imaginations orientales. Les prix affichés étonnent par leur apparente énormité. A côté de la boutique du malletier, je vois du vin à 500 réis la bouteille; des chapeaux de dames à 7000 réis. Je suis au Terminus-Hôtel pour la somme de 3500 réis par jour. Je change un louis, et je reçois une poignée de billets de banque représentant un tel nombre de réis que je me dis innocemment : « Suis-je riche! »; mais ils fuient comme ils viennent, par escadrons.

Lisbonne, 10 octobre.

Un de mes amis, qui est poète, mais qui n'est jamais allé en Portugal, m'avait dit, sur un boulevard de Paris, de son air

doucement inspiré : « Lorsque vous serez à Lisbonne, mon ami, vous verrez, au milieu du Tage, un fort de grandes dimensions et de construction moderne, formidable s'il était besoin de défendre la passe, mais que la longue paix a livré aux fleurs. Elles couvrent les glacis, elles s'épanouissent autour des embrasures. Un jour, un navire étranger étant entré sans faire les saluts d'usage, un coup de canon fut tiré du fort. Et nul ne sait s'il partit un boulet, mais des bandes d'oiseaux s'envolèrent, et la rade fut jonchée de tant de milliers de pétales de roses, et de jasmins, et de feuilles flottantes, qu'elle ressemblait à un jardin. » Mon ami s'était trompé. Il n'y a aucune forteresse pareille à Lisbonne, mais l'image éveillée par sa légende poétique n'a rien que de très vrai : un climat délicieux, une terre heureuse et la douceur de vivre.

Il est presque trop grand, cet enchantement de la vie. Il incline vers l'absolu *far niente* un peuple qui serait riche avec peu de travail. Un brave homme de Portugais, qui vient de me faire une visite matinale, m'a dit : « Notre pays est comme divisé en deux parties qui diffèrent de mœurs autant que d'aspect. Le nord est tout verdoyant, cultivé, planté de vignes, commerçant, laborieux. La province d'entre Minho et Douro, monsieur ! on jurerait voir un paradis terrestre ! Mais le sud, et le sud commence, hélas ! avant Lisbonne, un peu au-dessous de Coïmbre, quel abandon, et souvent quelle désolation ! Le nord mange la soupe aux choux et aux herbes ; le sud mange la soupe aux oignons et à l'ail : symboles des deux couleurs de la terre, verte là-haut, et rousse en bas. Rien n'égale la tristesse des plaines de l'Alemtejo : n'y allez pas ! Mais ici même, dans nos rues, voyez le nombre des gens qui ne font rien. La grande affaire est de se faufiler dans une administration, et le moyen de forcer la porte, c'est de faire de l'opposition. Dès l'âge de quinze ans, nos petits jeunes gens débutent dans les journaux. On a le droit de tout dire. Vie publique, vie privée, rien ni personne n'est à l'abri. Un jour ou l'autre, quand ils deviennent gênans, on leur trouve un emploi public. Ah ! monsieur, la belle armée d'employés que nous avons ! mais le beau pays que nous aurions sans eux ! »

Dès que je suis dans la rue, je cherche le marché, coin toujours pittoresque dans les villes du Midi. Je ne sais pas la route, mais je n'ai qu'à suivre un de ces paysans chaussés de grandes bottes et coiffés du bonnet de laine verte. J'arrive ainsi dans une halle qu'annoncent de loin la rumeur confuse des voix et l'odeur des fruits mûrs. Tous les types populaires sont là : des têtes jaunes comme des concombres, d'autres couleur de terre,

d'autres rosées, d'autres brunes avec de grosses lèvres. Le marché a une physionomie de bazar colonial. Une négresse passe, les cheveux roulés dans un foulard de soie aurore, et, sans avoir de semblables, elle a plus de voisins dans cette foule, elle étonne moins qu'en aucun autre pays d'Europe. Les voix sont dures et nasales. Le bruit du papier froissé remplace le cliquetis du billon autour des étalages de bananes, de coings, de poires, de pêches, de tomates, autour des mannes de raisin rouge ou blond, transparent et tavelé, pareil à ceux des vieilles frises de marbre. Pour acheter une poule, une cuisinière tire de sa poche une liasse de billets qu'un paysan enfouit dans un portefeuille de cuir, bondé comme celui d'une petite banque. Dans la rue voisine, dans celles qui suivent, dans tout Lisbonne à la fois, des filles superbes, un panier sur la tête, crient la marée fraîche. Une main touchant le bord de leur panier, large et plat comme un tamis de vanneur, où les poissons alignés font un soleil d'argent, l'autre main à la ceinture, les jupes relevées, les jambes nues, les cheveux cachés par un foulard de soie dont la pointe flotte sur les épaules, elles vont sans remuer la taille, d'un pas robuste et rapide. Le passant les occupe peu. Elles regardent devant elles, et mangent leur pain en courant. Quelques-unes de ces pauvres femmes sont très belles; toutes révèlent une communauté d'origine, un type primitif au teint brun, aux traits énergiques, aux yeux longs et très noirs. Et, en effet, leur colonie, qui habite un quartier distinct, vient du nord du Portugal, et se rattache, dit-on, à une souche phénicienne. On les nomme quelquefois *ovarinas*, du nom d'un petit port près de Porto, et quelquefois *varinas*, mot que l'on fait dériver de *vara*, perche à conduire les bateaux. Le dimanche, elles mettent leurs pieds nus dans des babouches de cuir jaune.

Une aimable attention du ministre de France à Lisbonne, M. Bihourd, va me permettre de voir la ville comme elle doit être vue, c'est-à-dire de différens points de l'autre rive. Sur sa demande, l'ingénieur français qui dirige les travaux du port a bien voulu me donner rendez-vous à l'un des débarcadères. Une chaloupe à vapeur chauffe au bas de l'appontement. Nous embarquons. Elle suit les quais, d'un développement considérable, qu'achève la maison Hersent. Nous allons, avec le courant, vers la mer qu'on ne découvre pas encore. Le Tage, en cet endroit, est resserré entre la ville et de hautes falaises. Il coule rapide; on le devine profond. Nous croisons des gabares chargées de pierre, des barques de pêche dont l'équipage, endormi sur le pont, dans la belle chaleur tempérée par la brise, a confié sa destinée et

celle du bateau aux mains d'un mousse crépu qui tient la barre. La tour de Belem, au bout d'un banc de sable, un côté touchant la vague et l'autre à sec sur la berge, grandit dans le soleil. C'est la plus jolie forteresse du monde, toute de marbre, toute fleurie de créneaux armoriés, de logettes à balcons, de tourelles en poivrières, de fenêtres divisées par une colonne légère. La gentille guerrière ! A qui a-t-elle bien pu faire du mal ? M. Billot, qui la connaît bien et qui l'aime, assure que ce fut contre les felouques des Maures qu'elle se battit. Je veux bien le croire, bien qu'il n'y paraisse pas. Le fort, à ce qu'il prétend, est même encore armé. « Au temps de la guerre de Sécession, il n'hésitait pas à canonner un croiseur sudiste qui passait, au mépris de la consigne. Le galant Américain répondait par un salut : il était de ces gentilshommes qui ne frappent pas une femme, même avec une fleur, qui ne risquent pas d'endommager un bijou gothique par un brutal boulet (1). »

Les Lisbonnais n'ont pas eu le même respect. La ville ne possédait pas d'autre monument de premier ordre, si ce n'est l'église des Hiéronymites, cette grande fleur de pierre, jaune et touffue comme un chrysanthème, qui se dresse à deux cents pas de là : aussi n'a-t-elle pas manqué de le profaner. Il fallait une usine à gaz : on l'a placée juste derrière, pour faire contraste. Ses cloches noires servent d'écran à la dentelle de marbre ; la cheminée enfume les créneaux ; des tas de charbon se répandent jusqu'aux assises de la tour. Et j'ai entendu dire que la concession de cette entreprise criminelle fut obtenue par un Français ! Je détourne les yeux, pour regarder en avant le fleuve qui s'ouvre, resplendit de lumière, se barre au loin d'écume, vers Cascaes.

Nous virons de bord, et nous traversons le Tage. Le bateau revient vers Lisbonne, en suivant les falaises à pic, très nues et de couleur ardente, qui resserrent le courant. Lisbonne couvre la rive gauche, et semble une ville immense. De la tour de Belem jusqu'à la place du Commerce, où la côte tourne un peu, elle se développe sur une longueur de six kilomètres, et s'étend à trois kilomètres encore au delà. Étroite d'abord, et comme étirée, composée de deux ou trois rues que dominent des crêtes pierreuses ou des jardins d'un vert sombre, elle s'élargit régulièrement, gagne sur les collines, les revêt tout entières, descend dans leurs plis, remonte les pentes voisines. Ses maisons, assez

(1) *Une Conjuration en Portugal; Pombal et les Tavora.* M. Billot, qui, avant d'être ambassadeur près le Quirinal, a été, comme on le sait, ministre de France à Lisbonne, a fait, dans cette brochure, la plus heureuse description que j'aie lue du paysage de Belem.

hautes, très serrées, s'enlèvent en teintes vives entre l'eau et le ciel. Elles sont rarement blanches, souvent roses, bleues, lilas, jaunes ou même grenat. Sur la première ligne de cette mosaïque, qui flambe en plein soleil, les mâts de navire pointent, comme une moisson d'herbes sèches.

Et tout à coup, juste au milieu de la ville, en face de la place du Commerce, où, le premier soir, j'ai vu ce beau clair d'étoiles, la falaise s'arrête, et le Tage se répand dans une baie d'une admirable courbe, aux horizons très plats, très doux, avec de vagues silhouettes de palmiers et de pins. Nous gouvernons droit sur le fond de cette rade lumineuse, que pas une ride ne ternit. En regardant vers l'ouest, et tout à fait dans le lointain, j'en découvre une seconde, plus étendue encore, paraît-il, appelée la Mer de paille, — *mar de pailha*, — et l'ingénieur, M. Maury, m'explique que la grande masse d'eau emmagasinée par la marée dans ces deux réservoirs, drague et creuse, en s'écoulant deux fois le jour, la partie plus étroite du fleuve qui s'en va vers la mer, et entretient, sans frais pour le trésor, un chenal de quarante mètres de profondeur. Des pêcheurs tirent, sur la grève, un filet dont les lièges semblent en mousse d'argent. L'équipage d'une baleinière de la marine portugaise, peu pressé, nageant avec lenteur, pour le plaisir, nous hèle gaîment au passage. Nous descendons sur les marches boueuses d'un grand escalier de pierre, débarcadère d'une petite résidence royale, un peu abandonnée, cachée à l'extrémité de la baie. Les jardins qui l'enveloppent sont pleins d'arbres étranges. Nous traversons une charmille de buis haute de plus de six pieds, où les brins d'herbe, depuis longtemps, n'ont pas été foulés, et nous montons, par un raidillon sablonneux et croulant, au sommet d'un monticule ombragé de pins parasols. Vue de là, Lisbonne est encore plus belle. La mosaïque a disparu, et la ville apparaît, vaporeuse, divisée en trois blocs pâles par les failles profondes qui coupent ses collines. Un seul nuage allongé, tordu comme une fumée, s'est arrêté au-dessus d'elle, et, chauffé par le soleil, éclaboussé par les reflets du fleuve et de la ville, se désagrège et se disperse en minces flocons d'or.

DEUX AUDIENCES

12 octobre.

J'ai été reçu hier par le roi à Lisbonne, et aujourd'hui par la reine, au château de Cascaes.

Le roi, venu pour la journée à Lisbonne, donnait audience

dans le palais das Necessidades, dont les jardins et les bosquets d'orangers couvrent le sommet d'une colline, à l'est de la ville. Des lanciers, sabre au clair, montaient la garde au pied de l'escalier d'honneur. En haut, dans la première salle, un détachement de hallebardiers formait la haie. Leur uniforme, assez sévère, comme celui des hallebardiers de la cour d'Espagne, leur belle prestance, le geste de tous les bras reposant à terre la hampe de l'arme au passage des visiteurs, composaient un tableau moyen âge, d'un goût rare, qui eût séduit un peintre. Dans un salon voisin, se tenaient le secrétaire particulier du roi, M. de Pindella, des chambellans, des officiers, un ou deux diplomates au costume chamarré de broderies, attendant l'audience. Très vite, un petit groupe se forma autour de M. le ministre de France, qui avait bien voulu me présenter. Une conversation s'engagea, à voix basse. Et cela ne suffit pas, sans doute, pour permettre de juger la société de Lisbonne, en ce moment dispersée ; mais l'accueil empressé fait au ministre de France, l'étude des physionomies, le thème et le ton de la causerie, ne démentaient pas ce qu'on m'avait dit de l'extrême affabilité du monde portugais. Pendant cette demi-heure d'attente, j'ai entendu parler, — en très bon français, — de poésie, de théâtre, de paysage. J'ai appris même qu'il y avait des poètes à la cour de Portugal. Quant au souverain, dont la présence dans une pièce voisine était à chaque moment rappelée par le va-et-vient d'un officier d'ordonnance, je savais qu'il était également lettré, qu'il possédait à fond le français, l'anglais, l'espagnol, l'allemand, l'italien, et même, je crois, le russe. On m'avait raconté qu'il peignait fort bien à l'aquarelle, excellait aux armes, et pouvait passer pour un des premiers fusils de l'Europe. Mais nous ne connaissons la physionomie des rois que par les timbres-poste. Et les timbres-poste sont souvent en retard. Quand je fus introduit devant Sa Majesté le roi don Carlos, je fus surpris de voir qu'il portait toute sa barbe, blonde, courte et frisée. Il se tenait debout, appuyé à une console, en uniforme de général en chef, dolman noir avec le bâton de commandement brodé au col, et pantalon gris à bande rouge. Il avait causé quelques minutes, seul à seul, avec M. Bihourd. Quand j'arrivai, les questions d'affaires terminées, le roi, très aimablement, me tendit la main, me témoigna le regret que le Portugal fût si peu connu à l'étranger, me demanda quelle impression m'avait faite Lisbonne, et, sans chercher les mots, avec la même facilité d'expressions que s'il eût parlé portugais, me donna des aperçus intéressans sur les diverses provinces du royaume, sur le peuple, et parla de plusieurs littérateurs portugais dont le nom

avait été prononcé. Puis, relevant avec beaucoup de bonne grâce une allusion du ministre de France : « Vraiment, cela vous intéresserait de voir quelques-unes de nos pièces rares d'orfèvrerie ? » Le roi quitte le salon de réception. Nous le suivons. Il traverse ses appartemens particuliers, arrive dans un grand cabinet de travail, et nous montre des aiguières ciselées, d'un très beau style, posées sur les tables, puis des manuscrits et des livres précieux de sa bibliothèque. Je remarque, sur des chevalets, plusieurs marines ébauchées, d'un impressionnisme très juste. Enfin, avant de nous congédier, pensant qu'il ferait plaisir à ce Français qui passe, le roi me permet de voir la célèbre argenterie de Germain, et ajoute en riant : « Si vous rencontrez quelqu'un, dites que c'est moi qui vous envoie. » Et c'est ainsi que j'ai pu étudier à loisir, sur trois dressoirs de la salle à manger du palais, les pièces d'orfèvrerie du plus pur Louis XV, qui n'ont pas, prétend-on, de rivales en Europe. La maison de Bragance possédait deux services du même maître, l'un pour le gras, l'autre pour le maigre. La branche brésilienne emporta celui-ci en Amérique, et l'autre partie de la vaisselle plate, ornée d'animaux, de pampres, de feuillages, d'une valeur inestimable, demeura la propriété de la maison de Portugal.

La cour est encore à Cascaes. C'est un petit village de pêcheurs, à l'embouchure du Tage, devenu, dans ces dernières années, une station balnéaire florissante et luxueuse. On voit encore, sur la plage, des barques longues, tirées à sec, d'autres qu'on repeint, d'autres qui arrivent du large, n'ayant qu'un mât, une voile en forme de croissant de lune et portant, sur la vergue cintrée, une demi-douzaine d'hommes à cheval, occupés à carguer la toile. Les rues voisines sont tout étroites, avec des maisons basses et des filets pendus à des clous. Le château royal n'est lui-même qu'un vieux fort, bâti sur une pointe, et transformé, tant bien que mal, en habitation. Les murs d'enceinte sont intacts. Une terrasse à créneaux, encore armée de canons, borde la rive de la petite anse, et sert de lieu de promenade et de récréation aux infans. Ses remparts tombent à pic sur une avenue plantée de palmiers et touchant la mer. On découvre de là le cours du Tage jusqu'à Lisbonne, et les montagnes bleues de Cintra dans les terres, et, vers l'occident, la mer libre.

Le grand deuil de la reine avait suspendu les audiences, et j'ai été reçu par une exception due à ma qualité de Français, et dont j'ai vu tout le prix lorsque j'ai été admis en présence de la souveraine. L'aimable comte de Sabugosa, grand-maître de la maison de la reine, me fit traverser une cour, une antichambre un grand

salon, et m'introduisit dans un petit salon jaune ouvrant sur la terrasse. La reine Amélie était en deuil, avec de simples bracelets d'or au bras gauche. Elle me fit asseoir, et, tout de suite me parla de la France. Elle est grande, jeune, très jolie, avec un teint délicieux et des yeux si bons, si intelligens, si sérieux, qu'il ne me souvenait guère d'avoir rencontré un charme aussi complet. Tandis qu'elle me parlait, j'étudiais l'expressive bonté de ce regard droit et franc, et je comprenais l'enthousiasme des femmes de Séville qui, dans les rues, lorsque la reine était encore la duchesse de Bragance, l'interpellaient avec leur liberté méridionale, et s'écriaient : « Mais arrête-toi donc! Vive ta mère! Vive la grâce! Que tu es belle! » La reine voulut bien me dire qu'elle était heureuse de recevoir un compatriote : « Si vous saviez ce que cela m'a coûté, de traverser la France, mais de la traverser seulement ! » Elle ajouta, retenant à peine ses larmes : « Il a fallu que mon père mourût pour qu'on vît quelle grande âme c'était. D'ailleurs, on lui a rendu justice... On a été respectueux... » Elle me parla ensuite du palais de Cintra, de Lisbonne et du Portugal, de plusieurs choses encore, et de « cette admirable reine d'Espagne. » Pendant ce temps, un vieux chambellan se promenait sur la terrasse. Je voyais passer, dans l'encadrement de la porte-fenêtre, son ombre digne. Les jeunes princes couraient autour d'un affût de canon, entre deux tas de boulets noirs. Plus loin, deux dames d'honneur, par-dessus le rempart, regardaient la mer. Quand la reine Amélie se leva, elle me recommanda : « Dites du bien de ce bon peuple portugais. » Je n'ai pu étudier le peuple d'assez près et assez longuement pour le juger, mais j'ai pu acquérir du moins la conviction, et la fierté, que la France lui a donné une souveraine accomplie.

Je retrouvai dans le grand salon M. de Sabugosa; une voiture l'attendait à la porte du palais, et, avant de rentrer à Lisbonne, je pus faire le tour de ce petit territoire de Cascaes, où, par la vertu de la faveur royale et de la mode, on voit surgir de terre des villas, des hôtels et, ce qui est beaucoup plus remarquable, une végétation inconnue. Je ne sais comment les arbres réussissent à pousser sur les falaises qui s'étendent au delà de la résidence royale. La pierre affleure partout, mais ils poussent. Un bois de Boulogne se dessine, encore jeune, à l'état de baliveaux et de bourgeons pleins d'espoir, dont la vitalité diminue, cependant, dans le voisinage de la mer. Celle-ci est d'un bleu indigo, du bleu des pays très chauds, et elle bat une côte sauvage, hérissée de roches jaunes veinées de noir. Nous nous arrêtons un moment pour voir le Trou d'enfer, un de ces gouffres, si nombreux sur le

littoral breton, où la vague tournoie et tonne quand la marée monte. Il y a des garde-fous en fil de fer, une terrasse cimentée, avec une cabane pour les marchands de gâteaux. Heureusement cet excès de civilisation ne gâte qu'un point négligeable de la falaise, qui s'en va, rousse et bordée de lumière aveuglante, jusqu'au cap da Roca, le plus occidental de l'Europe. Ces mots-là sonnent bien, et je regarde avec complaisance ce cap, le plus occidental... Puis, un détour dans les terres, et alors, de vrais jardins, des parcs touffus, des promenades plantées de palmiers magnifiques, de bananiers, et une foule de maisons d'un grand luxe peintes de couleurs tendres, toutes fraîches, toutes pimpantes. La plus belle est peut-être celle du duc de Palmella. Mais le noble duc a bâti non loin de là un chalet pour ses gens de service ; une liane s'est emparée de cette construction plus modeste qu'on lui abandonnait, et je ne sais pas d'architecture comparable à ces buissons de grappes mauves dont elle couvre les fenêtres.

LES JARDINS DE CINTRA

Lisbonne, 13 octobre.

Cintra est un nid de verdure, une station d'été très élégante, dans une toute petite sierra hérissée d'arbres, qui se lève à peu de distance de Lisbonne, suit une ligne parallèle au Tage et finit dans la mer. La cour y passe près de trois mois, de juillet à la mi-septembre, et descend, quand la chaleur s'apaise, vers le château de Cascaes, où elle habite jusqu'aux premiers jours de novembre. Le roi, dit-on, préfère le mouvement de Cascaes, les promenades et les excursions de pêche à l'embouchure du Tage ; la reine a une prédilection pour les ombrages recueillis de Cintra, pour ces beaux chemins en pente, aux tournans difficiles, où elle conduit à quatre, avec une adresse merveilleuse.

Le paysage est romantique à souhait. En une heure de chemin de fer, à travers une banlieue pleine de jardins, de villas et de moulins à vent dont les ailes de toile dessinent une croix de Malte, on atteint le pied de la montagne. Là commence l'enchantement. Vue d'en bas, la montagne est toute bleue ; elle porte au sommet un grand château qui paraît, lui aussi, fait avec de l'azur, et qui tord ses murailles autour de toutes les pointes de roche, qui dresse, en plein ciel, la silhouette la plus compliquée de tours rondes et carrées, de terrasses crénelées, de coupoles revêtues de faïence et luisantes vaguement. On monte à cheval ou à âne, et, dès qu'on a dépassé le village de Cintra, la forêt vous enveloppe, forêt de sapins mêlés d'ormes, d'eucalyptus et de bouleaux.

Le chemin se plie en lacets; le lierre roule en cascades aux deux bords; on aperçoit, entre les branches, des plaines qui se fondent peu à peu et pâlissent à leur tour; des sources coulent à travers bois; l'air salin se parfume de résine; des colonies de lis roses s'épanouissent aux rares endroits où le soleil peut toucher la terre. Jusque-là nous avons, mon compagnon de voyage et moi, marché en route libre, sans rencontrer personne, sur le sol commun des rois et des charbonniers. Une barrière coupe une avenue: c'est l'entrée du parc royal. Un jardinier, en bonnet de laine, nous introduit et nous explique que les équipages, même ceux de la cour, ne pourraient sans danger gravir les pentes qui nous séparent du château, et que le roi et la reine, en descendant de voiture, doivent monter à âne pour achever le trajet. Nous traversons des jardins abrités, minutieusement tenus, où les fleurs sont vives encore, un bois de mimosas côtoyant un ruisseau très clair, un bois de citronniers, un autre de camélias géans, puis un corridor voûté et tournant qui donne accès dans le palais, des terrasses, des chemins de ronde, une chapelle froide et battue par le vent de mer; enfin, par une échelle, nous grimpons au sommet de la grande coupole jaune : toute la sierra est à nos pieds, dentelée, touffue, énorme haie de verdure allant droit vers la mer que le soleil met en feu; au bas de ses deux pentes, à gauche où le Tage coule au loin, à droite où s'étendent des plaines, il semble qu'il n'y ait plus de végétation, mais seulement des terres nues, entièrement plates, d'une même teinte lilas, que perlent çà et là des semis de maisons blanches, et d'où le regard, las de lumière confuse, revient vers la forêt fraîche, vers les cimes, fuyantes au-dessous de nous, qu'illumine le scintillement des pins, vers les ravins d'ombre où se devine un détour de sentier.

Et ce n'est pas encore la merveille de Cintra. Un ami nous a conseillé de visiter la villa Cook. Du haut du château de la Peña, j'ai aperçu, dans les frondaisons qui entaillent le bord de la plaine, la masse pâle d'un palais arabe. Il nous faut descendre près de six cents mètres de pente, tantôt à travers les bois, tantôt dans des lits de ruisseaux, ou entre deux murs tapissés de lierre et coiffés de branches de cèdres. L'air s'attiédit et se charge d'aromes puissans, mystérieux, qui font chercher du regard des arbres inconnus. Les eucalyptus trouent de leurs grandes gerbes glauques le vert noir des sapins. Un palmier dresse au-dessus d'eux son bouquet de plumes. Voici une maison de garde, une toute petite barrière, et une allée qui s'enfonce en pente raide sous les arbres enchevêtrés.

« C'est bien le palais de Monserrat, la villa Cook », me dit un homme qui passe, à cheval sur un âne minuscule et chargé de fagots, les jambes traînant à terre... Lady Cook! on m'a parlé d'elle à Lisbonne: une Américaine qui s'appelait, de son nom de jeune fille, miss Tennessee Claflin, descendante de la maison ducale de Hamilton, richissime, apôtre de l'émancipation féminine, mariée à un Anglais, l'un des principaux importateurs de la cité. Elle est célèbre dans son pays d'origine. A dix-neuf ans, elle commençait une campagne de conférences en faveur des droits de la femme; un peu plus tard, elle ouvrait, à New York, avec sa sœur, une banque où elle réalisait, en quelques années, un bénéfice de cinq millions de dollars, dirigeait une revue d'études sociales, écrivait une quinzaine de volumes, se faisait élire membre du Sénat; exclue par un vote des Pères conscrits de là-bas, elle leur intentait, devant la cour suprême, un procès retentissant; enfin, elle fondait à ses frais les premiers clubs féminins, dont l'idée a fait fortune, comme on le sait, dans toutes les grandes villes d'Amérique. A Lisbonne, on n'avait pas pu me dire si lady Cook se trouvait à Cintra. Je savais seulement qu'elle n'habitait Monserrat que quatre ou cinq semaines par an, et que le palais, meublé avec une richesse inouïe, était sévèrement gardé contre la curiosité des voyageurs.

Mais, une fois de plus, la chance me servit bien. Nous suivons l'allée qu'ombragent des arbres de toutes les essences méridionales; les feuillages les plus rares se croisent au-dessus de nous; des lianes courent d'une branche à l'autre et retombent en grappes violettes ou pourpre. Je commence à marcher tout doucement, de peur que cette forêt vierge ne s'évanouisse, au bruit étranger de mes pas, comme dans les contes de fée. Les sous-bois sont pleins de mousse. Il y a une grande lumière en avant, et, quand j'ai franchi un pont de bois, je vois que cette lumière est une façade blanche, au milieu de laquelle s'ouvre une porte au faîte ajouré, semblable à celle des mosquées, et que sur le seuil deux femmes sont debout, près d'une balustrade qu'enveloppent des géraniums. Elles sont en noir. Les fées ne portant jamais le deuil, autant qu'il m'en souvient d'après d'anciennes lectures, je comprends que nous sommes en présence de la châtelaine et d'une de ses parentes ou amies. Mon compagnon de route s'est avancé, et, comme il parle très facilement l'anglais, je l'entends qui demande l'autorisation de visiter le parc. La dame qui lui répond est grande, mince, encore jeune de visage malgré ses bandeaux de cheveux gris. Elle a dû être fort belle, d'une beauté poétique et rêveuse. Et elle a des yeux clairs, énergiques. Le

dialogue se poursuit une minute. Elle apprend que je suis écrivain. Le souvenir de sa réputation littéraire, de ses articles, de ses conférences, du *Woodhull and Claflin Weekly*, plaident sans doute, auprès de lady Cook, en faveur des deux inconnus ; elle a le bon goût de ne pas même s'informer si je suis partisan de l'émancipation : elle nous invite à visiter le palais. Par le couloir de style oriental, orné de colonnes de marbres rares, de statues, et d'une fontaine au milieu, nous pénétrons dans une série de salons qui sont plutôt des musées que des appartemens de réception. Les vieux japon, les vieux chine abondent, non pas les modèles de bazar, mais des pièces de toute beauté, d'un rose ou d'un vert tendre à désespérer les porcelainiers de Sèvres. L'Inde. la Perse, l'Asie Mineure, l'Afrique, sont représentées par des meubles, des stores, des tentures, des idoles dorées, des armes, des ivoires, des vases émaillés de la grande époque arabe, de ceux dont le vernis enferme, dans sa transparence nacrée, tous les reflets de l'arc-en-ciel. Un contraste drôle : devant les cheminées, qui sont aussi des œuvres d'art, et dans chacune des pièces, on avait disposé un rang de potirons et de courges, qui achevaient de mûrir à l'abri.

L'aimable propriétaire de Monserrat, malgré le soleil, malgré une promenade projetée, veut encore nous montrer une vallée de son domaine. « Vous allez voir mes fougères ! » nous dit-elle. Nous repassons près des lianes fleuries, nous tournons à droite. J'entends des coups de pioche. Sous bois, au bord d'une cascade embarrassée de feuillages, nous saluons M. Cook, vieil Anglais à barbe blanche, qui surveille la transplantation d'une fougère arborescente haute de cinq ou six mètres et grosse comme un mât de navire. Il est coiffé du large panama des planteurs. Il nous indique la meilleure route à suivre pour voir le plus beau coin du parc. Alors, ayant pris congé de nos hôtes, nous descendons seuls, les pieds dans les lacis de lierre et les touffes de pervenches, sous la voûte découpée à jour des fougères qui emplissent le ravin. Des palmiers, des cocotiers, des caoutchoucs, des poivriers leur font suite. Ils forment une épaisse forêt. Des racines barrent les sentiers; des troncs morts de vieillesse ou brisés par le vent, couchés sur des fourrés verts, dorment leur sommeil sans plus toucher la terre qu'au jour des premières sèves. C'est la forêt vierge, un jardin sauvage tel que je n'en ai pas vu d'autre. Pendant une heure j'ai vécu au Brésil, j'ai cherché les aras à huppe d'or au sommet des lianes, pensé aux tigres, écouté les sources et bu les lourds parfums, pétris de vie et de soleil, qui grisent comme du champagne.

DERNIÈRES PROMENADES DANS LISBONNE

Lisbonne, 15 octobre.

Voilà une semaine entière que je suis à Lisbonne. Qu'ai-je fait de ces deux derniers jours? A peu près rien. J'ai vécu en plein air, matin, midi et soir. Je me suis laissé prendre à la paresse de toutes les choses et de tous les êtres qui m'environnaient. J'ai contemplé, de la terrasse de la légation de France où il y a des jasmins bleus, comme j'en avais cueilli à Palerme, où d'un tout petit jardin que j'ai découvert en haut de la rua do Quelhas, le Tage, élargi par la nuit qui efface les rives, devenu un grand golfe d'azur pâle, où dorment des centaines de vaisseaux immobiles parmi des millions d'étoiles tremblantes. J'ai assisté à une course de taureaux portugaise, point sanguinaire, point émouvante, mais d'une jolie mise en scène. L'entrée des *toreros*, le jeu des *cavalleiros*, étaient des spectacles du plus grand art : le dernier acte était presque ridicule. Vous imaginez-vous Mazzantini obligé de paraître avec une épée de bois, devant une bête dont les cornes sont emmaillotées dans une gaine de cuir! Cela rappelait beaucoup trop les arènes de la rue Pergolèse.

Qu'ai-je fait encore pendant ces deux jours? Hier matin, dimanche, j'ai vu aussi la modeste chapelle, mais toute pleine de souvenirs de France, de Saint-Louis des Français. Elle est située dans une pauvre rue, touchant le beau quartier de l'Avenida. Comme celle de Madrid, elle est propriété nationale française, et elle abrite, à son ombre, un hôpital, une école de filles tenue par des religieuses. J'ai causé assez longuement avec un vénérable prêtre, chapelain de l'œuvre depuis trente-huit ans, M. l'abbé Miel. « Vous trouverez en lui, m'avait dit M. Bihourd, un homme fort aimable et des plus instruits. » A peine ai-je eu manifesté l'intérêt que je prenais à l'histoire de ces fondations, que l'archiviste passionné se révéla en effet. « Nous avons des trésors, me dit-il, des pièces qui racontent, depuis 1438, sans lacune, la destinée de nos compatriotes à Lisbonne. J'ai tout classé moi-même. J'ai dressé une table. Venez! » Nous étions dans un salon assez vaste, pareil à un parloir de couvent, mais décoré de portraits officiels : Henri IV faisait vis-à-vis à Napoléon III, Charles X à Louis-Philippe; les bustes en plâtre de M. Thiers, du maréchal de Mac-Mahon, de M. Grévy, de M. Carnot, regardaient un Louis XIV en perruque. M. l'abbé Miel passa dans un cabinet voisin, et ouvrit devant moi des liasses d'actes portugais ou français, des diplômes, des contrats de vente, un manuscrit du pre-

mier règlement élaboré, au commencement du XVe siècle, par les principaux de la colonie. « Ils étaient en majorité Bretons, ajouta-t-il, et c'est pourquoi vous avez pu voir un autel dédié à saint Yves. Les traits abondent qui mériteraient d'être connus. Si j'avais le temps! Mais cette joie-là sera pour un autre. Voulez-vous un petit exemple? La messe de dix heures, qui vient de finir, réunissait comme d'habitude une bonne partie de la colonie française : savez-vous pour qui elle a été dite? — Je ne m'en doute pas. — En 1581, la façade de la chapelle était obstruée par une maison appartenant à un Portugais, nommé Marc Heitor. Ce brave homme donna son logis à l'œuvre française, à la double condition qu'il fût démoli, et qu'une messe fût célébrée chaque dimanche à l'intention du donateur. La tradition n'a pas été interrompue. Voilà comment, ce matin, la messe a été dite pour le vieux Marc Heitor, qui était, de son vivant, cuisinier de Sa Majesté le roi de Portugal. » Et l'histoire ne finit pas là, car la ville, ne voulant pas rester en arrière, s'empressa d'exempter d'impôts, lorsqu'elles ne seraient pas louées, les boutiques construites en bordure de la rue, dans les soubassemens de la maison d'Heitor, et, même aujourd'hui, si le cas se présentait, le vieil acte de générosité de Lisbonne profiterait encore à l'œuvre française.

Enfin je me suis égaré, ce soir, dans une rue en échelle où habitent les marchandes de poisson. Les *varinas*, la journée finie, assises en rond ou couchées sur le sol, barraient toute la route, leurs jupes rouges, bleues, jaunes, étalées autour d'elles. Des nuées d'enfans en chemise galopaient de l'une à l'autre de ces grosses pivoines formées par le cercle des mères et des sœurs aînées. Pour passer, il fallait faire le tour. Et au-dessus d'elles, dans l'ouverture des toits, en plein ciel, des loques multicolores séchaient au bout d'une perche. Le vent les secouait, le soleil les trouait. Ces pauvres choses, chez nous, n'auraient pas valu un regard, mais le goût du Midi les avait choisies, la lumière les transfigurait, et c'était de la poésie encore, accrochée là-haut, dont la rue s'égayait...

Hélas! je vais partir tout à l'heure. Il m'en coûte. Est-ce le voyage qui m'effraie ou m'ennuie? Sûrement non, car je vais vers l'Andalousie, que j'ai tant souhaité voir. C'est Lisbonne qui me retient. Et de quoi est fait ce charme dont je me sens lié? J'ai beau chercher, je ne trouve aucune raison bien forte, mais j'en découvre plusieurs petites, si faibles, si puériles que je suis tenté de rire en les énumérant, et si puissantes ensemble que j'ai envie de pleurer dès que je ne les sépare plus. Bien des tendresses sont ainsi. Quel est donc ce cantique dont une phrase me revient, et

tourne en moi comme un refrain : « Tu m'as pris le cœur avec un de tes yeux et avec un de tes cheveux » ?

LA MOSQUÉE ET LE VIEUX PONT

Cordoue, 17 octobre.

Cordoue, c'est Tolède sans son paysage, une Tolède de plaine, à peu près plate. On entre par une avenue bordée d'aloès formidables, et cela dit éloquemment que le climat a changé, que nous sommes en Andalousie, terre africaine. Je revois les mêmes ruelles tournantes et compliquées, pavées de cailloux pointus et de dalles aux deux côtés, les mêmes patios blancs, déserts, avec une fontaine de marbre aperçue au travers des grilles. Mais l'impression générale est bien différente. Tolède était une ville ancienne, et celle-ci n'est que fanée. Trop peu de monumens d'autrefois sont ici restés debout. Ils survivent à l'état d'accidens superbes dans un amas de maisons médiocres, retapées et à demi banales, ou bien intactes mais sans architecture, et telles qu'il faudrait l'étrange caprice des pentes pour leur donner la vie. Une petite joie sort des piquets de fleurs que les femmes plantent dans leurs cheveux : deux roses, trois brins d'œillets, du jasmin blanc surtout. Il faut qu'elles soient bien vieilles pour renoncer à cette coquetterie. La pauvreté s'en accommode. Je viens de m'arrêter devant un soupirail d'où s'échappait le bruit claquant d'un métier, et mes yeux, mal accoutumés à l'obscurité de cette cave, n'ont vu qu'une fleur de géranium-lierre, qui s'élevait et s'abaissait, coupant l'ombre en mesure.

J'allais vers la mosquée, le plus complet, le plus grandiose des monumens arabes que possède l'Espagne. Il est situé presque au bord du Guadalquivir et enveloppé de hauts murs jaunes. Ces Arabes, si habiles à décorer l'intérieur des palais et des temples, négligeaient le dehors. La masse carrée de l'enceinte est comme une mauvaise reliure enfermant le chef-d'œuvre d'un maître enlumineur. On entre par une tour, et, tout de suite, un charme vous saisit. Vous êtes dans un jardin clos, dans un patio planté d'orangers et de palmiers. Des canaux d'arrosage courent de l'un à l'autre. C'est un lieu de repos qui précède l'église. Le peuple y vient dormir dans l'ombre ronde des orangers. A la fontaine du milieu, des femmes et des filles emplissent leurs cruches de terre pâle. Traversez le patio et poussez une porte. De la pleine lumière, vous passez dans la pénombre, mais l'impression se prolonge, et l'image d'un jardin ne quitte pas l'esprit. Le bosquet s'est épaissi et assombri seulement. Oh! les douces allées cou-

vertes! Des centaines de colonnes légères fuient en tous sens, sveltes comme de jeunes troncs de palmiers, d'où s'élancent, assez près du sol, deux arcs superposés qui les relient l'une à l'autre. Les colonnes sont de marbres rares; les arcs sont faits de pierres rouges et blanches alternées. Je m'avance dans ce bois sacré, je m'appuie aux piliers, je suis du regard leurs avenues décroissantes, et voilà que cette première sensation de bien-être et de fraîcheur, qui me rappelait les promenades tardives, sous les arbres où la lumière n'arrivait qu'atténuée et diffuse, se mêle d'un malaise vague. Cette joie de paradis humain n'a fait que m'effleurer. Je cherche, avec l'inquiétude d'un prisonnier, les nefs lancées dans l'espace, par où l'âme s'échappe au moins, les ogives suppliantes, les jours ouverts sur le plein ciel, le geste universel des lignes qui m'invite à monter. Je croyais entrer dans un lieu de prière, et les choses ne me répondent point : elles n'expriment pas l'effort d'une humanité qui souffre; elles me ramènent à des émotions éprouvées ailleurs, et qui me plaisent seulement, mais qui ne me grandissent pas. J'ai peur d'être injuste envers cet art nouveau, de n'avoir pas tout compris, et, tandis que le cicerone promène encore la flamme de son rat de cave le long des parois dorées de la niche où, jadis, reposait le Coran, je recommence à faire le tour de la grande futaie enclose. Je lui dis tous les mots qui peuvent rendre le plaisir de mes yeux : « Comme tu es jolie! Comme elle est harmonieuse, la courbure de tes arcs! Comme ils fuient bien, les fûts légers aux feuilles rouges et blanches! Le poète qui t'a bâtie t'avait rêvée d'abord, étendu près d'une source, à l'heure où la lumière du couchant vient en rasant la terre et blondit les sous-bois! » Mais mon cœur ne s'est pas ému, et j'ai couru voir le vieux pont.

Il est superbe. Dix siècles de lutte contre le Guadalquivir, contre la pluie et le vent, ont rongé la base de ses piles et effrité ses pierres. Il est devenu tellement pareil au sol des deux rives qu'il unit, qu'on ne l'en distingue plus, et qu'il semble être un long talus de terre moulée, percée de trous, durcie par le temps et par le pied des mules. A l'extrémité, vers la campagne, un château crénelé se dresse, taillé dans la même poussière. La campagne voisine est triste, à peine teintée de vert par de petits saules pâles. Des bancs de sable coupent le fleuve. Au-dessous de moi, des terrasses plantées descendent. Leurs murs à demi ruinés se renflent par la base, et dentellent le courant. Toute l'œuvre de l'homme perd ainsi sa forme première, et se fond peu à peu dans la nature. Mais, sur les étroites terrasses, restes de jardins royaux, où des bourgeois de Cordoue cultivent aujourd'hui des légumes,

çà et là on voit monter la boule d'un vieux citronnier, la pointe noire d'un vieil if, arbres vénérables, plus feuillus que jamais, et que la main des grands califes a peut-être touchés.

GRENADE LA NUIT. — GRENADE LE JOUR. — L'ALHAMBRA. — LES GITANOS DE L'ALBAYCIN. — DANS UNE VIEILLE ÉGLISE

Grenade, 18 octobre.

J'arrive à Grenade la nuit. La gare est loin des hauteurs de l'Alhambra, où j'ai choisi mon hôtel, pour l'amour de ce nom magique. J'ai la tête pleine des enthousiasmes d'Henri Regnault et des vignettes de Gustave Doré. Tout s'annonce bien : une nuit sombre, une ville tortueuse, et, derrière ma voiture, une diligence de la sierra entrant à fond de train dans Grenade. Elle est fantastique, la vieille guimbarde espagnole; elle bouche toute la rue comme un grand écran noir; je ne vois ni les roues, ni les fenêtres, ni le mayoral caché derrière sa lanterne, mais une masse d'ombre qui vient, et, en avant, dans une gerbe de rayons rouges, cinq mules cabrées, fumantes, couleur de feu. On dirait des bêtes échappées, des bêtes de lumière et de rêve, qui nous poursuivent, le cou tendu, les naseaux en sang, les oreilles bordées de pourpre. Elles s'évanouissent à un tournant. Nous passons sous une porte, et nous voilà dans une futaie montante. L'air devient froid. Plus de pavés, plus de maisons, rien que des bois en pente et le bruit des eaux courantes dans le silence de la nuit. La voiture s'arrête. Je cherche l'Alhambra, et je n'aperçois qu'une façade d'hôtel, et, partout autour, une forêt d'ormes immenses, mouillés par les pluies d'automne, balayant de leurs cimes un ciel gris sans étoiles...

— Monsieur, prenez-moi, si vous voulez un bon guide! Les autres ne savent rien!

Ils étaient deux, ce matin, qui m'ont crié cela à mon premier pas hors de l'hôtel. J'ai pris avec moi le troisième gamin, qui n'avait rien dit, et j'ai traversé dans sa largeur la futaie de grands ormes que je montais hier soir. Elle longe les murs d'enceinte de l'Alhambra. Mon guide, qui a le regard câlin des jeunes Arabes, danse de joie derrière mon dos. Je me détourne.

— C'est que je suis content! me dit-il. Mais je savais que je conduirais aujourd'hui un étranger!

— Comment le saviez-vous?

— Puisque j'ai rencontré trois morts en sortant de la maison, j'étais sûr d'une bonne journée. Il n'y a pas de meilleur signe. monsieur. Quand nous rencontrons un aveugle, un borgne, nous

pouvons bien renoncer à courir les hôtels et dormir toute l'après-midi : pas un voyageur ne louera nos services. Mais un mort, trois morts surtout, voilà qui annonce le bonheur! Moi, je suis rentré bien vite à la maison, et j'ai crié à ma famille : « Réjouissez-vous, je vais travailler aujourd'hui! » Vous voyez bien!

Au bout de l'avenue que nous suivons, une grande porte s'ouvre dans une tour carrée sans créneaux, marquée de la main et de la clef. Le chemin tourne dans l'épaisseur des murs, continue en montant, et débouche sur un tertre planté d'ormeaux, la cour des Citernes. Un homme m'offre un verre d'eau glacée et bleue, qu'il tire d'un puits profond. Un autre se précipite à ma rencontre, en gesticulant. C'est un affreux mendiant au chapeau pointu, à la veste de velours galonnée et fripée, qui se dit prince des bohémiens : « Achetez ma photographie, monsieur! Deux francs pour les Américains, un franc pour vous qui ne l'êtes pas! » Je m'enfonce à gauche, où sont de pauvres jardins, des ruines de murailles, des soulèvemens de terre couvrant d'autres ruines, et, l'enceinte se rétrécissant, j'arrive à la tour de la Véla. L'escalier se tord en spirale; nous vivons cinq minutes dans le noir, puis le jour reparaît; je pose le pied sur la plate-forme, et je découvre une des vues les plus harmonieuses que l'homme puisse contempler. Derrière moi, la Sierra Nevada, toute blanche de neige. Un éperon s'en détache, entièrement boisé, portant à son sommet le vaste palais de l'Alhambra. Je suis à l'extrémité de cet éperon vert, très haut et très ardu. Il s'avance jusqu'au milieu de la ville. Elle est là tout entière, rose et déployée en éventail au-dessous de moi, Grenade, la citée tant rêvée. Vers la gauche, c'est la ville nouvelle, plus vive de couleur et plus tassée; vers la droite, c'est la ville ancienne, hachée de menus traits d'ombre par les jardins plantés d'ifs, montant un peu sur les collines pelées de l'Albaycin, le faubourg bohémien. En avant, au delà du cercle immense des maisons, une plaine sans limite, doucement bleue parce qu'elle est lointaine, traversée de lueurs pâles qui sont des bras de fleuve. La nature espagnole se révèle ici dans toute sa splendeur. Elle manque d'intimité. Ne lui demandez pas une chute de moulin encadrée de vingt chênes, une vallée d'herbe fraîche avec des peupliers en couronne, ou même un beau groupe d'arbres faisant un berceau d'ombre au toit centenaire d'une ferme. Elle ignore les tableaux de genre, les petits cadres tout faits : elle est âpre, elle est nue, elle est ouverte au vent. Mais donnez-lui l'espace; laissez-la développer les plis larges de ses terres, fondre les tons de ses plaines, bleuir ses montagnes, mettre dans l'air du ciel une telle limpidité qu'aucun

trait du dessin ne s'efface, qu'aucun rayon ne se perde : si les hommes alors bâtissent Grenade aux toits roses, ils auront ajouté la vie à la beauté sereine et qui n'a pas de saison.

Tout près de moi, en ramenant mes yeux sur la tour, j'aperçois une cloche. Elle est fameuse dans les traditions du pays, la cloche de la Véla : elle sonne le 2 janvier pour fêter l'anniversaire de 1492, époque à laquelle la bannière chrétienne flotta sur l'Alhambra. Les jeunes filles, ce jour-là, montent en foule pour tirer la corde, car il est de foi populaire que les carillonneuses du 2 janvier se marieront dans l'année. Je ne me lasse pas d'étudier le paysage. Je me rends compte de la forme de cette forteresse de l'Alhambra, dont les murailles suivent les crêtes du promontoire boisé ; mais les constructions ne se relient plus les unes aux autres, et se lèvent isolées, tours ou morceaux de palais, sans ornement extérieur, parmi des terrains semés de ruines. Mon guide m'interrompt :

— Il faut se hâter, si vous ne voulez pas être trempé par la pluie !

En effet, des nuées d'automne, accourues des sommets de la Sierra Nevada, crèvent sur nous, et bruissent lourdement sur les ormeaux des pentes.

Je repasse dans la cour des Citernes, près du monstrueux palais inachevé dont Charles-Quint enlaidit la terre sacrée de l'Alhambra, près des boutiques de marchands de photographies, de marchands d'antiquités parisiens, qui viennent là « pour la saison », et je visite la tour des Infantes, la tour de la Captive, puis les salles ou les patios qu'il suffit de nommer pour qu'une image précise réponde à l'appel des sons : la cour des Myrtes, la cour des Lions, la salle des Ambassadeurs, la salle des Abencérages, les bains, la salle des Deux-Sœurs, et tout le reste que détaillent les guides.

Qu'y a-t-il donc ? Oh ! vraiment, « il pleure dans mon cœur comme il pleut sur la ville ! » Est-ce l'humeur du temps qui assombrit la mienne ? Je regarde, et je m'étonne de ma froideur en présence de merveilles tant vantées. J'évoque le souvenir de ces pages célèbres qui m'avaient, il me semble, chargé d'admiration, comme une bobine aimantée l'est d'électricité. L'étincelle ne part pas. Je suis déçu, et, en y songeant bien, la pluie n'explique pas toute ma déception. Vous qui n'avez vu l'Alhambra qu'en photographie, mon ami, ne le regrettez qu'à demi : la cour des Lions, que vous imaginez grande, est petite en réalité, presque mesquine ; ses lions sont moisis par l'humidité ; le patio des orangers renferme surtout des ifs malingres ; l'eau ne court plus dans

les rigoles taillées en plein marbre qui promenaient autrefois, à travers le palais, la fraîcheur et la vie; des touristes en pardessus, guidés par des employés en uniforme, déambulent entre les colonnes et rompent tout rêve qui s'ébauche, et si vous jetez les yeux sur le prodigieux décor des murs et des plafonds, ah! mon ami, c'est là que le temps s'est montré cruel, et l'homme aussi. Vos photographes, avec une habileté qui trompe l'étranger, ont saisi la minute où les jeux de lumière et d'ombre étaient le plus harmonieux, et choisi l'endroit, bien limité, je vous assure, d'où les dessins tracés dans la pierre, les revêtemens de faïence, les dentelles de stuc festonnant le cintre des portes, pouvaient donner l'illusion d'un chef-d'œuvre à peu près intact. Vous échappez aux plâtrages qui remplacent les pièces tombées d'elles-mêmes ou volées, aux restaurations malheureuses, à la misère de tant de motifs exquis, sur lesquels il a coulé de l'eau et du temps, tapisseries dont il reste la trame, dont la couleur est morte. Elle est morte, et au fond de ces alvéoles, nids d'abeilles disposés en corniches ou tapissant les voûtes, un peu d'or, un peu de rouge, un peu d'azur mêlés, parlent d'une poésie disparue qu'avec ces courts fragmens l'imagination ne parvient pas à reconstituer. Je ne m'en consolerai pas. Il aurait fallu voir l'Alhambra dans sa nouveauté, quand les maîtres de l'Islam, vêtus aussi bien que lui, frôlaient ses dalles de marbre du pli brodé de leurs tuniques. Cet art de l'Alhambra était léger, tout décoratif, fantaisiste et souriant; il exprimait le bien-être, la gloire, le repos, la richesse; sa grâce presque entière était dans sa jeunesse; ses œuvres n'avaient pas les lignes sévères que l'œil retrouve aisément, et elles ont pâli avec l'éclat des pierres, et leur beauté délicate a souffert plus qu'une autre de la mort des détails.

Il y a cependant deux choses, dans ce musée de l'Alhambra, qu'on ne peut dessiner ni décrire, et que rien ne fanera jamais: ce sont les reflets des faïences arabes, et, dans l'encadrement de toutes les fenêtres ouvertes sur le ravin du Darro, ces paysages de second plan, ces bouts de collines pâles, qu'une cause inconnue de moi, une vertu mystérieuse sans doute de l'air de la Sierra, colore d'une teinte laiteuse et bleue, comme si le jour venait à travers une opale. Ils me séduisent depuis si longtemps, ces lointains de l'Albaycin, que je quitte le palais pour aller vers eux. Nous descendons, par la porte de Fer, dans un chemin en pente, fortement encaissé, sauvage, que dominent bientôt à gauche les falaises caillouteuses qui portent l'Alhambra et à droite de hauts talus couronnés d'ormes. Le chemin s'enfonce

en tournant dans le ravin. Le temps s'est embelli. Tout à coup, mon guide lève les bras et s'exclame : « Quel bonheur! » Je ne comprends pas d'abord. Il me montre quatre hommes montant, deux par deux, et balançant sur leurs épaules une boîte rose. « Un mort, monsieur! » Quelques gens du faubourg bohémien, hommes et femmes, suivent à la débandade. Le petit cercueil approche. L'enfant est à découvert, vêtu d'une robe blanche, son pauvre visage pâle couronné de roses, et, comme c'est un garçon, un voile de tulle rouge le couvre et flotte au vent. Une pitié m'étreint le cœur à la vue de ce cortège d'indifférens, qui passe sans une larme. Elle dure encore, lorsque le guide s'écrie de nouveau : « Encore un, monsieur! Non, c'est trop de chance! » Je le fais taire. Et nous croisons un autre convoi, une autre boîte ouverte, blanche cette fois, où une petite fille est étendue, fleurie aussi et voilée de bleu. Ils montent. J'entends leurs rires derrière nous, et le bruit des cailloux déplacés qui roulent et nous poursuivent. Nous arrivons au bas de la gorge; la campagne s'élargit devant nous. Sur l'autre bord d'un ruisseau, le faubourg de l'Albaycin s'étage aux flancs des collines, quelques maisons de pierre d'abord, puis des trous irrégulièrement percés dans la terre, des séries de cavernes reliées par des sentiers bordés de cactus. C'est le royaume des bohémiens, tondeurs et souvent voleurs de mules, forgerons, étameurs, dont les femmes sont quelquefois belles, toujours sales, habiles à tisser des couvertures, à tresser des paniers et à dire la bonne aventure. Ils vivent là, sans autres lois que leurs coutumes, sous l'autorité d'un capitaine qui répond de leurs délits devant la police de Grenade.

Je n'ai pas fait cent pas dans la rue montante, l'unique rue digne de ce nom de l'Albaycin, que le fils du capitaine, un bel homme de trente ans, aux moustaches noires soignées, habillé en bourgeois, sort d'une maison où il attendait sans doute la venue de quelque étranger, la vraie aubaine du quartier. Malgré les prudentes recommandations des itinéraires en Espagne, il n'y a aucune espèce de danger à se risquer seul dans l'Albaycin. Sa bohême est mendiante, gênante, grouillante, mais très apprivoisée. Les bons offices du capitaine sont seulement nécessaires pour organiser une représentation de danses bohémiennes. Je m'adresse donc à D. Juan Amaya, et je lui fais part de mon désir. Il donne des ordres. Quatre ou cinq estafettes, prises parmi les oisifs qui se chauffaient le long des murs, partent dans différentes directions, et, en attendant que le corps de ballet soit réuni, je visite plusieurs de ces caves, creusées dans la colline, où habitent les sujets du capitaine. Chacune se compose de plusieurs

chambres, dont l'une est éclairée par la porte, la seconde par une fenêtre sans vitres, la troisième par le jour qui peut venir à travers les deux autres. Les parois de pierre, irrégulières, bosselées, fendues, qui servent de mur, sont ornées de quelques images pieuses; le mobilier est des plus sommaires, et la cuisine semble avoir pour base le riz aux pimens doux. Nous sommes enveloppés d'une nuée de vieilles qui supplient, de gamins pouilleux qui tendent la main, de bambines merveilleusement dressées à envoyer des baisers aux étrangers pour obtenir un sou. Des sons de guitare nous tirent d'affaire. On nous attend là-bas. Nous regagnons la rue, et nous sommes introduits, mon compagnon, le guide et moi, dans une petite chambre d'un premier étage, blanchie à la chaux, meublée de chaises de paille. J'y retrouve les chromolithographies pieuses des cavernes et le capitaine pinçant de la guitare. Près de lui, un bohémien maigre, à la peau presque noire, joue de la *bandurria*, de la mandore. Ils occupent un des bouts de la pièce, près de la porte; nous nous asseyons en face, à l'autre extrémité. Un jeune homme « au torse d'écuyer », et cinq danseuses, vêtues d'un châle et d'une robe bleue, jaune ou rouge, sont rangés le long du mur, à droite. Les cinq femmes s'appellent Encarnacion Amaya, Josefa Corte, Encarnacion Rodriguez, Trinidad Fernandez et Trinidad Amaya. La première est célèbre, on vend sa photographie dans toutes les boutiques de Grenade. Sa beauté un peu molle et pleine ne rappelle cependant que de loin le pur type des gitanas. La vraie gitane est plutôt une fille de dix-sept ans, Encarnacion Rodriguez. Celle-là est grande et souple, brune à la croire taillée dans du cuir de Cordoue; elle a des cheveux bleus et lourds qui tombent en mèches sur les joues, écrasent à moitié l'œillet rouge piqué au-dessus de l'oreille; elle ne rit pas ; une tristesse de captive emplit ses yeux très longs, et on ferait un profil de déesse avec l'ombre de ses traits projetée sur un écran.

Au signal donné par le chef, homme et femmes se lèvent, dansant et chantant en mesure. Les danses sont élégantes, et figurent la marche d'un cortège, les complimens aux fiancés, les souhaits, une déclaration d'amour. Les vers, criés sur un mode très haut, sont d'un goût douteux. Qu'importe ! le spectacle est joli, étrange, plus gracieux cent fois que les sévillanes exécutées à Madrid, dans les cafés-concerts. Il y a, dans cette race bohémienne, un charme félin, un peu sensuel par momens, jamais vulgaire, et qu'on n'imite pas. Elle danse gravement, avec une espèce de noblesse perverse et naturelle. Rien ne caractérise mieux cette manière que ces duos d'amour, dansés tantôt par un homme

et une femme, tantôt par deux gitanes, et qui succèdent aux figures d'ensemble. Les amoureux s'écartent, se rapprochent, passent avec une œillade, s'évitent d'un tour de rein, ne se touchent jamais, et se parlent tout le temps, font un dialogue avec des attitudes, des regards, des sons de castagnettes, — mâles et femelles d'après le timbre, — avec le geste du pied, de la main, et l'arc changeant des lèvres. La guitare et la mandore pleurent langoureusement. Un tambour de basque se démène endiablé, et toutes les bohémiennes qui ne dansent pas, celles aussi venues en curieuses et qui assiègent la porte, ponctuent le fandango de cris aigus. Les *olé!* pleuvent. Des phrases entières partent dans un éclat de rire. Bah! les étrangers ne comprennent pas. J'ai saisi au vol deux ou trois de ces exclamations que chacune lance au hasard. Elles disaient : « Vive la mère qui t'a enfanté! », ou bien « Bobadilla, trois minutes d'arrêt! », ou bien « Voyez cette belle Encarnacion, monsieur, monsieur! » C'est à la fois burlesque, truqué, naïf et d'un art indéniable.

J'ai dit que ces bohémiens de l'Albaycin étaient très apprivoisés. Avec quelques bravos, un compliment, plusieurs bouteilles de vin blanc discrètement demandées, et que les bohémiennes, d'ailleurs, avaient bues « à la France », j'avais cru comprendre que nous jouissions d'un commencement de réputation auprès de la troupe de D. Juan Amaya. J'en fus assuré par lui-même, au moment des adieux. Une Française et son mari étaient entrés dans la salle, pendant les danses. Quand ils se levèrent pour partir, le capitaine s'approcha de moi, et me dit, avec une dignité affectueuse :

— Monsieur, les gitanos et les gitanas sont touchés de vos bons procédés. Ils vous proposent, pour vous marquer leur gratitude, d'exécuter devant vous quelques pas qui ne se dansent pas devant les dames.

Je remerciai D. Juan Amaya, et je rentrai dans Grenade.

La nuit tombait. De gros nuages roulaient toujours dans le ciel; un peu de rouge, au couchant, divisait leurs fumées. Je m'en allai, au hasard, dans les ruelles misérables et pleines d'imprévu qui fourmillent dans cette ville ancienne. Des pignons aux toits avancés et très vieux se levaient çà et là, des entrées de posadas pareilles à des gueules de fours, des forges, des balcons protégés par des grilles ventrues, des boutiques rapprochées, infimes, pauvres à faire peine. Une cloche tinta, et sa voix fêlée s'harmonisait si bien avec la tristesse des choses, c'était une voix si lasse et si pitoyable, qu'elle n'avait jamais dû chanter, même dans sa jeunesse, et qu'elle m'attira. Je me dirigeai vers elle, comme si je

faisais l'aumône en l'écoutant. Elle partait du clocheton d'une église enchâssée entre deux maisons, et dont la façade médiocre se distinguait seulement des voisines par un fronton roulé à ses extrémités. J'entrai en soulevant la portière de cuir mou. L'intérieur était complètement dans l'obscurité. Quelqu'un remuait du côté du chœur, tout au fond. Une étincelle brilla, perdue dans cette masse d'ombre, décrivit un zigzag en montant, et se fixa, rougeâtre, à six pieds du sol. Le bruit se rapprocha. Une seconde étincelle, plus près de moi, étoila le mur, et fit luire, vaguement, une surface dorée. Je compris que le sacristain allumait une veilleuse devant chacun des autels, et, quand il eut dix fois répété l'opération, une voix, au bout de l'église, commença la prière du soir. Dans les ténèbres, devenues maintenant comme de grands plis de deuil tendus d'une arcade à l'autre et relevés d'un clou d'or, je distinguai la forme agenouillée de deux hommes, deux mendians enveloppés de leurs manteaux élargis. Ils avaient seuls obéi à l'appel de la cloche, ils venaient seuls prier avec le prêtre, invisible là-bas, en cette fin de jour lugubre. Cet abandon me fit songer à ce que m'avaient dit, de la situation religieuse en Espagne, des personnes absolument sûres et d'une entière compétence. Je me souvins de ces conversations que j'avais eues, en différens points du royaume, et qui variaient quelque peu dans la forme, mais qui s'accordaient au fond, et pouvaient se résumer ainsi :

— Nous bénéficions, monsieur, d'une antique réputation, qui ne correspond plus, malheureusement, à la réalité. Je sais combien nos compatriotes tiennent à l'honneur de garder à leur pays sa renommée de royaume très chrétien, mais je vous dois la vérité, puisque vous la demandez. Or, les différentes provinces sont bien loin d'offrir, chez nous, la même physionomie religieuse. Il y en a qui sont demeurées très fidèles, et d'autres dont on pourrait affirmer qu'elles n'ont conservé de la religion que le goût des cérémonies extérieures et une sorte de foi sans pratique. Remarquez que ces dernières se doutent à peine, — je parle du peuple, — de l'indifférence où elles sont tombées, et que si vous répétez mes paroles, elles étonneront beaucoup d'Espagnols. Rien de plus vrai, cependant. Tracez une ligne de biais, suivant la direction des Pyrénées, et enfermant les provinces basques, la Navarre, une partie de la Vieille-Castille, l'Aragon, la Catalogne : vous avez là, telle qu'elle figure dans l'histoire, la vieille Espagne religieuse, la foi vive et pratique, un clergé irréprochable, une piété de cœur reflétée par les mœurs, avec trois villes que je puis appeler trois citadelles catholiques, Vittoria, Burgos et Pampelune. Et n'allez pas commettre, je vous prie, l'er-

reur de tant de Français : pour être plus démonstrative que celle des peuples du Nord, la foi espagnole n'en est pas moins ici très éclairée. Il est parfaitement ridicule de prétendre que, parce qu'ils habillent de riches vêtemens leurs saints et leurs madones, les Espagnols ignorent qu'une statue n'est qu'un symbole. Ils chantent leur foi; vous murmurez la vôtre : mais les mots ont le même sens et les esprits la même pensée. Partout ailleurs, je ne dis pas, monsieur, qu'on ne rencontre des villes, des villages, des coins de campagne pénétrés d'un christianisme semblable, ni surtout qu'il n'y ait, en grand nombre, des exemples individuels de haute vertu, de dévouement, d'héroïsme même si vous voulez. Mais la pratique religieuse a diminué, et, avec elle, le niveau des mœurs. Les causes en sont nombreuses. Vous en devinez plusieurs : révolutions, propagande rationaliste, abandon des provinces par tant de familles d'un rang supérieur, qui incarnaient la tradition et la maintenaient autour d'elles. Cependant, pour qui voit juste, il est impossible de nier que l'insuffisance du clergé de paroisse ne soit aussi l'une des causes de cet affaiblissement. Je ne parle pas des exceptions, je parle de la masse, et je dis que l'admission parfois trop facile des candidats au sacerdoce; une préparation hâtive, tout au moins dans ce que nous appelons la *carrera breve;* le relâchement de l'autorité épiscopale, rendu presque fatal par la difficulté des communications dans certaines parties du royaume et par l'inamovibilité des bénéfices; l'abandon de ce prêtre à lui-même pendant de longues années, abandon si complet que, jusqu'en 1870, la plupart des diocèses ignoraient l'usage des retraites ecclésiastiques, ont produit un clergé souvent médiocre. Ce qu'on peut lui reprocher, plus encore que l'immoralité, qui demeure, en somme, exceptionnelle, c'est le manque de zèle, l'inertie, la routine, auxquels font si fréquemment allusion les chansons populaires improvisées dans les fêtes et en présence même du curé. La décadence de la pratique religieuse en Espagne est en grande partie venue de là. Elle est manifeste surtout en Andalousie. Je pourrais vous citer telle ville de 60 000 âmes où le nombre des communions pascales ne dépasse pas quelques centaines. Et, si vous étudiez de près le peuple de Séville, par exemple, vous constaterez que, dans ces vastes cités ouvrières occupées par d'innombrables familles, plus de la moitié des unions sont libres; vous observerez, non pas une hostilité contre l'Église, car ces gens-là sont les premiers à prendre part aux processions, mais une ignorance presque totale des préceptes de morale et de discipline chrétienne. La merveille, c'est que la foi ait survécu à cet oubli de ses œuvres. Elle était si profonde et si forte dans

notre Espagne, qu'on la réveille, comme les morts de l'Évangile, en l'appelant. Elle répond toujours : partout où sont prêchées des missions, l'ancienne Espagne reparaît, et s'étonne elle-même d'avoir si longtemps dormi. Nous assistons, cela est certain, à un mouvement de réformes. Nos évêques, dont plusieurs, vous le savez, sont des hommes remarquables, ont commencé, comme ils devaient le faire, par modifier l'éducation des clercs. Ils suppriment, l'un après l'autre, la *carrera breve*. Ils établissent des retraites ecclésiastiques. Ils brisent, peu à peu, la routine. Le Pape, de son côté, a fondé récemment à Rome un collège de clercs espagnols. On peut dire que l'Espagne religieuse est en train de se refaire, mais il y faudra le temps, et vous jugerez vous-même que le mal est encore sérieux. »

Tout cela, et d'autres traits, d'autres exemples, repassaient dans mon esprit, tandis que la prière s'élevait là-bas, entendue de deux pauvres de Grenade et d'un étranger que le hasard avait conduit. Elle s'acheva dans les ténèbres, comme elle avait débuté. Le prêtre s'éloigna. J'écoutai le bruit sourd de ses pas sur les dalles, puis le glissement des manteaux et des espadrilles tout près de moi. Une à une les lampes s'éteignirent, et il n'y avait plus, lorsque je partis, qu'une seule étincelle vivante, dans un bas-côté de la pauvre église.

AU GÉNÉRALIFE

19 octobre.

Grenade a secoué la pluie d'hier. Un peu d'eau tremble encore et rit au bout des feuilles, dans les jardins du Généralife, où nous sommes montés. Les Arabes étaient de grands jardiniers. L'idée de planter de fleurs et d'arbres cette haute colline, de l'arroser de centaines de petits ruisseaux, pour que la fraîcheur y régnât en toute saison, était une idée heureuse, et celle également de border l'avenue principale de deux haies d'ifs noirs, arbustes impénétrables, dont chacun fait une ombre assez large pour le repos d'un homme, dont la suite régulière ouvre une série de fenêtres sur les deux plus belles vues qu'on puisse contempler, la Sierra Nevada et la campagne de Grenade. Nous étions absolument seuls aujourd'hui au Généralife. Le ciel était bleu ; la plaine, avec ses veines et ses reflets, ressemblait aux faïences de cet Alhambra, superbe au-dessous de nous. Alors, nous nous sommes assis, simplement pour vivre là une demi-heure, dans la joie. D'en bas, de quelque sentier invisible, perdu entre les cactus, une voix s'est élevée. Elle était jeune ; elle disait : « Je t'aime mieux que ma vie ;

— je t'aime mieux que ma mère, — et, si ce n'était un péché, — plus que la Vierge du Carmel. » La réponse de la jeune fille ne vint pas. Je la connaissais pour l'avoir entendue ailleurs : « Si la mer était d'encre ; — si le ciel était de papier blanc... » C'est de la simple poésie d'amoureux, indéfinie. Je la trouvai émouvante en ce moment, parce qu'elle me semblait chanter la gloire de Grenade, sa beauté qu'on ne peut dire qu'avec des mots extrêmes.

GIBRALTAR

Gibraltar, 21 octobre.

Après la route de Santander à Venta de Baños, dont j'ai parlé, je n'en connais pas de plus pittoresque que celle de Bobadilla à Gibraltar. Bobadilla, c'est le point de jonction des trois lignes de Grenade, Malaga et Algésiras. Pour se rendre à cette dernière ville, on monte, à Bobadilla, dans les wagons d'une compagnie anglaise, conduits par un mécanicien anglais, traînés par une locomotive qui, au lieu de siffler, pousse, comme un vaisseau, des mugissemens de sirène. On passe au pied de Ronda, la ville haut perchée, célèbre par ses ruines romaines et par ses contrebandiers ; de Ronda qui, jadis, après les courses de taureaux, précipitait les chevaux morts dans le fond des ravins. Le chemin de fer suit, en tournant, le cours des gaves. Mais nous sommes dans l'extrême Sud, et dès qu'un peu de fraîcheur peut faire vivre une racine, les arbres et les fleurs foisonnent aussitôt. La voie traverse des lieues de vergers sauvages, que rougissent les grenades mûres, puis une forêt d'oliviers qui descend vers la mer. Elle s'engage enfin dans une plaine herbeuse, doucement inclinée à la base des montagnes, et tachetée d'innombrables corbeilles naturelles de palmiers nains. Alors, sur la gauche, au-dessus des terres basses, un rocher monstrueux se lève. Il est bleu, à cause de l'éloignement ; il a l'air d'une île. On devine qu'il a un éperon dirigé vers la haute mer, mais son dos, qu'on aperçoit d'abord, lui donne l'aspect d'une borne colossale. Sa vraie forme, oblongue, n'apparaît qu'à mesure qu'on s'avance sur la rive opposée. Des semis de points noirs ponctuent la baie entre nous et lui.

Je ne puis détacher mes yeux de cette montagne que rien ne relie à la chaîne, déjà loin derrière nous, des sierras espagnoles, et qui commande en souveraine le paysage de terre et de mer. Le train s'arrête en face, au bout de la jetée d'Algésiras. Un bateau chauffe qui, en trois quarts d'heure, nous transportera à Gibraltar. A l'instant précis où il quitte le quai, une averse torrentielle nous cache l'horizon, et nous force à nous réfugier dans les

cabines. Je ne vois plus qu'une chose, à travers les vitres : c'est que nous traversons bientôt des lignes de pontons, ces points noirs que je découvrais de loin, et qui servent de dépôts de charbon, Gibraltar ne possédant ni port sérieux, ni espace libre où puisse s'emmagasiner la houille. Nous abordons. Faute d'espace, la ville ne peut s'étendre en profondeur. Elle se tasse, elle grimpe, tant qu'une maison peut encore tenir debout, sur les premières assises de la montagne, et, prise entre ses remparts et cette arête de granit qui la domine à douze cents pieds de hauteur, il semble qu'elle coulerait toute dans la mer si le rocher se secouait un peu. Il pleut toujours.

C'est une note anglaise de plus. En vérité ne suis-je pas dans un port de la grande île? Le premier homme que j'aperçois est un policeman, flegmatique et poli; le premier baraquement du quai est couvert en tôle gaufrée fabriquée à Sheffield. J'entre dans la ville, — après autorisation délivrée par écrit, — et je rencontre des soldats en veste rouge et petite toque, armés de la baguette, et roses, et bien nourris, tels qu'on les voit à Malte, à Jersey, à Londres ou aux Indes. Les fenêtres de l'hôtel sont à guillotine; les gravures pendues dans les corridors représentent des steeples et des chasses au renard; les petits flacons de sauces reposent au complet sur les dressoirs de la salle à manger; quelques dames causent dans la *ladie's room;* un groupe de *midshipmen* lit le *Times* et boit du porto dans le salon réservé aux *gentlemen;* dehors, — car la pluie vient de cesser, et les rues, les rochers, toute l'île fume comme un coin de Floride au soleil couchant. — les soldats et les marins anglais marchent graves, raides, aussi nombreux que la population civile, qui est souple et mêlée, moitié espagnole, moitié juive. Pas une rue qui n'ait sa caserne ou son magasin d'artillerie et son poste de sentinelles montant la garde. Où est le tennis? Il y en a peu dans la ville, mais, en cherchant, j'en découvre un. Où est le pasteur? Le voici qui arrive, à cheval, de sa paroisse peu lointaine. Les bébés roses doivent être *at home;* mais leurs mères et leurs sœurs commencent à s'acheminer vers l'Alameda, pour prendre le frais du soir. Elles ont les mêmes tailles rondes, les mêmes jupes courtes, la même allure énergique et sportive qu'on leur connaît sous tous les climats. L'Angleterre est là tout entière, avec ses habitudes, ses modes, son air dominateur, son activité ordonnée. Les latitudes changent, elle ne change pas avec elles. Le soleil ne parvient pas même à hâler le teint charmant de ces jeunes misses, qui regardent la foule, encadrées dans la fenêtre d'un cottage et dans le décor des jasmins grimpans.

Ce coin d'Espagne ressemble si peu à l'Espagne, il a été si fortement modelé par ses maîtres, que le premier sentiment qu'on éprouve est celui d'une admiration véritable pour la puissance qui possède une telle marque de fabrique. Des souvenirs peuvent s'y mêler, et des regrets ; on peut souhaiter, quand on sait ce que coûtent ces mutilations, que Gibraltar rentre un jour dans le patrimoine espagnol, mais l'impression qui saisit, dès le début, c'est qu'on se trouve bien en pays anglais.

Pendant que je flâne dans les rues, devant les étalages des marchands de tabac, dans les boutiques où des Levantins déploient des étoffes brodées d'or faux et des couvertures multicolores, la nuit est venue. Je vais aussi du côté de l'Alameda, qui est la promenade en dehors des murs, vers le Sud, vers la haute mer. Il n'est possible, d'ailleurs, de sortir de Gibraltar que dans cette direction, lorsque le coup de canon a ordonné de fermer la porte qui ouvre sur l'Espagne. Les habitans ont le droit de se répandre sur l'étroite bordure de terre qui longe la baie d'Algésiras. Ils sont prisonniers dans la forteresse, mais la forteresse a un jardin, et ce jardin est exquis. A peine a-t-on franchi les murs qu'on entre dans de grandes avenues que coupent des sentiers tournant parmi des arbres de mille sortes, touffus, libres, et si variés d'aspect que, même la nuit, on devine l'étrangeté des feuillages et la nouveauté des formes. Les plantes trouvent là l'humidité chaude des pays de forêts vierges, et elles poussent follement. Les Anglais se sont contentés de tracer des chemins et de placer, de loin en loin, dans l'épaisseur des massifs, de grosses lampes électriques, dont le foyer est le plus souvent caché et dont la lumière cendre curieusement les sous-bois. On erre dans un paysage fantastique. Les bananiers lèvent leurs grandes feuilles, qui semblent en cristal vert. Des régimes de dattes flambent au-dessus comme des lustres d'or. Les voûtes sont faites de mille draperies tombantes et fines, de branches de poivriers, qu'on suit dans la lueur décroissante venue d'en bas, et qui se perdent dans l'ombre. Une senteur de forêt, chaude et mouillée, monte du sol, et, pour l'avoir respirée, la mer s'est endormie. Elle est là, au bout de tous les sentiers, la longue baie d'Algésiras, argentée par la lune, sans une ride, sans une brume. Les montagnes sont pâles sur l'autre bord. Vers la haute mer, celles du Maroc ondulent au ras de l'eau, et une couleur d'orange, comme celle des sables chauds soulevés par le vent, colore le ciel au-dessus d'elles. Je pense aux grands navires qui passent là, la proue vers l'Orient, dans cette nuit si bleue, si calme.

22 octobre.

Je voulais demander au général gouverneur l'autorisation de visiter une caserne de soldats mariés, — ce qui était un rêve assez modeste. Malheureusement, une lettre de recommandation me poursuivait à travers l'Espagne. et ne m'avait pas encore rejoint. J'ai été, ce matin, au palais situé dans la grande rue, et que gardent de beaux soldats rouges à casque blanc, et j'ai exposé mon embarras à l'officier secrétaire de « S. E. sir Robert Biddulph, général des armées de Sa Majesté, vice-amiral et commandant en chef les ville, forteresse et territoire de Gibraltar. » J'ai vu là ce que j'avais déjà pu observer ailleurs : la haute obligeance d'un gentleman anglais vis-à-vis d'un étranger présenté, ou qui simplement pourrait l'être. L'officier a disparu, est revenu :

— Son Excellence est au palais. Si vous désirez lui parler, elle vous recevra volontiers.

Nous pénétrons, mon compagnon de voyage et moi, dans un cabinet de travail où, devant une table chargée de papiers, est assis un homme de grande taille, aux yeux très fins, très vifs et portant les favoris courts et la moustache à peine teintée de gris. Nous causons un quart d'heure. Je rappelle l'excellent souvenir que j'ai conservé de mon séjour à Malte. Le gouverneur se montre très aimable, et me dit :

— Nous commencerons par voir mon jardin, qui n'est pas une merveille, peut-être, mais une curiosité, car c'est le seul de la ville.

Dans le jardin, il y avait des plantes grimpantes à profusion sur les murs du palais, — un ancien couvent de franciscains, — et un tennis, et des charmilles de je ne sais quel arbuste au feuillage menu, qui faisait des ombres transparentes, et des arbres dont plusieurs m'étaient inconnus.

— Celui-ci surtout est fort rare; du moins il atteint bien rarement de pareilles dimensions. — Sir Robert Biddulph désignait un youka de vingt mètres de haut, de trois mètres de circonférence, et enfonçait la pointe d'un canif dans l'écorce d'où s'échappait un filet de sève aussi rouge que du sang.

— La légende lui donne mille ans d'existence, mais je n'affirme rien.

Nous apercevions, de ce jardin plein de fleurs, la montagne de Gibraltar, son pied couvert de verdure, ses pentes si vite redressées, presque verticales, tachées en bas de brousses et d'oliviers sauvages, blanchâtres et éclairées vers le haut par des falaises de quartz disposées en gradins, jusqu'à cette cime longue, en arête, sur laquelle flottait un petit drapeau, aussi menu que ceux des jouets d'enfans.

— La vue doit être bien belle de là-haut, Excellence?

— Admirable! Cependant les factionnaires trouvent parfois la place un peu chaude. Ils ont pour distraction de voir passer au large les bateaux et tout près d'eux les singes. Vous saviez, monsieur, que Gibraltar possédait, seul en Europe, une bande de singes vivant en liberté?

— Oui, Excellence, mais il doit être difficile d'avoir des nouvelles fraîches?

— Je vous demande pardon. Je puis vous en donner. Le poste, sur le rocher, voit constamment les singes dans la brousse; il met à leur disposition de l'eau potable quand la chaleur a tari les crevasses; il s'intéresse à leur sort, et ne manque pas de me prévenir, par le téléphone, des accroissemens constatés dans la bande. J'ai reçu avis, ces jours-ci, qu'on remarquait plusieurs petits sur le dos des mères. La bande se refait. Elle a été si réduite vers le milieu de ce siècle, qu'on a cru qu'elle allait disparaître. Il ne restait que douze individus vers 1860.

— On les tuait?

— Jamais. Personne ici n'a le droit de tirer un coup de fusil. Vous verrez nos oiseaux de mer! Non, la dépopulation était due à des épidémies de variole, prétend-on. Aujourd'hui le nombre a remonté à cinquante. Ils habitent les fourrés, où ils mangent surtout les racines douces du palmier nain, descendent, au temps des figues, dans les jardins des villas, et, comme ils sont très frileux, se sauvent dès que souffle le vent d'ouest, passent la crête, et se réfugient sur la côte orientale. Maintenant, songeons aux choses sérieuses. Vous désirez visiter quelque chose des fortifications et une ou deux casernes? Eh bien! trouvez-vous au palais demain à huit heures : je désignerai un de mes officiers pour vous accompagner.

Je m'en allai, très touché de la courtoisie de ce haut fonctionnaire anglais, et je pris la route que j'avais suivie hier soir. La promenade de l'Alameda était enchanteresse encore, elle avait une épaisseur d'ombre, et des dentelures, et des retombées de lianes balancées par le vent que n'ont pas nos forêts. Bientôt elle s'amincit, et devient un chemin, de ceux que les massifs d'ormes et les buissons de fuchsias rendent si plaisans dans la campagne de Jersey. Nous traversons une petite ville, Rosia, toute composée de cottages aussi espacés que le permet le terrain, maisons de campagne de quelques habitans de Gibraltar, habitations d'officiers dont les soldats sont casernés à la pointe de l'île. Beaucoup de jeunes femmes, de jeunes filles, d'enfans et de clématites aux fenêtres, qui sont toutes ouvertes sur la baie.

Nous sommes à une lieue du port, et, au delà de cette petite

anse qui dévie le chemin et le serre contre le rocher, la mer libre apparaît, avec les grands navires franchissant le détroit, et le Maroc montagneux qui semble tout voisin. Ceuta, le Gibraltar espagnol, une grosse borne avancée, toute pareille à celle-ci, émerge en face de nous. La pointe d'Europe! Elle est bien nue, bien brûlée, beaucoup moins belle que l'entrée de la presqu'île. Gibraltar se termine par un plateau de roches portant un fort et des casernes, une sorte d'éperon sans un arbre, sans une herbe. L'arête de la montagne s'est constamment abaissée. Elle forme, derrière nous, une falaise à pic, une muraille crevassée d'une centaine de mètres, qui brûle de ses reflets la partie basse où nous sommes. L'aridité de ce paysage est saisissante, et aussi le nombre des sentiers de manœuvre qui s'élèvent en lacets vers les forts invisibles. On ne voit que des poteaux qui prohibent l'usage des sentiers, et des sentinelles, rouges comme de petits pavots, disséminées sur les pentes, pour appuyer la prohibition.

Impossible de revenir par la côte orientale. Il n'existe pas de chemin. La forteresse, de ce côté, tombe à pic dans la mer. Je reprends donc la route de l'Alameda, je traverse la ville, et je descends par la porte qui ouvre sur l'Espagne.

Rien de plus impressionnant que cette sortie de Gibraltar. On découvre, entre deux pointes de baies, la langue de terre qui relie la place aux lointains massifs montagneux du continent. Elle est étroite et verte. Les Anglais y ont établi un jardin avec des palmiers et un champ de courses. Au delà de celui-ci, une ligne macadamisée, coupant l'herbe, marque la fin de leurs possessions. Des sentinelles anglaises s'y promènent, le fusil sur l'épaule. A cinq cents mètres plus loin, seconde ligne de macadam et second cordon de sentinelles, mais, cette fois, sombres de costume, maigres de visage, espagnoles. Il y a quelque chose de tragique dans cette promenade silencieuse, dans ce guet perpétuel. L'espace compris entre les deux frontières, et qu'on ne peut franchir que le jour, est neutre, et doit représenter, je suppose, le plus petit des États tampons, et le moins peuplé. Ce n'est qu'une prairie.

Maintenant, détournez-vous, et regardez le rocher. Elle est superbe de hardiesse et d'une masse écrasante, cette montagne forteresse! Elle monte d'une seule volée à 430 mètres, grise d'abord, puis blanche, d'une blancheur qui, dans le rayonnement du soleil, devient presque insoutenable. Pour apercevoir ce faîte irradié, il faut renverser la tête, comme pour suivre un aigle. Et dans la falaise qui tourne, qui forme une bosse énorme sur la terre, de petits trous sont creusés, à toutes les hauteurs, qu'on prendrait pour des terriers de bêtes, si les bêtes pouvaient grimper là. Les

hommes les ont faits. Ces ouvertures inégales sont des embrasures de canons, les jours par où respire et voit cette montagne entièrement minée, pleine de galeries, d'arsenaux et de casernes.

L'épithète d'imprenable est bien celle qui lui convient. Les Anglais entretiennent à Gibraltar un corps de 6 000 hommes, — plusieurs personnes m'ont dit davantage. Cependant, ni la puissance des maîtres actuels, ni leur longue possession n'ont affaibli chez les Espagnols la volonté de reconquérir un jour cette parcelle du sol national. « Il faut user de tous les moyens, écrit le général D. José López Dominguez, dans la préface d'un ouvrage que j'ai déjà cité; il n'y en a qu'un auquel on ne doit jamais penser : celui d'échanger un autre morceau de l'Espagne contre celui qui doit redevenir nôtre, comme l'exigent l'honneur et l'intégrité de l'Espagne (1). » Et, parmi les observations que présente l'auteur du travail, M. José Navarete, il en est une, entre autres, assez judicieuse. Algésiras, dit-il, est seulement à 9 000 mètres de la place; il y a même, derrière Gibraltar, une montagne élevée, la Sierra Carbonera, qui n'est qu'à 6 000 mètres. De telles distances, autrefois, rendaient toute action impossible: en est-il de même aujourd'hui? et ne peut-on pas dire qu'avec des batteries de marine établies sur ces deux points, on rendrait intenable la position d'une flotte réfugiée dans la baie d'Algésiras, et qu'on tiendrait en échec une partie des ouvrages anglais?

Je rapporte cette idée pour montrer combien vif est le patriotisme espagnol, et combien persistant le souvenir des blessures faites à l'honneur national.

23 octobre.

A huit heures, nous nous présentons, mon ami et moi, au palais du gouverneur. Je n'y rencontre pas l'officier qui devait nous conduire, je me fais accompagner par un soldat, et, en dix minutes de montée raide, nous sommes devant une cour de caserne, dominant Gibraltar, *Moorish Castle*, qu'il faut traverser pour pénétrer dans les galeries. Nous parlementons un moment, et nous sommes confiés à un grand sergent d'artillerie, qui nous emmène au fond de la cour, s'engage dans un petit chemin découvert, et soudain, à un détour, nous nous trouvons sur le flanc du rocher regardant l'Espagne, à 600 pieds au-dessus de la presqu'île. Des buissons verts bordent le sentier. La vue est merveilleuse sur les terres basses, resserrées entre deux baies, et qui s'ouvrent, et qui montent ensuite tumultueusement vers le massif

(1) *Las Llaves del estrecho*, préface, p. XXIV.

de Ronda. Au bout du sentier, une porte à jour, composée de poutres goudronnées. Le sergent donne un tour de clef, et nous suivons la galerie creusée dans le roc, large, haute et suintante.

La visite est assez monotone. La galerie monte en pente douce. Tous les trente pas environ, une chambre a été percée dans la paroi, à gauche, et une pièce de canon, d'un modèle daté de 1890, s'allonge jusqu'au bord du trou béant, irrégulier, taillé grossièrement. Près de chaque pièce, une provision d'obus et de boîtes à mitraille. Au plafond, des plaques de tôle, retenues par des crampons, recueillent les infiltrations de pluie, et des tuyaux, qui les réunissent les unes aux autres, conduisent l'eau dans des réservoirs de métal. L'unique intérêt, pour moi du moins, consiste dans les paysages lointains, et si variés, qui s'encadrent dans les ouvertures de la falaise. Il y a des coins de mer luisante, du côté de l'Orient, dont la beauté gagne encore à être vue ainsi, de ce recul d'ombre. Quand on s'approche du bord, on découvre la pente formidable de la roche, sans un buisson, et la vague en bas, bleu profond, sur laquelle glisse une yole montée par six jeunes Anglais, vétérans d'Oxford ou de Cambridge, qui font le tour de l'île.

Toute cette partie des fortifications de Gibraltar ne semble plus appropriée aux conditions de la guerre moderne. L'ébranlement que produirait la décharge des canons nouveaux, la fumée dont ils rempliraient vite les tunnels, rendraient assez périlleuse, je crois, la situation des artilleurs. Les vraies défenses de Gibraltar sont ailleurs, et je ne les ai pas vues.

Mais j'ai vu les casernes des soldats mariés. Au moment où je rentrais dans la cour de Moorish Castle, un officier en costume de chasse, le fouet à la main, s'avança vers moi. Il avait une physionomie d'une rare distinction. C'était le major Walter Blunt Fletcher, brigadier major d'artillerie.

— J'arrive en hâte, nous dit-il; mon ordonnance ne m'a remis que tout à l'heure la lettre de Son Excellence le gouverneur, à mon retour de la chasse au renard. Nous étions là-bas, vous voyez, dans la plaine espagnole.

Il montrait, du bout de son fouet, la plaine aux palmiers nains, où s'engage le chemin de fer au sortir des montagnes. Grâce à cet aimable guide, nous avons visité d'abord une caserne, puis, hors de l'enceinte de Moorish Castle, dans la rue, un joli cottage servant d'habitation à quatre familles de sous-officiers.

Les soldats mariés logent dans un bâtiment qui forme un angle droit avec la caserne des soldats célibataires. Tous les appartemens ouvrent sur une véranda. Ils se composent de deux ou trois chambres, selon le nombre des enfans. Comme nous

nous présentions d'assez bonne heure, le major demandait en souriant aux jeunes femmes apparues aux fenêtres ou aux portes: « Le ménage est-il fait? » Presque partout le ménage était fait, et nous entrions : des enfans aux cheveux bouclés s'enfuyaient, — j'en ai compté cinq dans un des logemens; — des chromolithographies, représentant ordinairement des sujets religieux, des photographies, un râtelier de pipes, des éventails en feuilles de palmier étaient pendus aux murs, et un mobilier propre était disposé autour des pièces, une table, des chaises, des lits. L'essentiel est fourni par le gouvernement. Quelques petits coffrets rapportés de l'Inde, achetés sur les économies de la solde, ornaient çà et là les chambres. Je demandai :

— Est-ce que le soldat qui se marie reçoit une paye supérieure?

— Non, monsieur; il peut se marier après sept ans de service, et reçoit la paye d'un shelling, comme avant. Mais sa femme a droit à une ration, et chacun de ses enfans à une demi-ration. A quarante ans, vient la retraite.

— Et le sous-officier?

— Ceux-là sont mieux logés, comme vous allez en juger, et ils touchent, suivant le grade, de deux shellings six pence, à cinq shellings six pence par jour.

L'officier frappe à la porte d'un cottage très élégant, situé à droite, dans la rue qui descend. Une femme vient ouvrir, l'air intelligent et comme il faut. Ici, nous sommes chez un *master gunner*, grade qui correspond, je crois, à notre grade d'adjudant. L'appartement est vaste: quatre pièces au rez-de-chaussée, deux en haut, et un balcon ensoleillé dominant la rade d'Algésiras. Le mobilier est presque luxueux; des tapis couvrent les tables; une pendule orne la cheminée; je remarque, sur une commode, un album de gravures. La maîtresse de la maison nous raconte qu'elle a habité sept ans les Indes et cinq ans Malte. Elle préfère « ce tranquille Gibraltar ».

Je ne sais ce qui pourrait être importé, chez nous, d'un pareil système, ou du moins dans nos colonies, mais le sort de ces soldats m'a paru enviable...

Deux heures plus tard, je partais pour Tanger. Un navire de guerre allemand saluait la forteresse anglaise, et couvrait de fumée blanche le coin bleu de la baie où il venait de jeter l'ancre.

RENÉ BAZIN.

MÉMOIRES DE BARRAS

BONAPARTE A TOULON

Le fragment qu'on va lire, encadré dans une introduction et une conclusion empruntées à la préface de M. George Duruy, est extrait du tome Ier des *Mémoires inédits de Barras*, dont les deux premiers volumes (I : Ancien Régime et Révolution; II : Directoire jusqu'au 18 fructidor) doivent paraître prochainement à la librairie Hachette.

Barras a pris part, une part très honorable même, au siège de Toulon en 1793. Il est juste de rendre hommage à l'énergie des mesures ordonnées par lui au début de la rébellion, à son activité, à la vaillance dont il fit preuve en payant de sa personne comme un simple soldat, le sabre de représentant au poing, lors de la grande attaque du 17 décembre contre les positions du Faron. Dugommier, qui n'aimait guère pourtant les représentans (1), signale dans le rapport sur la prise de Toulon sa belle conduite : « Que le peuple voie donc ses représentans donnant au milieu de la nuit la plus dure l'exemple de la constance, au milieu du combat l'exemple du dévouement. Saliceti, Robespierre jeune, Ricord et Fréron étaient sur le promontoire de l'Éguillette, et Barras sur la montagne du Faron; nous étions tous alors volontaires. Cet ensemble fraternel et héroïque était bien fait pour mériter la victoire (2). » Barras put être fier d'avoir obtenu un tel témoignage — et d'un tel homme.

Dans les effroyables représailles que les républicains exercèrent contre la cité traîtresse, après l'avoir reprise par un miracle d'héroïsme, Paul Barras, à la vérité, ne fut nullement le vainqueur modéré, clément, sensible même, qu'il prétend dans ses *Mémoires* avoir été. Il se montra, comme ses collègues, impitoyable. Un témoin oculaire des massacres qui, à Toulon plus cruellement encore qu'à Lyon, souillèrent la belle victoire des armées conventionnelles, déclare que Barras présida de sa personne à l'une de ces

(1) Il se plaint avec une certaine amertume de leur ingérence incessante dans la direction des opérations : « Ce n'est plus une tête qui commande; toutes celles qui ont quelque autorité sont de la partie, *et cependant, quand elle est perdue, la tête seule du pauvre général en répond...* » *Archives de la Guerre*, lettre de Dugommier au ministre Bouchotte, du 10 décembre 1793.

(2) Rapport de Dugommier, du quartier général de Toulon, le 6 nivôse an II (26 décembre 1793). *Archives de la Guerre*.

tueries (1). Souvenons-nous de la reprise de Paris sur les bandes de la Commune, il y a vingt-quatre ans. Si exécrable qu'il nous paraisse justement, le crime de la Commune en 1871 n'est pas égal à celui de Toulon en 1793. Il fut moindre; et presque aussi terrible fut pourtant l'expiation. Je trouverais inique de reprocher à Barras des rigueurs que j'excuse chez ceux à qui le malheur des temps imposa naguère, à Paris, la douloureuse obligation d'y recourir également.

Et c'est la guerre civile, toujours semblable à elle-même, toujours hideuse depuis le plus lointain des âges; c'est la criminelle folie des hommes, fils d'une même patrie, qui à de certains momens se ruent les uns contre les autres et s'entre-déchirent; c'est l'héritage exécrable de Caïn égorgeant Abel, dont nous portons tous une parcelle dans nos veines et qui nous pousse à verser avec plus d'allégresse le sang de nos frères que celui de nos ennemis mêmes; c'est tous les semeurs de germes de haine, tous les apôtres de discorde sociale que je maudis : ce n'est pas ceux qui, chargés par la patrie aux abois du soin de la sauver à tout prix, accomplissent rudement leur rude besogne, et, vainqueurs, chauds encore de la lutte scélérate, mesurent l'ampleur du châtiment à l'énormité du forfait.

Ainsi fit Barras à Toulon (2). Je ne veux pas savoir s'il continua de frapper alors que la bataille était terminée, — comme l'exigeait d'ailleurs la justice sans entrailles de la Convention. Paix soit à sa mémoire, paix et silence à leur mémoire à tous sur cette page sanglante de leur histoire! Où prendrions-nous donc le droit de condamner ces actes terribles, nous qui hier encore en avons commis de semblables?

Quelle qu'ait été la part prise par Barras à la répression, le récit qu'il nous donne du siège lui-même semble devoir emprunter à sa qualité de témoin et d'acteur une particulière importance. Bonaparte a-t-il conçu le plan dont l'exécution entraîna la chute de la cité rebelle? a-t-il seulement concouru par de bonnes mesures d'ordre technique au succès de ce plan conçu par un autre? ou bien encore n'a-t-il rien fait de plus que le commun des officiers qui servaient à ses côtés? De ces trois opinions, adoptées la première par Thiers (3), la seconde par MM. Krebs et Moris (4), la troisième

(1) L'auteur des *Notes* manuscrites sur le siège de Toulon, à qui j'emprunte cette grave déposition, a malheureusement gardé l'anonyme. Il est bon républicain et paraît avoir appartenu à l'armée qui reprit Toulon. Voici le passage qui concerne Barras : « Ces infortunés, en grand nombre ignorant leur sort, groupés en pelotons et se questionnant les uns les autres avec confiance et tranquillité, furent tous massacrés *au signal que donna le représentant Barras, qui présidait à cheval à cette horrible boucherie...* C'est ainsi que trop souvent d'infâmes gouvernans ont souillé notre sublime Révolution... » (*Papiers* de M. de Saint-Albin.)

(2) Si ce point ne paraissait pas suffisamment établi par la note de l'anonyme que j'ai citée plus haut, je pourrais invoquer le témoignage de Barras lui-même, sinon dans ses *Mémoires*, du moins dans les *Dépêches officielles* qu'il a signées avec ses collègues : « Ils (les alliés) étaient entrés icy en traîtres, ils s'y sont maintenus en lâches, ils en sont sortis en scélérats... La vengeance nationale se déploye. L'on fusille à force. Déjà tous les officiers de la marine sont exterminés. La République sera vengée d'une manière digne d'elle; les mânes des patriotes seront apaisés... » « La justice nationale s'exerce journellement et exemplairement... Tout ce qui se trouvait dans Toulon avoir été employé dans la marine, dans l'armée des rebelles et dans les administrations civiles et militaires a été fusillé... » (*Archives de la Guerre*, dépêches du 30 frimaire et du 3 nivôse adressées au Comité de salut public par les représentans Fréron, Saliceti, Robespierre jeune, Ricord et Barras.)

(3) Thiers, *Révolution française* (Paris, 1825), t. VI, p. 50 et suiv.

(4) *Campagnes dans les Alpes pendant la Révolution*, 1792-1793, 1 vol. in-8° de 399-CLVII pages, avec cinq croquis. Voir page 373, note 3.

par M. le colonel Iung (1), laquelle va pouvoir invoquer comme argument nouveau le témoignage des Mémoires? Voilà qui paraîtra sans doute de plus de conséquence que de savoir si vraiment Barras a fait délivrer au jeune capitaine un habit neuf pour remplacer l'habit percé aux coudes que le futur empereur portait alors. Oh! cet habit percé aux coudes, cet habit héroïque, dédaigné par Barras! Comment cet homme n'a-t-il pas compris que ce misérable habit du capitaine Bonaparte au siège de Toulon parlerait à nos cœurs plus éloquemment même que le splendide manteau du sacre? Il a cru diminuer Napoléon en nous le montrant pauvre au début de sa carrière. Combien plus pauvre encore ce calcul d'une haine maladroite et mesquine! Car, dans cet habit troué de 93 comme dans la redingote grise de 1814, le héros ne nous paraît que plus grand. Et voilà, si je ne me trompe, un simple détail qui nous annonce déjà dans quel esprit les *Mémoires* vont nous exposer le rôle de Bonaparte à Toulon (2).

I

L'amiral Hood et le général O'Hara, commissaires du roi d'Angleterre, déclarèrent, le 20 novembre, que leur gouvernement approuvait les engagemens contractés en son nom avec Toulon; qu'une fois la monarchie rétablie en France, ses conquêtes seraient restituées après une juste indemnité de frais; et au bout de trois jours ils annoncèrent que, l'établissement de la régence intéressant l'Europe, ils ne pouvaient souscrire au désir du comité, encore moins consentir à ce que M. le comte de Provence fût appelé pour y exercer les fonctions de régent. On reconnaît toujours les Anglais à leurs actes ambigus.

De son côté, Carteaux à Ollioules était renforcé par une partie des bataillons que j'avais fait stationner aux environs de Toulon. Les autres avaient rejoint le quartier général de Lapoype à la Valette. Les troupes détachées des armées d'Italie et des Pyrénées complétaient les forces chargées de réduire Toulon.

Dans la préoccupation où j'étais de tout ce qu'allait exiger une opération aussi considérable que celle de la reprise de Toulon, maintenant au pouvoir de forces étrangères, je crus qu'il fallait d'abord faire une sérieuse attention à la partie de nos côtes de la Provence, par laquelle les ennemis pouvaient faire de nouveaux débarquemens. J'avais besoin d'un officier capable de faire des reconnaissances et de placer des batteries. Un lieutenant intelligent suffisait pour cette opération. J'en chargeai l'un des plus jeunes, qui se présenta à moi: il remplit sa mission avec promptitude et ponctualité. Satisfait du rapport qu'il me remet-

(1) *Bonaparte et son temps*, t. II, p. 394.
(2) Voyez dans la *Revue* du 15 mars 1894, l'*Introduction aux Mémoires nédits de Barras*.

tait à son retour, je lui dis : « Je vous remercie, capitaine. » Il me répondit fort respectueusement : « Je vous demande pardon, je ne suis que lieutenant. — Vous êtes capitaine, lui répliquai-je, parce que vous le méritez, et que j'ai le droit de vous nommer. » C'est ici la première entrevue de Bonaparte avec moi.

Je m'étais transporté au camp du général Lapoype : la discipline la plus rigoureuse y était observée; mais, en arrivant à Ollioules, je fus frappé du désordre qui régnait dans la division de Carteaux : ses dispositions militaires étaient mal combinées; ses batteries ne causaient aucun dommage aux vaisseaux anglais. Cette fameuse coulevrine, qui fut dans la suite d'un si grand secours, placée sans art, faisait alors un feu inutile. Nos munitions de guerre et de bouche étaient gaspillées : j'en conférai avec mon collègue Saliceti. Il pensa, comme moi, qu'il était urgent de renvoyer Carteaux à ses pinceaux; nous fîmes part de nos observations au Comité de salut public : il nomma le médecin Doppet général en chef de l'armée de Toulon. Ce choix d'un homme estimable à beaucoup d'égards ne pouvait être approuvé quant à la capacité : nous en écrivîmes avec franchise au Comité de salut public; nous n'avions point d'autres reproches à faire à ces deux militaires, sinon qu'ils étaient au-dessous d'une mission comme celle dont il s'agissait.

Carteaux était sans doute ce qu'on appelle ordinairement un brave homme, quand on veut désigner un homme médiocre; mais il n'avait aucune expérience de la guerre. Celui-là aussi avait une femme prétentieuse, qui voulait se mêler d'administration et même de la guerre. Suivant le dire de quelques militaires, et notamment du jeune capitaine d'artillerie, qui déjà, à la vérité, n'était pas fort disposé à dire ni à entendre dire du bien des autres, et qui, tout en faisant sa cour à Carteaux et à sa femme, s'en moquait sans cesse, c'était M[me] Carteaux qui faisait les ordres du jour, et qui allait jusqu'à les signer, naïvement ou impudemment : *Femme Carteaux*. Doppet était un médecin très patriote, qui avait quitté sa profession pour celle d'avocat; puis de la profession d'avocat il était passé à celle de militaire, et il était devenu général. Je ne veux pas conclure que ses antécédens fussent incompatibles avec le métier des armes, s'il en avait eu la vocation, qui est en tout le point de départ nécessaire. Pendant ma tournée au camp de Carteaux, mécontent de ce général, et n'obtenant de lui aucun renseignement satisfaisant, dans l'impatience où j'étais de connaître notre véritable position devant la ville insurgée, je m'occupai de visiter les avant-postes. Je m'y fis accompagner par le jeune officier d'artillerie, qui s'était mis à me suivre depuis

mon arrivée. « Tout va mal, me dit-il. Je dois, citoyen représentant, vous rendre compte de l'état des choses; votre loyauté et votre rang militaire m'assurent que vous accueillerez mes observations. Je suis, continua-t-il, en butte à la faction corse, à l'arrogance de Carteaux et de sa femme; je crois n'être pas sans quelques connaissances dans l'arme de l'artillerie. J'invoque vos lumières: tout ce que je propose d'utile est écarté. J'ai reçu l'ordre de suspendre la construction d'une batterie que je commençais à former sur un mamelon que l'ennemi a négligé d'occuper et qui nous mettrait à même de fermer ce passage et de garantir d'une surprise le bataillon commandé par Victor. Ajoutez à cela que le mamelon est situé de manière que le feu de la batterie plongerait sur les retranchemens de l'ennemi; je sollicite votre appui: mon zèle vous répondra de la protection que vous m'accorderez lorsque vous aurez tout examiné. »

En me parlant ainsi, Bonaparte m'offrit quelques exemplaires d'une brochure qu'il venait de composer et d'imprimer à Avignon; et il me priait de permettre qu'il en donnât aux officiers et même aux soldats de l'armée républicaine. Chargé d'un énorme ballot, il disait, en faisant sa distribution à chacun: « On peut voir si je suis patriote! Peut-on être assez fort en révolution? Marat et Robespierre, voilà mes saints! » Il ne se surfaisait point en annonçant cette profession de foi; il est réellement impossible de rien imaginer de plus ultramontagnard que les principes de cet écrit infernal: il est au surplus aujourd'hui pièce au procès de l'histoire.

La brochure que Bonaparte répandait ainsi à profusion et dont il sollicita bientôt les représentans du peuple de lui rembourser les frais, ce qu'ils firent, en y ajoutant une gratification pour l'auteur, c'était son fameux *Souper de Beaucaire*. On voit, dans des ouvrages postérieurs à la circonstance que je rappelle ici, que lors de l'avènement de Bonaparte au consulat, la veuve du libraire d'Avignon qui avait imprimé son *Souper de Beaucaire*, s'étant présentée à Paris au consul pour lui demander le payement des frais d'impression, qui n'avaient point été acquittés, il prit le parti, non sans humiliation, de solder aussitôt cette dette plus que criarde, et qu'aurait pu rembourser au moins le général de l'armée d'Italie, à qui ses économies en donnaient bien les moyens. Il résulte évidemment de cette circonstance, si elle est constante, qu'après avoir été payé par nous, il avait gardé l'argent destiné à la libraire. Cette réclamation réveilla dans son esprit le souvenir d'une production qu'il croyait effacée de la mémoire des acteurs du temps, et dérobée à la connaissance des contemporains.

Il demanda avec empressement s'il y en avait encore quelques exemplaires dans le magasin. Il promit une somme pour retirer de la circulation tous ceux qu'on pourrait retrouver. La recherche faite à ce prix fut effectivement si minutieuse, qu'ayant écrit moi-même dans le pays, et voulant me procurer cette production que je n'avais point oubliée, je ne pus jamais en découvrir un exemplaire. J'ai appris, depuis, qu'une seule épreuve, corrigée par Bonaparte lui-même, avait échappé aux perquisitions faites à grands frais, partout où l'on en soupçonnait la trace. Cet exemplaire se trouvait miraculeusement dans les mains de M. Agricole Moureau, qui n'avait jamais voulu s'en dessaisir. M. Panckoucke, faisant, en 1818, une édition complète de ce qu'il a appelé les œuvres de Bonaparte, désira y comprendre la pièce fameuse dont il avait tant entendu signaler l'existence comme une œuvre tout à fait *jacobine*, conséquemment reniée par les courtisans qui, à la suite de leur empereur, veulent qu'il n'ait jamais été qu'un ange de modération. M. Moureau confia à M. Panckoucke l'exemplaire unique de cette édition princeps. Le libraire l'a compris dans sa collection, et il se trouve aujourd'hui multiplié par la répétition qu'en ont faite les compilateurs. Ainsi il a suffi d'un seul exemplaire laissé aux mains de l'imprimeur du département de Vaucluse, pour conserver ce monument du jacobinisme le plus cynique; tant il est vrai que la presse ne permet plus la destruction des pièces que la société a intérêt de ne pas laisser périr!

En même temps que Bonaparte faisait d'aussi belles preuves de civisme, son frère Lucien, garde-magasin à Saint-Maximin, dont il avait fait changer le nom en celui de Marathon, jouait la même comédie que son aîné dans cette ville, dont il était la terreur et l'orateur perpétuel à la société populaire.

La conduite qu'il y tint est réellement incomparable, sous le rapport des excès en tout genre, en démagogie comme en impiété. Dans un même discours on l'entendait alternativement vouloir pendre tous les aristocrates, les prêtres, et poursuivre jusqu'à Dieu, qu'il bravait, défiait et reniait sans cesse, ayant littéralement exécuté ce dont les démagogues les plus délirans ont été accusés dans cette terrible époque, je veux parler de la profanation des hosties et d'infâmes turpitudes dont les saints ciboires furent l'objet. Mais nous reparlerons de Lucien, revenons à Bonaparte.

Dès sa première rencontre avec moi, je fus frappé de son activité. Ses prévenances dans son service me disposèrent favorablement pour lui. Les liaisons se forment promptement dans une vie de périls partagés : je m'empressai de satisfaire le jeune Corse sur tout ce qu'il réclamait et ce qui l'intéressait personnellement.

J'apaisai les préventions de Saliceti; je lui donnai, devant tout le monde, des preuves de ma bienveillance, et l'autorisai à achever la construction de sa batterie. Pendant les préparatifs du siège, nos conversations furent fréquentes. Bientôt admis à ma table, il fut toujours placé à côté de moi. Nous sommes en général portés à la bienveillance et presque à une certaine admiration même pour l'homme qui dans un physique faible déploie plus de force que ne semble lui en avoir accordé la nature. Son âme nous paraît supérieure à son corps, et nous croyons devoir lui savoir gré d'un double triomphe. Indépendamment de cette raison, peut-être réelle à mon insu, une raison toute singulière et dont je ne veux point faire mystère m'attirait vers ce jeune lieutenant d'artillerie. Ce n'était pas seulement, dans sa petite taille, le mérite de cette activité courageuse, de ce mouvement perpétuel, de cette agitation physique qui, pleine d'énergie, commençait à la tête et ne s'arrêtait pas même aux dernières extrémités! C'était, dis-je, dans tout cet ensemble, une ressemblance frappante avec l'un des plus fameux, ou même le plus fameux des révolutionnaires qui eussent paru sur la scène de la République. Ce révolutionnaire, dont on est impatient de savoir le nom, je n'ai point à hésiter de le nommer, dans l'expression naïve de la franchise qui dicte mes *Mémoires*. Eh bien! ce ménechme de Bonaparte, c'était Marat. J'avais beaucoup vu ce dernier sur les bancs de la Convention, et même auparavant; je ne pouvais pas avoir éprouvé plus d'attrait pour lui que n'en inspiraient et que ne permettaient sa violence perpétuelle et ses appels au carnage; mais cependant, sans vouloir justifier ni expliquer son système comme publiciste, j'étais loin de croire Marat un diable aussi monstrueux qu'il a passé et qu'il passera toujours pour l'être : et puisque sa physionomie vient de m'être rappelée par l'apparition d'une autre devenue depuis si fameuse, je crois devoir placer ici quelques traits qui reviennent à ma mémoire sur cette première famosité, non supérieure, mais antérieure à celle de Bonaparte.

Lorsque Louvet attaqua Robespierre, Marat, placé sous la tribune, les bras croisés, parlait en sa faveur avec force gesticulations. « Je n'aime pas, dit-il, Robespierre : c'est un orgueilleux, jaloux de domination; mais c'est un républicain pur, et je dois sous ce rapport le soutenir. Je ne suis pas plus l'ami de Danton. Je veux que les républicains soient sévères : on ne fait rien pour le peuple, et c'est le peuple qui doit consolider la Révolution. Les hommes d'État se disputent à qui sera meneur : ils oublient l'intérêt de la liberté, et n'écoutent que des passions et des intérêts funestes à la République. »

Marat était républicain, mais avec une ardeur qui passait les bornes de la modération; la moindre teinte d'un discours contraire aux principes d'égalité, de liberté, le portait aux soupçons les plus violens: bonhomme d'ailleurs dans la société, où son instruction le rendait intéressant. S'il eût vécu assez pour voir la République triomphante, il se serait, disait-il, renfermé dans la sphère de ses études, les sciences et les lettres; et il y avait plus de bonne foi dans cette annonce de ses projets ultérieurs, qu'il n'y en aura dans la pensée de celui qui est le sujet de ce parallèle, lorsqu'il dira, quelques jours avant le passage du Rubicon, le 18 Brumaire, et après cette journée, qu'il n'a d'autre pensée que celle de se retirer à la Malmaison, pour y cultiver les mathématiques, et tout au plus pour y être juge de paix.

Lorsqu'il s'agissait de ce qu'il croyait l'intérêt de la République, aucune considération ne l'arrêtait. Il apostrophait à la tribune et dans ses écrits le meilleur de ses amis, comme il eût soutenu ses ennemis personnels, quand il les croyait attachés à la liberté. Telle était la règle de sa conduite envers Robespierre, Danton et tous ses collègues de la Convention nationale; marchant d'ailleurs le plus souvent par sauts et par bonds, et se croyant tous les droits de l'insolence et de la bizarrerie, alors même qu'il avait l'air de suivre les devoirs de l'humanité et d'en épouser les sentimens généreux.

L'une des premières notabilités féminines de 1789, qui n'avait pas cessé d'être en mouvement depuis cette époque, Mlle Théroigne, très connue dans Paris, surtout par sa démocratie, fut soupçonnée de défection, arrêtée par le peuple et conduite au Comité siégeant aux Feuillans, aux cris répétés : « A la lanterne! » La foule devint si grande, si considérable et si menaçante, que les membres du Comité désespéraient de sauver la pauvre amazone; lorsque Marat arriva, le danger était imminent, même pour les membres du Comité, qui différaient de la livrer. Marat leur dit : « Je la sauverai. » Il prit par la main Mlle Théroigne, parut devant le peuple irrité, en lui disant : « Citoyens, vous voulez attenter à la vie d'une femme! Allez-vous vous souiller d'un pareil crime? La loi seule a le droit de la frapper : méprisez cette courtisane. Revenez, citoyens, à votre dignité. » Les paroles de l'*Ami du peuple* apaisèrent le rassemblement. Marat profita de cet intervalle de calme pour enlever Mlle Théroigne, et l'introduisit ensuite dans la salle de la Convention : il la sauva par cette démarche hardie. Je fus témoin d'un acte à peu près semblable rue Saint-Honoré. Le peuple avait saisi un homme vêtu d'un habit noir, poudré et frisé, suivant la mode de l'ancien régime. « A la lan-

terne! » criait-on de toutes parts, « à la lanterne, l'aristocrate! » On se disposait à l'y accrocher, lorsque Marat perça la foule, en disant : « Qu'allez-vous faire d'un aristocrate aussi méprisable? Je le connais. » Il le saisit, et, lui donnant un coup de pied au derrière : « Voilà, dit-il, une leçon qui le corrigera. » Le peuple battit des mains, et l'aristocrate se sauva à toutes jambes.

La mort même de Marat, ont dit ses défenseurs, n'a tenu qu'à un mouvement de générosité. Charlotte Corday se présenta chez lui et elle demanda à lui parler. On lui répond qu'il est dans son bain et malade. Elle lui fait dire qu'une dame malheureuse vient réclamer sa protection et son humanité. C'est sur ces paroles rendues à Marat qu'il ordonna qu'elle fût admise. « Le malheur, citoyenne, lui dit-il en la voyant, a des droits que je n'ai jamais méconnus : asseyez-vous. » C'est alors que Charlotte Corday tira son poignard et acheva celui qui serait peut-être, quelques jours plus tard, mort de maladie. Quelle série d'événemens bien différens, si elle avait accordé la préférence à Robespierre!...

Marat donnait aux pauvres tout ce qu'il possédait : il est mort insolvable, ayant épuisé tous les bénéfices provenant de ses ouvrages et de ses journaux politiques, qui avaient eu beaucoup de vogue. J'ai peine à me rendre compte qu'un homme qui a montré parfois des actes et même des élans de sensibilité, ait débité des discours et tracé des pages qui feront à jamais frémir les siècles.

Au surplus, puisqu'une ressemblance très réelle de Bonaparte avec Marat vient de me reporter un moment sur celui-ci avec quelques détails, la suite des événemens pourra mettre le lecteur à même de continuer le parallèle ; et s'il est d'abord constant que la férocité de Marat, plus violente ou expressive, a été moins personnelle et plus désintéressée que celle de Bonaparte, on pourra juger par les faits, et leur ensemble récapitulé, lequel des deux personnages en intensité et en quantité numérique aura été le plus coupable envers l'humanité et le plus funeste à la société et à la liberté.

Ma prédilection pour Bonaparte fit taire ses ennemis. Cependant le Comité de salut public, appréciant la justesse de nos réflexions sur l'incapacité de Carteaux et de Doppet, les remplaça tous les deux par le général Dugommier. Bonaparte se trouvait présent à l'arrivée du nouveau général en chef, au moment où il venait prendre le commandement militaire. Éminemment capable, non moins loyal et généreux que brave, Dugommier accorda de suite la plus grande confiance à celui qu'il appelait, et qui s'honorait lui-même de son nom : « Mon petit protégé. » Bonaparte

ne tarda pas à en abuser ; il prit bientôt un ton absolu et décisif qui déplut au général en chef. Dugommier avait une réputation et un caractère qu'on ne dominait pas : ses plans étaient à lui, et des conseils trop officieux n'y changeaient rien. Bonaparte commandait l'artillerie provisoirement, par l'absence du général Léblé (*sic*) et celle du commandant Donmartin, qu'une blessure grave avait forcé de se retirer sur Marseille. Ce n'était pas assez pour lui de ce commandement important, il fallait qu'il se mêlât de tout et de tout le monde. Impatienté de ses observations et de ses insinuations, tour à tour adulatrices et violentes, Dugommier invita Bonaparte à rester dans la sphère de son commandement : il le lui ordonna d'un ton ferme et qui ne permettait pas de répliquer.

II

Les désordres avaient cessé devant le nouveau général en chef. Déjà il avait ordonné toutes les dispositions défensives ; ensuite, dans un conseil de guerre, il nous lut son plan d'attaque, qui fut unanimement adopté. Mes collègues restèrent auprès du chef. J'allai prendre mon poste à la division de gauche, commandée par Lapoype.

L'armée assiégeante de Toulon ne dépassait pas vingt-cinq mille hommes : l'ennemi en opposait trente mille. Les Espagnols et les Anglais, principaux maîtres de cette ville, avaient réparé les forts et établi de nouvelles batteries ; celle de Malbousquet était maîtresse de toute la plaine. Dugommier répara la faute de nos artilleurs, qui nous laissaient ce désavantage. Dans une nuit, sur le haut d'un rocher, il construisit la terrible batterie de la Convention, qui domina l'ennemi.

Plusieurs sorties avaient été repoussées ; et le général O'Hara, poursuivi et enveloppé par nos grenadiers, était tombé en notre pouvoir. Enfin, le jour convenu, le 18 décembre, Toulon fut attaqué sur tous les points ; le combat fut sanglant. Dugommier s'empara de toutes les redoutes et des retranchemens élevés par l'ennemi : il le délogea aussi des positions formidables de Balaguier et de l'Aiguillette, dont il s'était emparé par la négligence de Bonaparte à perfectionner les moyens de défense en cet endroit, où il aurait dû placer de la grosse artillerie ; et, devenu maître de ces postes importans, Dugommier ordonna à Bonaparte d'en prendre possession. Celui-ci exécuta ce mouvement avec une lenteur qui facilita aux assiégés l'évacuation de Toulon, qui eut lieu le 19 décembre. Avant de se retirer, quand l'ennemi jugea ne pouvoir plus se maintenir dans la ville, il incendia les vaisseaux

stationnés dans le port, prit ceux qui étaient armés et que commandait Trogoff, embarqua ses troupes et une partie des insurgés, mit sous voile et sortit du port ainsi que de la rade, sans éprouver de grands dommages. L'incendie de nos vaisseaux et de quelques-uns de nos établissemens maritimes fut arrêté par les employés de l'arsenal, et plus particulièrement par les forçats, qui firent des prodiges pour éteindre ces flammes allumées par les Anglais. C'est parce que, dans le récit des faits, nous avions cru ne pouvoir refuser à ces malheureux la justice qui leur revenait dans cette circonstance, qu'on a dit que nous les avions proclamés « les seuls honnêtes gens de la ville de Toulon. »

Pendant que Dugommier battait l'ennemi sur la droite, Lapoype et moi nous attaquions avec succès le fort Pharon (Faron), qu'on réputait imprenable. Masséna, que j'avais appelé de l'armée d'Italie, était avec nous. J'étais d'avis qu'on investît la place pendant la nuit; mais la marche fut si lente, que nous n'abordâmes les parapets du fort qu'au grand jour. Un feu croisé de boulets, de mitraille et de balles renversa nos premiers rangs: nos troupes reculèrent, se dispersèrent et se réunirent au bas de la montagne. Je connaissais le pays: de concert avec le général Lapoype, qui approuva mes dispositions, j'envoyai l'adjudant général Micas, à la tête d'un détachement, avec ordre de s'emparer du pic de la montagne que je lui désignai, en suivant la route indiquée. Muni de quelques pièces de petit calibre, qu'on tira par le moyen de cordages, Micas, avec autant de célérité que de courage, parvint au passage escarpé du pas de la Masque, extermina les Espagnols qui le gardaient, et s'établit avec ses canons au pied de la montagne, derrière quelques murs à demi éboulés. De là il plongeait sur le fort Pharon. Dès que Micas eut commencé sa canonnade, qu'il soutint vivement, Lapoype et moi, nous redoublâmes la nôtre. J'avais donné mes ordres et je marchais sur Pharon, lorsqu'un des capitaines de la troupe que je conduisais, et qui était fort près de moi, tomba mort à mes pieds et tout couvert de sang; ce sang rejaillit sur mes habits. Je ne le croyais que blessé, et je me précipitais sur lui pour le relever et le secourir, quand les soldats qui nous environnaient s'imaginèrent que c'était moi-même qui me trouvais frappé, et l'un d'eux criait avec désespoir: « Le représentant du peuple est mort! » Je tirai aussitôt mon sabre, menaçant celui qui proférait ce cri et tous ceux qui l'auraient répété, et qui auraient porté la crainte dans l'armée en même temps qu'ils auraient averti l'ennemi. « Non, mes camarades, leur dis-je avec véhémence; je marche encore à votre tête: nous allons triompher ensemble! En avant, mes amis! »

L'ennemi, assailli de toutes parts, sortit du fort, dont nous nous emparâmes à l'instant, et se retira à la hâte. Toutes ses positions inférieures furent écrasées par notre feu, qui les dominait. Ainsi Toulon et le fort la Malgue, où portaient quelques-uns de nos boulets. Vaincue à droite par Dugommier, vaincue à gauche par Lapoype, l'armée ennemie opéra sa retraite. La nôtre brisa les portes de la ville insurgée. Nous entrâmes dans Toulon. Les troupes de marine, qui avaient refusé d'ouvrir, étaient rangées en bataille sur la place; elles furent cernées, et mirent bas les armes. Nous rendîmes compte au Comité de salut public que l'armée de la République était entrée dans Toulon le 29 frimaire. Sur le rapport du Comité, la Convention nationale décréta que l'armée dirigée sur Toulon avait bien mérité de la patrie; que le nom de Toulon serait remplacé par celui de *Port-de-la-Montagne;* et que les maisons de l'intérieur de cette ville seraient rasées. Cette mesure nous parut si grave qu'elle ne fut exécutée que sur des maisons où se réunissaient les comités rebelles. La Convention ordonnait aussi la punition des traîtres. Les chefs des troupes marines nous étaient dénoncés comme auteurs de tous les malheurs de cette contrée de la France. Les représentans du peuple, d'accord avec les généraux, crurent ne pouvoir se dispenser d'obéir, au moins en partie, aux volontés de la Convention et du Comité de salut public, et, tous réunis pour reconnaître la nécessité des mesures de rigueur, on décida l'établissement d'un nombreux et grand jury. Ceux des chefs militaires et civils qui furent convaincus d'avoir participé à la rébellion et à la tradition de Toulon aux ennemis furent condamnés, suivant l'exemple qu'ils en avaient donné les premiers, lorsque, maîtres de Toulon et soutenus par les coalisés qu'ils y avaient introduits, ils avaient, au nom de Louis XVII, arrêté, condamné et exécuté tant de malheureux patriotes.

Au moment de la prise de Toulon, et alors que nous entrions en vainqueurs, je marchais environné de tous ceux qui ne demandaient que justice et vengeance et qui s'applaudissaient du triomphe que nous venions de remporter. Éloigné d'eux avec un sentiment pénible, je ne pus retenir un soupir : « Faut-il, m'écriai-je avec désespoir, que mon oncle se trouve parmi ceux que mon devoir m'impose de frapper, et que mes compagnons d'armes désignent comme des victimes qu'on doit sacrifier au salut public! » Mes larmes furent aperçues, mais elles me furent pardonnées par ceux à qui la colère la plus légitime ne pouvait faire prendre ces larmes pour une trahison. Ils me rendirent la justice de reconnaître que si j'avais un cœur de parent, les lois

sacrées de la patrie ne pouvaient être méconnues. Mon oncle, Auguste Barras, dont les opinions paraissaient suspectes alors, ne se trouva pas heureusement dans la ville rebelle. Mme Lapoype, qui avait si généreusement favorisé l'évasion de nos secrétaires des cachots de Toulon, n'avait pu les suivre quand ils s'échappèrent de la ville. Lors du siège, la première bombe qui fut tirée tomba dans sa chambre, et son mari commandait une division de l'armée assiégeante ! Mme Lapoype fut miraculeusement sauvée.

La perte des ennemis fut évaluée à dix mille hommes. Nous prîmes plusieurs arrêtés pour rétablir l'ordre, et l'on fit cesser tout pillage, suite malheureuse d'une pareille catastrophe. C'étaient les sectionnaires eux-mêmes, premiers auteurs de tant de malheurs, qui étaient les premiers pillards. Les effets laissés par les rebelles et les ennemis furent évalués à deux millions. Un million fut affecté en indemnité à l'armée.

Tout ce que je viens de retracer établit assez la trahison et les massacres commis par la classe des privilégiés d'une ville dont la classe populaire fut toujours dévouée à la République. L'armée assiégeante fut bien loin d'exercer dans sa victoire les vengeances que la malveillance lui attribua. On voit que l'exécution des ordres plus que rigoureux des comités de gouvernement fut suspendue et ajournée.

Saliceti, Moltedo et Ricord restèrent à Toulon; ils furent ensuite remplacés par d'autres députés. Ceux-ci amenèrent avec eux des hommes déconsidérés qui facilitèrent de nouvelles réactions. Ces réactions du Midi sont de celles dont on ne peut assigner la fin. Commencées à Avignon, à Marseille, à Toulon, dans tous les pays circonvoisins, avant 1793, elles se prolongeront à des époques bien avancées, sous la Convention, sous le Directoire. Croirons-nous qu'elles aient jamais été éteintes, lorsque le ci-devant comtat d'Avignon deviendra, en 1815, le nouveau théâtre d'un des plus épouvantables crimes qui aient été commis de mémoire d'homme, l'assassinat du maréchal Brune, que ses bourreaux ont eu l'impudente férocité de travestir en un suicide? Cette invention n'a aucun exemple pareil dans l'histoire : elle est toute moderne!

La reprise de Toulon vient sans doute de prendre sa place dans l'histoire, parmi les grands faits d'armes qu'elle conservera. Sa gloire ne risque point d'être effacée par ce qu'il est réservé aux armées de la République de conquérir bientôt. Quelque brillans que puissent être des triomphes postérieurs, ils ne peuvent obscurcir, encore moins effacer, ceux qui les ont précédés. Celui dont je parle a le mérite incontestable d'être l'un des premiers

obtenus par les armées républicaines : elles commençaient à prouver que rien ne serait impossible à la valeur française. La route de l'audace fut alors frayée. Je craindrais de paraître abonder dans une cause personnelle si j'exprimais l'enthousiasme que réveille encore en moi ce souvenir de mes premières années. Sans doute je ne vois pas pourquoi je me séparerais de l'honneur qui peut m'en revenir pour ma part; j'y ai coopéré de tous mes efforts, de très bon cœur et non sans quelque succès; mais le vainqueur des coalisés de Toulon, le véritable « preneur » de la ville, si l'on peut ainsi dire, ce n'est pas un autre que le général Dugommier, c'est à Dugommier qu'en appartient l'immortel trophée!

La prise du général O'Hara, attribuée à Bonaparte, le vaisseau anglais qu'il aurait coulé bas, le plan de campagne auquel il aurait participé, sont autant d'assertions fausses, imaginées par celui qui en a imaginé bien d'autres, répétées par ses flatteurs le jour où il a eu de l'argent pour les payer. Bonaparte donna quelques preuves de son talent militaire qui commençait à se développer, mais il n'agit que secondairement dans cette circonstance. Je le répète, le véritable « preneur » de Toulon, c'est Dugommier.

Les troupes de l'armée sous Toulon furent de suite distribuées aux armées d'Italie et des Pyrénées. Dumerbion prit le commandement de la première, Dugommier fut envoyé à la tête de celle des Pyrénées, où il devait être tué après plusieurs combats glorieux qui décidèrent la paix avec l'Espagne. Quant à Bonaparte, après le siège de Toulon, il fut nommé général de brigade, avec ordre de se rendre à l'armée d'Italie, sous les ordres du général Dumerbion: ce fut là qu'il se lia, par la protection d'Arena, avec Robespierre jeune, Ricord et sa femme, devenus depuis ses protecteurs. Dès la première armée d'Italie, où n'étant encore qu'officier très subalterne il avait déjà le désir et le système d'arriver par tous les moyens, Bonaparte, croyant que celui des femmes était puissant, faisait assidûment la cour à la femme de Ricord, qu'il savait avoir beaucoup d'empire sur Robespierre jeune, collègue de ce député. Il poursuivait Mme Ricord de tous les égards, lui remassant ses gants, son éventail, lui tenant, quand elle montait à cheval, la bride et l'étrier avec un profond respect, l'accompagnant dans ses promenades à pied, le chapeau à la main, paraissant trembler sans cesse qu'il ne lui arrivât quelque accident.

Avant le départ des généraux et des représentans du peuple qui avaient reconquis Toulon, lorsque les exécutions militaires auxquelles il avait été impossible de se soustraire n'étaient pas encore terminées, d'après le vœu des Toulonnais républicains,

peuple et fonctionnaires, les comités révolutionnaires, qui avaient remplacé les comités royalistes, voulurent nous donner un repas d'amitié et de fraternité. Une table de cent couverts était dressée, autour de laquelle étaient rangés un bon nombre de patriotes qui justifiaient tout à fait le titre de « sans-culottes » dont on était alors paré, tant ils étaient déguenillés. Parmi les représentans du peuple était déjà assis Fréron, et parmi les militaires le jeune capitaine dont j'avais remarqué et apprécié le caractère et l'activité avant le siège. Il était aussi déguenillé et remarquable par son sans-culottisme qu'il m'avait paru l'être par ses dispositions précoces dans l'art de la guerre. On m'avait fait l'honneur de m'attendre, et lorsque j'arrivai, je trouvai ma place vacante, en signe de distinction. J'avouerai que, malgré toutes mes bonnes dispositions pour rendre justice aux hommes du peuple qui avaient tant mérité dans ce grand combat de la liberté, je fus surpris de la composition de ce repas, dont la plus franche nature faisait un peu trop les frais. Je crus devoir à notre caractère de représentans du peuple de penser et de dire que peut-être, en fraternisant tout à fait de cœur avec nos concitoyens, nous devions dîner un peu plus de côté, c'est-à-dire nous faire placer, à un autre étage, une table où nous pussions encore nous occuper des affaires de la République sans être dérangés et distraits par la cohue. Je me voyais salué fort respectueusement par le jeune capitaine, qui, tout prêt qu'il était à dîner avec les sans-culottes, me témoignait par son regard et ses politesses, qui ressemblaient à des génuflexions, le désir de venir avec les représentans du peuple et de jouir déjà d'un privilège. Je lui dis : « Capitaine, tu viendras dîner avec les représentans. » Bonaparte, me remerciant, me montrait ses coudes percés, qui lui donnaient l'inquiétude de n'être pas présentable à notre couvert. Quoique nous fussions alors très peu occupés de toilette, il était difficile cependant de ne pas convenir que le capitaine aurait pu avoir un habit plus propre. « Va te changer, lui dis-je, au magasin militaire : j'en donne l'ordre au commissaire des guerres » ; ce qui fut exécuté. Bonaparte reparut l'instant d'après avec un habit complet, équipé à neuf des pieds à la tête, se tenant à la distance la plus respectueuse des représentans du peuple, et, toujours le chapeau à la main, il le portait aussi bas que son bras pouvait descendre. Le dîner se passa comme alors : beaucoup de patriotisme, une conversation très ardente, dans laquelle Bonaparte se mêlait par intervalles avec la plus grande vivacité; mais, commençant déjà le double rôle qui était dans son caractère, il trouvait le temps d'alterner entre le repas des représentans du peuple, dont il était

si heureux et si fier, et celui des sans-culottes, rangés dans l'autre salle, auxquels il allait comme offrir des regrets de n'être point avec eux, et faire les coquetteries italiennes dont on peut entrevoir ici le prélude, et dont la suite fera probablement connaître bien d'autres détails.

Le rôle de Bonaparte à Toulon se résume donc, selon Barras, en trois fautes militaires commises. Étranger à la conception du plan, dont tout l'honneur est attribué au général en chef, Bonaparte est resté étranger même à l'exécution de ce plan, ou n'y a participé que pour compromettre maladroitement une combinaison dont la réussite, assurée sans cette « bêtise (1) », eût rendu plus décisif le triomphe de l'armée conventionnelle. Tout ce qu'accorde Barras à Bonaparte, c'est d'avoir donné « quelques preuves de son talent militaire qui commençait à se développer, » d'avoir montré des « dispositions précoces dans l'art de la guerre. » Un officier assez bien doué, en somme, actif et de quelque intelligence, mais qui n'a agi que « secondairement » dans cette circonstance. Le véritable « preneur » de Toulon, c'est Dugommier.

Il ne peut être question d'aborder ici avec les développemens qu'elle comporte la discussion de cette thèse (2). Je me contenterai donc de rappeler que l'héroïque et loyal soldat à qui Barras attribue la prise de Toulon, Dugommier lui-même, a rendu à Bonaparte ce qui lui appartient. Lors du conseil de guerre qui fut tenu le 25 novembre, neuf jours après son arrivée à l'armée, le nouveau général en chef déclara « qu'il ne croyait pas pouvoir offrir de plan d'attaque plus lumineux, plus exécutable, que celui qui lui avait été présenté par le chef de bataillon commandant l'artillerie; qu'ayant suivi les idées de ce plan, il venait, de son côté, d'en rédiger un lui-même à la hâte; et ce plan, dont il se plaisait à rendre tout l'honneur à son premier auteur, Dugommier le soumit au conseil (3). »

Arrivé pour ainsi dire de la veille à l'armée de Toulon, comment Dugommier aurait-il eu le temps de mûrir, de dresser un plan? L'honneur est assez grand pour lui d'avoir compris du premier coup le mérite de l'idée d'un autre et, après l'avoir adoptée sans hésitation, de l'avoir en outre exécutée avec une indomptable vigueur. Jetez les yeux sur ce plan de Dugommier (4):

(1) Note autographe de Barras : « Aucun vaisseau de guerre anglais ne fut coulé à Toulon, par la bêtise de Bonaparte. » (*Papiers* de M. de Saint-Albin.)

(2) On trouvera cette discussion dans une étude consacrée au *Rôle de Bonaparte au siège de Toulon*. Voir la préface du tome Ier des *Mémoires* de Barras, p. LII à LXXIX.

(3) *Vie de Dugommier*, composée en 1799 par A. Rousselin de Saint-Albin, encore inédite, sauf un fragment — précisément relatif au siège de Toulon — publié par le fils de l'auteur parmi les *Documens relatifs à la Révolution française*, extraits des œuvres inédites de A. Rousselin de Saint-Albin, Paris, Dentu, 1873, 1 vol. in-8°. Le passage que je cite est extrait du manuscrit même de M. de Saint-Albin, dont le texte n'a pas toujours été scrupuleusement reproduit dans la publication ci-dessus mentionnée. Composée sur de nombreux documens authentiques rassemblés à cet effet par M. de Saint-Albin lorsqu'il remplissait, en 1798, au ministère de la Guerre, les fonctions de secrétaire général de Bernadotte, cette *Vie de Dugommier* présente un véritable intérêt historique.

(4) *Observations sur le siège de Toulon*, manuscrit de huit pages, signé Dugommier et suivi d'un plan d'attaque. (*Archives de la Guerre*, correspondance militaire, armée de Toulon, décembre 1793.)

certaines phrases sont d'une allure si étrangement napoléonienne, qu o peut se demander si ce ne serait pas, d'aventure, Bonaparte lui-même qui les aurait rédigées pour son chef. « Le succès d'une entreprise quelconque dépend *du calcul exact des moyens* que l'on y emploie, de *leurs justes proportions* et de *leurs rapports respectifs.* » Voilà une formule qui sort d'un cerveau de mathématicien. « *Les vaisseaux sont les remparts maritimes de la ville de Toulon.* Si nous les forçons de s'éloigner, elle perd son principal appui. » Image vive et raisonnement serré : n'est-ce point là encore une des caractéristiques de la « manière » de Napoléon? « L'attitude de l'ennemi après l'événement, celle de notre armée, *enfin les circonstances, qu'il faut toujours consulter à la guerre, régleront notre conduite ultérieure.* » Quiconque a eu, si peu que ce soit, commerce avec la pensée de Napoléon, conviendra que cette phrase-là porte indubitablement la marque de l'homme de guerre avisé dont la stratégie fut toujours aussi souple que sa politique, hélas! se montrait inflexible.

Dans sa relation des attaques de Toulon, Marescot fait une remarque importante. Au conseil de guerre du 25 novembre « le général en chef lut un projet d'attaque qui fut suivi d'un autre plan prescrit par le Comité de salut public. *Ces deux plans différaient fort peu l'un de l'autre.* » Comment auraient-ils différé, puisqu'ils avaient une origine commune, le plan de Bonaparte (1), expédié à Paris au ministre de la Guerre, approuvé par le Comité (2) et communiqué évidemment par le jeune commandant de l'artillerie à son général en chef, dès l'arrivée de Dugommier à l'armée de Toulon?

Ainsi, de quelque côté que l'on se tourne, c'est toujours la pensée de Bonaparte qu'on trouve comme inspiratrice du plan dont l'exécution rendit les armées de la Convention maîtresses de Toulon. Cette pensée est si puissante, que tous ceux qui se sont trouvés en contact avec elle en demeurent imprégnés.

Comme s'il avait prévu le plaisir que cette déclaration causera sans doute à M. le colonel Iung, qui, dans *Bonaparte et son temps*, a soutenu précisément la même thèse (3), Barras affirme que Bonaparte n'a contribué en quoi que ce soit à la reddition de la place. Les documens lui répondent, et voici ce qu'ils disent clairement :

1° Bonaparte a vu le premier où étaient les clefs de la ville;

2° Il a préparé seul les moyens d'aller les prendre là où il avait dit qu'elles étaient;

3° Avec ses compagnons et ses chefs il est allé les chercher à cet endroit, dès longtemps désigné par lui. Et comme elles y étaient en effet, Toulon fut pris.

Telle est, brièvement et exactement résumée, l'histoire du siège de Toulon en 1793; tel, le caractère du rôle que Bonaparte a joué à ce siège.

(1) *Archives de la section technique du Génie*, au ministère de la Guerre. Projet d'attaque de Toulon, adressé au ministre par Bonaparte le 24 brumaire an II. Publié dans la *Correspondance de Napoléon*, 14 novembre 1793, n° 4.

(2) « Une note d'un membre du Comité de salut public d'alors nous apprend... que le Comité de salut public... *fut si content des vues du jeune officier d'artillerie*, qu'il le nomma chef de brigade et pressentit son génie. » (*Vie de Dugommier*, par A. Rousselin de Saint-Albin, fragment publié dans les *Documens relatifs à la Révolution française*, par H. de Saint-Albin, p. 242.)

(3) Voir *Bonaparte et son temps*, par le lieutenant-colonel Th. Iung, II, p. 386 à 395.

En d'autres termes, il fut celui qui veille quand les autres se reposent, celui qui agit tandis qu'on délibère et qu'on bavarde. Il fut la pensée de cette héroïque armée, — la pensée obstinément fixée sur la ville rebelle que la République avait commandé de réduire, — l'œil toujours ouvert de la Patrie en danger sur la trahison scélérate qu'il fallait châtier.

J'aime à me le représenter, au bord de la mer, fouillant de son regard d'aigle la rade où se balancent les vaisseaux anglais, les vaisseaux maudits qu'il rencontre dès son premier pas, qu'il rencontrera toujours, jusqu'à la fin! — ou bien encore, le soir, contemplant la lune qui, comme un boulet rouge échappé de ses batteries, monte en parabole dans le ciel, éclairant les profils menaçans du fort Mulgrave, du « volcan inaccessible » dont parle Dugommier dans son admirable rapport sur la prise de Toulon (1). Telle la clarté de l'astre remplit l'espace, telle la gloire de son nom remplira bientôt l'univers. Quels rêves sublimes devaient hanter sa pensée, orageuse et profonde comme le flot qui venait mourir à ses pieds!

Barras a compté les trous qui perçaient son habit; mais le cœur qui battait sous cet habit troué, comment Barras l'aurait-il deviné et compris? Défense à ce qui est petit de mesurer ce qui est grand!

Musset-Pathay a mieux vu et son jugement mérite d'être retenu. Bonaparte, dit-il, « fut l'âme du siège de Toulon (2) ». Une âme, oui, c'est bien cela qu'il était déjà, et qu'il fut toujours; l'âme la plus forte, la plus véritablement et magnifiquement souveraine qui ait jamais été. Et si elle fut telle, c'est que, outre les dons les plus éclatans de l'intelligence, elle avait reçu de Dieu ce qui les féconde, ce qui fait produire au génie même des fruits qu'il ne donnerait pas sans cela : la volonté, l'énergie, la constance, la trempe du caractère en un mot. Il n'est pas mauvais de rappeler que, si cet homme a été si grand, c'est parce qu'il a porté au suprême degré de puissance cette force morale sans laquelle nations ou individus ne sont plus que des apparences de peuples, des simulacres d'hommes, — un je ne sais quoi sans ressort, qui tombe à terre dès qu'on le touche.

Ainsi conçue, l'admiration pour Napoléon n'est pas un fétichisme puéril. C'est un acte de foi en la royauté de l'esprit, en sa haute prééminence sur tout ce qui ne relève pas de lui. J'ose espérer qu'on me fera l'honneur de croire que ces raisons d'ordre philosophique ne sont pas étrangères aux sentimens que j'ai voués à la mémoire de l'Empereur. Si quelqu'un insinuait nonobstant, ainsi qu'il arrivera sans doute, que l'âme d'un « grognard » revit en moi, je répondrai que je suis sensible à l'honneur qu'on me fait, mais que je ne m'en crois pas tout à fait digne.

Certes, je suis reconnaissant à l'Empereur de nous avoir gagné beaucoup de batailles. Peut-être de bons esprits jugeront-ils comme moi que nous n'avons pas le droit, à cette heure de notre histoire, de nous montrer par trop détachés sur ce point. Mais je lui sais gré bien plus encore de nous avoir légué le plus bel exemplaire qui soit de l'instrument moral avec lequel on les gagne. J'estime, en effet, que plus la conception matérialiste prévaudra même dans le noble art de la guerre; plus la guerre deviendra *scientifique*, comme on dit; plus sa préparation sera fondée sur les seuls moyens de la force matérielle; plus le nombre, qui règne déjà dans la politique, sera considéré, là aussi, comme la raison dernière et le suprême recours : plus aussi

(1) *Archives de la Guerre*, lettre de Dugommier au président de la Convention, du 6 nivôse an II et rapport accompagnant cette lettre.

(2) *Relations des principaux sièges faits ou soutenus en Europe par les armées françaises, depuis 1792;* Paris, 1806, 1 vol. in-4° de texte et un atlas.

l'esprit se vengera des dédains qu'on lui témoigne, si l'on commet la faute de ne plus croire à sa vertu souveraine, de ne pas s'adresser à lui, qui seul pourtant peut opérer le miracle de changer en armée l'immense et flasque multitude de nos soldats. Qu'une armée soit une âme, — âme multiple et une, ardente et vibrante, irrésistible quand certains souffles passent sur elle et la soulèvent : c'est là un enseignement spiritualiste qui découle avec assez d'évidence, il me semble, de l'histoire de Napoléon, comme de celle aussi de la Révolution.

En 1812, la Grande Armée est détruite. On le croit du moins : et l'Europe, délivrée du cauchemar de cette héroïque geôlière qui la tenait aux fers, tressaille d'espérance. Erreur! Le désastre a épargné le cerveau brûlant d'où la Grande Armée est sortie comme une lave. La Grande Armée, c'est la pensée, c'est l'âme, — il me faut bien revenir toujours à ce mot, — l'âme de Napoléon, et Napoléon n'est pas mort. Il revient, il rapporte une étincelle du feu sacré qui embrasait les légions invincibles que la morne Russie lui a prises. Et cette étincelle suffit. Mise au cœur des conscrits de 1813, elle fait de ces enfans des héros. Du tombeau glacé où gît la Grande Armée, surgit soudain une autre Grande Armée, sublime comme l'ancienne. Le brasier qu'on croyait éteint, — et qui ne l'était pas, puisque Napoléon, principe de cette flamme, vivait encore, — se ranime et flambe de nouveau. Et la coalition terrifiée se demande, à Lützen, à Bautzen et à Dresde, si ce ne sont pas les soldats d'Austerlitz et d'Iéna qu'elle retrouve devant elle.

Avec ce seul mot : la Patrie en danger, la Révolution avait accompli déjà des prodiges de même ordre et non moins étonnans que celui-là. La Patrie en danger! Mot magique qui volait sur les ailes de *la Marseillaise*, — glaive flamboyant que les quatorze armées de la République portaient devant elles, et à l'approche duquel les armées ennemies fondaient comme la neige au soleil!

Et si l'on me demande maintenant pourquoi j'aime, pourquoi j'admire la Révolution et Napoléon, — j'espère qu'aucun esprit assez court ne se rencontrera pour être surpris de me voir associer dans un même culte cette grande chose et ce grand homme, — je répondrai simplement qu'entre autres raisons que j'ai de les admirer et de les aimer, il y a celle-ci : que la Révolution et Napoléon ont rendu à une doctrine philosophique qui m'est chère le service de prouver par d'immortels exemples la toute-puissance, aujourd'hui méconnue, de l'idée.

George Duruy.

LA MORALITÉ

DE LA

DOCTRINE ÉVOLUTIVE

Il ne saurait évidemment y avoir de morale sans obligation ni sanction ; — et c'est pourquoi rien ne serait plus vain, ou plus fallacieux, que de vouloir tirer une morale de la science en général, ou de la « doctrine évolutive » en particulier. Nous ne l'essaierons donc point dans les pages qui suivent. Mais, comme les savans eux-mêmes ne raisonnent pas toujours parfaitement juste, j'ai pensé qu'il pourrait être utile de retourner contre les plus affirmatifs d'entre eux les conclusions de leur propre science, ou, si l'on veut, de ruiner, au nom de leur science même, la prétendue philosophie qu'ils s'efforcent aujourd'hui d'en déduire. « Nous lisons dans l'histoire sainte que le roi de Samarie ayant voulu bâtir une place forte qui tenait en crainte et en alarmes toutes les villes du roi de Judée, ce prince assembla son peuple, et fit un tel effort contre l'ennemi que non seulement il ruina cette forteresse, mais qu'il en fit servir les matériaux pour construire deux grandes citadelles par lesquelles il fortifia sa frontière... » C'est le début superbe et hardi du second sermon de Bossuet *sur la Providence*, et, — n'étant pas de ceux qui ornent leurs discours de comparaisons superflues, — l'orateur continue en ces termes : « Je médite aujourd'hui, messieurs, quelque chose de semblable, et dans cet exercice pacifique je me propose l'exemple de cette entreprise militaire. » Imitons-le à notre tour : et, de toutes les philosophies qui s'autorisent de la science, puisque l'*évolutionnisme* est sans doute « la plus avancée », montrons que la véritable

interprétation de la doctrine peut différer de celle que beaucoup de nos savans en donnent; qu'il y a quelque moyen de réduire ses enseignemens aux leçons de l'éternelle morale; et qu'il ne faut enfin pour cela que l'éclairer elle-même d'une lumière qui, précisément, ne soit pas « le flambeau de la science ».

I

C'est ainsi qu'en premier lieu, si nous savons l'entendre, la « théorie de la descendance, » — qui est comme le fort inexpugnable, et en tout cas l'idée maîtresse de la doctrine évolutive, — a discrédité pour longtemps la dangereuse hypothèse de la « bonté naturelle de l'homme ». Naïve, ou même niaise autant que dangereuse, l'hypothèse a-t-elle peut-être inspiré jadis la philosophie des Romains et des Grecs? C'est donc alors pour cela qu'ils sont morts, et de cela! Mais, sans approfondir ce point d'érudition, toujours est-il que, dans l'histoire de la pensée moderne, l'illusion de la « bonté naturelle de l'homme » ne date que de l'époque de la Renaissance, et la fortune qu'elle a faite que de la fin du XVIIIe siècle. C'est Diderot qui en a donné l'expression la plus simple, et la plus cynique, dans ce *Supplément au voyage de Bougainville*, dont je ne puis reproduire ici qu'un trop court, mais assez éloquent passage : « Si vous vous proposez d'être le tyran de l'homme, — y lisons-nous en propres termes, — civilisez-le; empoisonnez-le de votre mieux d'une morale contraire à la nature; faites-lui des entraves de toute espèce; embarrassez ses mouvemens de mille obstacles; attachez-lui des fantômes qui l'effraient; éternisez la guerre dans la caverne, *et que l'homme naturel y soit enchaîné sous les pieds de l'homme moral.* » Mais, au contraire, « le voulez-vous heureux et libre? ne vous mêlez pas de ses affaires... et demeurez à jamais convaincu que ce n'est pas pour vous, mais pour eux, que ces sages législateurs vous ont pétri et maniéré comme vous l'êtes. *J'en appelle à toutes les institutions politiques, civiles, religieuses...* Méfiez-vous de celui qui veut mettre de l'ordre. *Ordonner, c'est toujours se rendre maître des autres en les gênant* (1). » Et je n'ignore pas que le *Supplément au voyage de Bougainville* n'a paru qu'en 1796, mais les idées que Diderot y exprime ne s'en retrouvent pas moins dans les écrits de Bernardin de Saint-Pierre ou de Condorcet. Les Danton, les Desmoulins, les Hébert, les Chaumette les ont certainement partagées! Elles ont constitué le legs « sociologique » du XVIIIe siècle

(1) *Œuvres complètes de Diderot*, édition Assézat et Maurice Tourneux, t. II, p. 246-247.

à ses héritiers. Et, de même qu'elles sont au fond de nos lois révolutionnaires, ce sont bien elles que l'on retrouve à la source première de nos utopies socialistes.

A la vérité, je ne crois pas que personne osât de nos jours les soutenir publiquement. Les excès de la Révolution, les guerres de l'Empire, cinquante et quelques années d'agitations politiques nous ont ramenés, depuis Diderot, à une vue plus juste, ou moins optimiste de l'humanité. Les grands écrivains catholiques du commencement du siècle, Bonald, Lamennais, — le Lamennais de l'*Essai sur l'Indifférence*, — Joseph de Maistre, y ont contribué pour leur part, ce dernier surtout, dont on oublie trop souvent qu'il nous a laissé, — dans ses *Soirées de Saint-Pétersbourg*, — le plus beau tableau qu'il y ait de la « concurrence vitale » (1) et le plus dramatique. D'autres ensuite sont venus, Taine par exemple, et même Renan, qui, dans leurs *Origines de la France contemporaine*, ou dans l'*Histoire d'Israël*, pour nous montrer « l'homme de la nature » dans la vérité de son attitude, n'ont eu qu'à s'approprier les derniers résultats de l'anthropologie préhistorique (2). Mais ces résultats n'ont eux-mêmes été rendus possibles que par « la théorie de la descendance, » et c'est bien elle qui a, comme nous l'allons voir, achevé de ruiner la doctrine de « la bonté naturelle de l'homme. »

Si nous descendons en effet du singe, ou le singe et nous d'un ancêtre commun, et cet ancêtre à son tour de quelque origine d'autant plus « animale » qu'elle est supposée plus lointaine, ne faut-il pas qu'il y ait quelque reste en nous de toutes les formes que nous avons traversées avant de revêtir celle qui est aujourd'hui la nôtre? *Vitium hominis natura pecoris*, a dit saint Augustin : « Ce qui est vice en l'homme est nature en la bête. » Nos mauvais instincts sont en nous l'héritage de nos premiers ancêtres. Mais à quel titre et de quel droit les appelons-nous « mauvais », sinon parce qu'ils nous empêchent de nous dégager entièrement de notre animalité foncière? ou encore, et d'après la « théorie de la descendance », parce que nous ne sommes devenus hommes qu'à mesure, et dans la mesure même où nous avons jadis réussi à les surmonter? C'est pourquoi, tous ceux qui pensent qu'il importe à la morale de s'appuyer sur l'idée de la perversité native de l'homme

(1) *Les Soirées de Saint-Pétersbourg*. Septième entretien.

(2) Comme il se trouvera peut-être quelqu'un pour me demander où Renan a exprimé ses idées sur ce point, on me saura gré de le lui dire sans plus attendre : « Il faut se figurer la primitive humanité comme très méchante. Ce qui caractérisa l'homme pendant des siècles, ce fut la ruse, le raffinement qu'il porta dans la malice, et aussi cette lubricité de singe qui, sans distinction de dates, faisait de toute l'année pour lui un rut perpétuel. » *Histoire d'Israël*, t. I, p. 4.

comme sur son indestructible fondement, n'ont aucune raison de repousser la « théorie de la descendance » ; et, au contraire, ils en ont dix, ils en ont vingt de s'en autoriser. « Les différences de structure entre l'homme et les primates qui s'enrapprochent le plus, — écrivait récemment, dans la dernière édition française de son livre sur *la Place de l'homme dans la nature*, le professeur Huxley, — ces différences ne sont pas plus grandes que celles qui existent entre ces derniers et les autres membres de l'ordre des primates, de telle sorte que, si l'on a des raisons de croire que tous les primates, l'homme excepté, proviennent d'une seule et même souche primitive, il n'y a rien dans la structure de l'homme qui nous autorise à lui assigner une origine différente (1). » C'est ce que nous admettons volontiers, sans hésitation ni réserve. Loin de nous les répugnances d'une ridicule vanité! Oui, nous avons en nous, dans notre sang, et pour ainsi parler, comme au plus profond de nos veines, quelque chose de la brutalité, de la lubricité, de la férocité du gorille ou de l'orang-outang! Apportons-nous d'ailleurs en naissant les semences de quelques vertus? C'est une question! et pour ma part, je serais plutôt tenté de le nier : nos « qualités » nous sont naturelles, santé, beauté, vigueur, adresse; toutes nos « vertus » me paraissent acquises. Mais ce que nous trouvons très certainement en nous, ce sont les germes de tous les vices, — à commencer par ceux que l'on impute à l'iniquité de l'institution sociale; — et qu'y a-t-il de plus naturel, je veux dire de plus explicable, si nous ne sommes que le terme actuel d'une suite infinie d'ancêtres animaux?

C'est ce qu'exprime admirablement le dogme, — ou le mythe, comme on le voudra, si universel et si profond, — du *Péché originel.* On ne s'attend pas que j'entre ici dans l'examen des controverses qu'il a soulevées, et qui ne sont pas plus de ma compétence que de mon sujet. Mais si nous le dépouillons de son enveloppe théologique, et que nous l'inclinions seulement un peu dans le sens protestant, lequel est aussi le sens janséniste, à quoi le dogme se réduit-il? Pour n'y rien mêler de nous-même, c'est Calvin qui va nous le dire. « Le péché originel est une corruption et perversité héréditaire de notre nature, laquelle étant épandue sur toutes les parties de l'âme, nous fait coupables premièrement de l'ire de Dieu, *puis après produit en nous les œuvres que l'Écriture appelle œuvres de la chair*... Par quoi, ceux qui ont défini le péché originel être un défaut de justice originelle... combien qu'en ces paroles ils aient compris toute la substance, toutefois ils n'ont suf-

(1) Th.-H. Huxley, *la Place de l'homme dans la nature*, nouvelle édition; Paris, 1891, J.-B. Baillière, p. 1.

fisamment exprimé la force d'icelui. *Car, notre nature n'est pas seulement vide et destituée de tous biens, mais elle est tellement fertile en toute espèce de mal, qu'elle n'en peut être oisive* (1). » Un véritable évolutionniste, un évolutionniste convaincu ne saurait assurément s'exprimer en termes plus précis ni plus explicites. Oserai-je pourtant avancer qu'il y a mieux encore? Et pourquoi non, si je le crois? La « théorie de la descendance » est venue donner en quelque sorte une base physiologique au dogme du péché originel; et la principale difficulté qui suspendît l'assentiment des incrédules ou de quelques croyans même, c'est vraiment Darwin et Hæckel qui l'ont levée.

Le dogme choquait la raison. Il contrariait l'idée que l'on se formait communément du pouvoir de la liberté. Mais il choquait surtout nos idées de justice; et ce qui paraissait « monstrueux » à de fort honnêtes gens, c'était que nous fussions punis, dès en naissant, d'un crime ou d'une faute que nous n'avions pas été personnellement avertis de ne pas commettre. *Quod admoneri non potest ut caveatur, imputari non potest ut puniatur!* Cependant, au lieu d'adoucir ce que la doctrine avait de dur, on l'avait rendu plus dur encore, et ce qui n'était que difficile à comprendre, il semblait qu'on eût pris une sorte d'âpre et sombre plaisir à nous le rendre inconcevable. « Chose étonnante! — s'écriait Pascal, dans un endroit célèbre des *Pensées*, — chose étonnante que le mystère le plus éloigné de notre connaissance, qui est celui de la transmission du péché, soit une chose sans laquelle nous ne pouvons avoir aucune connaissance de nous-mêmes! Car il n'y a rien qui choque plus notre raison que de dire que le péché du premier homme ait rendu coupables ceux qui, étant le plus éloignés de cette source, semblent incapables d'y participer. Et cependant, sans ce mystère, *le plus incompréhensible de tous*, nous sommes incompréhensibles à nous-mêmes. Le nœud de notre condition prend ses replis et ses tours dans cet abîme, de sorte que l'homme est plus inconcevable sans ce mystère que ce mystère n'est incompréhensible à l'homme! » Voltaire triomphait, sur ces derniers mots, et de s'écrier à son tour : « Quelle étrange explication! l'homme est inconcevable sans un mystère inconcevable!... » En quoi, d'ailleurs, il ne faisait pas attention que, tous les jours, nous « expliquons » ainsi des choses que nous n'entendons guère par des choses que nous n'entendons point : la gravitation par l'*attraction;* les combinaisons des corps par les *affinités chimiques;* les phénomènes de la vie par les *propriétés de la matière*

(1) *Institution chrétienne*, texte français, Édition Baum, Cunitz et Reuss, 1869 Brunswig, t. I, p. 293.

organisée. Mais il n'avait pas non plus complètement tort, en ce sens qu'il raisonnait d'une manière tout à fait « analogue » à la science de son temps. La science du nôtre a en partie éclairci le mystère. Il lui a suffi pour cela de le transposer de l'ordre théologique ou métaphysique dans l'ordre physiologique. Et ce que Pascal déclarait « inconcevable » ou « incompréhensible », la théorie de la descendance en a fondé la recevabilité sur la base même de l'histoire naturelle (1).

Que d'ailleurs l'exégèse orthodoxe, — je dis protestante ou catholique, — ne se reconnaisse pas dans cette interprétation du dogme, c'est pour le moment ce que nous n'avons pas à rechercher. Nous ne faisons ici qu'indiquer un moyen, une « possibilité » d'entente entre le dogme et la science. L'abbé de Broglie écrivait, voilà deux ou trois ans : « Ni l'apparition successive des types, ni leur enchaînement ne sont en opposition avec l'enseignement de l'Église. Bien plus, le transformisme lui-même, sous la forme que lui a donnée Darwin, a droit de cité dans les écoles catholiques (2). » Et longtemps avant l'abbé de Broglie, — dans un essai bien connu sur *les Limites de la sélection naturelle*, — le naturaliste Russel Wallace déclarait expressément que les forces qui peuvent rendre compte de la transformation des espèces étaient incapables d'expliquer le passage de l'animal à l'homme. C'est ce qu'il redisait encore, en 1889, dans son livre sur *le Darwinisme* (3). Mais comme cela ne l'empêchait point de soutenir toujours « la théorie de la descendance, » et même de la fortifier ou de la développer par de nouveaux argumens, c'est tout ce que nous avons ici besoin de retenir. Pour la science contemporaine, l'abîme où « le nœud de notre condition, selon le mot de Pascal, prend ses replis et ses tours, » c'est la complexité de notre arbre généalogique. Ou, en d'autres termes encore, un dogme qui n'avait autrefois de valeur, ou de signification que pour le croyant, en a pris

(1) Voyez sur ce sujet du péché originel : Bossuet, *Élévations sur les mystères*. VII[e] semaine, en particulier la cinquième et la septième élévations; et Lamennais, *Essai sur l'indifférence*, t. III, ch. XXVII.

(2) L'abbé de Broglie : *le Passé et le Présent du catholicisme en France*, 1 vol. in-18; Paris, 1892, Plon, p. 113.

(3) Alfred Russel Wallace, *la Sélection naturelle*, trad. de M. de Candolle, 1 vol. in-8°; Paris, 1872, Reinwald, p. 348-391.

Voyez encore p. 403 : « Si M. Darwin n'est pas anti-darwiniste quand il admet que peut-être les animaux et les plantes n'ont pas eu d'ancêtre commun... je ne le suis pas davantage moi-même quand je fais voir que chez l'homme certains phénomènes ne peuvent être complètement expliqués par la sélection naturelle, *et semblent dès lors indiquer l'existence de quelque loi supérieure*. »

Et comparez enfin le quinzième chapitre du *Darwinisme*, traduction de M. H. de Varigny; Paris, 1891, Lecrosnier et Babé. Ce volume fait partie de la *Bibliothèque évolutionniste*.

une pour le libre penseur, grâce à la « théorie de la descendance ; » et finalement il s'est trouvé que, d'un « symbole » qui répugnait à la « raison » de nos pères, l'évolutionnisme, en notre temps, a fait presque une réalité.

Dirai-je maintenant les conséquences qui découlent de là ? Je les recommande à l'attention de ces étranges moralistes qui, tout ce qu'ils ont appris de la doctrine évolutive, c'est que nous devrions favoriser en nous ce qu'ils appellent avec emphase « le développement de toutes nos puissances, » et « l'épanouissement de toutes nos virtualités ! » Mais, tout au contraire, et conformément à la « théorie de la descendance », si nous ne sommes devenus hommes ; si notre espèce ne s'est différenciée comme telle ; et, en deux mots, si le « règne humain » ne s'est réalisé qu'à mesure, et dans la mesure où nous nous dégagions de l'antique animalité, le « règne humain » ne subsiste, il ne se maintient, il ne dure ; et l'espèce ne se développe, elle ne continue son évolution ; et nous-mêmes, enfin, nous ne vivons que de la victoire qu'il nous faut quotidiennement remporter sur l'humiliante fatalité de notre première origine. Ce que nous nous devons en tout cas, et avant tout, c'est de dompter, de soumettre, et de dominer ce que nous trouvons d'instincts en nous qui nous rapprochent de l'animal. L'humanité est à ce prix, dans ce combat contre la nature ; ou encore, elle n'est qu'une conquête, et c'est ce combat qui la fonde. Car « ce qui est *naturel*, c'est que la loi du plus fort ou du plus habile règne souverainement dans le monde animal, mais précisément cela n'est pas *humain* ; — ce qui est *naturel*, c'est que le chacal ou l'hyène, l'aigle ou le vautour, quand ils sont pressés de la faim, obéissent à l'impulsion de leur férocité, mais précisément cela n'est pas *humain* ; — ce qui est *naturel*, c'est que le « roi du désert » ou le « sultan de la jungle » promènent leur amoureux plaisir de femelle en femelle, et disputent l'objet de leur choix aux enfans de leur race, mais précisément, cela n'est pas *humain* ; — et ce qui est *naturel*, c'est que chaque génération, parmi les animaux, étrangère à celle qui l'a précédée dans la vie, le soit également à celle qui la suivra, mais précisément cela n'est pas *humain*. » (1) On nous pardonnera de nous citer ainsi nous-même, si, ce que nous disions il y a tantôt six ou sept ans, nous ne saurions mieux le redire aujourd'hui. C'est la « théorie de la descendance » qui nous oblige en tout à ne nous souvenir de nos origines que pour y être infidèles ! Et qui ne voit en effet qu'à développer toutes nos « puissances » et

(1) Voyez dans la *Revue* du 1er septembre 1889 : *Une Question de morale*.

toutes nos « virtualités », si nous ne manquions pas d'ailleurs à quelque devoir plus élevé, nous trahirions à tout le moins les intérêts de l'espèce entière? Nous travaillerions à la dégrader, en la rengageant dans l'imperfection de son propre passé. Nous reculerions au lieu d'avancer; et, tout ce que nous acquérons de pouvoir nouveau sur la nature n'étant pas contrepesé par un pouvoir équivalent sur nous-mêmes, nous nous renfoncerions insensiblement dans une animalité plus hideuse que l'ancienne, puisque des instincts également brutaux y seraient servis désormais par des moyens plus puissans.

Sur la même base de la « descendance, » — qui n'a sans doute rien de mystique, — il semble encore que l'on puisse asseoir le vrai fondement de l'éducation. « Laissez faire et laissez passer! » je ne sais trop quelle est aujourd'hui la valeur de cette maxime en économie politique, et je crains au surplus qu'en l'attaquant on ne l'interprète généralement mal! (Elle est du temps et relative au temps où la grande affaire des économistes était de combattre une législation restrictive du commerce des grains.) Mais le problème essentiel de l'éducation n'est justement que de déterminer avec assez d'exactitude ce que l'on ne peut humainement « ni laisser faire ni laisser passer ». Et qu'est ce qu'on ne peut ni « laisser passer, ni laisser faire? » Si vous y regardez d'assez près, c'est encore, c'est toujours tout ce qui tendrait, en encourageant la prédominance des mobiles animaux sur les motifs sociaux, à nous rapprocher de notre première condition (1). L'éducation a pour objet de nous aider à prendre en nous le dessus de l'instinct, et à réaliser ainsi la définition de notre propre espèce. Avant d'être hommes, et pour le devenir, l'éducation s'efforce à nous débarrasser du vice ou de la souillure de notre plus lointaine origine. Mais si nous commençons à l'entendre aujourd'hui plus clairement, et surtout d'une manière plus consciente que jamais, n'est-il pas vrai que le mérite ou l'honneur en revient pour une large part à la « théorie de la descendance? »

Et la même théorie peut encore servir à nous faire mieux comprendre la grandeur et la beauté, je dirais presque la « sainteté » de l'institution sociale. Car, d'un côté, pour nous soustraire à la tyrannie de nos impulsions animales, ce n'est pas trop, c'est à peine s'il suffit de toutes les forces de la société conjurées ensemble, et avec nous, contre la nature. Mais, d'un autre côté, si l'on admet que nous descendions effectivement de l'animal, alors ni les vrais intérêts de l'individu ne sauraient différer en principe

(1) Voyez dans la *Revue* du 15 février 1895 : *Éducation et Instruction*.

de ceux de l'espèce, ni ceux de l'espèce contrarier les intérêts de l'individu. Ils semblent quelquefois s'opposer, et une certaine philosophie semble avoir pris à tâche d'exagérer l'opposition et d'exaspérer le conflit. « Les poissons, a-t-on dit, sont déterminés par la nature à nager, et les grands sont déterminés à manger les petits. C'est pourquoi l'eau *appartient* aux poissons, et les grands mangent les petits *de droit naturel*. Il suit de là que chaque être a un droit souverain sur tout ce qu'il peut... Et nous n'admettons à cet égard aucune différence entre les hommes et les autres êtres (1). » Mais ce raisonnement de Spinosa, comme tous les raisonnemens du même genre, n'a quelque apparence de logique et de vérité que dans l'hypothèse de l'absolue fixité des espèces. Les espèces varient-elles? et en variant, se perfectionnent-elles quelquefois ? Le raisonnement en ce cas n'est pas moins arbitraire et ruineux que cynique. L'institution sociale ne peut avoir d'autre objet que de tendre au perfectionnement de l'espèce, et l'individu n'en saurait avoir d'autre que de tendre au perfectionnement de l'institution sociale. Intellectuelle ou physique, toute dégradation de l'individu, — non seulement toute dégradation, mais son obstination même à persévérer dans son être actuel, tel qu'il est, sans y rien vouloir corriger, — ralentira, retardera, compromettra, quand elle ne l'arrêtera pas, l'évolution de la société. Mais si quelque autre catastrophe interrompt et vient comme à paralyser l'évolution sociale, c'est dans son propre développement que l'individu se trouvera lui-même empêché. La « théorie de la descendance », en ramenant au même principe, — qui est de triompher de l'animalité, — le « devoir individuel » et le « devoir social, » n'a certainement pas mis terme à l'éternel conflit de la communauté et de l'individu. Mais n'est-ce pas quelque chose qu'elle nous ait désappris d'y voir une « loi de nature » ? et au contraire qu'elle ait identifié les conditions du progrès individuel avec celles du progrès social, en les identifiant elles-mêmes avec la loi constitutive du « règne humain » ?

II

Il suit de là que le seul genre ou la seule forme de « progrès » qui mérite vraiment d'être nommée de ce nom, c'est le « progrès moral ». Apportons-en quelques exemples. On lit dans un livre

(1) Spinosa, *Traité théologico-politique*, ch. XVI. « *Pisces a Natura determinati sunt ad natandum, magni ad minores comedendum; adeoque pisces summo naturali jure aqua potiuntur, et magni minores comedunt.*

récent, sur *l'Origine du Mariage dans l'Espèce humaine* (1) : « L'histoire du mariage... est l'histoire d'une relation dans laquelle *les femmes ont graduellement triomphé des passions, des préjugés et des intérêts égoïstes des hommes.* » Voilà l'image d'un vrai progrès ! C'en est un autre, et du même ordre, je veux dire un progrès moral, que d'avoir, dans nos temps modernes, et quoi qu'en dise une certaine école, favorisé le fractionnement de la propriété foncière. « Une famille, — a écrit quelque part Michelet, — une famille qui, de mercenaire devient propriétaire, se respecte, s'élève dans son estime, et la voilà changée ; *elle récolte de sa terre une moisson de vertus!* La sobriété du père, l'économie de la mère, le travail courageux du fils, la chasteté de la fille, tous ces fruits de la liberté, sont-ce des biens matériels, je vous prie, sont-ce des trésors qu'on puisse payer trop cher (2) ? » Je suis de l'avis de Michelet ! Et, sous un nom barbare, c'est un progrès encore que d'essayer, comme nous le faisons aujourd'hui, de substituer l'*altruisme* au principe d'individualisme dont on a fait trop longtemps, — et trop inhumainement, — le ressort même de l'activité, la loi de l'économie politique, et la condition du bonheur. Oui ! voilà de vrais progrès ! et combien en ce sens ne nous en reste-t-il pas à réaliser ou à poursuivre encore ! Mais, qu'après cela le pouvoir brisant de la dynamite soit très supérieur à celui de la poudre de mine, ou que le canon, qui se chargeait autrefois par la gueule, se charge aujourd'hui par la culasse, y voyez-vous, en vérité, de quoi tant nous enorgueillir ? Êtes-vous bien sûrs qu'on doive tant admirer la chimie d'avoir, en multipliant les alcools, multiplié les causes de dégénérescence, de déchéance, d'extinction des races ? Et pour avoir augmenté « la durée moyenne de la vie », nous flattons-nous par hasard de ne jamais mourir ? C'est ce que je ne souhaiterais à personne ! et aussi bien, si l'on était franc, c'est ce que personne ne voudrait. Schopenhauer a dit de la pensée de la mort qu'elle était « le Musagète de la philosophie ; » et, sous une forme un peu prétentieuse, on ne saurait mieux dire. Nous ne penserions seulement pas, si nous ne mourions pas, et si nous ne savions pas que nous devons mourir !

(1) Édouard Westermarck, *l'Origine du mariage dans l'espèce humaine*, trad. de M. H. de Varigny ; Paris, 1895, Guillaumin, p. 518.

Ce que ce livre a de particulièrement intéressant, c'est d'être en complet désaccord avec ce que les Darwin, les Spencer, les Bachofen, les Morgan, les Tylor, et tant d'autres, ont enseigné sur la matière, et qui a passé longtemps pour la vérité « scientifique. » On y apprend, entre autre choses instructives : « que le mariage, généralement parlant, est devenu plus durable, à mesure que la race humaine progressait. »

(2) Michelet, *le Peuple*. « Dans cette terre sale, dit-il encore magnifiquement, le paysan voit reluire l'or de la liberté. »

Mais, de plus, la pensée de la mort est la condition même de la moralité, si toute « immoralité » ne procède, en dernière analyse, que de notre attache trop animale à la vie!

Puisque c'est toutefois ce genre de progrès matériel que l'on vante, — et qu'au fait il n'y en a pas qui parle davantage aux sens ou à l'imagination, — une heureuse nouveauté de la doctrine évolutive sera donc d'avoir solidement établi qu'il n'avait rien que de relatif, d'essentiellement précaire, et de discontinu. Contemporaine et connexe de la théorie de la bonté naturelle de l'homme, la théorie de « la perfectibilité indéfinie » doit disparaître avec elle; et, si des « autorités » pouvaient suffire à décider la question, je n'aurais qu'à choisir entre les savans et les philosophes. N'est-ce pas Claude Bernard qui a défini l'évolution par « la marche dans une direction dont le terme est fixé d'avance? (1) » Et lisez encore, dans les *Premiers principes* d'Herbert Spencer, le chapitre qu'il a intitulé : *l'Instabilité de l'homogène!* A quoi si l'on ajoute, et il le faut bien, que cette marche comporte, en outre, des temps d'arrêt ou de rétrogradation même, c'est alors que l'on verra qu'au lieu d'être adéquate, ou seulement analogue, à l'idée de progrès, l'idée d'évolution en serait plutôt le contraire. Le progrès matériel s'achète, je veux dire qu'il se paie; ses conquêtes n'ont jamais rien d'assuré, de stable, de définitif; et quand nous en sommes le plus enflés, c'est le moment que choisit une force majeure pour nous en prouver durement la vanité.

Dans une occasion récente, où je demandais de combien, pour quelle part, le développement de l'industrie par la science avait contribué, de notre temps, à l'aggravation du poids de l'inégalité parmi les hommes, on ne m'a répondu que par des échappatoires ou des plaisanteries qui ne font guère plus d'honneur à l'humanité qu'à l'esprit de leurs auteurs. Mais il voyait plus clair, celui qui s'appelait alors le cardinal Pecci, quand il écrivait, dans une *Lettre pastorale* datée de 1877 : « En présence de ces ouvriers épuisés avant l'heure par le fait d'une cupidité sans entrailles, on se demande si les adeptes de cette civilisation sans Dieu, *au lieu de nous faire progresser*, ne nous rejettent pas de plusieurs siècles en arrière. » Et les économistes eux-mêmes en convenaient, quelques économistes du moins, M. Fawcett en Angleterre, M. de Laveleye en Belgique, ou plutôt en France, et ici même (2): « Il est incontestable, disait-il, que le capital s'accumule dans nos sociétés industrielles en raison même de leurs

(1) Claude Bernard, *Leçons sur les phénomènes de la vie communs aux végétaux et aux animaux*. T. I, p. 33.

(2) Émile de Laveleye, *le Socialisme contemporain*, p. XLII, XLIII.

progrès. Comme les procédés perfectionnés de la production moderne s'accomplissent de plus en plus au moyen de machines... il s'ensuit que la totalité des profits perçus par la classe supérieure s'accroît rapidement. » Mais il continuait, un peu naïvement : « Cependant il n'est pas exact que la condition des ouvriers ait empiré ! » Non, sans doute ! cela n'est pas exact, si les ouvriers ne sont eux-mêmes que des machines ! Mais s'ils sont des hommes comme nous, s'ils ont des sens et s'ils ont des passions comme nous, leur condition a « empiré » de toute l'amertume des comparaisons qu'ils ne peuvent pas ne pas faire. Aigreur, envie, colère, mettons d'ailleurs que ce soient là de « mauvais sentimens », et combattons-les ou tâchons de les apaiser dans les cœurs ! Prêchons-leur la résignation et la solidarité. Quoi encore ? Faisons-leur voir, si nous le pouvons, combien le paysan du XVIIe siècle, le paysan de La Bruyère, était plus malheureux que le mineur de Carmaux ou le chauffeur de nos transatlantiques : nous ne ferons pas que les « faits » ne soient ce qu'ils sont ! Les progrès de l'industrie, qui sont ceux de la science, ont amené à leur suite, ils ont créé dans le monde entier des formes nouvelles de « misère », plus aiguës, plus intolérables ; et de compter pour y remédier sur les progrès ultérieurs de la science et de l'industrie, je ne sais si c'est peut-être de l'homéopathie politique, mais je dis que c'est une chimère, et je le dis au nom de la science, si je le dis au nom de la doctrine évolutive.

Pas de progrès sans compensation, nous enseigne-t-elle effectivement et, — bien avant que Darwin ou Hæckel eussent paru, — c'était l'une des lois les mieux établies de ce que l'on appelait l'anatomie philosophique. « Un organe normal ou pathologique, — écrivait Geoffroy Saint-Hilaire en 1818, — n'acquiert jamais une prospérité extraordinaire qu'un autre de son système ou de ses relations n'en souffre dans une même raison (1). » C'est ce que Goethe a exprimé d'une manière plus vive : « Les chapitres du budget qui doit régler les dépenses de la nature sont fixés d'avance, — si elle veut dépenser davantage d'un côté, elle ne rencontre point d'obstacles, mais elle est forcée de se restreindre sur un autre point (2). » Et Darwin enfin, plus pratique, ainsi qu'il convient au génie de sa race : « Il est difficile de faire produire à une vache beaucoup de lait, et de l'engraisser en même temps... Les mêmes variétés de choux ne produisent pas en abondance un feuillage nutritif et des graines oléagineuses... Quand les graines

(1) *Vie, travaux et doctrine scientifique d'Étienne Geoffroy Saint-Hilaire*, par son fils Isidore Geoffroy Saint-Hilaire ; Paris, 1847, p. 214, 215.

(2) *Œuvres scientifiques de Gœthe*, analysées par M. Ernest Faivre, p. 130.

que contiennent nos fruits tendent à s'atrophier, le fruit lui-même gagne beaucoup en grosseur et en qualité (1). » Et la loi est si simple ; elle se vérifie si constamment dans la nature ; elle est si conforme aux leçons de l'histoire et à l'expérience de la vie que, si quelque chose étonne le lecteur, ce sera sans doute qu'elle ait attendu, pour trouver son expression, le XIXe siècle et Geoffroy Saint-Hilaire.

Est-ce là nier le progrès? Je dirais plutôt qu'au contraire c'est l'affirmer, c'est le démontrer, — en tant que « déplacement », que « changement », que « mouvement », — mais d'ailleurs c'est en modifier profondément la notion. Il y a de faux mouvemens, et l'histoire est pleine de changemens désastreux, c'est-à-dire qui ne s'accomplissent qu'au détriment de quelque chose ou de quelqu'un.

> Je sais que le fruit tombe au vent qui le secoue,
> Que l'oiseau perd sa plume et la fleur son parfum,
> *Que la création est une grande roue*
> *Qui ne peut se mouvoir sans écraser quelqu'un.*

Il en est de la « société » comme de la « création ». Quelques progrès se compensent ou, en quelque sorte, s'annulent ; mais quelques autres se paient plus qu'ils ne valent ; et en fait de progrès matériels, je n'en sache guère qui soient pour l'espèce un accroissement de bonheur ou de dignité. « Depuis cent ans, a-t-on dit, — et, peut-être n'est-ce pas un savant qui l'a dit, mais c'est un anthropologiste, — l'Europe occidentale a fait plus d'inventions que l'humanité tout entière depuis vingt siècles. Mais l'immensité des résultats matériels acquis devait être compensée par une somme équivalente de douleurs et d'angoisses provenant de la lutte de l'homme contre l'homme. Le résultat n'est point visible, les larmes et les sueurs ne se mesurent point au poids, les désespoirs ne se jaugent pas, et les suicides mêmes s'oublient vite. Mais qui ne voit que les deux genres de lutte étant engendrés par une même passion pour l'argent, *la puissance de ses bienfaits dans le domaine matériel mesure exactement la grandeur de ses désastres dans le domaine humain* (2)? » A la bonne heure, et voilà parler!

(1) Darwin, *l'Origine des Espèces*, édition française de 1876, p. 159.

Voyez également, dans *la Variation des animaux et des plantes*, les chapitres XXI : sur *la Sélection par l'homme ;* et XXV, sur *la Variabilité corrélative*.

(2) *Dépopulation et Civilisation*, par M. Arsène Dumont, p. 243 ; Paris, 1890, Lecrosnier et Babé.

Nous nous rappelons avoir autrefois signalé ce volume, dont nous sommes fort éloigné d'approuver toutes les conclusions, mais que nous n'en croyons pas moins devoir signaler de nouveau, comme étant l'un des plus remarquables de la *Bibliothèque anthropologique*. Il ne contient, en apparence, qu'une « théorie de la nata-

Mais voilà ce que l'on oublie quand on s'emplit la bouche de ce grand mot de « progrès ». Car, en quoi consiste-t-il, je vous le demande, ô... savans que vous êtes, ce « progrès » que vous nous vantez, si jamais les revendications ouvrières n'ont rien eu de plus âpre et n'ont paru plus justifiées? si la « misère physiologique » et la « détresse morale » semblent augmenter tous les jours? et dans l'Europe entière, depuis cinquante ou soixante ans, si le nombre des suicides a plus que triplé? On ne se suicide guère au Congo; et ce ne sont pas, sans doute, les religions qui conseillent à leurs fidèles de se débarrasser de la vie par une mort volontaire! Hélas! une seule chose est certaine, qui est que nous marchons ou, comme on dit familièrement, que nous en faisons le geste; mais une chose est douteuse, problématique, et inquiétante, qui est de savoir si nous avançons; — et ceci, c'est encore la théorie de l'évolution qui nous en avertit.

Si le mot d'évolution, comme on affecte encore trop souvent de le croire, était synonyme de progrès — ou, en d'autres termes, si c'étaient toujours et constamment les mieux doués, les plus voisins de la perfection idéale de leur type, qui sortissent victorieux de la lutte pour l'existence, — on ne s'expliquerait pas la survivance obstinée des types inférieurs; et leur défaite aurait dû se terminer par leur anéantissement. Ils continuent de vivre, pourtant, et comme leur fécondité ne semble pas avoir diminué, — les recherches de la science sembleraient même indiquer plutôt le contraire, — nous n'entrevoyons pas de « progrès » qui puissent triompher de leur persistance. Parmi les hommes comme dans la nature, il y aura toujours des types inférieurs, et, pour dire encore quelque chose de plus, dans l'avenir comme dans le passé, c'est leur infériorité même qui leur sera une garantie d'éternité. C'est que « le mieux doué » n'est pas toujours « le plus apte »; cela dépend des conditions de la lutte; et il se peut, il se voit tous les jours qu'un manque, un défaut ou une malformation même se tournent en autant d'avantages.

Les évolutionnistes en citent volontiers un exemple devenu classique : « N'avons-nous pas vu, disent-ils, ce qui est arrivé lorsque le rat gris a été introduit en Europe, et s'est trouvé en lutte avec le rat indigène et la souris? De ces deux espèces une seule a survécu devant l'invasion du rat gris. Est-ce le rat noir

lité, » mais la natalité dépend elle-même de tant de causes, que, pour les énumérer et les analyser seulement, M. Dumont a dû toucher aux plus graves questions que la « sociologie » soulève; et, en outre, ce qui est si rare en pareille matière, son livre est vraiment un livre de bonne foi. Est-ce peut-être pour cela qu'il a passé comme inaperçu ?

ou la souris, l'un plus gros, armé de dents plus fortes, l'autre plus petite et plus faible? C'est la souris. Précisément à cause de sa faiblesse, ou, pour parler plus exactement, de sa petite taille, qui lui permettait de trouver asile dans des trous étroits où son ennemi ne pouvait venir la détruire (1). » Mais un autre exemple, plus humain, donne bien plus à songer : c'est celui des Chinois de New-York ou de San-Francisco; « plus dangereux pour le socialisme, — et pour l'ouvrier américain, je pense, — que les plus féroces capitalistes, travaillant, comme ils font, pour rien et d'un travail toujours égal, jamais rebuté, jamais lassé, des quinze et des seize heures d'affilée. Avec eux la main-d'œuvre s'avilit, et sans cesse il faut les protéger contre la fureur de leurs concurrens de race blanche qu'ils ruineraient en quelques années, si on les laissait libres (2). » Il y aura toujours de ces Chinois parmi nous, qui seront forts contre nous de leur infériorité même, et par qui le « progrès matériel » deviendra tôt ou tard le pire ennemi du progrès intellectuel et moral. Les moins préoccupés, les moins soucieux des seules choses qui fassent, après tout, la dignité de l'être humain, tous ceux qui ne seront avides uniquement que de jouir, les moins « bien doués » en un mot, deviendront les « plus aptes »; et de même qu'ils ont déjà triomphé de la métaphysique, ils finiront par triompher de ce que les applications de la physique ou de la physiologie n'auront pas d'immédiat, d'industriel et de mercantile.

Écoutez-les plutôt célébrer la science! Le télégraphe, le téléphone, les matières colorantes, les « wagons réfrigérateurs », les ignobles usines à dépecer les moutons ou les porcs par centaines de mille, voilà surtout ce qu'ils admirent! Ont-ils jamais entendu parler d'Ampère ou de Cauchy? Mais ils connaissent tous « l'inventeur » Edison. Et ils ne s'aperçoivent pas qu'à traiter ainsi la science, ils la rabaissent premièrement au niveau de la pire vulgarité. Leur enthousiasme se tire de la satisfaction que la science procure à nos plus grossiers appétits! Bien moins encore se doutent-ils qu'ils travaillent de leurs mains comme à tarir la source de ses « progrès » futurs, si l'on ne saurait les dériver que des hauteurs de la métaphysique ou de la spéculation abstraite (3). Les Chinois en sont un exemple, dont la ci-

(1) Mathias Duval, *le Darwinisme*, p. 521; Paris, 1886, Lecrosnier et Babé.

(2) Paul Bourget, *Outre-Mer*.

(3) On lit dans Plutarque : *Vie de Marcellus :* « Archimedes a eu le cueur si hault et l'entendement si profond, qu'il ne daigna jamais laisser par escript aucun oeuvre de la manière de dresser toutes ces machines de guerre pour lesquelles il acquit lors gloire et renommée non de science humaine, mais plus tost de divine sapience. Ains reputant toute cette science d'inventer et composer machines, et

vilisation ne s'est peut-être arrêtée que pour n'avoir eu d'autre idéal que le bien-être. Et pour toutes ces raisons, qui dira qu'en fin de compte ce qu'on appelle si facilement « progrès » ne serait pas quelquefois une espèce de recul?

C'est en tout cas la question que la doctrine évolutive nous autorise à nous poser. Et en effet, depuis si peu de temps que nous nous connaissons, que nous pouvons raconter notre histoire, — mettons depuis trois ou quatre mille ans, — combien de civilisations n'ont-elles pas disparu? je veux dire, combien de démentis l'expérience n'a-t-elle pas infligés à la théorie du progrès continu?

> Comme une mère sombre, et qui, dans sa fierté,
> Cache sous son manteau son enfant souffleté,
> L'Égypte au bord du Nil assise,
> Dans sa robe de sable enfonce, enveloppés,
> Ses colosses camards à la face frappés
> Par le pied brutal de Cambyse!

Ce que l'invasion et la conquête brutale ont fait de l'ancienne Égypte, ou de Carthage, ou de Rome elle-même; ce qu'elles peuvent demain faire de nous, de nos arts et de nos sciences, d'autres moyens peuvent l'opérer, qui n'agissent pas moins sûrement; et, selon le mot d'un profond observateur, « s'il y a des peuples qui se laissent arracher des mains la lumière, il y en a d'autres qui l'étouffent eux-mêmes sous leurs pieds (1). » C'est ce qui est arrivé, — pour des raisons que je me contente aujourd'hui d'indiquer, — aux Grecs, par exemple, ou aux Italiens de la Renaissance, les plus intelligentes pourtant, les mieux douées, et aussi, dans tous les sens du mot, les plus « avancées » des races de leur temps. Leur civilisation a péri sous l'excès de son propre principe. Ils sont morts d'avoir cru que l'art pouvait exercer sur la vie la domination absolue, unique, et illimitée que la science prétend aujourd'hui s'arroger. Il se commettait alors de « beaux » crimes, des crimes « esthétiques », et il s'en commet aujourd'hui de « scientifiques » ou de « savans » ! Mais si l'on dit que, de ces civilisations expirées les acquisitions ne se sont pas perdues; si l'on ajoute que d'autres civilisations les ont elles-mêmes suivies ou remplacées, qui les ont dépassées; si l'on répète une fois de plus que « rien ne pouvant se créer, ni se perdre » il importe assez peu qu'une civilisation particulière ait péri, du

généralement tout art qui apporte quelque utilité à la mettre en usage, vile, basse et mercenaire, il employa son esprit et son estude a escrire seulement choses dont la beauté et subtilité ne fut aucunement meslée avec nécessité. »

(1) A. de Tocqueville, *la Démocratie en Amérique*, III, Iʳᵉ partie, ch. x.

moment que l'humanité continuait de progresser, je réponds que c'est une question; j'ajoute à mon tour qu'elle est extrêmement difficile à résoudre; et je dis que c'est encore ici que la doctrine évolutive intervient. Il y a des « rétrogradations » dans l'histoire, il y a des « décadences, » comme il y en a dans la nature; et pour écarter la chimère du « progrès à l'infini » nous n'avons qu'à invoquer les conclusions de la science elle-même.

« L'un des grands mérites de l'hypothèse de M. Darwin, — écrivait le professeur Huxley, voilà déjà bien des années, — provient précisément de ce qu'elle n'implique pas nécessairement la croyance en un progrès nécessaire et continu des organismes. » Et en un autre endroit : « Supposons, disait-il, que nous revenions à la période glaciaire et que les conditions de climat qui sont celles des pôles deviennent celles de tout notre globe. *Dans ces circonstances, l'action de la sélection naturelle tendrait en fin de compte à la ruine de tous les organismes supérieurs et à la prospérité des formes inférieures de la vie* (1). » Cette supposition semble-t-elle trop arbitraire peut-être? Voici donc, sur la régression, les propres paroles du savant physiologiste dont les travaux sont en train de renouveler la notion de l'hérédité. « Lorsque l'on parle du développement du règne animal ou du règne végétal, — a écrit M. Weismann, — on pense, le plus souvent, à un développement dirigé de bas en haut, se continuant sans interruption. *Telle n'est pas la réalité.* La régression y joue, au contraire, un rôle très important, et, *à bien considérer les phénomènes de retour en arrière, ils nous permettent, presque encore plus que ceux de la marche en avant,* de pénétrer les causes qui déterminent les transformations de la nature vivante (2). » Et pour bien montrer que l'homme même n'échappe pas à l'empire de cette loi, c'est M. Herbert Spencer qui nous dit à son tour « que, dans les solitudes de l'Australie comme dans les forêts de l'ouest de l'Amérique, la race anglo-saxonne, où notre civilisation a développé à un haut degré les sentimens élevés, *déchoit rapidement vers une barbarie relative;* elle adopte le code moral et, quelquefois, les habitudes des sauvages (3). »

On me permettra, je l'espère, de ne pas multiplier inutile-

(1) *L'Évolution et l'Origine des espèces*, par Th.-H. Huxley. Édition française; Paris, 1892, J.-B. Baillière, p. 80, 81. *Sur les critiques adressées au livre de M. Darwin.* L'article est de 1864.

(2) *Essais sur l'hérédité*, par M. A. Weismann, traduction de M. Henry de Varigny; Paris, 1892, Reinwald, p. 381. C'est le début d'une conférence sur *la Régression dans la nature.*

(3) Herbert Spencer, *Principes de Biologie*, traduction de M. Cazelles, t. I, p. 231. — Cf. Quatrefages, *les Précurseurs de Darwin;* Paris, 1870, Germer-Baillière.

ment les témoignages, et si M. Spencer n'est peut-être qu'un « philosophe », je ne pense pas que l'on récuse l'autorité de M. Weismann ni celle du professeur Huxley. Ce sont bien là des « savans » ! Non seulement le progrès n'a rien de nécessaire et de continu, non seulement il ne va jamais sans quelque compensation, mais encore il n'est souvent que « retour en arrière. » Je me rappelle un mot de Mme de Staël : « Cette Révolution, — écrivait-elle, il y a bientôt cent ans, vers 1798, — peut à la longue éclairer une plus grande masse d'hommes, mais pendant plusieurs années la vulgarité du langage, des manières et des opinions doit faire rétrograder, à beaucoup d'égards, le goût et la raison. » Dira-t-on qu'elle ne parlait que de « littérature » ou de « philosophie »? Mais depuis elle, et à mesure que l'événement s'éclairait à la lumière de ses conséquences, ai-je besoin de rappeler le langage de M. Émile Montégut (1), celui de Taine, ou celui de M. Paul Bourget? « Nous devrions... défaire l'œuvre meurtrière de la Révolution française. C'est le conseil qui, pour l'observateur impartial, se dégage de toutes les remarques faites sur les États-Unis... C'est pour avoir violemment coupé toute attache historique entre notre passé et notre présent que notre Révolution a si profondément tari les sources de la vitalité française. » Ainsi conclut l'auteur d'*Outre-Mer*. Et, à la vérité, comme je l'ai fait autrefois contre Taine lui-même (2), je défendrais volontiers contre M. Bourget la Révolution et son œuvre. Mais, que tant d'observateurs, « partis de doctrines si différentes et avec des méthodes plus différentes encore, » aient agité la question, c'est une preuve au moins qu'elle existe et qu'il y a lieu de nous la poser. Reculions-nous donc peut-être quand nous nous flattions d'avancer? En croyant faire ce que nous voulions, tendions-nous peut-être où nous ne voulions pas? Le passé que nous abolissions valait-il mieux que le présent, et surtout que l'avenir dont nous nous croyons menacés? C'est ce que les analogies de la doctrine évolutive nous permettaient tout à l'heure, et c'est maintenant ce qu'elles nous obligent de nous demander. Puisqu'un « progrès graduel vers la perfection est très loin de faire nécessairement partie de la doctrine darwinienne » et qu'on la déclare même « parfaitement compatible avec un recul graduel » (3), la théorie du progrès, qui n'avait pas de base dans l'histoire, n'en a pas davantage dans l'histoire naturelle. Elle est en l'air, pour ainsi parler; et de l'imprudente confiance que nos

(1) Voyez dans la *Revue* du 15 août 1871 : *Où en est la Révolution française?*
(2) Voyez dans la *Revue* du 15 septembre 1885 : *Un récent historien de la Révolution.*
(3) Expressions de M. Huxley, dans l'article déjà cité.

pères avaient mise en elle, il ne nous reste plus qu'à réparer les désastreux effets.

Je ne veux parler, après cela, ni de la lenteur ni de l'instabilité du progrès, mais comment ne dirais-je pas un mot des théories qui tendent à nier « l'hérédité des particularités acquises? » Elles nous enseignent que, dans la nature comme dans l'humanité, ni les mutilations, par exemple, ni les acquisitions vraiment individuelles ne semblent se transmettre. Un fils n'hérite pas de la « science » ou de « l'érudition » de son père. La génération nouvelle n'est pas nécessairement, ni même ordinairement armée, elle ne l'est pas naturellement, de toutes les ressources de l'ancienne; et la plus grande partie du chemin que les pères ont fait, il faut que les enfans le fassent ou le refassent à leur tour. On n'aurait pas besoin de nous « élever » ni de nous « instruire » s'il en était autrement (1)! Mais ce qui se transmet, c'est le fond de nature, pour ainsi parler; c'est l'aptitude générale qui sert en même temps de base physiologique à la persistance du type, et de moyen aux acquisitions individuelles; et si l'homme n'est qu'un animal en lutte contre ses propres instincts, c'est ce qui nous ramène à ce que nous disions : qu'il n'y a de « progrès » vraiment digne de ce nom que le « progrès moral ».

Ou plutôt, et pour mieux dire, toute espèce de progrès, scientifique ou industriel, n'existe et n'a de raison d'être qu'en « fonction » du progrès moral.

As-tu vendu ton blé, ton bétail et ton vin?
Es-tu libre? Les lois sont-elles respectées?

s'écriait jadis un grand poète, — que, par une étrange ironie, la nature avait logé dans l'âme du plus bourgeois des hommes, — et, vrai fils de son temps, il osait ajouter :

Si nous avons cela, le reste est peu de chose!

Eh bien! non! le reste n'est pas peu de chose! et, au contraire, c'est justement « ce reste » qui importe. Ce qui importe, c'est de nous souvenir de la solidarité qui nous lie et à laquelle notre premier devoir est de sacrifier quelque chose de notre individualisme ou de notre égoïsme. Ce qui importe, c'est de travailler autant qu'il est en nous à la réalisation de la justice parmi les hommes. Et ce qui importe, et ce qui doit être la loi souveraine de notre activité, c'est de contribuer pour notre part individuelle au perfectionnement de l'espèce, lui-même défini, comme nous

(1) Voyez Weismann : *Essais sur l'hérédité*, et W. P. Ball : *Hérédité et exercice*, Paris, 1891; Lecrosnier et Babé.

l'avons vu, par la « théorie de la descendance » ! Nous arracher à la matière, où nous n'avons que trop de tendance à retomber de notre propre poids; — mettre l'objet de la vie hors d'elle-même, et non pas sans doute en faire une « méditation de la mort, » mais, dans la considération de la mort et de la souffrance, chercher, trouver, maintenir la base inébranlable, le fondement métaphysique, et réel cependant, de l'égalité parmi les hommes; — restaurer dans le monde contemporain, (tel que nous l'ont fait l'individualisme révolutionnaire, la science mal comprise, et l'industrialisme à outrance) cette solidarité dont nos hommes politiques, après l'avoir étrangement méconnue quand ils étaient en place, font, aujourd'hui qu'ils n'y sont plus, l'étonnante découverte... si c'était tout à l'heure une ébauche de morale, ce sont maintenant les linéamens encore vagues, mais déjà visibles pourtant, d'une loi de l'histoire, qui commencent à se dégager de la doctrine évolutive. *Sic nos, non nobis*... nous ne sommes pas nés pour nous, ni précisément pour les autres, mais pour concourir tous ensemble, dans le présent comme dans l'avenir, à une œuvre commune, qui est de nous émanciper des servitudes de notre nature. Cela seul compte; cela seul vaut que l'on s'y dévoue; cela seul nous permet de réaliser en nous, à un moment donné de l'histoire, ou d'approcher de loin la perfection de notre type; et cela, je crois pouvoir le dire maintenant, cela seul, — puisqu'on veut de la « science », — est conforme aux données de la doctrine évolutive. Il me reste à faire voir ce que l'on peut attendre ou espérer de la doctrine pour la restauration d'une métaphysique dont on s'est trop hâté de dire qu'elle aurait prononcé la sentence.

III

En effet, ce qu'elle réintègre dans la science, et ce qu'elle y substitue à l'idée d'un « mécanisme » aveugle, c'est l'idée ou plutôt le sourd pressentiment d'un certain ordre, d'un ordre en quelque sorte mobile et intelligent, qui dirigerait, selon de certaines lois, le gouvernement de l'univers. C'est ce que reconnaissait l'homme qui sans doute, avant Darwin, a le plus fait pour la « théorie de la descendance, » et on doit dire, l'homme dont les doctrines ont reconquis depuis quelques années tout ce que le darwinisme pur a perdu de terrain. « L'échelle des êtres, — a écrit Lamarck, dans sa *Philosophie zoologique*, — l'échelle des êtres représente l'ordre qui appartient à la nature et qui résulte, ainsi que les objets que cet ordre fait exister, des moyens qu'elle

a reçus de l'auteur suprême de toutes choses... » Il développe alors des considérations techniques, et il termine ainsi : « Par ces sages précautions, tout se conserve dans l'ordre établi; les changemens et les renouvellemens perpétuels qui s'observent dans cet ordre sont maintenus dans des bornes qu'ils ne sauraient dépasser; les races des corps vivans subsistent toutes, malgré leurs variations; les progrès acquis dans le perfectionnement de l'organisation ne se perdent point; *tout ce qui paraît désordre, renversement, anomalie, rentre sans cesse dans l'ordre général et même y concourt;* et partout et toujours la volonté du sublime auteur de la nature et de tout ce qui existe est invariablement exécutée (1). » Oserai-je dire que quiconque n'admet pas ces conclusions de Lamarck, et n'en voit pas le rapport étroit, logique, nécessaire avec la théorie de la variabilité des formes animales, c'est cette théorie, c'est la « théorie de la descendance », c'est la doctrine elle-même de l'évolution qu'il n'entend pas ou qu'il entend mal? Essentiellement et dans son fond, pour ainsi parler, la doctrine évolutive n'est qu'une *téléologie*, comme disent les philosophes, et l'organisation n'en est possible qu'au moyen et par l'intermédiaire de l'idée de la *finalité* (2).

On sait les railleries que Bacon et, à sa suite, nos philosophes du XVIIIe siècle ont cru pouvoir faire de la recherche des *causes finales*. N'ont-ils donc pas vu qu'il y avait deux manières au moins de concevoir la cause finale? et, à ce propos, les accuserons-nous d'étourderie ou de déloyauté? Ce qu'ils ont feint de croire, en tout cas, c'est que la recherche de la cause finale se rapportait uniquement au plaisir ou à l'utilité de l'homme; et, partis de ce principe, ils n'ont pas eu de peine à établir fortement que ni « les nez ne sont faits pour porter des lunettes », ni « les doigts pour être ornés de bagues », ni « les jambes pour porter des bas de soie ». Ils eussent moins aisément établi que les yeux ne sont pas faits pour voir : Voltaire, qui avait du bon sens, en a fait plusieurs

(1) Lamarck. *Philosophie zoologique*, t. I, p. 113-114, édit. Ch. Martins.

(2) M. Huxley, dès l'origine, ou presque dès l'origine, en 1864, dans sa revue des *Critiques adressées au livre de Darwin*, avait bien essayé de défendre l'auteur contre ce « reproche »; car c'était un reproche qu'on lui faisait, surtout en Allemagne. Mais depuis lors, M. de Hartmann, dans sa *Philosophie de l'Inconscient*, dont on a bien moins attaqué l'esprit pessimiste, à vrai dire, que la tendance « idéaliste », et dans un opuscule écrit tout exprès, — sur *le Darwinisme, ce qu'il y a de vrai et de faux dans cette théorie;* Paris, 1880, Germer Baillière, — a repris la question. M. Oscar Schmidt, professeur à l'Université de Strasbourg, ne lui a rien répondu qui vaille, dans sa réplique intitulée : *les Sciences naturelles et la Philosophie de l'Inconscient;* il a seulement prouvé que si les philosophes ne sont pas toujours au courant du dernier état de la science, les savans auraient parfois aussi besoin, avant de parler métaphysique, d'une initiation qui leur manque.

fois la remarque. Mais les Baconiens de son temps ont été les plus forts ! Et quand après cela les physiciens ou les chimistes du nôtre sont venus à leur tour, comme ils n'ont pas eu de peine à démontrer, eux non plus, que les combinaisons du carbone et de l'hydrogène ou les lois de la « chute des graves », n'avaient point de rapport immédiat avec le service ou l'agrément de l'homme, c'est alors, plus que jamais, avec plus d'assurance et de confiance, que l'on a répété le mot proverbial du chancelier d'Angleterre : *Inquisitio causarum finalium sterilis est, et tanquam virgo Deo consecrata nil parit.* C'est ce que l'on exprime, d'une manière plus moderne, en disant que la science ne s'enquiert que du « comment », et jamais du « pourquoi » des choses (1).

Je ne pense pas qu'il y ait de plus funeste erreur. Non seulement la question de savoir « pourquoi » se confond avec celle de savoir « comment » l'opium fait dormir ; et les deux ne sont qu'une ; mais ce que la doctrine évolutive établit, ou ce qu'elle implique, c'est que l'on ne connaît le « comment » des variations ou des transformations animales qu'autant que l'on se préoccupe d'en rechercher le « pourquoi ».

Si nous voulons nous en convaincre, intervertissons tout simplement les spirituelles plaisanteries de nos encyclopédistes, et demandons-nous si les « bas de soie » ne sont pas faits pour vêtir les jambes? les « bagues » pour orner les doigts? les « lunettes » pour soulager les yeux? Et qu'est-ce que cela veut dire : que les « lunettes » sont faites pour les yeux? Cela veut dire que l'on n'entendrait rien aux détails de la fabrication des lunettes, ni à la raison de leur forme, ni à leurs qualités ou à leurs défauts généralement quelconques, si l'on ne connaissait la destination des lunettes. La véritable idée de la « cause finale » est donc celle de l'appropriation ou de l'adaptation d'un ensemble de moyens à une fin prédéterminée ; ou, si l'on veut, c'est l'idée d'une fin qui ne saurait être atteinte que par de certains moyens, qu'elle détermine ; et n'est-ce pas l'idée même de l'évolution? J'aime à en croire ici Claude Bernard : « Dans tout germe vivant, a-t-il dit, il y a une idée créatrice qui se développe et qui se manifeste par l'organisation... Ici, comme partout, tout dérive de l'idée qui seule crée et dirige ; les moyens de manifestation sont communs à toute la nature, et restent confondus pêle-mêle, comme les caractères de l'alphabet, dans une boîte *où une force va les chercher pour exprimer les pensées ou les mécanismes les plus divers.* » C'est également lui qui a dit : « Le physicien et le chimiste, ne pouvant se

(1) Voyez dans la *Revue* du 15 novembre 1863, *la Science idéale et la Science positive.*

placer en dehors de l'univers, étudient les corps et les phénomènes... sans être obligés de les rapporter à l'ensemble de la nature. Mais le physiologiste, se trouvant au contraire placé en dehors de l'organisme animal dont il voit l'ensemble, doit tenir compte de l'harmonie de cet ensemble. *De là il résulte que le physicien et le chimiste peuvent repousser toute idée de causes finales dans les faits qu'ils observent, tandis que le physiologiste est porté à admettre une finalité harmonique et préétablie dans le corps organisé.* » Et ailleurs encore, dans le dernier de ses grands ouvrages : « Les agens physiques produisent des phénomènes qu'ils ne dirigent pas : *la force vitale dirige des phénomènes qu'elle ne produit pas* (1). » C'est l'origine de ce que l'on appelle aujourd'hui le *néo-vitalisme*. Mais on ne saurait affirmer plus nettement qu'une finalité supérieure, — transcendante ou immanente, ce n'est pas aujourd'hui le point, — préside aux manifestations de la force vitale, comme à l'évolution de la matière organisée, comme à la transformation des espèces animales; et les guide. Aucune variation n'a sa raison d'être ni dans l'exercice ou le défaut d'usage des parties, ni dans les exigences de l'adaptation au milieu, ni dans l'ensemble des causes encore mal connues que l'on enveloppe sous le nom de *sélection naturelle*, mais on ne la trouve que dans la tendance intérieure de l'être vers la réalisation d'un plan organique donné. La réalisation de ce « plan organique » est la cause finale de l'évolution.

Voit-on sortir la conséquence? « On ne demande pas, a-t-on dit, si le chien, si le cheval, si le bœuf ont été créés pour l'homme, mais si l'organisation des animaux annonce une *intention* (2) ? » Nous pouvons répondre hardiment : il y a dans le germe une *intention* de se conformer au type de son espèce ; il y a dans l'apparition de la variété une *intention* de s'adapter à un plan ; et il y a dans la nature une *intention* d'acheminer tous les commencemens vers un terme préfix. Qu'est-ce à dire, sinon que, de même que la « théorie de la descendance » nous a tout à l'heure permis de donner au dogme du péché originel une signification physiologique, maintenant, sur les bases de la doctrine évolutive, c'est l'idée de la Providence que nous pouvons relever ! Je n'entends pas ici cette Providence particulière et chrétienne, qui se manifesterait de préférence dans « les cas fortuits », cette Providence personnelle, sans le consentement ou l'intervention de la-

(1) Claude Bernard, *Introduction à la Médecine expérimentale*, p. 162; — *Ibid.*, p. 153, 154 ; — et *Leçons sur les phénomènes de la vie communs aux végétaux et aux animaux*, t. I, p. 51.

(2) Joseph de Maistre, *Examen de la philosophie de Bacon*.

quelle il ne saurait tomber « un cheveu de notre tête ». De cette Providence l'intelligence est moins aisée! la conception en est moins simple! Mais je veux dire cette Providence générale, que, pour la mieux distinguer, j'appellerai philosophique ou païenne, la Providence des stoïciens,

Spiritus intus alit, totamque infusa per artus
Mens agitat molem...

cette Providence, enfin, qui n'est que la personnification du plan organique dont nous avons tout à l'heure parlé, — non pas nous! mais Claude Bernard, si peut-être nous avions oublié de dire que l'expression est de lui. Contre le « mécanisme » rigide et inintelligent dont la libre pensée moderne s'est trop longtemps contentée, si la doctrine évolutive n'a pas « démontré », — ni ne le saurait, j'en ai peur, — l'existence d'une telle Providence, il est certain qu'elle la suggère. Et ainsi, par une de ces ironies fréquentes, ceux qui se réclament le plus intolérammment de la doctrine, ceux qui n'ont qu'évolution et descendance à la bouche, ceux qui se croient les représentans « officiels » de la théorie, ce sont ceux qu'elle condamne le plus évidemment d'étroitesse d'esprit et d'effroi de la nouveauté.

Car vainement dira-t-on que cette idée n'est pas l'idée « classique » de la cause finale, celle que s'en formait Bernardin de Saint-Pierre, et que les bons plaisans continuent de s'en faire et de soigneusement entretenir, afin de pouvoir plus aisément la ridiculiser! On a toujours le droit, — pourvu que l'on en avertisse, — de modifier, de corriger, de perfectionner les définitions usuelles des choses; et même ne le faut-il pas, à mesure qu'elles servent pour désigner plus de choses, et des choses mieux connues? Je citerais vingt définitions de l'espèce ou du genre, de la vie ou de la mort, qui, chacune à leur heure, ont exprimé un progrès correspondant de la physiologie. Pareillement, la doctrine évolutive est en train d'opérer des effets que n'en attendaient à coup sûr ni les Hæckel, ni les Spencer. « A quel signe peut-on reconnaître la *finalité*, — se demandait naguère un philosophe, — et comment la distinguer de la *causalité?* Quand des faits passés, rigoureusement observables, suffisent à expliquer entièrement un phénomène, l'explication est causale. Quand les faits passés ne suffisent pas, et qu'il faut faire appel à quelque chose qui n'a pas été réalisé complètement, ou qui ne le sera que dans l'avenir... l'explication est plus ou moins finaliste (1). » Voilà l'idée que se font aujourd'hui de la

(1) *De l'idée de loi naturelle dans la science et la philosophie contemporaines*, par M. Émile Boutroux; Paris, 1895, Lecène et Oudin, p.97.

finalité tous ceux qui n'en sont pas demeurés « à leurs vieux cahiers de Sorbonne, » comme disait dédaigneusement Renan de tous ceux qui ne partageaient pas son avis. Et cette idée en engendre une autre, que nous avons nous-même exprimée trop souvent pour n'avoir pas aujourd'hui plaisir à en emprunter l'expression au même écrivain : « Les lois zoologiques ne sont pas ramenées aux lois physico-chimiques... L'évolutionnisme introduit l'idée de loi historique... Grâce à ce nouveau type de loi... nous nous éloignons de plus en plus du type de la nécessité... Les natures des choses sont variables et les lois unissent ici entre eux des termes toujours modifiés (1). » C'est à nos yeux la vérité même! Il n'y a pas de « lois d'airain » dans le monde vivant, mais seulement des principes, des principes très complexes et très généraux, des principes souples, pour ainsi dire, et ployables en divers sens; dont les applications sont multiples, diverses, changeantes; et des principes dont la formule, sans être pour cela flottante, est du moins toujours indéterminée et comme ouverte par quelque endroit. J'y insisterais davantage, si la question ne méritait sans doute une étude plus approfondie; — et je me contente aujourd'hui d'avoir montré quelle pouvait être la fécondité métaphysique, historique et morale de la doctrine évolutive.

Je m'attends bien, sur cette conclusion, que les évolutionnistes me reprocheront d'avoir arbitrairement interprété la doctrine qu'ils croient avoir en garde. C'est l'habitude en notre temps, lorsque l'on pense, de penser, si je puis ainsi dire, par « systèmes entiers d'idées »; et pour peu que vous ayez une fois invoqué le nom de Darwin, on vous somme de ne plus penser qu'à la suite, sur les traces, et dans les foulées de Darwin. Mais quand il ne me serait pas trop facile d'opposer, et comme d'entre-choquer les évolutionnistes entre eux (2), je répondrais encore ce qu'on ne saurait trop redire : c'est à savoir que tout « système » est faux en tant que tel; il est ruineux comme système; et il n'y en a jamais que les morceaux qui soient bons. « Chacun se fait son petit religion à part soi », disait cette bonne princesse; et moi je réclame le droit d'avoir aussi « mon petit évolution à moi. » Si je n'ai donc point raisonné de travers; si je n'ai sophistiqué maladroitement aucun des postulats sur lesquels repose, comme toute théorie, la « théorie de la descendance; » et si je n'ai d'ailleurs contesté aucun des faits que l'histoire naturelle a « scientifiquement » établis, il

(1) Émile Boutroux, *De l'idée de loi naturelle*, p. 101, 102.

(2) Je renvoie, pour ce point, au dernier livre de Quatrefages : *les Émules de Darwin*, 2 vol. in-8°; Paris, 1894, Alcan.

suffit, et le reste n'importe. La « science, » qui n'est infaillible, malheureusement, ni dans l'observation des faits, ni dans l'interprétation qu'elle en donne, l'est sans doute encore moins dans l'affirmation des conséquences qu'elle en tire. C'est même pourquoi ses titres sont nuls, absolument nuls, à parler de morale ou de métaphysique; — et l'exemple d'assez grands savans l'a prouvé, si je ne me trompe.

Mais, d'un autre côté, ce que l'on pourra dire, et ce que j'avoue moi-même, c'est que la *Descendance de l'homme* de Darwin, ou l'*Histoire naturelle de la Création* du professeur Hæckel, ne sont, de leur vrai nom, que des romans scientifiques. Il n'est pas « prouvé » que les espèces animales varient, ni surtout qu'elles se transforment; il n'est pas « prouvé » que la « concurrence vitale » ou la « sélection naturelle » soient autre chose que de grands mots; » et il n'est pas « prouvé » que l'homme descende de l'animal. M. Russel Wallace, nous l'avons dit, a toujours soutenu le contraire; et, tout en affirmant que les choses étaient *comme si* nous descendions du singe, il a continué d'enseigner que nous n'en descendions point. Dans ces conditions qu'est-ce donc que la doctrine évolutive? C'est une simple hypothèse, ou, pour mieux dire, c'est une *méthode*. C'est un moyen de classer ou de rassembler sous un seul point de vue des faits ou des idées qui nous échapperaient autrement et qui se moqueraient, pour ainsi parler, de la faiblesse de nos prises. C'est un moyen de faire de la clarté. C'est un moyen de pénétrer plus profondément dans la connaissance de ces faits eux-mêmes et d'en découvrir de nouveaux. Ce qu'une méthode est encore, c'est une discipline pour l'esprit, qui crée naturellement une habitude générale, une certaine manière nouvelle de penser. Et, en ce sens, avec un peu d'exagération, Huxley a pu dire que, « pour quiconque étudiait les signes des temps, l'apparition de la doctrine évolutionniste était... l'événement le plus prodigieux du XIX[e] siècle. » Comme l'avait fait avant elle la méthode comparative, ainsi, la méthode évolutive ou « généalogique, » a renouvelé la face de la science (1). Un autre a dit, — et ce devait être le fougueux Hæckel, — que « l'on apprécierait désormais l'intelligence des hommes selon la facilité plus ou moins grande avec laquelle ils accepteraient la doctrine évolutive; » et sous cette forme la phrase a quelque chose en vérité de plus ridicule encore qu'impertinent. Mais il n'en est pas moins certain que,

(1) « Si grand que soit l'intérêt qui s'attache à l'histoire biologique isolée des êtres vivans, a dit M. Francis M. Balfour, cet intérêt *a été décuplé* par les généralisations de Darwin. » On en pourrait dire autant des études relatives à la paléontologie.

depuis une quarantaine d'années, ce n'est pas seulement le domaine de la science, c'est le domaine aussi de la philosophie qu'il semble que la doctrine ou la méthode évolutive ait transformé tout entier. C'est ce qui nous imposait, — dans cette série d'études où nous voudrions, en même temps que notre examen de conscience, faire celui de quelques-uns de nos contemporains, — l'obligation d'examiner quelques-unes des conséquences de la doctrine; et c'est ce que nous venons d'essayer.

Et nous convenons d'ailleurs que, comme nous en avions prévenu le lecteur, ce n'est pas du dedans, c'est du dehors, à la clarté de la loi morale, que nous avons considéré la doctrine évolutive. La morale que l'on pourra tirer de la doctrine évolutive ne sera toujours qu'une morale en quelque sorte « réfractée, » dont il faudra donc toujours que l'on cherche ailleurs l'origine ou la source de lumière. Notre descendance animale, fût-elle prouvée, ne saurait nous créer de véritables « devoirs »; et les suites que nos actes peuvent avoir pour l'avenir de l'espèce ne seront jamais une véritable « sanction ». Mais n'est-ce pas quelque chose pourtant que d'avoir été comme nécessairement conduits par la doctrine de l'évolution à un nouvel examen du problème moral? Si, d'autre part, nous avions établi que l'hypothèse ou la théorie n'a rien d'incompatible, ou même qu'elle semble avoir une convenance interne avec la doctrine morale dont on a craint parfois qu'elle n'eût ébranlé les fondemens, ce serait encore davantage. Et enfin, si nous avions montré qu'en dehors de la morale tout « progrès » n'est qu'illusion ou chimère, et que c'est la doctrine évolutive qui l'enseigne, ne serions-nous pas assez payé du temps et de la peine que nous y avons employés? Il ne faut pas demander aux choses plus qu'elles ne peuvent donner; et puisque le premier fondement de toute morale est de reconnaître que l'homme, en tant qu'homme, est bien dans la nature « comme un empire dans un empire, » ce ne serait pas un résultat si méprisable que d'en avoir arraché l'aveu à la science même de la nature.

FERDINAND BRUNETIÈRE.

BOUTOU-KELY

SOUVENIRS DE LA VIE MALGACHE

I

Aussitôt que j'eus ramené mon interprète Jean Fararane en son pays, ce gamin s'empressa de prendre femme... Une fiancée de quatorze ans échut à cet amoureux de quinze : Madeleine, fille de mon cordonnier Rainizafy...

Dès lors, ce vieux Malgache crut convenable et peut-être avantageux d'engager avec moi des luttes de générosité.

— Voici les bottines que vous m'avez commandées... Elles sont bien finies, vraiment très belles... Cependant j'hésite à vous en demander le prix. Devons-nous exiger un salaire de nos parens? Depuis que mon gendre a quitté *l'autre côté* pour revenir à Tananarive, vous le traitez bien, le nourrissez bien, l'habillez bien et prenez soin de sa petite fortune... Vous êtes *son père et sa mère*. Ma fille est votre bru. Vous serez le grand-père de mes petits-enfans...

Cette alliance ne suffisait pas pourtant à assurer entre nous une confiance réciproque. L'homme blanc inspire au nègre une crainte naturelle; puis, l'indigène de Madagascar, constamment et cruellement exploité par ses chefs, soupçonne toujours chez un supérieur quelque arrière-pensée de lucre ou de tyrannie. Enfin les appréhensions de Rainizafy redoublaient sans doute en raison des avertissemens reçus d'en haut; les agens du palais surveillaient étroitement les maisons françaises; et tout sujet de la reine, suspect de fréquenter chez moi, risquait d'expier durement le mince avantage de mon amitié.

De mon côté, j'observais une prudente réserve. Je connais-

sais par expérience la duplicité malgache et n'ouvrais pas ma porte à un nouveau venu sans procéder à une petite enquête.

Or des bruits déplorables couraient sur mon cordonnier. A la mission française, où nous avions célébré le mariage de Jean, le père de Madeleine passait pour un esprit aveugle, livré aux pires superstitions. Avant les noces de sa fille, il avait consulté les devins qui fouillent les entrailles des poules noires, trouvé néfaste le jour fixé par l'évêque, et retardé la cérémonie de vingt-quatre heures sous ce coupable prétexte... La supérieure des sœurs en disait davantage encore. Pour elle, le bonhomme était sorcier.

Il faut avouer que la mine du personnage justifiait assez cette opinion. Ceux qui l'avaient rencontré n'oubliaient plus cette longue silhouette : une chevelure grisonnante, une figure à grimaces, éclairée de petits yeux clignotans; sous une bouche où l'âge avait fait des brèches, une barbe de bouc, insigne du Hova. La chemise blanche, autour du corps maigre, toute droite sur deux pieds nerveux, deux pieds de grimpeur dont les doigts s'agitaient sans cesse... En somme un masque de vieux satyre, confirmant, d'ailleurs, une réputation d'obstiné polygame.

Bref, nos relations étaient restées très vagues jusqu'au jour où, malade, je reçus sa visite. Il m'apportait une corbeille d'œufs frais... m'exprimait ses souhaits de rétablissement... se perdait en formules banales...

Sans pouvoir démêler au juste le souci caché sous son front noir, je devinais, à la crispation de ses lèvres, au mouvement de sa main fouillant sa barbe, à l'inquiétude de son regard, qu'il taisait un sujet grave...

Il revint le lendemain, renforcé, cette fois, pour doubler son courage, d'un superbe nègre à traits réguliers, à nez droit, à fines dents blanches.

— Voici mon aîné, Rakoute, me dit-il... Il est soldat... C'est le sort des pauvres gens; les officiers recruteurs n'épargnent que les riches. Mon fils n'est parvenu qu'à se faire classer dans la garde royale... C'est un avantage, car, en cas de guerre, il sera dispensé d'aller à la côte; mais il a fallu offrir des cadeaux aux chefs, et réellement nous avons dû faire de gros sacrifices qui grèvent toute la famille... J'ai deux autres garçons, Boutou et Faralahy... Ils sont encore aujourd'hui avec leur mère, à Souanirane, au sud de la ville; demain, je vais les amener chez vous; je ne puis plus les garder, vous les conduirez là-bas, au loin, où vous voudrez, de l'autre côté...

Cette résolution inattendue ne laissait pas de m'intriguer. J'appelai mon interprète, qui m'aida à débrouiller l'affaire, et m'en fit comprendre les dessous.

Rainizafy avait pour femme légitime Euphrasie, une captive d'origine sakalave, amenée à Tananarive après une défaite de sa tribu. Affranchie par son maître ou rachetée par son mari, Euphrasie jouissait d'une liberté absolue. Trente ans s'étaient écoulés sans qu'on la vît à la corvée des esclaves, et Rakoute prouvait sa qualité de Hova par le service militaire. Cependant on soupçonnait Madeleine de s'être mariée richement. Les héritiers de l'homme auquel la mère était jadis échue en partage avaient récemment revendiqué la propriété de la fille. Redoutant le scandale public d'un procès et, plus encore, les exigences clandestines des juges, mon interprète venait de trancher la difficulté en libérant sa jeune femme à prix d'argent. Ce premier succès encourageait les soi-disant maîtres d'Euphrasie; Boutou et Faralahy, les deux jeunes frères, allaient être mis en vente au prochain marché.

— Hélas! monsieur, disait le père, pour notre famille c'est le déshonneur, pour mes petits, c'est pis que la mort...

— Allons donc! l'esclavage domestique n'est pas si dur! Quel intérêt un maître trouverait-il à maltraiter des serviteurs encore enfans?

Rainizafy me regarda en face, sourit, et, les larmes aux yeux, recula d'un pas, comme en présence d'un obstacle imprévu, insurmontable...

Rakoute alors parla, avec l'ampleur et la redondance que tous les Malgaches déploient naturellement dans leur discours :

— Vous ne les connaissez pas, les marchands d'hommes qui achètent chez eux et revendent au loin. Écoutez donc ce que je vais vous apprendre... Tantôt ils recrutent des gens à la campagne pour la capitale, tantôt ils en expédient de Tananarive dans les provinces. Cela varie suivant les besoins de la place, la hausse ou la baisse, les occasions diverses. Ils sont nombreux, très nombreux certainement!... Leur commerce est considérable, très important à coup sûr, soit qu'ils opèrent isolément, soit qu'ils mettent par groupes leurs capitaux en commun... L'esclavage nous vient de nos pères; si les blancs l'abolissaient subitement, ce serait un trouble terrible pour Madagascar... Mais il est permis néanmoins de dire ceci : nous avons le cœur serré quand nous voyons passer les défilés lamentables des troupeaux humains qui s'éloignent au delà de l'Émyrne, vers des villages inconnus, jusqu'à vingt jours de marche!...

— Que me contes-tu là, mon ami? Chaque vendredi, je parcours le marché de Tananarive. Je n'y ai jamais vu plus de trente esclaves exposés.

— Le marchand de toiles, reprit lentement le jeune homme,

apporte rarement au *Zouma* plus de quatre ou cinq pièces d'étoffe. Et pourtant il accumule chez lui de gros approvisionnemens... Chacun doit cacher ce qu'il possède. Il ne fait pas bon étaler sa richesse : c'est la livrer sans défense aux convoitises des grands... Si le marché ne vous paraît pas suffisamment pourvu d'hommes, venez à Souanirane, chez Andriamaharo, Ratsimanjeny, Ramarotoby, Rainingory ou Rainitsizehena, ou encore, à l'ouest du faubourg, chez Rainilaitsirofo... Vous pourrez acheter là, en gros ou en détail, nombre de porteurs, de femmes ou d'enfans... Dans votre voisinage même, au nord-ouest de la résidence générale, Randretsavola gagne des monceaux d'argent. Ravokatra lui fait concurrence au quartier d'Isoaraka... Mais leur chef à tous est Rainibonaly... C'est un homme cruel et redoutable. Pour dresser les jeunes garçons au travail, il les frappe, les garrotte, les prive de nourriture...

Enhardi par mon attention, Rakoute devenait loquace, entrait avec simplicité dans des détails tels que le souvenir de l'odieux traitant, éleveur autant que maquignon, évoque encore en moi des images de harem-écurie, de femmes-poulinières :

— Oh! monsieur, nous vous supplions, ne laissez pas mes petits frères tomber en pareilles mains !...

Je finis par céder aux objurgations du père et du fils : j'acceptai le principe du rachat, et promis de faire procéder aux premières offres, au marchandage, aux palabres, à toutes les formalités de l'affranchissement.

Trois cent quarante-cinq francs !... Ce fut le montant de la dépense, ensemble les frais d'enregistrement, les honoraires du scribe, l'obole d'usage offerte aux divers témoins de l'acte, les menues commissions, avouées ou occultes...

— C'est un peu cher, fit observer mon curé, le Père Bauzac, missionnaire du quartier de Mahamasine. — Il se trouvait chez moi au moment où Rainizafy, tout joyeux, m'annonçait la conclusion du marché. — Je n'ai jamais vu payer ici plus de trente piastres (1) un marmot au-dessous de huit ans.

— Que voulez-vous ! Il faut compter avec les intermédiaires. Qui sait si Rainizafy lui-même n'a pas prélevé pour ses plaisirs un léger escompte sur le rachat de ses fils ?

— Tiens... tiens... fit le prêtre en souriant dans son épaisse barbe grise, vous commencez à les connaître, nos bons Malgaches.

Puis se tournant vers l'indigène, il l'interrogea dans la langue du pays :

(1) La piastre malgache n'est autre chose que la pièce de cinq francs française.

— Sont-ils baptisés, au moins, tes petits?

— Pas encore, *monpera*. Ils sont déjà circoncis, mais n'ont pas commencé leurs classes... Je ne sais s'il faut les envoyer chez les Français, les Anglais ou les Norvégiens...

Je résolus sur-le-champ cette question, mais il restait à régler celle du baptême.

— Pour Faralahy, pas de difficultés, dit le missionnaire, nous le baptiserons quand vous voudrez. Mais Boutou, si je me le rappelle, a certainement atteint l'âge de raison. Il devra suivre notre enseignement deux années de suite avant de devenir chrétien. Or notre mission n'a pas de poste à Souanirane, et je ne dirige, à Mahamasine, qu'un simple externat de garçons.

— Boutou ne pourra donc fréquenter votre école que s'il demeure chez moi?

Le religieux avait fait avant moi cette hypothèse.

— Vous nous recrutez des prosélytes, répondit-il, c'est bien; vous les logez chez vous, c'est encore mieux... Faites donc, et que Dieu vous récompense.

La livraison des deux petites âmes eut lieu sans retard. Jamais rapprochement de types plus dissemblables ne montra mieux de quel singulier mélange de races est issue la population de l'Émyrne.

Boutou aurait pu passer pour un enfant d'Europe ou d'Asie. A voir ce teint à peine cuivré, ces cheveux lisses, cette tête ronde, ce nez mince et légèrement retroussé, cette physionomie ouverte, illuminée d'un regard très droit, on pouvait être tenté d'accorder quelque créance à la théorie contestable qui assigne aux Hovas une origine malaise.

Faralahy, mon petit dernier, était noir comme l'ébène. Sous une épaisse enveloppe de cheveux crépus, son crâne s'allongeait, fuyait, se renflait : spécimen authentique qu'on déposera quelque jour avec honneur dans un musée d'anthropologie, vitrine des *Dolichocéphales*. Ses yeux énormes, sans expression, ne brillaient dans son visage que par un contraste de couleurs. Un vrai Sakalave, celui-là... la chair même, la rude anatomie, le pigment brûlé des pillards sauvages qui battent librement la brousse du Bouine et du Menabé...

— Bonjour, *vazaha!* me dit Boutou, rassuré par la présence de Madeleine, et curieux évidemment d'examiner de près un homme blanc... Faralahy, effarouché se cachait dans la jupe de sa mère.

— On ne dit pas « bonjour, *vazaha!* » Boutou-Kely (1), reprit Euphrasie, on dit « bonjour, *monpera*. »

(1) Boutou-Kely : petit Boutou.

Elle ne connaissait d'autres Européens que les missionnaires et croyait que tous les étrangers, tous les *vazahas*, avaient droit au titre de « mon père. »

Son père... Et pourquoi pas? J'aurais pu avoir un fils de cet âge.

Conformément à l'avis du curé de Mahamasine, il fut convenu que cet enfant habiterait ma maison, confié aux soins de sa sœur et de son beau-frère, tandis que Faralahy resterait près d'Euphrasie.

II

— Monsieur n'oubliera pas de donner *désormais* deux sous de plus par jour pour le riz et la viande des domestiques... *Il convient* aussi d'acheter deux ou trois yards de cotonnade blanche *afin de* vêtir le gamin...

Beau parleur autant que bon économe, Jean cumulait chez moi les fonctions d'interprète et celles d'intendant... Il n'aimait pas les occasions de dépenses nouvelles et semblait, en me soumettant le budget de mon jeune pensionnaire, vouloir me laisser seul responsable de ma prodigalité.

Boutou s'était présenté la veille sous une épaisse loque de drap grenat, débris d'une ancienne livrée usée à Paris par Jean, alors simple *groom*, au début de sa carrière. A ce haillon, on allait substituer une chemise, plus décente certainement, mais vraiment bien légère pour la température des hauts plateaux... Ma sollicitude paternelle s'en émut.

Jean se mit à rire, assez irrévérencieusement.

— La veste rouge! c'était pour faire honneur à Monsieur! De sa vie le gamin n'a possédé de vêtement... Jusqu'ici son père et sa mère l'ont laissé patauger tout nu dans les rizières, à la pêche des crevettes, des crabes et des petits poissons... Ils ne savent pas encore habiller les enfans, ces sauvages-là!

Il les appelait sauvages... telle était la distance que le contact des Européens, un voyage en France, une assimilation partielle aux idées étrangères, avaient mise entre eux et lui...

Bientôt Boutou m'apparaissait tout joyeux de son nouveau costume. Arraché au monde des primitifs, devenu le fils du *vazaha*, il franchissait le seuil d'une vie supérieure, et, très fier, il se redressait comme un homme, en s'enveloppant d'une petite pièce rectangulaire de toile, son *lamba*.

Le lamba, cet élément principal du costume malgache, sert à la fois de langes aux enfans, de drap aux épousés, de linceul aux morts. Le nourrisson passe les premiers mois de sa vie sur le dos de sa mère, dans la poche qu'elle forme en rejoignant les extrémités du lamba par-dessous les bras et autour de la taille.

Adolescens et adultes, nobles, hovas, esclaves, tous mettent leur coquetterie à se draper dans cet oripeau national, dont ils courbent les plis, relèvent les bords, rejettent les pans avec une grâce savante.

Les tissus, les couleurs, les dessins varient à l'infini... d'Amérique, d'Angleterre, de France et d'Allemagne affluent les cotonnades, les lainages et les soieries... mais l'industrie indigène conserve une prérogative sacrée : la fabrication des linceuls, l'unique travail auquel les gens d'Émyrne apportent une préoccupation artistique. Ces lambas de morts sont fort beaux; le nombre et la richesse en sont proportionnés à l'importance du défunt. La pièce de soie malgache, imperméable, de couleur cachou, se recouvre parfois d'étoffes précieuses en quantité telle qu'il faut vingt hommes pour porter en terre un cadavre ainsi paré.

Le lamba jeté sur l'épaule, Boutou explore sa nouvelle demeure.

— C'est si joli, la maison du *vazaha!...*

Ce qu'il admire, c'est une de ces villas à l'usage des Européens que les Malgaches bâtissent en brique ou en pisé. Constructions de pacotille, en réalité, où tous les détails trahissent l'inexpérience de l'ouvrier... Le travail de menuiserie n'est pas sans de regrettables négligences, et il règne une aimable fantaisie dans les dimensions des fenêtres et des portes. Inspecter fréquemment sa toiture est d'une bonne économie, du moins à l'approche de la saison pluvieuse, car, si quelque tuile a cédé, c'est par paquets que l'eau pénètre à l'intérieur... les plafonds s'écroulent en abominables gâchis de boue rougeâtre...

Était-il étonnant que l'admiration de Boutou fût provoquée au plus haut point? Nous-mêmes, après six nuits passées sous des cases de paillotte, nous avions levé les bras d'enthousiasme, à l'aspect coquet et séduisant de ces habitations ceintes d'élégantes vérandahs, entourées de balcons suspendus.

Au jardin, l'enfant restait en longues contemplations devant la volière, pleine pour lui d'un perpétuel divertissement. Les perruches et les cardinaux jacassaient sur le bambou supérieur; au-dessous roucoulaient ces tourtereaux à queue écarlate que les indigènes appellent « mangeurs de bananes ». Au niveau du sol, des cailles blotties dans les coins; des sarcelles et de grosses poules d'eau à crête rouge, accroupies dans un bassin de zinc, taquinées, volées, battues par un merle noir-blanc-jaune, qui bégayait quelques mots de malgache et m'appelait *Vazaha,* lui aussi. Cet oiseau parlait, et les autres chantaient à la gloire de l'éminent naturaliste qui les portraictura en si vives couleurs sur les planches de ses albums; tous voulaient porter le nom de ce

savant explorateur; en dépit des variétés de leur plumage et des discordances de leur ramage, ils se reconnaissaient entre eux pour les membres d'une même famille, la famille des *Aves madagascarienses Grandidieri.*

Sous les berceaux de vignes et les guirlandes empourprées de l'arbre de Bougainville, au pied des lilas de Perse, des grenadiers, des pêchers et des pommiers, à travers les rosiers, les géraniums et les héliotropes, Boutou poursuivait ses billes... Dans ce cadre un peu factice d'horticulture européenne, le petit sauvage conservait la grâce naturelle de ses mouvemens inappris, sans entraves, sans efforts... Qu'un cri soudain, un bruit du dehors, un brouhaha lointain vînt frapper son oreille, l'enfant, penché à terre, se relevait d'un bond, se redressait subitement, semblait humer l'air, prendre le vent. Comme les Malgaches errans qui s'orientent d'instinct dans les régions inexplorées et perçoivent le danger sous les espèces les moins saisissables, il embrassait d'un coup d'œil net et rapide tout le paysage environnant : au pied de la ville, la belle plaine de rizières qu'arrose l'Ikoupe... puis les libres espaces, les monticules déboisés, les vallonnemens verts de l'Émyrne... et là-bas, au sud, le massif étagé qu'un air transparent rapproche, l'Ankaratra mystérieux, le refuge ancien, où suivant les croyances, les âmes des ancêtres émigrent et trouvent le repos...

Mon fils d'adoption avait-il quitté pour toujours ces rizières et cette brousse?... Déjà, il considérait comme siens mes parterres et mes pelouses... Mais, bien qu'il se fût promptement familiarisé sous mon toit, ma personne n'en restait pas moins pour lui l'objet d'un respect assidu, d'une vénération constante, d'une dévotion scrupuleuse... Ce fanatique poussait même l'intolérance jusqu'à assujettir tous ses compagnons de jeu aux obligations qui m'étaient dues.

— Voici Samson, l'esclave de la fiancée de Rakoute, il allait quitter la maison sans avoir dit bonjour au *vazaha.*

Rakoute change de fiancée tous les huit jours, et je n'éprouve aucun besoin de me faire présenter un nègre de plus.

Samson ahuri, le nez sous le lamba, se laisse traîner par la main et risque à chaque mouvement de rester accroché quelque part.

Boutou évolue adroitement au milieu des meubles, des bibelots et des livres... répare en passant le désordre causé par son ami... saisit délicatement une tasse qu'il aperçoit en détresse et la replace soigneusement sur la soucoupe correspondante...

Idée de hiérarchie, idée de symétrie... son avoir mental s'augmente de jour en jour.

III

Au collège d'Ambouhipou, à une lieue de Tananarive, les Pères de la Mission française célèbrent la Fête-Dieu. Si les Malgaches se soucient peu, en général, de la morale évangélique, ils se prêtent volontiers aux manifestations du culte. L'église est leur lieu de réunion et de distraction.

Les concurrences sont nombreuses auxquelles les prêtres catholiques se sont heurtés dans la grande île africaine!... Les quakers, les *indépendans*, les anglicans, les luthériens de Norvège et d'Amérique ont plus d'agens... et plus d'argent. Des religieux de nationalité française, quoique reconnus, sont suspects au premier ministre, grand chef d'une église malgache dont il fait l'instrument de son pouvoir... Aussi, sous l'apparente indifférence des autorités indigènes, se cache une hostilité sourde qui se traduit trop souvent aux dépens d'innocentes victimes.

Pourtant les peuples du Sud aiment la pompe et l'éclat de la liturgie romaine; les gens de l'Émyrne et du pays betsiléo, comme les Betsimisarakes de Tamatave, s'attachent aux menus objets de dévotion qui leur rappellent les anciens fétiches. Enfin les processions agréent particulièrement à tous ces néophytes.

Aujourd'hui donc, une longue colonne s'empresse vers le lieu de la réunion; elle descend de la place d'Andouhale par le sentier abrupt de l'Est et trace des circuits sur les pentes rocheuses jusqu'aux marais d'Ambouhipou... Les étrangers, les grands et les riches, assis sur la chaise découverte appelée *filanzane*, mettent à profit l'agilité de nombreux porteurs... Les missionnaires montent de petits chevaux qui gravissent d'un pied sûr, malgré leur piètre apparence, les raidillons escarpés du pays sans route... Des marchands forains sont établis à la porte du collège; ils offrent des fruits, du manioc, des patates et même du riz bouilli qu'ils enveloppent dans des feuilles de bananier...

A travers le grand parc, sous les manguiers, les eucalyptus et les hauts camphriers, l'évêque, entouré d'acolytes, élève l'ostensoir qui resplendit dans la fumée de l'encens. Derrière le dais, les élèves d'Ambouhipou sont groupés sous la conduite d'un diacre nègre... C'est un Français, originaire de Nossi-Bé, l'une de ces petites îles de l'océan Indien où la navigation et le commerce ont depuis de longues années infusé aux aborigènes du sang d'Europe... Parmi les habitans de la *Grande-Terre*, le vicaire apostolique n'a pu recruter aucun prêtre jusqu'à ce jour. L'esprit de pauvreté, de chasteté, d'obéissance, ne souffle pas encore sur l'âme malgache...

De toutes les chrétientés voisines, une seule manque à l'appel, celle des lépreux, que la loi écarte. Chassés de partout, ces déshérités cachent dans la campagne la honte et la puanteur de leur chair blanchie, tuméfiée, désagrégée. La mission leur a construit des cases de refuge; un apôtre est désigné pour porter jusque-là des mots de résignation et d'espoir.

Les villageois d'Ambouhidenpoune, d'Ambouhipène, d'Antanjounbate, de Fenouarive, d'Ambouhidatrime et d'Ambouhitraze sont venus se joindre aux citadins de Tananarive. Chaque Père dirige sa troupe chantante de fidèles. A la tête des groupes se trouvent les deux principaux auxiliaires du prêtre : le sacristain et le magister indigènes. Ils ont été soigneusement choisis parmi les catéchumènes les plus instruits et les plus zélés, mais trop souvent, hélas! l'appât d'un salaire élevé, promis par une mission rivale, provoque dans cette élite même de regrettables apostasies.

Le concert manque d'ensemble : autant de cantiques que de paroisses, et les paroisses se suivent de près. Quand les voix sont fatiguées, on nasille des litanies. Un orchestre à grand tapage, dont les cuivres emplissent l'air de dissonances, annonce l'école des Frères de la Doctrine chrétienne... Les Sœurs de Saint-Joseph de Cluny surveillent un nombreux défilé d'élèves dont les visages noirs s'égaient sous des voiles blancs; toutes ces jeunes agitées font effort pour prendre la mine recueillie qui sied à leur costume virginal... Des lambas de soie, des robes à frou-frou, de fines chaussures devant lesquelles les pieds nus se trouvent humiliés : ce sont les favorites de quelques Français notables... Elles occupent leur rang devant tous, devant Dieu même... Le mariage légitime, d'importation récente, ne se célèbre encore qu'exceptionnellement à Madagascar.

Ces inconscientes qui procurent à leur famille l'aisance, l'opulence même, ne provoquent ici qu'une envie sincère et sans mélange. Et les voilà qui portent la bannière de Sainte-Marie... l'Égyptienne sans doute.

Ce singulier voisinage n'incommode nullement un bon Frère coadjuteur, le Frère forgeron, qui se livre à une manifestation pieuse derrière la statue de son patron saint Éloi. Une grande ombrelle à doublure verte préserve d'un soleil trop ardent sa tête nue de vieil ouvrier, blanchie sur l'enclume... Soixante-douze ans d'âge, quarante ans de discipline ecclésiastique, trente ans de travail en terre malgache, tels sont ses états de service... Le brave religieux a pourtant la démarche alerte encore. La foi le soutient; sa prière se dégage de la cacophonie des cantiques, sa charité s'exalte au tintamarre incohérent des pauvres chrétiens noirs.

Laissant la foule massée en flots compacts autour du grand

reposoir illuminé, je quitte Ambouhipou et rentre en ville.

Boutou trotte derrière moi... Du plus loin qu'il aperçoit mon filanzane et mes porteurs, il court à son *vazaha* comme un soldat se porte au feu.

— J'ai vu Monseigneur, sous le grand parasol blanc... Il y avait beaucoup de Pères autour, et tous s'étaient couverts d'or en l'honneur de Jesou-Christi... Moi, je ne sais pas encore les cantiques, je les écoute pour les apprendre, et, dans la *prière qui marche*, je pense que je suis comme le roi d'Afrique dont *monpera* Bauzac m'a raconté l'histoire...

— Quel roi d'Afrique?

— Celui qui a traversé le désert avec ses bœufs et ses esclaves pour suivre l'Étoile et trouver Jesou-Christi enfant. Bethléem est de l'*autre côté*, Jesou-Christi était vazaha...

J'avais déjà plus d'une fois entendu formuler à Madagascar cette remarque qui semble pénible à l'amour-propre des indigènes... cependant Boutou en atténuait l'amertume par une phrase apprise à l'école :

— ... Il était vazaha, mais il a aimé tous les hommes, les noirs comme les blancs...

— Bravo ! tu ne perds pas ton temps au catéchisme. Quelle était donc cette oriflamme que tu portais si fièrement ?

— C'est l'image de saint Jean, le frère de Jesou-Christi. Jean baptisait dans la rivière ceux qui venaient à lui... Moi aussi je désire être baptisé. Vous serez mon parrain et me donnerez un nom nouveau, un nom *vazaha...* Je voudrais m'appeler comme un de ces saints qui allaient à la mort pour dire la bonne parole de Jesou-Christi. Ils n'avaient pas peur. Les Malgaches ne sont pas si courageux...

Et l'enfant citait le vieux proverbe de son pays : « *Mamy ny aina :* la vie est sucrée. »

Mais une autre de ses récentes impressions lui revenait en tête et s'échappait dans son discours ; c'était l'inconduite de son camarade Samson : — Croiriez-vous qu'il s'est caché derrière un arbre pour regarder passer les petites filles de *Ma Sœur?* Je crains qu'il ne soit jamais chrétien...

IV

Non seulement Boutou savait assez de catéchisme pour étonner les vieux devins et les vendeurs d'amulettes, condamner les sorciers-empoisonneurs, confondre jusque dans le village sacré d'Ambouhimangue les grands prêtres de l'idole Rafantaka, mais en peu de semaines il avait appris à lire, et, le jour du mar-

ché, assis devant ma porte, il initiait un public d'esclaves et de porteurs au contenu de la gazette : *Ny Malagasy*.

Puissant moyen de propagande française que cet organe de publicité indigène... Les débuts en furent timides. On se bornait à y reproduire des télégrammes et des chroniques d'Europe, à enregistrer sans commentaires les nouvelles de l'île... Mais les communications de l'agence Reuter, sauf les mésaventures du roi Béhanzin, laissaient indifférens les lecteurs nègres, et, pour répandre les nouvelles de l'intérieur, le courant rapide et mystérieux, qu'on nomme en Afrique la poste du désert, précédait généralement toute autre publication.

Brusquement, l'entreprise, d'abord hésitante, se prononça par un coup d'éclat... La feuille, transmise de main en main, descendit du plateau central, pénétra jusqu'aux tribus les plus lointaines de Sakalaves indépendans, de Bares et d'Antaimoures. Du cap d'Ambre au cap Sainte-Marie, des régions Antankares aux provinces Antandroys, ce fut comme une traînée de poudre... On avait osé traduire et imprimer la fable des *Animaux malades de la Peste*... Coutumier des locutions obliques, le Malgache voyait sous l'allégorie une allusion flagrante, une attaque directe aux agissemens du premier ministre... Évidemment cette fable n'avait pu être imaginée qu'à Madagascar et pour Madagascar.

L'histoire du meunier de Sans-Souci faillit coûter la vie à plusieurs personnes au moins; les imprimeurs indigènes du journal durent quitter l'atelier sous les menaces d'un prince moins scrupuleux que le grand Frédéric...

Alors, autour du porte-voix, se produisit un véritable concours de gens désireux d'exhaler une plainte étouffée jusqu'alors, une rancune trop longtemps contenue. C'était un peuple entier qui prenait conscience de lui-même, hurlait sa souffrance, appelait au secours.

« O Malgaches, nos compatriotes, disaient des correspondans anonymes, et vous tous chers habitans de Madagascar, nous écrivons ceci pour vous, nos parens, afin de vous faire connaître la situation de notre contrée, le pays des Cinq Mille de l'Ouest, car nous sommes tous issus d'une commune origine, quoique naturellement séparés par des montagnes, des rivières et divers plateaux...

« Au pays des Cinq Mille de l'Ouest, les gros poissons mangent les petits. Ils sont vraiment extraordinaires les moyens blâmables qu'emploient, pour se procurer de l'argent, Ratsimba, dixième honneur, gouverneur de Betafo, et ses collègues les officiers, les juges et les chefs de village...

« Nous n'écrivons pas ceci pour le premier ministre, car nous

lui avons fait souvent entendre nos réclamations, mais toujours sans résultat. Les pétitions que nous lui avons adressées se sont accumulées. Quelques-unes, peut-être, ont été arrêtées en route, et ne sont pas parvenues jusqu'à la capitale ; cependant nombre de gens se sont plaints à Rainilaiarivony lui-même, soit en l'arrêtant, tandis qu'il passait au nord du palais, soit en pénétrant chez lui, à Tananarive ou dans ses propriétés...

« Ratsimba continue néanmoins de nous terroriser en déclarant qu'il jouit de la confiance de la reine et du premier ministre. Ils sont nombreux ceux dont il a injustement ordonné la mort : Ilaitsaramanana, Jaonarivelo, Rainibemarana, Rainibetokotany et tant d'autres ! Il impute à ses administrés des crimes imaginaires, accusant de bigamie les veufs remariés et de concubinage les gens dont l'union légitime est inscrite sur le registre du gouvernement. Les condamnés mis aux fers sont ruinés d'abord, relâchés ensuite. Les procès se trament dans le mystère et se règlent entre quatre murs, par des menaces violentes. Beaucoup d'habitans ont dû s'enfuir. Et voilà pourquoi les voyageurs rencontrent tant de brigands et de détrousseurs sur les routes des Cinq Mille de l'Ouest...

« Depuis quatre années qu'il gouverne Betafo, Ratsimba s'est enrichi. Il n'avait que six esclaves en arrivant de la capitale, il en a quatre-vingts maintenant, ses rizières couvrent de vastes étendues, et nous savons qu'il cache dans ses coffres plus de soixante-dix mille piastres. »

La traduction peut donner de ce factum une idée assez exacte, car ces rédacteurs improvisés ont tous subi l'influence de la pédagogie étrangère, et la langue malgache, écartée de ses formes primitives, envahie de néologismes, asservie aux adaptations et imitations, ne se retrouve là que sensiblement modifiée, allégée, abrégée. L'emploi journalier de cet idiome a créé autour des esprits une atmosphère ambiguë ; d'où la difficulté, pour les lecteurs du journal, de discerner les productions originales des pastiches, les auteurs noirs des rhéteurs européens.

En dépit de cet effacement du caractère national, un écrivain d'un génie purement indigène se révéla tout à coup... Plus de doute alors... La vieille éloquence des ancêtres éclatait, dans toute sa pureté, comme un diamant parmi les verroteries. Le style coloré paraissait, relevé de métaphores heureuses, spontanées, naturelles à l'artiste qui voit et qui sent... La composition même, l'ordre des argumens obstinément répétés et comme martelés, prouvaient une complète insouciance de notre logique... A la précision du détail, à la sûreté du trait, à la clarté de l'allusion, on reconnaissait un homme initié à tous les arcanes de la vie mal-

gache. L'expérience douloureuse de l'oppression et de la misère communes pouvait seule inspirer cette conviction de pensée, cette sincérité d'accent, cette ardeur de polémique... C'est à peine si un excès de symbolisme biblique trahissait par momens l'ancien élève des missions anglaises.

Il disait les efforts, les déceptions, le découragement du Hova courbé sous un régime de corvée sans salaire. Dans ses « pièges cachés », il montra les espérances des faibles tombant aux embûches des puissans. « Vivrons-nous longtemps sous le règne des Nabuchodonosor? Peuple malgache, seras-tu toujours comme la couleuvre qu'on écrase ? Elle n'a ni la dent qui mord, ni la main qui griffe, ni le pied qui rue. »

On mit à prix la tête du publiciste anonyme; sa vie fut bourrelée d'inquiétudes... Pour soustraire sa femme et ses enfans aux persécutions menaçantes, il dut les éloigner de la capitale, les cacher dans la campagne... Les soupçons s'égarèrent longtemps; mais une inadvertance dévoila l'auteur aux yeux de son père. Le vieillard fut saisi de terreur, fit entendre à son fils les plus durs reproches, le menaça de délation... Le poète poursuivit néanmoins son œuvre, s'ingéniant à tromper toute surveillance, à diriger ses manuscrits par une filière occulte, à communiquer secrètement avec ses protecteurs européens... Et le peuple, soutenant l'effort du juste inconnu, accueillait avec un enthousiasme avide les paroles de vérité.

Il n'est pas de souffrance sans répit, de douleur sans détente; le Malgache, oublieux comme l'enfant, fait vite trêve à l'affliction. Les lamentations des opprimés alternaient avec des chansons joyeuses. Le journal *Malagasy* fixait ces œuvres légères que les indigènes improvisateurs entourés de leur troupe de bardes et de leur chœur de femmes, vont déclamer, au son de la lyre appelée *valia,* dans les maisons des grands personnages, — ils célèbrent les naissances, les circoncisions, les guérisons, les réunions de famille. Bajo, l'un de ces chefs de troupe, consentit, non sans peine et moyennant un prix considérable, à se laisser imprimer. Le contrat, passé devant témoins, fut rédigé en bonne forme; il y manque pourtant la signature d'une des parties...

Bajo et ses compagnons consacrèrent une journée à la dictée des meilleures pièces de leur répertoire... C'étaient de longues cantilènes d'amour où les strophes se succédaient, sans ordre ni progrès, toutes débordantes de la passion de l'homme à demi sauvage qui chante son désir.

De-ci, de-là, une image d'une véritable ampleur :

« O ma bien-aimée, tu es la mer dont le sein s'irrite et se soulève, et je suis la pirogue qui se laisse balancer au gré de la tempête. »

Ailleurs, l'amant se vantait, avec une précision comiquement puérile, d'une victoire malheureusement rare à Madagascar, celle de l'Amour sur l'Argent : « Les hommes blancs, ô ma belle, t'offrent pour te séduire un kiroube (1 fr. 25), et même un louchou (2 fr. 50), mais tu restes avec moi, qui ne puis te vêtir que d'un lamba de toile américaine de petite largeur... »

Le poète chantait aussi les flots, les rochers et les caïmans, l'Ikoupe et la Betsibouke, dont les eaux confondues, en aval de Mevatanane, roulent à Majunga... A l'en croire, on goûte de charmans plaisirs à Tsinjouarive, la maison de plaisance de la reine, où, sous les grands bois, près des cascades, les gentils seigneurs et les aimables dames de la cour d'Émyrne s'ébaudissent librement loin des regards indiscrets et des remontrances importunes.

Sur un rythme rapide et cadencé, Bajo suivait le voyage du porteur de fardeaux à travers la Grande Ile. « Le piéton quitte Tamatave où l'on achète les étoffes à bon marché, et il va, pendant deux jours, le long de la mer, sous de belles allées dont les arbres sont empanachés d'orchidées parasites... Il gagne ainsi le carrefour où convergent les sentiers de la côte et ceux de l'intérieur, Andevoranto, la ville voluptueuse et malsaine... mais il doit en partir dès l'aube avant que le vent ne soulève la barre. On remonte le fleuve en chantant, sur une pirogue chargée d'hommes et de marchandises. Il faut près de quatre heures pour atteindre ainsi Maroumby, d'où l'on se dirige, toujours vers l'Ouest, au milieu de terrains sans maître ni culture... Voici les hautes cimes de la forêt dont le vaste silence n'est troublé que par le cri du coq de pagode et les appels des babakoutes... Dans le village, à l'entrée de la case, l'esclave a déposé sa charge, et il pénètre chez l'hôtesse pour y sécher son corps trempé de pluie, oublier ses fatigues dans une lampée de jus de canne... Ankeramadinike! Amboubibéhasine! Maridaze! Alaroubie! Bientôt le porteur aperçoit près des nuages, sur la montagne, les tourelles altières du palais de la reine, les clochers de pierre, les maisons de brique; c'est la fin du travail et le but du voyage, la ville de repos et de ressources, pleine de bœufs, de riz, de rhum et de filles aux hanches provocantes... Mais une fâcheuse compagne, la Fièvre des côtes, a suivi l'insouciant voyageur. »

Si les Malgaches lettrés lisent avec intérêt les œuvres que les Européens leur ont traduites, notamment la *Bible* et les récits merveilleux de la *Vie des Saints*, tous s'arrachent passionnément ces poèmes indigènes où se retrouvent l'image des paysages vus, l'évocation des peines endurées, l'écho des voluptés connues.

Les professionnels sont rares dont la réputation soit comparable à la gloire de Bajo, mais on compte en foule les amateurs

qui ont reçu le don de la musique et des chants. Il est fréquent d'entendre à Tananarive un groupe d'indigènes répéter un refrain populaire, tandis que le soliste improvise au gré de son imagination le texte du couplet dont la mesure seule est fixée d'avance.

C'est ainsi qu'on célébrait chez moi mon anniversaire... Le chœur de mes porteurs et de mes voisins était dirigé par un jeune bouffon qui se croyait certainement l'égal des plus grands poètes. La figure de ce polisson vaut qu'on la dessine au passage. Un strabisme intermittent brisait son regard, déconcertait l'expression d'une physionomie mobile, mais fine. Le corps fluet, très maigre, n'accusait aucune disproportion, mais le costume affichait une véritable passion de mascarade : les lambas se bigarraient de ramages criards, reproduisaient à l'infini la tête d'un personnage célèbre, une statue, un palais, une cathédrale, une locomotive passant sur un pont, ou quelque tableau d'un genre plus léger... Les vagues Siciles où Molière plaçait ses Mascarilles et ses Scapins ne virent jamais plus extravagant ni plus effronté valet de comédie... Il répondait au nom de *Patsalahy* qui signifie : « Crevette mâle... » Sa tête, souvent troublée de fumées alcooliques, hébergeait un mélange d'idées imprévu, disparate, picaresque : traditions purement malgaches, notions simiesques des mœurs d'Europe, mauvaises passions de toutes les humanités, superstitions de nègre, scrupules chrétiens... Il préparait des philtres mystérieux pour enchanter la dulcinée rebelle, mais il se confessait à la date du 13 juillet, qui était pour lui la veille d'une grande fête...

Patsalahy préludait généralement à l'inspiration poétique par une danse de caractère... Il rythmait le pas pour faire trois fois le tour de la salle, un pouce en l'air, en simulant du bras des mouvemens d'aile... Puis il se fixait, le poing sur la hanche, et enseignait quels sont les grands peuples qui se partagent l'univers. — « Il y a les Français qui demeurent à Paris, les Anglais qui habitent l'*England*, les Norvégiens qui sont en *Norway*, les Arabes à *Pour-Saïd*, le Betsimisarakes à Tamatave, et les Malgaches à Madagascar. »

Telle était l'ethnologie de Patsalahy.

— Mais, reprenait-il, tous les blancs ne sont pas de l'*autre côte*, il en est aussi venu dans notre capitale. — Suivaient les adresses et les professions des Européens établis à Tananarive ; à chaque nom s'ajoutait quelque remarque facétieuse qui terminait la strophe et fournissait la rime.

Il ne se donnait aucun divertissement en ville sans que cet aède fantaisiste trouvât moyen de s'y glisser... Un jour donc que l'on saluait au passage un de nos explorateurs les plus connus, Crevette-mâle honorait de sa présence notre réunion... Pourtant

nous dûmes insister près de lui. Il n'était pas en veine de versification malgache... et ce fut en français qu'il entonna tout d'un coup d'une voix tonitruante, avec un luxe de gestes, au complet ahurissement de son auditoire :

Les femmes, ne m'en parlez pas!
Parbleu, les femmes sont exquises,
Mais ça fait faire des bêtises,
Et ça nous met dans l'embarras...

V

Boutou fait de grands et rapides progrès, commence à écrire calcule en français aussi bien qu'en malgache. Comme je résiste rarement au désir qu'il m'exprime dans ma langue, il sait mettre gentiment ma faiblesse à profit; cela lui vaut des billes, des balles, des gâteaux de riz et des oranges. *Monpera* Bauzac, pourtant plus sévère que moi, s'est montré, lors du dernier examen, très satisfait de son catéchumène. L'écolier de la troisième classe a glorieusement passé dans la seconde, au milieu de grands garçons.

Son nouveau maître, ancien élève du collège d'Ambouhipou, se nomme Pierre Rakoutoumalala... ce Hova malin brigue ma faveur et mes subsides... Voilà pourquoi. dans l'intention de me ménager des surprises, il enrichit de mots nouveaux le vocabulaire français de mon fils adoptif... Je forme néanmoins le projet d'enlever l'enfant à cette sollicitude intéressée, et je préfère à ce pédagogue indigène mes compatriotes, les Frères de la Doctrine chrétienne...

Boutou ne partage pas mon sentiment : l'école des Frères est éloignée de ma maison... le régime de l'internat est bien dur...

— Vous êtes mon père et ma mère, et ferez de moi tout ce qu'il vous plaira. Mais si je vais à la *classe qui dort*, je serai triste et pleurerai beaucoup de ne plus voir mon *vazaha* chaque jour.

— Je quitterai prochainement ton pays, mon enfant; tu dois t'accoutumer à ne plus me voir.

— Jamais je ne m'y accoutumerai... Quand il n'y aura plus de *vazaha*, il n'y aura plus de Boutou.

— As-tu donc envie de me suivre de l'autre côté de la mer?

— Je voudrais aller partout où vous irez... Je n'ai pas peur de la mer. Il y a, sur le bateau, des cuisines où le riz bout, des salles où l'on mange, des lits où l'on dort... Mais pour gagner Tamatave, il faut marcher sept jours à l'Est, puis au Nord, et je suis trop petit, je ne pourrais pas vous suivre...

— Je te mettrais dans un panier, je te donnerais deux porteurs.

— Oh! ce serait facile alors! Quel bonheur! je verrais Bourbon, Marseille, Paris, et la maison de vos ancêtres, au sud-ouest de votre capitale... J'ai appris beaucoup de choses nouvelles depuis que je suis chez vous, mais c'est encore bien peu, je veux savoir davantage, étudier plusieurs années, et, plus tard, comprendre tout ce que vous lisez là...

Du geste et du regard, l'enfant embrasse les volumes rangés dans ma bibliothèque, les brochures, les journaux, les documens entassés sur les tables...

Dois-je me réjouir ou m'alarmer de cette ardeur extrême, de l'effervescence si prompte d'un cerveau tout neuf?... Ne faut-il pas, ici comme en France, redouter le danger du surmenage?...

En l'espèce, ce danger n'est pas apparent. Boutou est d'humeur égale; il aime le mouvement et court au grand air, joue volontiers et avec entrain... Le courrier d'Europe lui a récemment apporté de Paris un superbe polichinelle; c'est avec des explosions de gaieté et des rayonnemens d'orgueil que le gamin montre aux négrillons du quartier ce *vazaha* bossu qu'il gouverne avec une ficelle... Il s'amuse de son pantin blanc, moi de mon enfant noir... Mais, pour moi, le jeu s'aggrave d'une charge d'âme, les ressorts que je meus sont complexes et délicats. Comment diriger l'éducation de Boutou? Quel résultat puis-je espérer?

Un instant d'étude critique fait vite apercevoir le terme défini de culture intellectuelle que les Malgaches, en général, semblent incapables de franchir. Les peuplades côtières sont restées entièrement réfractaires aux efforts des musulmans comme aux prédications des chrétiens. C'est dans l'intérieur de l'île que les missionnaires européens ont trouvé leur champ d'activité. Les habitans du plateau central ont, par de remarquables progrès, surpassé de beaucoup les tribus environnantes. Adresse manuelle, assimilation rapide des idées concrètes, mémoire des mots, des formes et des sons, voilà assurément des qualités précieuses. Elles suffiraient à nous recommander le Hova, s'il se résignait sincèrement, par vertu, bon vouloir, intérêt ou contrainte, à subir une direction supérieure. Mais les complaisances inouïes des éducateurs rivaux, qui se disputent à Tananarive la faveur des écoliers, ont développé au plus haut point la présomption naturelle au nègre. L'élève des Missions paye promptement ses maîtres d'ingratitude et de dédain, et cet enfant gâté se complaît dans l'illusion stérile qu'il se fait à soi-même et produit chez les autres, au moyen d'une somme très faible de connaissances superficielles.

Après le succès du premier élan, Boutou devait-il, comme ses compatriotes, s'arrêter court?

Il appartenait certainement à l'élite de la race... dans le vague atavisme que révélaient la structure de son crâne, le dessin de ses traits, la clarté de son teint, je me flattais de trouver la garantie d'une intelligence perfectible, capable de tenir toutes les promesses du début... c'était bien l'individu désigné pour la sélection... Déjà l'influence de l'éducation se traduisait heureusement chez lui par les sentimens si rares de modestie et de confiance...

J'hésitais pourtant à parachever l'œuvre commencée... L'expérience ne pouvait réussir qu'en Europe, loin de la corruption inconsciente, des contacts avilissans, des promiscuités bestiales de la vie des noirs... Et encore les exemples des Malgaches, admis en France à nos écoles industrielles ou militaires, ne sont-ils pas encourageans. Sans prétendre engager avec nous et chez nous une lutte inégale, nos élèves, tout pleins d'espérances d'abord, comptaient déployer utilement leur activité dans leur pays; mais replongés sans conseil, sans appui, sans contrôle, dans le milieu d'origine, ils ont fait retour à la barbarie primitive, ne gardant de la civilisation française que nos vices...

Peu soucieux de ces graves questions, Boutou, dans mon antichambre, annonce à ses parens son prochain départ.

— Que veux-tu, mon homme? dit Euphrasie à Rainizafy, le cadet n'est plus à nous... Il est le fils du *vazaha* dont il parle aujourd'hui la langue. Il quittera la terre des ancêtres; l'*autre côté* attire et nous le prendra... Nous ne reverrons plus notre enfant, mais il sera heureux;... il nous oubliera peut-être, mais nous serons fiers de lui.

Comme pour justifier cette prédiction, Boutou fait justement sur son jeune frère l'essai de ses facultés récentes:

— Écoutez donc Faralahy, monsieur. Je lui enseigne le français... Il sait déjà : *ny alika*, le chien; et *ny trano*, la maison; il peut aussi compter jusqu'à quatre, mais ne veut pas aller plus loin... Il a la tête dure... C'est un vilain nègre.

Et Faralahy, croyant que ces mots font partie de la leçon, répète, les yeux écarquillés, avec des efforts d'articulation: — Vilain nègre, vilain nègre...

Pour moi, témoin muet et songeur, la scène de famille m'apporte un doute nouveau... N'est-il pas à craindre qu'à son retour d'Europe, l'enfant ne découvre en sa mère aussi une pauvre créature noire, ignorante et grossière?

VI

— Par ici, monsieur, par ici! dit Boutou qui me tire par le pan de ma jaquette... en bas, dans la grande salle, au Nord, tous les parens de mon camarade Samson vous attendent.

— Tous les parens!... que me veulent-ils?

— Hier, Samson m'a demandé : « Le *vazaha* ne te fait pas peur à toi? » J'ai répondu : « Oh! non. » Et il a dit : « Ma sœur est très malheureuse, il faut prier ton *vazaha* de la secourir... » Alors je lui ai dit d'amener sa famille chez moi... et que je lui montrerais mon vazaha.

Dans la salle du Nord, sur des nattes, le long du mur, tous les parens de Samson sont accroupis en rang d'oignons. Une femme, modelée suivant cette plastique qui semble la revanche de beauté prise par les esclaves sur les patriciennes; auprès d'elle, un homme de quarante ans, le mari sans doute. Puis un garçon d'une vingtaine d'années: des cheveux lisses, une fine moustache, tous les indices d'une filiation de gens libres... un cousin, me dit-on... Sur la même ligne, trois vieilles, ridées, ravagées, édentées, la lèvre bavarde pendante en bénitier, de celles enfin que Rabelais nomme des *sempiterneuses*... On en rencontre de tout temps en tout pays... Enfin, à l'extrémité, quelque chose comme une brosse arrondie, une boule de cheveux crépus, ras et blancs, coiffant un visage noir, à traits énormes, et tout un être si difforme, si cassé, d'une vétusté telle qu'au vêtement seul on peut en démêler le sexe...

— Oh, oh! fis-je en regardant l'aïeule, celle-là date au moins du règne d'Andrianampoinimerina.

— Vous dites vrai, Tompokolahy (1), c'est Andrianampoinimerina lui-même qui me fit captive... J'étais noble alors, là-bas, dans le Sud, et jolie, jolie, plus jolie encore que ma petite-fille Ramiadane que vous voyez là... Le roi d'Ambouhimangue m'a prise... Depuis ce temps, je suis esclave, et mes petits-enfans, hélas! le sont aussi, sauf ce jeune homme qui fut libéré par son père, le maître de sa mère.

Elle désignait du doigt le garçon à cheveux lisses que j'avais remarqué dès l'abord...

— Soyons brefs. Tu veux ta liberté?... C'est une petite affaire. Vaux-tu dix piastres en tout?

— Merci, Tompokolahy... mon maître ne me permet pas de me racheter; il s'enorgueillit de ses esclaves, même quand il ne

(1) Monsieur, littéralement : mon maître mâle.

peut plus leur imposer de corvée... Il est d'ailleurs bon pour les vieillards; la case où j'habite lui appartient; il permet à mes petits-enfans d'y demeurer et de m'y nourrir. Je n'ai besoin, pour moi, que d'un peu de riz... C'est pour Ramiadane que nous sommes venus vous supplier.

Ramiadane elle-même prit la parole:

— Autrefois, j'étais ici la servante de Ralay. Ralay me traitait bien, trop bien peut-être, car sa femme fut jalouse et me fit vendre... Je tombai alors entre les mains d'un marchand d'hommes nommé Rainiale, qui m'emmena dans l'Ouest, pour m'embarquer sur un boutre arabe et m'expédier en Mozambique... Cette vente au delà des mers est interdite par la loi... Aussi Raoulidina, l'un des gouverneurs du Bouine, ayant connu les projets de Rainiale, confisqua tous les esclaves de ce marchand... Je suis restée plusieurs mois au service de ce gouverneur, au fort de Mevatanane. Mais Raoulidina est tombé en disgrâce, à cause de son amitié pour les Français qui récoltent l'or au Bouine. Il a dû revenir à la capitale, avec tous ses serviteurs. Il ne songe aujourd'hui qu'à sauver sa tête et n'est plus assez fort pour défendre ses biens. Rainiale m'a reprise et menace de me reconduire aux Arabes. Il ne me laisse que quinze jours pour trouver à Tananarive un acheteur qui lui donne de moi soixante-sept piastres... Je lui cache que je suis enceinte, car il exigerait davantage... Être affranchie ou rester esclave, cela m'est indifférent, mais nous n'avons plus de mère, et je voudrais demeurer ici près de mon petit frère Samisaona.

— Ces sentimens t'honorent, ma pauvre fille, mais que veux-tu que j'y fasse?... d'autres m'adressent chaque jour des requêtes de ce genre, et souvent le prix est moins élevé...

— Ce n'est pas un présent, c'est un prêt que nous demandons, interrompit le mari... j'ai une boutique et des marchandises aux environs de Mevatanane, au pays des mines d'or. Je vais y retourner, tout liquider... dans un mois, je vous rendrai les soixante-sept piastres.

— Es-tu sûr de penser encore à ta femme, quand tu reverras ta boutique?

— Je resterai chez vous, dit Ramiadane, je serai votre esclave; si mon mari ne revient pas, vous pourrez me revendre.

— Tu te trompes, je ne le pourrais pas!... Et d'ailleurs qui me garantit ta parole? Qui me remboursera si tu prends la fuite?

— Nos rizières resteront, fit le cousin.

— Vendez-les tout de suite, vos rizières!

Le jeune homme esquissa une moue... Il préférait évidemment sa terre à sa cousine.

Alors commençait un concert de lamentations et de supplications. Les trois vieilles sempiterneuses psalmodiaient sur un ton aigu avec des notes de tête... la captive d'Andrianampoinimerina soutenait la phrase d'une voix de basse... Peu touché du dévouement dont il était l'objet, indifférent aux plaintes qui m'émouvaient en sa faveur, le jeune Samson riait à l'écart.

Ce fut Boutou qui trouva le mot de la fin :

— Sauvez-la, monsieur, comme vous m'avez sauvé.

Je me laissai aller une fois de plus à la curiosité de savoir si, par exception, des Malgaches seraient honnêtes.

— Allons, retirez-vous, nous avons quinze jours devant nous; je m'en accorde huit pour prendre mes renseignemens. Si aucun de vous n'a menti, je vous promets que Ramiadane ne quittera pas son petit frère. — Et je conclus en style indigène : — Ayez confiance, je vous le dis, ayez confiance, vous qui ne me trompez pas... Chacun sait à Madagascar que je n'ai jamais manqué à ma parole.

VII

Chaque jour, du mois de novembre au mois de mars, un orage violent s'abat sur l'Émyrne. Vers cinq heures du soir, le vent s'élève, des nuages noirs s'approchent, s'accumulent, s'effondrent. De déchirans éclairs revêtent de lueurs pâles les sommets sombres des montagnes, les gorges s'emplissent de fracas. Les places de la ville se transforment en lacs, les rues deviennent cours d'eau, les pentes torrens, les fondrières cascades... Toutes sortes d'objets flottent et s'entremêlent : paillassons des clôtures rompues, planches et pieux, nattes en lambeaux, chiffons, peaux, carcasses... Des esclaves, à peine vêtus d'une légère rabanne, courent, la tête sous la pluie, les jambes dans l'eau, portant des vases de grès qu'ils placent sous les gouttières. Dans la joie d'éviter ainsi la longue corvée de la fontaine, ils s'éclaboussent, s'arrosent, se pourchassent, en poussant des cris aigus...

Puis, au matin, tout reparaît plus pur; un air infiniment léger dilate les poumons, détend les nerfs... Le chaud soleil dessèche et pulvérise la boue d'argile... On voit éclater les germes et s'ouvrir les fleurs... Tananarive étale à l'azur du jour ses maisons lavées, ses rocs blanchis, ses jardins plus frais et plus embaumés.

D'avril à novembre, c'est l'aridité... Au loin la terre rouge a des aspects de brique cuite, et la nuit, sur le fond obscur des côtes pierreuses, flamboient les lueurs de fiers incendies qui jaillissent en fusées d'étincelles, soulèvent et dispersent les toits de chaume... La paille de riz, qui sèche autour des maisons, ajoute des senteurs marécageuses aux puanteurs de la capitale, où moi-

sissent, pourrissent et fermentent sur place tous les détritus d'une population étroitement agglomérée.

Le mépris des règles élémentaires de l'hygiène s'aggrave par l'observance de rites imprudens, quand viennent les jours consacrés au culte des trépassés... On ouvre les portes des tombeaux et les chefs de famille descendent sous le terre-plein pour apaiser les mânes... On renouvelle alors les linceuls et on offre aux morts étendus sur la dalle de granit ce qu'ils aimèrent, durant leur vie : du rhum aux buveurs, du tabac aux fumeurs, des verges aux maîtres qui frappaient leurs esclaves... Ces cérémonies se prolongent en libations abondantes près des reliques plutôt craintes que vénérées... Or ces incantations provoquent justement la malédiction des morts... Dans les cases familiales, sur les tribus couchées pêle-mêle au hasard des nattes et des matelas, s'abat un fléau terrible : le typhus.

En août 1894, ma maison même fut frappée.

. . . .

Au premier étage, dans une chambre très aérée, très éclairée, Boutou repose sur un lit européen, et sa petite tête cuivrée fait tache dans la blancheur des draps et des oreillers... Sans cesse quelqu'un veille auprès de lui... tantôt Euphrasie, la mère, qu'on empêche à grand'peine d'apporter du riz à l'enfant, et tantôt la douce Ramiadane.

Cette belle et robuste esclave accomplit ainsi chez moi son service volontaire; elle attend que son mari, en retard déjà de six semaines, rapporte enfin de l'Ouest les piastres de l'emprunt. Docile et dévouée, la garde-malade soigne avec respect le fragile petit être auquel la moindre imprudence serait funeste, et j'ai la sécurité qu'elle se conformera rigoureusement à mes recommandations. La nuit, Rainizafy et Jean ont l'ordre de m'éveiller en cas de crise. Nous avons éloigné Madeleine, qui allaite un nouveau-né; pourtant Boutou s'égayait des vagissemens de son neveu.

De temps en temps, muni des fioles désignées par le médecin, paraît Arm, l'infirmier, un brave soldat d'infanterie de marine, né en Alsace, mais naturalisé Français... Il a longtemps servi au Tonkin dans la légion étrangère. Les indigènes l'appellent le *docteur* Arm, et lui témoignent une confiance absolue... C'est qu'ils sentent cet homme du peuple proche d'eux, osent facilement l'aborder, et l'initient sans honte à leurs secrètes misères... L'autre docteur, le vrai, ne se prononce pas sur le cas de Boutou; il attend que la maladie évolue; mais Arm, de son coup d'œil d'empirique, a tout de suite aperçu des symptômes alarmans; il est inquiet et m'inquiète...

Le missionnaire arrive; c'est son habitude de visiter tous ses

écoliers malades... Ces jours-ci, il est fort occupé... Mon filleul est prêt pour le baptême, mais d'autres catéchumènes paraissaient récemment plus gravement atteints qui sont maintenant complètement guéris.

— En cas d'urgence, me dit le prêtre, vous pourrez baptiser votre protégé vous-même.

Et il me rappelle les paroles rituelles.

— Ça va mieux, monsieur, beaucoup mieux... proteste l'enfant avec gentillesse. — Il ne se permettrait pas de se plaindre devant moi et prend avec une obéissance parfaite les remèdes... bien sûr il les croit un peu fétiches, toutes ces drogues qu'apporte le soldat blond, l'Alsacien aux yeux bleus de gnome.

Ce docteur Arm nous dit qu'il faut distraire les malades... Voici le pantin, le pantin habillé de soie bleue... l'être difforme s'agite, son visage de carton grimace imperturbablement; efforts inutiles, Boutou ne rit plus...

Depuis plus de dix jours, la fièvre n'a pas cédé : « Je veux me lever, aller à la messe, à l'école. » L'enfant se redresse, debout sur son lit, et, les bras tendus vers la fenêtre, veut sauter à terre. Le 2 septembre, au soir, un frisson violent le secoue tout entier. Il crie : « J'ai froid, j'ai froid », se plaint vivement du ventre... Jean me tire par la manche et me fait songer au baptême. Trois gouttes d'eau, ces paroles récitées... Mon sacerdoce me parut si étrange, je fus si troublé devant ce petit corps douloureux que j'oubliai de nommer l'âme... ce nom *vazaha*, tant souhaité, j'omis de le donner à Boutou...

. . . .

Le surlendemain, vers 3 heures du matin, j'entendis du bruit dans la chambre. Je me levai. L'enfant gémissait, timidement, par intervalles, il éprouvait une soif ardente. Jean, dans le corridor, allumait une lampe pour préparer un breuvage; le grand Rainizafy se tenait debout près du lit, ne sachant que faire.

Je pris la main du mourant; le pouls ne battait plus... Lui, m'abandonnait cette main, mais dédaignait mon assistance, et, les yeux fixés sur son père, ce fut en malgache qu'il parla :

— *Babeo aho, babeo aho* (1).

Il demandait qu'on le suspendît, comme autrefois, dans le lamba de ses parens pour le réchauffer doucement à la tiédeur du corps.

Déjà Rainizafy, devenu attentif et tendre comme une femme, se drapait, s'empressait, pliait l'échine, offrait la poche de son lamba... Mais aux lèvres et aux narines de l'enfant parut une mousse verdâtre... il voulut se soulever... retomba sans mouvement, et sur

(1) Prends-moi sur ton dos.

le miroir tendu devant sa bouche, je recueillis son souffle suprême.

Le père demeurait interdit, debout derrière moi, observant mes gestes, déçu de mon impuissance. « Lui qui est vazaha, pensait-il, pourquoi ne sauve-t-il pas mon fils? »

Et tandis que nous restions tous deux en silence devant le corps inerte et toujours plus froid, nous entendîmes un grand cri, un cri de bête blessée, et vîmes, dans une étoffe blanche sur laquelle flottaient de longs cheveux gris, une forme noire, sèche, hâve, qui se précipitait à travers la chambre et tombait comme une masse au pied du lit de mort... Les sanglots entrecoupaient des paroles incohérentes que je ne comprenais pas.

Je demandais à Jean : « Que dit-elle? » Lui, levant les épaules d'un air résigné, répondit simplement : « Elle se lamente. »

Elle se lamentait, elle bégayait ces plaintes qui sont de toutes les langues et que nul ne saurait traduire :

— *Boutou-kao, Boutou-kely* (1)!

Vainement avait-elle cru le donner au vazaha, il lui tenait toujours aux entrailles, son Boutou-Kely.

Le père et la mère tinrent conseil :

— Je vais me rendre à Souanirane dès le petit jour, disait Euphrasie à son mari... Je préviendrai nos parens, nous balayerons la maison, tendrons le sol et les murs avec des nattes... Nous convierons les voisins, et tous seront prêts pour la corvée lorsque tu arriveras avec l'enfant...

Jean m'entraîna à l'écart; suivant l'usage, il prit de longs détours pour aboutir à une demande de subsides.

— Nous porterons Boutou à l'église, puisque vous l'avez fait chrétien. On y chantera quelque cantique, et nous irons ensuite à la Maison des ancêtres... C'est très long, la cérémonie malgache. Tous les parens, tous les voisins viendront faire des discours, offrir à la famille en deuil quelques parcelles d'argent... On enveloppera le corps du lamba mortuaire, on ouvrira le tombeau, on déposera le petit paquet à l'intérieur, près des autres, sur une dalle de l'armoire de pierre, et il faudra enfin redresser la porte et la sceller au mortier... Nous ne serons pas de retour avant ce soir... Et les enterremens coûtent très cher ici, malgré les offrandes des amis. Il y a des familles qui s'endettent pour ensevelir dignement leurs morts... On ne tue pas de bœuf quand il ne s'agit que d'un enfant, surtout d'un enfant pauvre... Je crains cependant que mes beaux-parens manquent d'argent... Le lamba de soie brune vaut de sept à huit piastres, et il faut donner quelques pièces de monnaie aux autorités de la commune...

(1) Mon Boutou, petit Boutou!

J'acceptai la charge dernière du rôle que j'avais assumé; mais je pris soin d'interdire en cette circonstance le rhum qui transforme en débauches leurs funérailles.

Euphrasie quitta ma maison à la première heure, comme elle l'avait dit... Quelques instans après, le père descendait lentement l'escalier, tenant sur ses grands bras allongés son fils étendu, déjà raide. Au rez-de-chaussée, il s'enferma dans la salle de bain; assisté de deux autres noirs, il lava le cadavre....

Et voici le dernier épisode :

Au seuil de ma maison on a apporté un filanzane de femme, simple corbeille soutenu par deux brancards. Rainizafy y place Boutou vêtu de son lamba le plus neuf... le lamba de la procession... nous recouvrons cette humble civière d'un drap blanc sur lequel nous déposons religieusement tous les grands calices blancs de mon parterre d'arums.

Au moment où les porteurs soulèvent le léger fardeau, le grand sorcier à barbe de bouc, dont l'œil est resté sec jusque-là, me prend les mains et fond en larmes.

— Oh! monsieur, monsieur, il est parti votre petit ami!

De la terrasse, je suis quelque temps des yeux ce cortège : sur les épaules des esclaves s'éloigne le monceau de fleurs... Seuls Rainizafy et Jean, navrés, marchent derrière, la tête basse.

En rentrant chez moi, j'entends des appels furieux, des hurlemens de sauvage, des trépignemens, des coups de poing contre une porte. Quelqu'un est resté là, oublié, enfermé, qui trouble, inconsciemment sans doute, le recueillement de ma demeure attristée... Quel est ce maladroit, cet inconvenant personnage? C'est Faralahy, « le vilain nègre ».

Il y a un an, Boutou était semblable à celui-là. Et j'ai vu son âme éclore, son intelligence s'ouvrir, son cœur s'épanouir au sein d'une vie nouvelle. Bien qu'il ne fît encore qu'entrevoir l'existence promise, il ne balançait plus entre ses parens selon la chair et le père de son esprit; il voulait vivre chez ces hommes blancs dont on lui racontait tant de prodiges, comprendre leurs œuvres, s'unir à leur labeur, contempler leur idéal. Son rêve l'entraînait vers ce merveilleux pays d'Europe où l'espace est supprimé, la nature assujettie, l'art vainqueur. Mais la terre des ancêtres le tenait encore et l'a repris pour toujours : il est parti, mon petit ami!...

Euphrasie, Madeleine et leurs parentes de Souanirane ont dénoué leurs cheveux, et mis par-dessus leurs vêtemens des tuniques d'un bleu sombre. Ramiadane aussi a pris le deuil, puisque je suis son maître, et que j'ai perdu mon fils.

Robert Dumeray.

LE HAVRE

ET LA SEINE MARITIME

Le 1er janvier de l'an de grâce 1517, le roi François Ier donnait commission à Bonnivet, grand amiral de France, de construire, à l'embouchure de la Seine, le port que les écrivains du règne suivant appelèrent *Inexpugnabilis Neoportus, vulgo Hableneuf aut Hable de Grâce*. Bonnivet chargea de la direction de ce travail le chevalier Guyon le Roy, sire du Chaillou, capitaine de Honfleur, homme ardent, avisé, et pas plus mauvais ingénieur que tel Italien qui fût venu de Lombardie. Jean Gaulvin, bourgeois de Harfleur, et Michel Ferey, maître des ouvrages de Honfleur, déclarés adjudicataires à raison de 22 livres 10 sols la toise carrée, après une messe pieusement entendue en la chapelle de Grâce, se mettaient à l'œuvre le 13 avril de cette même année 1517. Quand trois ans après, revenant du camp du Drap d'or, François Ier fit au Havre l'honneur d'une visite royale, le port contenait déjà plusieurs grands navires.

Les choses allaient plus vite alors qu'aujourd'hui. Il ne s'agit plus cependant de créer le port du Havre. Mais il y a nécessité reconnue depuis longtemps de l'améliorer pour le mettre en mesure de satisfaire aux exigences de la marine moderne, et de soutenir, pour le plus grand bien du commerce, la concurrence des ports étrangers. Il y a plus de sept ans que le gouvernement a soumis au Parlement le programme des travaux jugés indispensables pour atteindre ce but : depuis sept ans, les ministères ont succédé aux ministères, les Chambres se sont renouvelées; les autres ports, Liverpool, Anvers, Rotterdam, Amsterdam, Hambourg et Brême, pour ne parler que des voisins, se sont déve-

loppés, agrandis, creusés, perfectionnés; l'insuffisance du Havre est de jour en jour devenue plus manifeste, et cependant la question vient seulement d'être résolue.

Aux dernières heures de l'année 1894, le Sénat, après de longues discussions, a fini par voter le projet de loi qui lui avait été transmis le 31 janvier 1889 par la Chambre des députés. Mais le vote de la haute Assemblée n'a été obtenu qu'au prix de remaniemens et de suppressions qui transforment le projet primitif de telle façon qu'une nouvelle comparution au Palais-Bourbon a été nécessaire. Il était permis de craindre que la solution se fît attendre encore, en ces temps de ministres éphémères, de budgets en retard, et d'interpellations socialistes. Si l'ingénieur du Havre a quelque chose du tempérament du sire du Chaillou, il a dû, plus d'une fois, mourir d'impatience. Mais la Chambre a voulu mériter une bonne note. Elle a, dans les derniers jours de février, sanctionné en quelques minutes le projet qui avait coûté tant d'efforts et de temps au Sénat.

Ce serait manquer de respect envers les sénateurs que d'imputer à leur indifférence ces retards prolongés. Bien au contraire, ils ont mis un zèle extrême à discuter tout ce qui leur était successivement apporté. Mais la question aujourd'hui n'est plus aussi simple qu'au temps de François Ier. Il n'y a plus seulement le Havre; il y a encore Rouen, dont il faut tenir compte. De la solidarité de ces deux préoccupations, naît une complexité qui faisait dire à un sénateur, et l'un, certes, des plus marquans, qu'après avoir lu la plupart des mémoires et des rapports qui ont été faits sur les travaux projetés, force lui était d'avouer que son esprit — et il n'en manque pas — était resté dans la plus complète incertitude. Cependant, le projet a, en définitive, eté voté au Luxembourg par 222 voix contre 2; il est donc à penser que les collègues de l'honorable M. Buffet n'ont pas éprouvé les mêmes anxiétés que lui. Après s'être rendu compte des améliorations proposées, ils se sont sentis en état d'en apprécier l'urgente nécessité.

Souhaiter que cet heureux état d'esprit devienne celui du lecteur qui se hasardera à parcourir les lignes qui vont suivre est le seul vœu de celui qui les écrit.

I

Entre le cap d'Antifer et la pointe de Barfleur, le littoral abandonne brusquement la direction générale des côtes françaises de la Manche. Il se creuse en une vaste échancrure de 148 kilomètres de long, de 45 de profondeur, qui constitue ce qu'on appelle la

baie de Seine. Au fond, dans la brusque cassure qui sépare les verdoyantes collines de Honfleur des falaises de Sainte-Adresse, apparaît tout à coup le vaste triangle de l'estuaire, s'ouvrant, chambre nuptiale grandiose, à l'union périodiquement consommée de la Seine avec le vieil Océan. Entre lui et les coteaux d'Ingouville s'étend la plaine basse, qui fut autrefois le marais de Lheure et qui porte aujourd'hui la grande ville dont le royal ami de Léonard de Vinci avait voulu faire le premier port de France.

Si quelqu'une des divinités qui commandent aux flots obligeait un jour la mer à s'éloigner pour un instant de la côte havraise, et à laisser voir le mystère de ses profondeurs, on apercevrait, disposés suivant une direction qui semble la continuation de la Pointe de la Hève, une série de hauts-fonds isolés qui, entre eux et la côte, circonscrivent, en la protégeant contre l'assaut des tempêtes du large, la petite rade au fond de laquelle s'ouvre le chenal d'entrée du Havre. Ce sont les Hauts de la rade, sur lesquels, aux heures des basses mers, on ne trouve plus que quelques pieds d'eau. C'est par les passes ou intervalles qui séparent les Hauts que les navires peuvent pénétrer dans la petite rade ou en sortir. Mais toutes ne sont pas également fréquentées. Le chenal d'entrée du port a encore aujourd'hui l'orientation vers le Sud-Ouest que lui donnèrent le sire du Chaillou et ses expéditifs entrepreneurs. Chercher alors les passes du Nord, soit qu'on arrive, soit qu'on parte, obligerait les navires à faire dans la petite rade une sorte de marche de flanc qui les exposerait à être drossés sur le rivage de Sainte-Adresse par les vents d'Ouest et les lames du large. De petits bateaux peuvent peut-être s'y exposer par beau temps. Les grands navires, les paquebots transatlantiques en particulier, ne pourraient en courir le risque. Ils viennent plus bas chercher celle de ces passes qui est la continuation la moins indirecte du chenal d'entrée : c'est la passe du Sud-Ouest. Longeant le banc appelé, — à cause du peu d'eau qui le recouvre à mer basse, — le Haut de Quarante (1), la passe du Sud-Ouest aboutit sans détours entre les deux jetées. La manœuvre, pour prendre cette direction, est relativement facile et s'exécute, en tous cas, assez loin des côtes pour être sans danger. Mais tout n'est pas avantage. Sur cette route, pour laquelle l'estuaire est — nous le verrons, — un voisin devenu dangereux, les navires d'aujourd'hui ne peuvent circuler que quelques heures chaque jour au moment des hautes marées. Elle est tracée, en effet, au-dessus d'un plateau sous-marin de 2000 mètres environ d'étendue, sur lequel on ne trouve que des

(1) Quarante pouces.

profondeurs de $1^{m},40$ à $2^{m},20$, au moment des plus basses mers, ce qui n'assure aux hautes mers moyennes que $7^{m},90$ à $7^{m},95$, pas tout à fait 8 mètres; c'était plus que suffisant pour les nefs et les galères de la Renaissance. Les modernes transatlantiques sont plus exigeans, eux qui, pour bien faire, doivent enfoncer leurs quilles à 8 mètres au moins au-dessous du plan d'eau.

Peut-être eût-il suffi d'approfondir, comme on l'a fait en ces derniers temps. C'eût été une solution provisoire, incomplète en tous cas, puisqu'elle n'aurait toujours pas donné l'accès du Havre à toute heure de marée. On aurait pu, à la rigueur, s'en contenter, pour quelque temps au moins, si l'existence de cette passe du Sud-Ouest, celle même de l'entrée du port, ne s'étaient trouvées tout à coup menacées. C'est de la Seine que venait le péril.

A la hauteur du méridien du Havre, et suivant une ligne qui irait de la Pointe du Hoc à Villerville, le fond de l'estuaire présente trois dépressions ou *fosses* séparées par les deux bancs d'Amfard et du Ratier. Ceux-ci ne découvrent jamais, mais la profondeur y est faible. C'est surtout par les vastes issues des fosses, vomitoires du liquide amphithéâtre, que la grande masse du flot de marée se précipite dans l'estuaire.

Ce phénomène de la marée offre dans l'estuaire de la Seine une particularité qui a des conséquences importantes. En réalité, il s'y produit deux hautes mers successives qui se superposent, pour ainsi dire, séparées par un court intervalle de temps. La première est produite par le courant que la saillie du cap d'Antifer détache de la grande ondulation qui, venue de l'Atlantique, remonte la Manche jusqu'au Pas de Calais. Après avoir doublé la Hève dont il menace continuellement la base, ce courant s'épanche dans la baie de Seine, laisse sur la plage de Sainte-Adresse quelques galets de silex, débris arrachés aux crayeuses falaises du pays de Caux, passe devant le Havre, dont il commence de ses eaux limpides à remplir l'avant-port, et pénétrant enfin dans l'estuaire, refoule devant lui les eaux du fleuve et fait sentir son action jusqu'au barrage de Martot à 24 kilomètres de Rouen. Il est bientôt rejoint par un autre courant de marée, venu avec lui de l'Atlantique, mais qui, divergeant à partir de la pointe de Barfleur, s'est attardé le long des côtes sablonneuses du Calvados. Une lutte s'établit : affaibli déjà et comme pressé d'obéir à l'inéluctable loi qui lui commande de se retirer, le courant du Nord cède le premier. Il se refuse à mêler plus longtemps ses ondes claires aux vagues bourbeuses qui arrivent de l'autre côté. Chassé par ce rival dont le contact le déshonore, il fuit, revient sur ses pas et, après avoir achevé de remplir précipitamment les bassins du Havre, il regagne en hâte la haute mer,

non sans gêner, par sa rapidité, les navires qui tentent de le croiser pour entrer au port.

Vainqueur un instant, le courant du Calvados doit bientôt, lui aussi, ralentir sa marche. Enfin, comme fatigué de l'effort, il s'arrête, avant de revenir en arrière. Ce moment de calme qui sépare les deux oscillations de la marée, c'est l'*étale*. Les alluvions, dont le courant du Calvados est chargé, se déposent alors dans toute l'étendue du bassin.

Puis, changeant de nom comme de sens, de *flot* devenu *jusant*, la marée redescend, augmentée du débit du fleuve; mais, comme si elle quittait avec regret ces rives verdoyantes et pittoresques, elle est à s'éloigner plus lente qu'elle n'était à venir. Moins rapide que le flot, par suite doué d'une moindre puissance de transport, le jusant n'entraînera plus les sables qu'apportait le courant du Calvados. Trop lourds pour ces ondes ralenties, il leur faut d'abord, pris, repris, triturés, usés dans les mouvemens tumultueux de plusieurs marées successives, se réduire en impalpable limon. Le jusant s'en charge alors, et, emportée au large, cette boue légère se décante peu à peu dans les calmes profondeurs de l'océan, sans modifier, par des dépôts prématurés, le relief des parties voisines du littoral.

L'estuaire de la Seine est ainsi le vaste atelier de broyage où le fabricateur souverain malaxe et prépare les matériaux dont il a résolu de faire les régulières assises des continens futurs.

Pourvoyeur fidèle, le flot du Calvados approvisionne l'atelier : inconscientes ouvrières de la grande œuvre de transformation du globe, les marées en leur jeu périodique broient et triturent ces grains de sable trop lourds d'abord : le jusant enlève enfin l'alluvion, par ce travail devenue légère, et la disperse loin de nos côtes.

Comme en une usine bien dirigée, l'équilibre existait entre ces opérations connexes : ce qu'apportait le flot du Calvados, l'atelier de broyage, après l'avoir préparé, le rendait au jusant; et il n'apparaît pas, dans l'histoire de l'estuaire et de ses abords, que la besogne ait été mal répartie, que les matériaux soient arrivés en trop grande abondance, ni que, devant attendre, pour être enlevés, une plus complète trituration, ils se soient accumulés dans l'atelier, menaçant encore d'encombrer le voisinage.

L'œuvre séculaire et réglée de la nature se poursuivait. Mais l'homme survint.

II

Sur leurs légers esquifs, les Northmans de Rollon sans peine étaient montés jusqu'à Rouen. Tant que les navires n'eurent besoin que de quelques pieds d'eau pour naviguer, la vieille cité normande, fière déjà d'être, sur le fleuve, la porte de Paris, put se vanter d'être aussi un port de mer. Jusqu'au milieu de ce siècle, son commerce se contentait de ces petits navires de 100 à 150 tonneaux au plus, presque des barques, qui mettaient douze à quinze jours à franchir, et encore au prix de nombreux hasards, les 120 kilomètres de ce chenal irrégulier, changeant, jalonné d'épaves, qui de la mer conduisait à Rouen. Le fret était cher, moins encore cependant que le roulage de la grande route du Havre, et l'on vivait ainsi.

Mais la vapeur, les chemins de fer, vinrent secouer l'heureuse indolence de nos pères. L'heure de l'activité fébrile avait sonné. La navigation connut le prix du temps. On voulut transporter beaucoup, vite, à peu de frais. Les navires accrurent leurs dimensions, enfoncèrent de plus en plus leurs quilles au sein des ondes, et durent renoncer alors à naviguer dans les chenaux sans profondeur de la Seine maritime. Le Havre les vit arriver en grand nombre. Rouen allait-il donc cesser d'être un port de mer? La première moitié de ce siècle se passa sans qu'une réponse satisfaisante fût faite à cette question. Même on parlait d'écluses, par conséquent de barrages. On revenait au projet d'un canal latéral à la Seine, allant de Rouen à la mer, et dont l'ingénieur Cachin, l'un des hardis constructeurs de la digue de Cherbourg, avait, sous l'inspiration du sage Trudaine, ébauché une sorte d'avant-projet. Mais l'énormité de la dépense fit hésiter tous les gouvernemens qui se succédèrent. En 1845, rien n'était fait encore, et Rouen, déserté par le commerce, assistait, attristé et jaloux, à la croissante prospérité du Havre.

C'est alors que Bouniceau, à ce moment simple ingénieur ordinaire des ponts et chaussées, s'inspira de ce qu'à la fin du siècle dernier avaient entrepris les ingénieurs écossais pour améliorer la Clyde entre Glascow et la mer. Il proposa de resserrer le cours du fleuve entre deux digues longitudinales dont l'écartement augmenterait progressivement à mesure qu'on s'approcherait de la mer. C'était donner des rives inflexibles à un chenal fixe et régulier, dans lequel, concentrés et maintenus, les courans de flot et de jusant, au lieu de se disperser dans toute l'étendue du lit, acquerraient des vitesses suffisantes pour déblayer le fond et en accroître ainsi la profondeur. Une loi du

31 mai 1846, au vote de laquelle les voix éloquentes de Lamartine et d'Arago prêtèrent un efficace appui, autorisait l'établissement entre Villequier et Quillebœuf de digues longitudinales, espacées de 300 mètres à leur point de départ. C'était rétrécir notablement la largeur du lit qui était alors de 1000 mètres environ à Villequier, de 3000 à Quillebœuf. Mais c'était aussi le seul moyen de réaliser les sagaces prévisions de Bouniceau et de ses habiles successeurs, Doyat et Beaulieu. — Ce ne fut cependant que deux ans après le vote de la loi, que les digues furent commencées à Belcinac, en face de Villequier. En 1851, elles atteignaient Quillebœuf. C'est une note favorable à la République de 1848, qu'entre les deux dates extrêmes de sa courte et précaire existence, un semblable travail ait pu se commencer et s'accomplir sans être interrompu.

L'effet de l'endiguement fut immédiat. Prévisions et espérances furent dépassées. Dociles à la contrainte que leur imposaient les constructeurs des digues, les eaux, réunissant leurs efforts dans l'étroit chenal ainsi délimité, en creusèrent le fond, entraînant les déblais vers la région inférieure du fleuve. Les travaux atteignaient à peine Quillebœuf que le mouillage offert à la navigation dans la partie endiguée était presque doublé. Ce premier succès était un encouragement à continuer. On n'attendit pas. Cinq décrets successifs conduisirent les digues jusqu'au delà de Berville, situé un peu au-dessous du confluent de la Risle, à 17 kilomètres de la ligne où la Seine se confond définitivement avec la mer. Construites à pierres perdues, avec des blocs extraits des falaises crayeuses qui bordent la vallée, ces digues sont, en quelques endroits, élevées au-dessus du niveau des plus hautes marées : ailleurs, au contraire, elles ont été faites submersibles de façon à troubler le moins possible — c'est ce qu'on cherchait à éviter — le régime général des marées.

Le résultat définitif a répondu aux prévisions qu'après les premiers travaux il avait été permis d'établir. Le lit endigué s'est profondément creusé; des dragages ont, en outre, abaissé certains seuils, tels que celui des Meules, dont la nature rocheuse et consistante résistait à l'érosion des eaux. La Seine maritime est aujourd'hui toujours accessible aux navires calant $5^{m},50$. Pendant 230 jours par an, elle peut recevoir ceux de $6^{m},50$, et ceux de 7 mètres pendant 120 jours. Entre Berville et la mer, dans l'estuaire non endigué, les chenaux creusés par les courans continuent, il est vrai, à divaguer; on a cependant constaté, depuis l'établissement des digues en amont, une certaine tendance des chenaux navigables à la fixité, ou plutôt une plus grande lenteur à modifier leur forme, leur profondeur ou leur direction.

Tout au moins, une certaine régularité dans les modifications semble-t-elle avoir succédé aux brusques désordres d'autrefois.

Le pilotage de l'estuaire, heureusement, est exercé par une corporation à la hauteur des difficultés qu'elle a à surmonter. Surveillé en ses changemens au moyen de sondages pour ainsi dire continuels, le chenal est balisé avec un soin extrême. Des bouées lumineuses installées depuis deux ans environ, permettent d'y naviguer la nuit. Les progrès de la navigation ont suivi pas à pas ces améliorations. Rouen a vu, enfin, son port recevoir communément des navires de plusieurs milliers de tonnes; son commerce s'est développé, ses relations se sont étendues, sa richesse s'augmente et se révèle par mille traits visibles. Aussi à Rouen, disait un député normand, tout le monde est-il partisan des digues. Le contraire eût étonné.

Cependant tout n'est pas dit sur les conséquences des digues quand on se réjouit de l'approfondissement du chenal qui a restauré la fortune commerciale de la capitale de la Normandie. Un autre effet s'est produit : en arrière des digues, dans les parties du lit désormais soustraites à l'action des courans, des alluvions considérables se sont rapidement formées. De fertiles prairies n'ont pas tardé à les recouvrir qui ont bien vite acquis une grande valeur. Aussi se plaît-on à opposer aux 18 millions de francs qu'a coûté l'endiguement les 34 millions qui représentent la valeur des 8365 hectares déjà conquis et des 2000 qui sont encore en voie de formation.

En réalité, qu'a-t-on fait en provoquant — sans le vouloir d'ailleurs et sans les avoir bien prévus — ces productifs atterrissemens? On a retranché de l'estuaire primitif, œuvre de la libre nature, une capacité de 240 millions de mètres cubes. L'atelier de broyage a, de la sorte, vu restreindre son étendue et diminuer sa puissance. Il ne reçoit plus qu'une partie du courant du Calvados. Les matériaux qui lui arrivent encore par cette voie, mêlés à ceux que l'érosion enlève au plafond du chenal, ne sont plus aussi complètement travaillés. Moins finement pulvérisées, les particules vaseuses restent plus lourdes. Les courans, accrus en vitesse par le fait du rétrécissement, peuvent cependant les entraîner encore. Mais ils les déposent plus tôt, lorsque, rendus à la mer, ils s'y épanouissent perdant à la fois leur vitesse et la puissance de transport qui en résulte. A ces amas s'ajoutent les apports du dernier flot du Calvados, lequel n'ayant pu, comme autrefois, pénétrer dans l'estuaire rétréci, a dû continuer sa route le long de la plage sous-marine, avec une vitesse graduellement amortie. De là, la formation dans la baie de Seine de vastes bancs de sable qui en relèvent les fonds d'une manière

souvent inquiétante. C'est un dangereux voisinage pour la passe Sud-Ouest et l'entrée même du Havre, surtout quand, — comme cela a eu lieu notamment en 1882 et 1883, — le principal courant de jusant vient à se diriger vers Amfard et Le Hoc, c'est-à-dire, dans le voisinage immédiat du Havre. Les tempêtes du nord-ouest ont, heureusement, jusqu'ici, fait, en temps utile, rebrousser chemin à ces menaçantes invasions. Sans ce secours, plus d'une fois, et tout dernièrement encore, le port du Havre était, comme le fut celui de Brouage à la fin du XVIIe siècle, définitivement obstrué. Ne devoir la continuation de son existence qu'à l'opportune et bienveillante intervention de Neptune en fureur est une condition quelque peu misérable et précaire. Les digues, si bienfaisantes à Rouen, devinrent le cauchemar des Havrais. Leurs plaintes furent entendues. Depuis 1870, tout travail d'endiguement a cessé dans la Seine maritime. — Mais s'abstenir n'est pas résoudre. Renseigné par les ingénieurs hydrographes, ces médecins consultans de la mer, le Havre suit d'un œil anxieux la marche menaçante des alluvions; Rouen, de son côté, s'inquiète de n'avoir, pour commercer avec le monde, qu'un chemin devenu insuffisant. Les deux préoccupations sont légitimes. Sont-elles exclusives l'une de l'autre? On ne le croit pas. Le Parlement, après dix ans de sollicitations, vient enfin de leur donner une dernière satisfaction. Il n'était que temps.

III

Cependant, de part et d'autre, à Rouen comme au Havre, on s'était outillé en attendant.

Le Havre, prédestiné par sa position géographique à être le port français de la grande navigation transatlantique, a, pendant ce dernier demi-siècle, constitué un outillage d'exploitation qui peut être cité comme un des plus complets et des plus parfaits. Outre son avant-port dont la superficie est de près de 22 hectares, mais dont la configuration vicieuse est une cause de gêne et souvent de danger, le Havre possède aujourd'hui neuf bassins à flot, fermés au moment de la marée descendante par de puissantes portes. Ils offrent aux navires un mouillage permanent, qui de 5^m,50 dans l'ancien bassin du Roy, va jusqu'à 9 mètres dans le bassin Bellot, réservé aux grands transatlantiques. La superficie de ces bassins est de près de 74 hectares, bordés de 11 kilomètres de quai. 83 appareils de levage, mâtures, treuils, grues à bras, à vapeur, hydrauliques, appareils fixes, mobiles ou flottans, depuis ceux d'une force de 1 500 kilos jusqu'à la grande mâture de la Société des forges et chantiers, capable de soulever un far-

deau de 100 000 kilos, tous ces appareils offrent leur concours pour débarquer ou embarquer les cargaisons. 37 kilomètres de voie ferrée, raccordés au réseau de la Compagnie de l'Ouest, en facilitent l'approche ou l'enlèvement, à moins que, sans destination immédiate ou mises en entrepôt, ces marchandises n'aillent s'abriter sous les 19 hangars de la Chambre de commerce ou s'enfermer dans les 39 grands magasins de la Compagnie des Docks. Six formes de radoub, dont la plus grande a 150 mètres de long et 20 mètres de large, un dock flottant, quelque peu démodé, il est vrai, des grils, des pontons de carénage offrent aux navires, grands et petits, le moyen de faire visiter, nettoyer, repeindre, réparer leur carène. Mis en communication directe avec la Seine par le canal de Tancarville, le Havre est, par surcroît, devenu un port de navigation intérieure, accessible à la batellerie fluviale, qui ne pouvait auparavant se risquer à faire la traversée toujours difficile, souvent dangereuse de l'estuaire. Ces améliorations successives n'ont pas été sans grandes dépenses. Le Havre coûte jusqu'ici à la génération actuelle plus de 125 millions de francs, dont le quart, à peu près, a été fourni par la municipalité et la Chambre de commerce, et le reste par l'État.

Le sacrifice ne paraît pas avoir été au delà des résultats obtenus. La population de la ville a décuplé. On y a vu de tous côtés affluer l'intelligence et les capitaux. Aux jours douloureux où la patrie française fut démembrée, des patriotes alsaciens, fidèles à la destinée de la France, apportèrent au Havre l'utile et fécond encouragement de leur esprit d'initiative, le fortifiant exemple de leurs vertus commerciales. Des industries de toute nature se sont créées et développées dans la région : le commerce y a pris une grande intensité. Sans compter les petits bateaux à vapeur, si connus des touristes, qui vont à Honfleur, à Trouville, à Caen, à Cherbourg et ailleurs, non plus que les pêcheurs petits et grands, le Havre a vu, en 1891, entrer dans son port 6 435 navires apportant près de 2 milliards de kilogrammes de marchandises; celles qu'ils ont ensuite emportées pesaient plus d'un milliard de kilogrammes et, grâce à l'élaboration industrielle, représentaient une valeur quintuple, au moins, de celle des produits importés.

De son côté, Rouen, rappelée à la vie commerciale par les premiers endiguemens de la Seine maritime, ne s'est pas endormie dans la jouissance de sa renaissante fortune. Elle s'est souvenue qu'elle était, comme le disait il y a quelque temps un ingénieur roumain, son hôte d'un jour, l'anneau de mariage de la navigation maritime avec la batellerie fluviale. Elle a voulu devenir un grand port de transit. Le gouvernement l'a voulu avec elle : 23 millions de

francs, dont près de six, fournis par la ville et la Chambre de commerce, ont été consacrés aux améliorations du port. — Dans le bras principal de la Seine, plus de 3500 mètres de quais en maçonnerie sont aujourd'hui immédiatement accostables, sans manœuvres, sans attente, sans portes à ouvrir ou à fermer. Au pied de ces quais, la profondeur d'eau, au moment le plus défavorable, est de 5m,80. Quelques dragages suffiraient pour la rendre plus grande encore. 66 appareils de levage apportent leur concours aux opérations. Sur 23050 mètres de voie ferrée, les wagons offrent leurs services aux commerçans pressés, tandis que, directement accostés aux flancs des navires, les bateaux de rivière, péniches et chalands, reçoivent les marchandises que le réseau de nos voies navigables leur permettra, en concurrence avec les chemins de fer, de porter, non seulement à Paris, l'insatiable consommateur, mais plus loin encore dans l'Est, à Nancy, à Strasbourg, à Lyon même. En 1891, 3021 navires, jaugeant ensemble plus de 1200000 tonnes, sont venus par la Seine mouiller à Rouen. Les marchandises qu'ils ont transportées, tant à la remonte qu'à la descente, pesaient près de 2 milliards de kilogrammes. Un partage d'attributions semble se devoir faire tout naturellement entre les deux ports : au Havre, les paquebots rapides, les puissans transatlantiques dont les minutes sont comptées, pressés d'arriver, pressés de partir, transportant voyageurs, lettres, valeurs, marchandises de prix ; à Rouen, le modeste *cargo-boat* ne sacrifiant pas l'ampleur de ses formes au désir d'aller vite, et propre surtout au transport économique des matières premières, marchandises d'une faible valeur unitaire, chargées en grande masse, et ne pouvant supporter qu'un fret peu élevé.

C'est dans ces conditions que les deux villes ont vécu et prospéré.

Cependant, depuis 1891, cette prospérité paraît stationnaire. Au Havre comme à Rouen, il semble que la roue de l'inconstante Fortune va cesser de tourner. Sans doute, on peut, on doit en accuser les tarifs de douane, hostiles à l'échange, qui entravent aujourd'hui l'activité productive du pays autant qu'ils restreignent sa faculté de consommer. Comme le disait Narbal à Télémaque, il faut que le prince, — et tout gouvernement est prince sur ce point, — n'entreprenne jamais de gêner le commerce pour le tourner selon ses vues; autrement, il le découragera. C'est l'œuvre, cependant, qu'accomplissent aujourd'hui nos gouvernans. Mais en même temps que la liberté de commercer, le sage Tyrien recommande d'assurer aux navires qui abordent le port la sûreté et la commodité. Sûreté et commodité, on pouvait, il y a peu de temps encore, les rencontrer au Havre et aussi à

Rouen, grâce aux installations que nous venons d'énumérer.

Mais les temps ont marché : et aujourd'hui, nos deux grands ports sont semblables à de coûteux palais dont il serait interdit de franchir le seuil. Stimulé par la concurrence universelle, l'infatigable progrès a modifié les allures du commerce. Les ailes de l'agile Mercure ont encore grandi. Le temps, l'*irreparabile tempus* a haussé de prix : il n'en faut pas perdre un instant. S'aidant des merveilleux progrès de la métallurgie et de la mécanique, les navires ont accru leurs dimensions au delà de ce qu'on pouvait concevoir. Les rapides transatlantiques, longs de 150, même de 170 mètres, ont 8 mètres de tirant d'eau. Chacune des heures de leur existence coûte à l'armateur plusieurs centaines de francs. Ils ne viendront plus au Havre, s'il leur faut mouiller en rade, attendant qu'une marée favorable leur permette de franchir le haut-fond, toujours menacé par les alluvions, sur lequel s'ouvre la passe actuelle. Ils y viendront d'autant moins que partout, sur les côtes atlantiques, les nations voisines se sont pourvues de ports accessibles aux navires du plus grand tirant d'eau, et garnis de quais facilement accostables, où les opérations de mise à terre et d'embarquement s'effectuent avec une singulière rapidité.

Londres, à tant de docks et de warfs qu'elle possédait déjà, vient d'ajouter dans la partie inférieure de la Tamise les vastes bassins de Tilbury, et s'occupe à creuser dans son fleuve majestueux un chenal de plus de 9 mètres aux plus basses mers. Liverpool, si merveilleusement servi par la nature, n'avait qu'une imperfection : la barre à l'entrée de la Mersey. Depuis deux ans, le plus colossal engin de dragage qui ait encore été construit, capable en une heure d'aspirer plus de 100 mètres cubes de sable, approfondit la barre. Il l'a mise aujourd'hui à $6^{m},750$ au-dessous des basses mers de vive eau. Le travail se continue et ne s'arrêtera que quand les 30 pieds ($9^{m},144$) à basse mer de vive eau, qui sont aujourd'hui le désidératum des compagnies transatlantiques, auront été obtenus. Les grands paquebots de $8^{m},85$ de tirant d'eau qu'on construit en ce moment à Philadelphie pourront alors, sans arrêt, pénétrer dans la Mersey. C'est affaire de quelques mois. Liverpool n'aura plus alors à redouter la concurrence de Southampton, qui a mis à 30 pieds le grand bassin de l'*Empress dock* et le chenal qui y aboutit.

Si le savant et habile Franzius n'a encore ouvert l'accès de Brême qu'aux navires calant 5 mètres environ, il a créé, à l'embouchure même du Weser, le port de Bremerhafen, dont le nouveau bassin, dépassant même les exigences actuelles de la marine, pourrait recevoir des navires de $9^{m},15$. Par ses aména-

gemens perfectionnés et la facilité de son accès, ce nouveau port a compensé le désavantage de sa situation géographique. Il est devenu le siège de la plus puissante compagnie de navigation maritime qui existe actuellement, le Norddeutscher Lloyd, dont les 83 grands steamers promènent sur tous les océans la séculaire renommée de la Hanse.

Hambourg, depuis douze ans seulement, pour ne pas remonter plus loin, a coûté 200 millions de francs. Son Sénat n'en a pas moins poursuivi la transformation du port de Cuxhaven, situé à l'embouchure même de l'Elbe, à peu près comme le Havre à l'entrée de la Seine. Dès les premiers mois de 1896, Cuxhaven offrira aux transatlantiques, lors des marées les plus basses, une profondeur minima de 8 mètres. Rival des ports allemands, celui de Copenhague, non content en se déclarant port franc de contre-balancer l'influence du canal de la Baltique à la mer du Nord, réserve dans ses nouvelles installations un bassin de 9 mètres de profondeur. Amsterdam met à 8m,25 le canal d'Ymuiden et ne semble pas redouter le voisinage de Rotterdam qui, après avoir ouvert à travers le cap sablonneux du Hoek van Holland un accès à la mer que lui refusait l'embouchure encombrée de la Nieuwe Maas, a su s'installer de la façon la plus intelligente et la plus grandiose, pour recevoir, décharger, recharger et expédier en un instant les plus grands navires. Anvers, enfin, malgré les 90 kilomètres qui la séparent de la haute mer, voit toujours sa puissante clientèle lui rester fidèle, grâce à la certitude qu'elle lui offre de trouver immédiatement le long de ses vastes quais une place accostable et un outillage disponible. Et cependant, le gouvernement belge, pénétré des nécessités de l'heure présente, va créer à Heyst, sur la côte sablonneuse des Flandres, un port d'escale, permettant, en tout état de marée, la flottaison des navires calant 8 mètres. Un canal maritime pourra les conduire ensuite aux portes de Bruges, réveillée, par le son grave de leurs mugissantes sirènes, de sa longue léthargie monacale pour redevenir la grande cité commerçante qu'elle était au temps des Artveld. Sous la pression d'une même nécessité, au sud comme au nord, à Bilbao, à Lisbonne qui reprend l'œuvre de ses quais, interrompue par un de ces accidens financiers devenus aujourd'hui chose ordinaire, à New-York qui fait sauter les derniers rochers de son chenal, mis aujourd'hui à 30 pieds, partout, au canal de Suez lui-même, qui abaisse à 9 mètres le plafond de la grande route de l'Extrême-Orient, partout on veut être en mesure d'accueillir à tout moment les navires de 8 mètres de tirant d'eau.

Seule, la France n'a encore sur les rives atlantiques aucun grand port présentant cet avantage.

IV

Pour que le Havre devienne le rival de Liverpool et de Londres, d'Anvers, de Rotterdam ou de Cuxhaven, pour qu'il puisse disputer à tous ces ports l'honneur et le profit d'être une des grandes portes par lesquelles notre vieux continent demeurera en relations avec le reste de l'univers, il faut — condition absolument nécessaire — que les navires calant 8 mètres puissent y pénétrer à toute heure de marée, y accoster sans retard et sans peine des quais pourvus d'un outillage suffisant à opérer, dans le moins de temps possible, toutes les manutentions nécessaires. C'était là ce que poursuivait le projet primitivement soumis aux Chambres. Prévoyant l'avenir, il comportait, pris sur la rade, un vaste avant-port, déjà déclaré nécessaire en 1841 par Arago, et, dans l'intérieur de cet avant-port, des quais toujours accostables; puis, l'entrée du port rectifiée, tournée vers les passes d'accès du nord, enfin le creusement de nouveaux bassins, l'approfondissement des anciens, et des écluses doubles au lieu des portes simples, dangereuses et insuffisantes. Mais surtout, par la disposition de l'avant-port et le prolongement des digues de la Seine, ce vaste projet se préoccupait d'isoler le port du Havre, de le soustraire complètement aux menaces venues de l'estuaire. La Chambre, malgré les appréhensions des protectionnistes, s'était laissé entraîner par des voix éloquentes et convaincues, elle avait voté ce projet, complet autant qu'efficace. Mais le Sénat, ménager d'une situation budgétaire qui de jour en jour devient plus précaire, s'effraya des millions qu'il fallait dépenser. Devant sa résistance, il fallut en rabattre, avoir des visées moins hautes, et, renonçant aux longs espoirs, n'envisager que l'avenir prochain : c'est ce qui a été fait dans le nouveau projet. Les travaux que le Sénat vient enfin d'approuver sont d'ordre plus modeste que ceux primitivement étudiés. Pour le moment, cependant, ils paraissent devoir suffire et il sera sage de s'en contenter. Ils ont d'ailleurs l'avantage de ne rien empêcher de ce qu'on voudra sans doute faire quand il sera permis, — si cela arrive jamais, — de faire œuvre grandiose.

Ces travaux consistent essentiellement dans la construction en avant du port actuel d'une enceinte avancée, réduction en quelque sorte du grand avant-port du projet primitif. L'entrée, large de 200 mètres, en sera orientée vers le nord-ouest, loin, par conséquent, des alluvions de la Seine. On y accédera du large par deux passes draguées dans les fonds naturels. Celle du nord aura par les plus petites hautes mers une profondeur de 9^{m},90, et encore 3^{m},75 aux basses mers de morte eau. — Les navires

moyens y pourront donc circuler presque à tout moment, les grands transatlantiques environ cinq heures par marée. Autre avantage : les choses seront disposées de telle sorte qu'au lieu de la route sinueuse d'aujourd'hui, les navires gagneront en droite ligne le fond du nouvel avant-port. Là, ils trouveront une vaste écluse à sas de 30 mètres de large et de 225 mètres de long, permettant de pénétrer dans les bassins à toute heure de marée. On ne sera plus réduit, comme aujourd'hui avec les portes uniques, à n'ouvrir les bassins qu'au moment de la haute mer, ce qui impose souvent à la navigation des retards de plusieurs heures — sans parler du risque de voir les bassins se vider, et les navires qu'ils contiennent s'échouer, si un accident, toujours possible, vient à retarder la fermeture au moment où la mer commence à descendre. Sans doute, une longue suite de quais immédiatement accostables vaudrait mieux que le passage par l'écluse et le séjour dans les bassins. Mais nous n'avons ici ni l'Escaut, ni la Meuse, ni la Mersey, ni la Tamise, et ce sera toujours pour le Havre une infériorité de n'être pas situé sur un fleuve profond et facilement navigable.

Cet avantage, Rouen le possède : mais son éloignement de la mer, et surtout l'impossibilité d'ouvrir d'ici longtemps la Seine maritime aux navires de 8 mètres empêcheront d'utiliser pour recevoir ceux-ci le bel alignement de ses quais, fort comparables, toutes proportions gardées, à ceux de Rotterdam et d'Anvers. — Ce que Rouen demande, ce que, hâtons-nous de le dire, personne ne lui refuse, c'est une route sûre et relativement facile pour les cargo-boats de $6^m,50$ à 7 mètres. Tous les ingénieurs s'accordent à reconnaître que le procédé à employer consiste à prolonger, en les évasant progressivement, les digues actuelles; on s'entend moins sur ce que sera ce prolongement : — Suivant quelle règle évasera-t-on ? Prolongera-t-on jusqu'au seuil même de l'estuaire, jusqu'à la hauteur du Hoc du côté du Havre, de Villerville de l'autre ? Ne serait-ce pas réduire encore et d'une quantité notable l'atelier où le courant du Calvados voudrait toujours apporter ses alluvions? Découragé d'un transport inutile, de plus en plus troublé en ses allures, celui-ci ne va-t-il pas se débarrasser trop tôt de son fardeau, ensabler, plus qu'elles ne le sont déjà, les plages recherchées de Trouville et de Dauville ? N'ira-t-il pas, du surplus, augmenter encore les bancs de la baie de Seine, rendre la passe Sud-Ouest actuelle du Havre complètement inaccessible ? C'est ce que redoutent les plus sages. D'après eux, il suffit, pour le moment, de s'arrêter à Honfleur. La solution n'est pas définitive, sans doute. Mais les quelques kilomètres de l'aval qui ne seront point endigués subiront l'influence régulatrice du jusant sortant

des digues avec une direction et une vitesse dont l'impulsion se prolongera sur un assez long espace. — Puis, sur cette faibledistance de 7 à 8 kilomètres, des dragages analogues à ceux de la barre de la Mersey peuvent efficacement intervenir.

Arrêter les digues de la sorte, ce sera, par surcroît, donner à l'honnête petit port de Honfleur, si laborieux, si intelligent, si utile à certains commerces, une preuve de sollicitude démocratique.

Ainsi, d'une part, on place la nouvelle entrée du Havre aussi loin que possible de l'embouchure; de l'autre, on prolonge les digues de façon à ne laisser en dehors de leur influence directe que l'étroite bande de l'estuaire comprise entre le méridien de Honfleur et celui d'Amfard. On aurait pu faire plus, on aurait pu faire moins. C'est une transaction. Au moins, n'aura-t-on fait rien d'irréparable. Tels seraient, au contraire, par-dessus tous autres procédés, ces barrages transversaux qui fermeraient à tout jamais l'estuaire, portant au comble le trouble déjà trop grand des mouvemens naturels des eaux, et précipitant la catastrophe qu'avec les digues convenablement évasées on peut, au contraire, avoir l'espérance d'atténuer.

V

La question technique résolue, restait la question d'argent. Ce n'était pas la moindre. Le projet primitif s'élevait à 96 150 000 francs. Mais il faut en défalquer tout d'abord 7 500 000 francs de dépenses purement militaires, visant des travaux absolument distincts de ceux d'amélioration. Ces derniers ne devaient plus alors coûter que 88 650 000 francs dont pour le Havre 67 millions, pour la Seine et Rouen 21 650 000 francs.

Le projet, sans s'arrêter à cette distinction, mettait à la charge de l'État les trois quarts de la dépense totale, soit 72 112 500 francs. — Pour faire le dernier quart, le département de la Seine-Inférieure, les villes de Rouen et du Havre offraient, à titre de subsides non remboursables, une somme de 8 millions; les Chambres de commerce des deux ports fournissaient, celle du Havre 12 490 320 francs, celle de Rouen 3 547 180 francs. — Le projet les autorisait à se récupérer au moyen de taxes, basées sur la jauge des navires.

Ces diverses contributions se trouvent naturellement réduites dans le nouveau projet, lequel ne s'élève plus qu'à 42 500 000 francs. Mais la répartition de la dépense entre les intéressés n'est pas faite proportionnellement à l'ancienne. Dans le premier cas, les Chambres de commerce et les villes, encore aidées par le département,

prenaient à leur charge un quart seulement de la dépense. Cette fois, elles en assurent la moitié, à savoir le département et les villes 6 627 000 francs, la Chambre de commerce de Rouen 4 937 500 francs celle du Havre 9 685 500 francs, — soit en tout : 21 250 000 francs. C'est, proportionnellement, plus qu'il n'avait encore été demandé, pour des travaux de ce genre, aux intéressés directs. Leur part, dans les dépenses faites jusqu'ici pour l'amélioration du Havre, de Rouen, même de Marseille, atteignait le quart à peine. — Il y a donc tendance à faire participer de plus en plus aux travaux des ports ceux qui ont à en retirer un bénéfice immédiat. C'est arriver progressivement à cet heureux état social où l'utilité publique pourra s'apprécier d'après le criterium de Dupuit, à la fois ingénieur et économiste, qui disait en 1844 « qu'en matière de travaux publics, il n'y a d'utilité que celle qu'on consent à payer (1). » C'est ce que disait déjà Adam Smith :

« Lorsque les grandes routes, les canaux, les ponts et les ports, sont construits et entretenus par le commerce même qui se fait par leurs moyens, ils ne peuvent être établis que dans les endroits où le commerce a besoin d'eux et, par conséquent, où il est à propos de les construire. La dépense de leur construction, leur grandeur, leur magnificence, répond nécessairement à ce que ce commerce peut suffire à payer... Il ne paraît pas que la dépense de ces ouvrages doive être défrayée par ce qu'on appelle communément le revenu public, celui dont la perception et l'application sont, dans la plupart des pays, attribuées au pouvoir exécutif (2). »

Nos voisins d'outre-Manche sont restés fidèles aux enseignemens de l'illustre économiste ; l'importance absolue qu'ils reconnaissent à l'initiative privée a contribué, pour une grande part, au développement économique et à l'enrichissement de la Grande-Bretagne.

A un autre point de vue encore, après les coûteuses leçons qui nous ont été prodiguées depuis un certain nombre d'années, l'intervention de l'État en matière de travaux est faite pour inspirer une légitime inquiétude. Il est désirable que son action aille s'amoindrissant, que celle des individus et mieux encore celle des associations s'y substitue avec une vue plus exacte de ce qui est utile. Mais ici, plus que partout ailleurs peut-être, on ne peut pas souhaiter une brusque révolution qui remplace instantanément un régime par l'autre. L'État a trop agi. Il ne faut pas en conclure qu'il ne doit plus agir du tout. C'est progressivement et,

(1) Dupuit, *De la mesure de l'utilité des travaux publics.* (*Annales des ponts et chaussées*, 1844, 2e semestre, p. 232.)

(2) Adam Smith, *Recherches sur la nature et les causes de la richesse des nations*, liv. V, ch. I.

pour ainsi dire, par étapes que le caractère national doit acquérir avec une virile fermeté la nette conscience de sa valeur. On repoussera alors cette dangereuse tutelle de l'État; on en viendra à l'application étendue de cette sage recommandation de Montesquieu: « Il ne faut point faire par les lois ce qu'on peut faire par les mœurs (1). » Mais nous n'en sommes pas encore là.

C'est cependant ce brusque saut qu'eussent voulu faire certains hommes politiques qui, lors de la première délibération sur le projet de loi relatif aux améliorations du Havre et de la Seine maritime, proposèrent de mettre la totalité de la dépense à la charge des Chambres de commerce. On eût, il est vrai, autorisé ces corporations à prélever certains droits, non plus seulement sur le tonnage des navires, mais aussi sur les marchandises. Cet amendement, surgissant tout à coup, a fait échec, pendant plusieurs années, au projet de loi. Les protectionnistes s'en réjouissaient. Améliorer les ports n'est-ce pas attirer les marchandises étrangères dans un pays auquel on finit par faire croire qu'il doit tout produire chez lui, que le commerce extérieur n'est qu'une forme insidieuse de la guerre, un prolégomène de l'invasion? Cependant, à la réflexion, le Sénat, quoique peu suspect de libéralisme économique, n'a pas maintenu la rigueur de sa formule première. Il a admis, telle qu'elle lui était proposée, la participation de l'État.

La Chambre s'était montrée favorable au projet primitif. Elle n'a pas fait plus mauvais accueil au projet réduit qui lui revenait du Luxembourg. Entre deux interpellations, elle a trouvé le temps de le voter. Il n'y a plus, en effet, un instant à perdre, et l'on a déjà trop attendu. Différer davantage c'était laisser aux autres la part qui doit légitimement revenir dans le commerce universel à ce pays, auquel, de tout temps, géographes, historiens, hommes d'État, Strabon, Richelieu, Colbert, Napoléon, promettaient de si merveilleuses destinées maritimes.

J. FLEURY.

(1) *Maximes et Pensées diverses*, Firmin-Didot, 1855, p. 136.

UN NÉGOCIATEUR FRANÇAIS A ROME

LE CARDINAL D'OSSAT [1]

A ceux qui vont rêvant d'histoire dans les lieux où sont les morts, Saint-Louis-des-Français, notre paroisse de Rome, offre une mine de souvenirs inépuisable. En France même, on trouverait difficilement une nécropole historique mieux assortie, si je puis dire : coin de patrie où l'on n'a pas un instant le sentiment d'être à l'étranger, parmi des ombres exilées; le murmure plusieurs fois séculaire qui s'élève de la compagnie est tout national. Prélats, diplomates, soldats, artistes, lettrés, aventuriers ou simples voyageurs, tous sont de chez nous dans cette pieuse hôtellerie; chacune de ces dalles rend un son familier et bien français : d'Angennes, La Trémouille, Bernis, Latour-Maubourg, Pimodan; chevaliers restés des armées de Louis XII et petits troupiers tués à la Porta San Pancrazio, en 1849; peintres qui ne purent s'arracher à leur *studio*, de Claude Lorrain à Sigalon. Pauline de Beaumont soupire aux cœurs sensibles : « Il m'a couchée ici, afin que

(1) *Le cardinal d'Ossat, évêque de Rennes et de Bayeux; sa vie, ses négociations à Rome*, par l'abbé A. Degert; Paris, Victor Lecoffre, 1894. — *Lettres inédites du cardinal d'Ossat*, par le même, *ibidem*. — *Letres du cardinal d'Ossat*, recueillies et précédées d'une vie de l'auteur par M. Amelot de la Houssaye; édition de 1698, 2 vol.; chez Jean Bouchot, rüe Saint Jâques, au Soleil d'or, près Saint-Severin; — édition d'Amsterdam, revue et augmentée, 1708. — Pour les éclaircissemens sur les négociations, Cf. les historiens de la Ligue, les correspondances de Henri IV et de Sully; Brémond d'Ars, *Jean de Vivonne, sa vie et ses ambassades*; Poirson, *Histoire du règne de Henri IV;* Michelet, — avec beaucoup de précautions, — et le *Sixte-Quint* du baron de Hübner, en toute confiance. Érudition solide, art de la composition, agrément du récit, les qualités de cet ouvrage en font décidément l'un des meilleurs livres d'histoire de notre temps.

vous ne négligiez pas d'y relire ses *Mémoires;* » esclave d'amour enchaînée à ce mur pour y servir éternellement les intérêts littéraires de son maître. (Je crains qu'il n'ait parfois songé au merveilleux pendant que ferait, de l'autre côté de la porte, un tombeau de Mme Récamier, si le mauvais sort voulait qu'elle décédât à Rome. Il les aimait bien mortes, et un peu mortes pour lui.) — Il y en a pour toutes nos gloires, à Saint-Louis-des-Français; il y a même un Victor Hugo, l'abbé, qui prépare à quelques touristes des siècles futurs une de ces mystifications où s'éjouissait volontiers le grand poète.

Une épitaphe, dans la troisième chapelle de la nef de droite, laisse indifférens aujourd'hui les visiteurs mal avertis. Sur la modeste sépulture que firent au cardinal d'Ossat ses secrétaires, Pierre Bossu et René Cortin, l'inscription lui rend pourtant un bel hommage, et justifié : « *Arnaldo Ossato... rarissimæ in reges suos fidei...* » Le nom d'Arnaud d'Ossat rayonna longtemps d'un éclat qui a pâli. Un bon livre, comme il nous en arrive souvent de la studieuse province, rappelle l'attention sur cet oublié. La biographie et les savans commentaires publiés par M. Degert, professeur à Dax, m'ont donné la curiosité de lire cette *Correspondance* jadis fameuse, célébrée par les meilleurs juges des XVIIe et XVIIIe siècles comme un monument diplomatique et littéraire du premier mérite. La Bruyère, en son chapitre *des Jugemens*, n'hésite pas à placer le négociateur d'Henri IV entre Ximenès et Richelieu. Fénelon, dans sa *Lettre à l'Académie*, montre l'estime où il tient l'écrivain : « Le vieux langage se fait regretter quand nous le retrouvons dans Marot, dans Amyot, dans le cardinal d'Ossat... Une circonstance bien choisie, un mot bien rapporté, un geste qui a rapport au génie ou à l'humeur d'un homme, est un trait original et précieux dans l'histoire : il nous met devant les yeux cet homme tout entier. C'est ce qu'on trouve avec plaisir dans le cardinal d'Ossat : vous croyez voir Clément VIII qui lui parle tantôt à cœur ouvert, tantôt avec réserve. » Saint-Simon, Diderot, Chesterfield, mentionnent avec les mêmes éloges le politique et ses écrits.

Notre siècle a délaissé l'écrivain; intéressant pour l'historien de la littérature, comme un des ouvriers de la bonne langue, il n'a pas le tour de pensée qui plaît à notre humeur : nous en verrons la raison quand nous entrerons plus avant dans l'étude du personnage. Mais le politique reste un modèle de sagesse et d'habileté, particulièrement recommandable à ceux qui ont charge de négocier en cour de Rome. Puisque le livre de M. Degert nous en fournit l'occasion, saluons au passage l'homme qui fut un des meilleurs serviteurs de notre pays, un des plus clairvoyans, des

plus fermes dans son raisonnable propos, en un temps où l'erreur et la mobilité étaient fautes communes.

Il naquit en 1535, au pied des Pyrénées, sur les confins du Bigorre. Était-il de souche gasconne ou béarnaise, sujet de France ou de ce petit roi de Béarn avec lequel il allait s'élever? On ne sait. Fils d'un maréchal-ferrant selon les uns, d'un opérateur selon les autres, en tout cas d'un compagnon ambulant qui mourut sur les routes sans laisser de quoi se faire enterrer, l'humilité de sa condition rendit vaines toutes les tentatives des biographes pour éclaircir ses origines. Elle fit longtemps obstacle à l'entrée de l'abbé d'Ossat dans le Sacré-Collège; quand il reçut la pourpre, à la fin de sa vie, les contemporains s'en émerveillèrent: ils portèrent d'autant plus haut le mérite qui avait si fort grandi un homme parti de rien. Resté modeste, n'ayant jamais essayé de déguiser son mince état de naissance et de fortune, d'Ossat s'étonnait lui-même de son élévation; il écrivait au roi : « Je ne pense point que Votre Majesté ait aucun sujet ni serviteur qui lui soit si obligé que moi, qui, d'un petit ver de terre que j'étois, ai été élevé à la dignité de cardinal par votre seule bonté. » Vingt ans après la mort du prélat, Malherbe admirait encore qu'on eût admis « dans la plus auguste compagnie qui soit au monde... parmi des princes de Bourbon, d'Autriche, de Médicis... ce cardinal d'Ossat qui, tout excellent personnage qu'il était, avait une extraction si pauvre et si basse que jusqu'à cette heure elle est demeurée inconnue, quelque diligence qu'on ait apportée à la chercher. » — Nous manquerions singulièrement de justice envers l'Église, si nous ne lui reconnaissions au moins le mérite d'avoir ouvert la première ce grand chemin de fortune où notre société moderne appelle tous les talens. Pendant de longs siècles, alors que des barrières arrêtaient sur les autres routes l'essor des petits, elle fut la seule école d'égalité, l'unique espoir des ambitions légitimes mal servies par les hasards du berceau.

Aussi le jeune Arnaud voulut-il être d'Église. Touchés par ses heureuses dispositions, les chanoines de la collégiale de Castelnau lui avaient, dit-on, montré le latin; il fit profession à Auch, en 1556. Comme il argumentait fort pertinemment dans la cathédrale, un gentilhomme gascon, M. de Marca, le prit en affection, et lui donna mission d'accompagner deux siens neveux à l'Université de Paris; d'Ossat devait les entretenir de bonne nourriture et doctrine. Le pédagogue et ses disciples vinrent s'établir à la montagne Sainte-Geneviève : tel Ponocratès amenant son élève Gargantua au même lieu. Mais la ressemblance s'arrête là: nos Gascons ne firent pas chère lie comme le fils de Grand-

gousier; les écus envoyés par M. de Marca tombaient aux mains des détrousseurs, on passa seize mois « sans recevoir un seul denier de Gascogne, en grande povreté et fascherie. » L'honnête clerc subvint de son mieux aux nécessités de ses pupilles; leur départ lui rendit la liberté. Il s'adonna dès lors tout entier à l'étude de la philosophie, prit parti pour Ramus contre Aristote et Charpentier. Échauffé par la grande querelle de ce temps, il commença de se faire connaître en écrivant un mémoire où il défendait Ramus et attaquait le terrible Charpentier; bref, à la veille de la Saint-Barthélemy, le futur cardinal était engagé dans une très courageuse et très dangereuse voie, sur les traces du maître suspect qui allait périr si misérablement pour avoir préféré Platon à Aristote. Heureusement l'envie lui vint d'étudier sous Cujas, à Bourges : ce fut une diversion; et il finit par entrer au service de Paul de Foix, qui embrigada d'Ossat dans la bande de savans qu'il emmenait à son ambassade d'Italie.

Une académie ambulante plutôt qu'une ambassade, comme le remarque M. Degert. De Thou, qui était du voyage, en a écrit la relation; rien ne fait mieux comprendre l'ivresse d'études abstraites qui grisait certains esprits de ce temps, la fureur de docte controverse à peine exagérée dans l'énorme caricature de Rabelais. Au débotté, dans les auberges d'Italie, le seigneur de Foix s'enferme avec sa ménagerie d'hellénistes : Niphus, Uttenhovius, Choesne, d'Ossat; on reprend la discussion entamée pendant la marche. Ils ne regardent rien du monde extérieur, rien de l'adorable musée qui vient de surgir tout le long du jardin enchanté, des Alpes aux deux mers. Ils lisent, ils argumentent, jusque dans le temps des repas, sur les dialogues de Platon, les sommaires du Digeste, les problèmes de la physique. Paul de Foix visita ainsi tous les princes souverains auprès desquels il était accrédité. Rappelé en France par la mort de Charles IX, il ne fit à Rome qu'un court séjour; il y revint en 1579, toujours accompagné de son fidèle d'Ossat. Promu aux fonctions de secrétaire de l'ambassade, le philosophe allait changer d'état, trouver sa vraie vocation. Comme il arrive souvent aux hôtes de passage qui ne savent plus s'arracher de Rome, la Ville éternelle devait fixer dans la vie et dans la mort cette destinée jusqu'alors vagabonde. D'Ossat y vécut vingt-cinq ans; il y mourut, sans avoir revu une seule fois la patrie qu'il servait d'un zèle infatigable, les rois et les ministres dont il recevait les directions. On ne voit pas qu'il ait souffert de cet exil : rien ne trahit dans ses lettres la douce nostalgie de son devancier Du Bellay :

Plus mon Loyre gaulois que le Tibre latin,
Plus mon petit Liré que le mont Palatin...

Notre abbé n'était pas le pédant incorrigible qu'on pourrait croire, d'après les commencemens que j'ai rapportés. Il avait jeté sa gourme scolastique à l'Université de Paris et dans la société de son premier protecteur, ce Paul de Foix que la mort allait bientôt lui enlever, en 1584. A Rome, toutes ses aptitudes se tournent vers la négociation, vers la pratique prudente et déliée des affaires ; elles absorberont désormais son intelligence et sa vie. Il les mania à divers titres, presque toujours en marge de la diplomatie officielle, telle que nous la concevons aujourd'hui.

Ce que nous appelons maintenant « la carrière » n'existait pas à cette époque, au moins en France : tout au plus y avait-il quelque chose d'approchant dans la république de Venise et dans le service du roi d'Espagne. Chez nous, un grand seigneur se rendait à une Cour pour un objet défini, avec une mission individuelle et temporaire ; il attachait à sa suite des gentilshommes pour l'apparat, des serviteurs intimes, des clercs le plus souvent, pour la rédaction des écritures et les conversations d'affaires avec les secrétaires du souverain près de qui l'on négociait. Entre temps ou à côté de ces ambassades, des agens bénévoles s'entremettaient, soit qu'ils possédassent la confiance du roi, soit qu'ils eussent simplement une confiance intrépide dans leurs propres talens et l'amour d'un art où le succès n'allait pas sans profits. A Rome surtout, au centre où venaient aboutir et s'enchevêtrer toutes les négociations de la chrétienté, sur ce terrain ecclésiastique miné pas les sapes et contre-sapes tortueuses, les agens officieux étaient légion ; chaque puissance en avait quelques-uns à sa solde, cliens sûrs ou réputés tels, sujets authentiques de leur prince, ou familiers italiens du pape gagnés aux intérêts du prince étranger. Les affaires spirituelles et temporelles étaient indifféremment traitées par l'ambassadeur, quand il y en avait un, par le cardinal protecteur spécialement chargé des intérêts de la nation, par quelque prélat moins en vue qui avait ses petites entrées au Vatican et une correspondance active avec sa Cour. En un pareil milieu, « où il y a, disait d'Ossat, plus de finesse qu'en tout le reste du monde, » rien ne peut remplacer l'expérience d'un résident inamovible, vieilli dans les stalles de Saint-Pierre ou du Latran, portant la robe de ceux qu'il doit persuader, ombre discrète parmi ces ombres silencieuses, l'oreille toujours ouverte à leurs demi-confidences, la bouche toujours prête pour la parole qu'il faut dire, qu'une voix connue insinuera mieux, qui effarouchera moins si elle ne tombe pas du carrosse d'un représentant attitré. Pour la France en particulier, ce fut une tradition constante d'entretenir à Rome des prélats romains restés bons et actifs Français : ils éclairaient les malentendus, ils adou-

cissaient les frottemens inévitables du spirituel et du temporel, ils faisaient entendre à qui de droit nos réclamations, devenues sur leurs lèvres expertes d'humbles suppliques, mais des suppliques derrière lesquelles on devinait la volonté résolue d'un grand plaideur. Notre pays ne s'est jamais bien trouvé d'interrompre cette tradition. Elle n'eut pas de gardien plus heureux et plus adroit que l'abbé d'Ossat.

Le goût de l'intrigue, qui est l'écueil de ces situations mal définies, n'eut aucune prise sur son âme sérieuse et désintéressée. Ce Gascon, s'il l'était vraiment, n'avait rien de l'humeur qu'on est convenu d'attribuer aux gens de son pays. Pour la gravité et la sûreté, il eût rendu des points aux négociateurs espagnols de Philippe II. Après la mort de Paul de Foix, il fut successivement secrétaire des cardinaux-protecteurs de France, d'Este et Joyeuse; gérant officieux ou déclaré des affaires royales, pendant les ruptures avec le Saint-Siège qui se répétèrent à la fin du règne d'Henri III et au début du règne d'Henri IV; adjoint ensuite aux ambassadeurs en titre, Pisany, Du Perron, Sillery, chargé de préparer le succès de leurs missions. On ne le vit jamais chef nominal de l'ambassade, il en fut toujours l'âme, le collaborateur indispensable. De bonne heure, il correspondit avec le conseil royal; la plupart de ses lettres sont adressées à Villeroy, qui l'avait distingué dans la suite de Paul de Foix. A cet absent il fallait en France une ancre solide, sur laquelle il pût s'amarrer contre toutes les sautes de vent; Villeroy ne lui manqua en aucune circonstance et le protégea contre la jalousie de Sully. Henri IV ne tarda pas à discerner le sens juste et l'inébranlable dévoûment de ce Béarnais de Rome : dès lors, d'Ossat écrivit directement et fréquemment au roi.

A partir de la mort d'Henri III, l'abbé se procura une attache officielle fort commode. Il était le fondé de pouvoirs de la reine veuve, Louise de Lorraine, pour l'instance des honneurs funèbres refusés au feu roi. Après le double meurtre des États de Blois, Henri III avait été mis en interdit. Qu'il eût fait expédier le Balafré, c'était l'affaire de la prérogative royale : on ne le tracassait pas sur ce point; mais l'exécution sommaire du cardinal de Guise, un prince de l'Église, cela ne se pouvait souffrir. Sixte-Quint prit feu. Henri tomba sous le poignard de Jacques Clément sans réconciliation valable; Rome lui refusa la messe solennelle d'usage pour le repos de l'âme des rois de France. La pieuse reine Louise sollicitait ardemment cette messe, devenue l'unique affaire de sa vie : elle l'attendit plus de quinze ans, harcelant la Curie de ses tristes supplications. Son procureur d'Ossat, toujours rebuté de ce chef, plaidait mollement, avouons-le; l'instance de

la messe solennelle lui donnait un prétexte à souhait pour demander audience, attaquer la conversation avec le pape; il recevait une réponse dilatoire, l'entretien prenait un autre tour, il glissait aux affaires sérieuses, aux affaires du roi.

Elles étaient terriblement embrouillées. Pour apprécier à leur juste valeur les services d'Arnaud d'Ossat, pour mesurer la rectitude de son jugement et la fermeté de son patriotisme, il faut se remémorer cette France en perdition du temps de la Ligue. Ce pays de soubresauts, si souvent menacé de ruine par ses propres folies et par les convoitises des autres, sauvé toujours par quelque cœur de chez lui qui le relève et le relance au sommet de l'histoire, je ne crois pas qu'il ait couru de plus grands périls qu'à cette heure. Non, pas même dans les pires agonies de la guerre de Cent ans. Qu'était la puissance des Plantagenets en regard du colosse espagnol? « Atlas qui porte le monde, » écrit quelque part d'Ossat. Ni la majestueuse hégémonie de Louis XIV, ni le rapide ouragan déchaîné par Napoléon, ne se peuvent comparer à l'écrasante pesée de Philippe II sur l'Europe. Du fond de ce bureau de l'Escurial où il griffonne ses paperasses, le sombre fantôme étend son ombre sur la terre, d'une marche lente, sûre, inéluctable. Sa conquête universelle a le caractère de la fatalité; il détruit les indépendances nationales jusqu'au fond des cœurs qu'il corrompt. Il a l'omnipotence de l'or, dont il détient les sources; l'omnipotence de la croix qu'il accapare en la défendant, car le pape n'est que son légat; l'omnipotence des armes: tous les pays où on lève des soldats de métier râlent sous la bannière espagnole.

Deux points de résistance possible sur la terre: la France et Rome. Sur la mer, il y a l'Angleterre, mais presque dépossédée de son élément, cloîtrée dans son île. La France! Il l'enserre de tout l'horizon. Elle palpite, hypnotisée par le vampire qui la guette et l'absorbe, qui est partout, sur les Pyrénées, sur les Alpes par le Savoyard, sur les Vosges, sur la Moselle, sur l'Escaut, sur l'Océan par ses *armadas* qui épouvantent nos ports. Dans cet effroyable danger, la pauvre folle se déchire de ses mains, s'offre pantelante : fureurs religieuses, fureurs politiques, ambitions impies; les intérêts et la piété se liguent pour appeler l'Espagnol, pour lui demander un roi de sa façon, quelque fantoche sous lequel un duc d'Albe ou un prince de Parme viendra dépecer nos champs de Seine et de Loire, réduire Paris à la condition servile, atroce, des cités flamandes et brabançonnes. Qui ramassera le pays en dissolution? Le roi? il est pire que le fou Charles VI, ce maigre Anjou, usé en Pologne, usé à Venise, pourri, sournois, oscillant, sans autre défense que le jeu des poi-

gnards, sans autre plan que de contenir les Guise par son cousin, son cousin par les Guise, et ne comprenant pas que l'Espagnol va les dévorer tous. Après lui, ce cousin contesté, un petit aventurier de Béarn, huguenot, scandale pour le peuple fidèle, avec une poignée de soldats, pas un écu, de si frêles chances!

Rome serait le seul recours, si elle voulait, l'unique rempart du monde et de la France. D'Ossat l'a bien vue, la force politique incalculable, indéfectible, qu'il y a dans ce simulacre de puissance matérielle. « Aussi savez-vous que le pape et la Cour de Rome peut faire beaucoup de bien au Roy, et aider grandement à lui accommoder ses affaires et son royaume; mais elle lui peut faire encore beaucoup plus de mal, nous l'avons trop expérimenté. Le Roy d'Espagne, avec toute sa puissance et employant toutes ses forces tant par mer que par terre, ne vous peut pas tant nuire comme fait cette Cour en son séant. » — Mais Philippe enserre Rome, comme la France, par ses royaumes, ses fiefs, ses présides, ses alliés d'Italie. Il est dans Rome, ses ambassadeurs pensionnent la moitié du Sacré-Collège. « Ils en vont présentant à des cardinaux, à un mille, à un autre deux mille, à d'autres trois mille; et n'y a pas faute de cardinaux qui se vendent. » — Le grand roi n'est-il pas d'ailleurs le dernier boulevard de la chrétienté contre l'hérésie? A l'ouverture des conclaves, on fait des pointages: trente-cinq cardinaux espagnols, sujets ou créatures de Philippe; on n'en compte pas six pour la France. Grégoire XIII n'était qu'un jouet entre les mains d'Olivarès. Vient Sixte-Quint, par bonheur: ce moine entêté se démasque, il résiste. Il a pesé les deux périls du monde : la défaite du catholicisme si l'on prend parti contre Philippe, la tyrannie universelle si l'on s'abandonne à lui. Il tient le juste milieu; il refuse ses encouragemens à la Ligue, éconduit les envoyés de Mayenne. La politique de Sixte-Quint nous a peut-être préservés de la décomposition finale et de la domination étrangère, durant les années de la grande angoisse, de 1585 à 1589. Michelet, emporté par ses diatribes, n'a pas voulu voir cette vérité. L'opinion des fanatiques de Paris eût dû l'instruire. Ils parlaient par la voix du curé de Saint-André, disant en chaire, à la mort de Sixte : « Dieu nous a délivrés d'un meschant pape, et politique; lequel s'il eût vécu plus longuement, on eût esté bien étonné d'ouïr prescher à Paris contre le pape, et toutefois il l'eust fallu faire. »

Ces reproches si honorables pour le pape n'étaient déjà plus justifiés. Courroucé par la tragédie de Blois, puis effrayé par l'avènement du roi huguenot, Sixte-Quint se lasse de résister; il abandonne la cause française, la vraie, celle de ce huguenot. Après lui, des pontificats de quelques mois: Urbain VII, Gré-

goire XIV, Innocent IX, de faibles vieillards qui passent, soumis à leur électeur espagnol. Il était temps que le canon d'Arques et d'Ivry vînt rassurer le timide Clément VIII, fournir à d'Ossat les argumens que demandait ce fin connaisseur. — « Le roy doit tenir pour certain que comme ses affaires iront en France, ainsi iront-ils à Rome, et que quand il seroit le meilleur catholique du monde, jusqu'à faire des miracles tous les jours et à toute heure, si toutefois il estoit peu heureux au faict de la guerre et de ses conquêtes, il ne seroit jamais recongneu pour roy à Rome; comme au contraire, il ne seroit que tolérable catholique, comme il doit aspirer à être le meilleur de tous, si toutefois par la force et par sa bonne conduite il vient au-dessus de ses affaires en France, on lui offrira du costé de Rome ce qu'on lui ha si indignement refusé. »

Clément VIII reprend la politique de Sixte-Quint, mais avec quelles réserves, quelles hésitations au début! Aldobrandini n'a pas l'âme résolue du vieux Peretti. Il tremble encore devant l'Espagnol qui décline, comme on se signe au bruit attardé de la foudre, l'éclair passé. Il le ménage en vue de sa grande chimère, la croisade européenne contre le Turc. Le pape Clément appartenait, comme le Tasse qu'il voulut couronner, à cette famille d'esprits, encore nombreuse à la fin du XVI[e] siècle, raillée avec une secrète tendresse par Cervantès, et qui avait le regret, l'illusion du chevaleresque autrefois. Sa dévotion ardente, étroite, s'alarmait à chaque mesure de tolérance décrétée par Henri IV. Surtout, il ne pouvait pas croire que la conversion du roi fût sincère; il mit des années à s'en persuader, et d'Ossat à le convaincre. On lui avait tant dit que Clément VIII perdrait la France d'Henri IV comme Clément VII avait perdu l'Angleterre d'Henri VIII, s'il se résignait à accepter le roi hérétique! Ce roi n'était-il pas tout prêt, comme jadis l'Anglais, à rompre avec Rome pour avoir plus de facilité à épouser ses maîtresses? Il y avait dans cette prophétie plus que le jeu tentant d'une comparaison symétrique : la similitude des situations inspirait à beaucoup de contemporains le même pronostic.

Le voit-on, maintenant, le chétif abbé, jeté à la mer loin du bâtiment qui sombre, chargé d'en sauver le pavillon? Il lutte seul, sans ressources, pour la France en détresse, contre la puissance espagnole, contre la formidable machine qui englobe tous les rouages de l'Europe, contre son Église prise dans l'engrenage, contre ses propres compatriotes acquis à l'esprit de la Ligue. On ne sait ce qu'il faut le plus admirer, de ses vues pénétrantes dans les ténèbres où tâtonnaient les autres, de la force d'âme qu'il met au service de ses convictions. N'oublions pas qu'il est absent

depuis longues années d'une France qui changeait chaque jour, mal renseigné par de lents courriers dont la moitié se perdaient en route, plongé dans un milieu hostile où la malice espagnole et souvent, hélas! la malice française défigurent toutes les nouvelles, tous les faits. Et d'abord, où est le bon parti, dans cette anarchie de la patrie?

Nous jugeons aujourd'hui des sentimens de cette époque après le succès, sous l'empire de la séduction qui s'est attachée au nom d'Henri IV; nous en jugeons très faussement. Il nous paraît que la légitimité du Béarnais ne devait pas faire doute pour les honnêtes gens, non plus que la connexité entre ses intérêts et ceux de la France. Le droit n'était pas si clair. Jamais peut-être, plus qu'à cet obscur carrefour de la fin du XVI[e] siècle, il ne fut difficile à un Français de discerner le devoir du patriote, le véritable intérêt de la nation. Dans ce monde atterré par les progrès de l'hérésie, la première légitimité était celle de l'orthodoxie, de la cause catholique. On pouvait hésiter entre le vieux cardinal de Bourbon, le roi de la Ligue, et ce lointain Bourbon du Béarn, peu connu, excommunié, déclaré inhabile à succéder par la bulle privatoire de Sixte-Quint. Fallait-il, pour les beaux yeux de cet aventurier, faire de la Fille aînée de l'Église une autre Angleterre renégate? Et ses chances étaient si faibles au début! Contre lui, tant de seigneurs qualifiés, le peuple de Paris, le clergé, les moines, la conscience religieuse; avec lui, quelques reîtres d'Allemagne et de Suisse, quelques Gascons chanteurs de psaumes; entre deux, le tiers-parti, les *politiques*, comme on disait alors, ceux qui n'aident jamais, attendent le succès et trahissent le malheur. La vérité, c'est qu'Henri était l'avenir, la raison, mais aussi l'aventure, le scandale; la Ligue avait pour elle la plus respectable tradition, les gens bien pensans, les bons conservateurs du passé. On pouvait s'y tromper, de loin surtout, au cœur du bercail menacé, dans l'atmosphère ecclésiastique et passionnée où vivait d'Ossat. Il ne s'est pas trompé, il a vu le chemin d'avenir et de raison, ce qui n'était pas facile; et, l'ayant vu, il l'a courageusement suivi, ce qui l'était encore moins.

Imaginez ce prêtre, tenant presque seul pour les novateurs, dans Rome. Joyeuse, le cardinal-protecteur, son ami, son bienfaiteur, Joyeuse fait volte-face et embrasse le parti de la Ligue. D'Ossat n'en est point ébranlé : il rompt, quoiqu'il lui en coûte. Les jésuites, tout-puissans à Rome, ne sont pas tendres pour les partisans du roi huguenot. L'ancien ami de Ramus, qui avait jadis inquiété la Sorbonne, risque gros: ne va-t-on pas suspecter son orthodoxie, l'accuser tout au moins de tiédeur, lui si attaché à sa foi, si exemplaire dans sa vie religieuse? Sans doute, il dut

entendre siffler la plus venimeuse des calomnies, celle que la politique cache sous le manteau de la religion. Il les a connus par expérience personnelle, ceux dont il dit dans son énergique langage : « De telles gens, qui suggèrent à S. S. de demander des choses qu'ils sauront ne se pouvoir faire, qui pour un poil de leur intérêt ne se soucieroient que S. S. et le Saint-Siège perdît l'obéissance de toute la France, et que la religion catholique souffrît une grande diminution. »

D'Ossat n'a pas fléchi un seul jour dans son exacte appréciation des choses de France, dans son espoir du succès final. Où puisait-il l'énergie nécessaire à cette lutte? Quel mobile l'animait? L'intérêt? Il ne vivait que des bontés de Joyeuse. Il fut toujours réduit aux expédiens. Henri était fort empêché de récompenser les bons offices : Du Perron, quand il vint en ambassade pour l'urgente affaire de l'absolution, dut reculer son départ pendant trois mois faute d'argent. D'Ossat ne reçut qu'en 1596 l'évêché de Rennes, changé plus tard pour celui de Bayeux : des deux il ne tira pas en tout deux mille écus; il était trop loin, et ses chanoines retenaient les revenus. Lors de sa promotion au cardinalat il n'avait pas de quoi acheter le carrosse et le lit de damas rouge. — Non, on a beau fouiller dans cette vie, dans cette intelligence et dans ce cœur, on n'y trouve qu'un mobile d'action : comme il l'écrivait un jour au duc de Nevers, « faire ce qui sera du debvoir d'un bon François. » Tout d'Ossat est dans ces mots. C'est par là qu'il est vénérable.

Et habile, de quelle souple et constante habileté! Pour la faire apparaître, il faudrait citer de longs extraits de la correspondance, entrer dans le détail des négociations. Il joue ses grosses parties sous le pontificat de Clément VIII. Il a pris racine et autorité dans Rome; il pratique sans cesse le pape. Dans les *Lettres*, nous voyons vivre Aldobrandini comme en un portrait des maîtres de la Renaissance. D'Ossat connaît la signification de chaque geste du vieillard, et des rougeurs, et des lamentations, et des colères soufflées par l'Espagnol; il sait à quoi s'en tenir sur les attaques de goutte suspensives d'une décision, sur l'accueil navré quand il remet un mémoire : « Vous me voulez tuer, me faisant étudier avec ces grandes chaleurs. » Les deux interlocuteurs ont de singulières discussions. Le pape ne peut prendre son parti de l'alliance d'Henri IV avec l'hérétique Élisabeth. — Exigences de la politique, répond d'Ossat; c'est une grande reine, et d'un génie redoutable : telle était l'opinion de Sixte-Quint. — Ce n'est plus vrai; réplique Clément, et il s'efforce de prouver que les femmes qui ont « aimé le déduit » dans leur jeunesse perdent de bonne heure leurs facultés. D'Ossat n'est pas convaincu. —

Plaisantes disputes; mais répétées chaque jour, à propos de tout, elles eussent lassé un négociateur moins tenace que notre Gascon.

Je ne puis rappeler ici que la plus importante de ses poursuites, la grande affaire de l'absolution du roi, « la plus grande que le Saint-Siège eût eue depuis plusieurs centaines d'ans, » disait Clément VIII à la Congrégation des cardinaux. Paruta en écrivait à la Sérénissime République : « Jusqu'au dernier jour, on avait pu tout redouter de l'irrésolution du pape et de la pression des Espagnols, et il avait fallu plus qu'un génie humain pour faire aboutir cette merveilleuse affaire de l'absolution. » Ce génie était celui de d'Ossat, qui mena seul toute l'instance pendant des années, bataillant pied à pied contre les résistances ou les exigences excessives du pape Clément. A l'approche du jour où le pontife devait prendre l'avis du consistoire, le déchaînement des Espagnols passa tout ce qu'on avait vu jusqu'alors. C'était leur dernière partie, puisqu'on allait enlever le dernier prétexte aux troubles de France. Le duc de Sessa courut de porte en porte, chez les cardinaux, achetant, menaçant, ameutant tout le Sacré-Collège. D'Ossat triompha, obtint du pape qu'il prononcerait seul, après clôture des bouches. Quand Du Perron arriva pour recueillir le fruit de cette laborieuse préparation, les procès-verbaux étaient déjà rédigés dans les termes consentis par le roi. L'ambassadeur n'eut qu'à se joindre à son collègue, le 17 septembre 1595, pour s'agenouiller avec lui sous la baguette du pénitencier, devant Saint-Pierre, et pour entendre à ce prix lecture du décret d'absolution, au milieu du peuple assemblé, au bruit des salves d'artillerie du château Saint-Ange.

Les mécontens reprochèrent à Henri IV l'acceptation de cette cérémonie comme une humiliation inutile. D'Ossat avait très bien vu qu'il en fallait marquer fortement le caractère, pour que nul ne pût contester, par la suite, la validité de la réconciliation royale; et l'humiliation rejaillissait sur les Espagnols, qui avaient remué ciel et terre pour en empêcher l'heureux effet. Si Paris valait bien une messe, la paix définitive des esprits valait bien un coup de baguette sur les épaules d'un subrogé pénitent. — « Ainsi, Sire, tout ce propos d'une matière difficile et chatouilleuse, et de points si sensitifs, se passa avec autant de douceur et d'amiableté qu'aurait su faire le plus facile et équitable sujet du monde. » — C'est une des belles lettres de 1595, où d'Ossat raconte au roi la joute courtoise et serrée des derniers pourparlers. Sa vaste érudition lui fournit des réponses immédiates à tous les argumens de l'adversaire. Le Saint-Siège exige le retrait d'un arrêt du Parlement qui condamne comme scanda-

leuse et séditieuse la proposition de Rome, *que le roi Henri, à présent régnant, n'est en l'Église jusques à ce qu'il ait l'approbation du pape.* — « Auquel propos je viens tout maintenant de me rafraîchir la mémoire d'une Décrétale du pape Innocent III, en laquelle il dit que le jugement de Dieu est toujours fondé sur la vérité, laquelle ne trompe, ni n'est trompée; mais le jugement de l'Église suit quelquefois l'opinion, laquelle trompe souvent, et est trompée... Aussi viens-je de lire un canon, pris de saint Jérôme, qui dit que quelquefois celui qui est envoié dehors par ceux qui commandent en l'Église est dedans, et celui est dehors, qui semble être retenu dedans. » — Voilà de terribles Décrétales, et qui auraient pu, tout aussi bien, donner des armes à Martin Luther.

Le cas principal heureusement réglé, restait à conclure de laborieux accords pour remettre l'ordre dans l'Église de France, bouleversée après de si longs troubles : cinquante évêchés vacans, nombre d'abbayes et de prébendes non pourvues, ou très mal pourvues, aux mains des gens de guerre. Il fallait passer l'éponge sur beaucoup d'irrégularités, obtenir l'agrément pontifical pour des serviteurs du roi qui avaient senti le fagot, pour des sujets ecclésiastiques fort discutables, comme cet archevêque de Bourges, Regnaud de Beaune, qui faisait par jour sept repas d'au moins une heure chacun. A ce moment, d'Ossat nous fait songer à l'abbé Bernier, négociant en des circonstances analogues avec Consalvi, et amené par la similitude des temps à solliciter mêmes concessions, mêmes indulgences, pour une même restauration. La tâche du représentant d'Henri IV apparaît plus ardue, parce que de nouveaux griefs politiques venaient sans cesse à la traverse des accords près d'aboutir. C'était l'expulsion des Jésuites, après la tentative d'assassinat de Jean Châtel : on avait pendu en Grève deux de ces Pères, on chassait les autres du ressort de Paris. D'Ossat obtint leur rappel en 1603, « pour donner contentement au pape », écrivait-il à Villeroy ; « je vous ai protesté que je ne fus jamais enamouré d'eux. » — C'était l'édit de Nantes, médecine amère à faire passer dans Rome. Clément VIII se cabrait à chacun des actes de tolérance d'Henri IV ; à ce coup il éclata. — « Sire, le sujet de cette lettre sera fâcheux, et à nous, à écrire, et à Votre Majesté, à entendre... Sa Sainteté nous dit hier matin qu'il étoit le plus navré et désolé homme du monde, pour l'Édit que Votre Majesté avoit fait en faveur des hérétiques ; qu'il ne savoit plus qu'espérer ni que juger de vous ; que ces choses lui mettoient le cerveau à parti ; que cet Édit, que vous lui avez fait en son nez, étoit une grande plaie à sa réputation et renommée, et lui sembloit qu'il avoit reçu une balafre en son visage ;

qu'il se trouvoit fort perplexe et demeuroit fort exulcéré... » — D'Ossat pansa la plaie comme il put.

En plus de ces difficultés inévitables, nées d'une bonne politique, — ce sage esprit n'avait garde de la reprocher au roi, — le patient négociateur en voyait surgir d'autres dont il se serait bien passé, et qui lui venaient de la complexion de son doux maître. Un jour il doit solliciter pour Angélique d'Estrées cette abbaye de Maubuisson, dont Sainte-Beuve a raconté en son *Port-Royal* la plaisante histoire et la destination peu canonique. Une autre fois il a commission de proposer pour le chapeau Sourdis, l'oncle de Gabrielle. Sourdis et d'Ossat, qui n'avait rien demandé pour lui-même, reçurent la pourpre le même jour, en 1599. Les mérites de l'un compensèrent tout ce qui manquait à l'autre. L'affaire la plus épineuse dans cet ordre d'idées était l'annulation du mariage du roi avec Marguerite de Valois. Henri devenait-il coulant et pressé dans quelque négociation avec la Curie, d'Ossat se réjouissait d'un côté et tremblait de l'autre. Lorsqu'un prince s'occupe vivement de Rome et s'y montre facile sur les grands intérêts, c'est le plus souvent sous l'aiguillon du diable, en vue de quelque divorce. D'Ossat le savait; il savait surtout que c'était toujours le cas avec l'endiablé Béarnais. Il manœuvrait de façon à décourager toute instance en cassation de mariage.

Henri « s'était accoutumé avec Gabrielle, » comme disent les contemporains; il pensait certainement à l'épouser. Mais la reine Marguerite ne voulait pas donner son consentement à l'annulation, « pour voir en sa place une telle décriée bagasse. » Quand la pauvre « bagasse » fut morte dans la petite maison de Zamet, en 1599, l'affaire alla toute seule; on conclut à Rome en un tour de main l'union du roi démarié avec la fille du Médicis. D'Ossat n'était pas au bout de ses peines. Un mois après le mariage florentin, il vit arriver un étrange capucin, Travail, dit le Frère Hilaire de Grenoble, serviteur d'Henriette d'Entragues, porteur d'une lettre de crédit du roi en bonne et due forme. Ce personnage se réclamait bien haut de la nouvelle maîtresse, demandait une audience du Saint Père pour on ne sait quelles intrigues, clabaudait chez les cardinaux, faisait un train d'enfer. Voilà notre prudent diplomate aux cent coups. Il s'ouvre à Villeroy dans une lettre confidentielle fort effarée, sous son air voulu d'assurance; il aimerait croire que ce fâcheux est un imposteur, mais il sait trop bien à quoi s'en tenir sur les faiblesses de son léger seigneur. « Monsieur, vous jugez assez de cette insolence capucine. Quant à moi, d'une chose m'assuré-je bien, que s'il lui reste quelque étincelle de sens et de jugement, il ne me tiendra jamais pour homme qui croie que mon bien être ou mon mal être

auprès du roy dépende de lui, ni qui ait un seul poil de crainte de tous les capucins et moines, qui sont hors ou dedans le monde... Je vous prie de suplier Sa Majesté de ma part qu'elle avise de mieux connoître les hommes, et mêmement moines, avant que leur commettre choses d'importance, pour être mêmement traitées en Italie, et à Rome, où il y a plus de finesse qu'en tout le reste du monde. » — Il ne respira plus jusqu'à ce qu'il eût expédié le bruyant capucin d'Henriette, qui lui avait donné une des plus chaudes alertes de sa vie diplomatique.

D'après les obligations de cette vie, le lecteur pourrait croire à tort que ce grand négociateur fut un chrétien et un prêtre médiocres. Toute la correspondance du cardinal, j'ai hâte d'ajouter ce trait, respire une piété sincère, un attachement scrupuleux aux devoirs de l'état ecclésiastique. Tout ce que nous savons de lui est sujet d'édification. Sa révérence pour les chefs de l'Église avec lesquels il discutait fut profonde, filiale. Dans la Rome politique et mondaine d'alors, d'Ossat n'éprouva jamais cette réaction de scepticisme dont témoignent Rabelais et tant d'autres voyageurs. Il avait fait une cloison étanche, dans son cœur, entre les devoirs du chrétien et ceux du diplomate; dans la personne du Pape, entre le père des fidèles et le souverain dont il devait combattre les exigences. L'esprit simpliste de notre temps et de nos démocraties comprend malaisément ces distinctions; il met trop vite en doute la sincérité de ces personnages doubles, ministres français en bataille dans la salle d'audience, prêtres romains soumis et croyans hors de cette salle. Ce même esprit ne conçoit pas davantage que le vainqueur d'Arques ait dû négocier, plier, compter avec les vieillards du Vatican autant qu'avec le Chef de la maison d'Autriche. Le partage d'âme d'un cardinal d'Ossat paraîtra illogique aux tout jeunes gens, et à quelques politiciens très vieux; il est pourtant l'indice d'une haute synthèse philosophique, non moins que d'une adaptation professionnelle du diplomate; il est surtout l'effet d'un regard longuement, obstinément fixé sur la complexité des choses humaines, sur l'inextricable connexion de leurs misères avec la sublimité des choses divines.

La *Correspondance* nous fait connaître un écrivain primesautier, étranger à toute recherche de bel esprit, uniquement soucieux de mettre dans le langage des affaires clarté, nuance et force. Les portraits qu'il trace ont du relief, des touches brusques et vigoureuses où Saint-Simon put retrouver un ancêtre; par exemple quand il dépeint « le variable et précipiteux naturel du duc de Savoie. » C'est déjà l'association d'idées qui fera dire à Victor Hugo, avec un *concetti* plus risqué,

La Savoie et son duc sont pleins de précipices.

Néanmoins, la *Correspondance* laisse quelques déceptions à notre dilettantisme. Cet homme austère a passé vingt-cinq ans dans l'Italie, dans la Rome de la Renaissance; il a vu les spectacles pittoresques, les tragédies de cette époque animer un cadre d'art et de beauté; il a vécu dans la compagnie de l'élégant et aimable Cynthio Aldobrandini, le cardinal-neveu, le Mécène des artistes et des poètes, il a respiré dans ce feu de vie charmante, comme la salamandre, sans qu'une étincelle l'ait touché. Pas un mot, dans cette volumineuse correspondance, ne permet de croire que d'Ossat ait jamais levé les yeux sur un tableau, une statue, un palais; il n'a pas daigné retenir une anecdote, un fait de la vie contemporaine, une vision du milieu où il négociait. Il n'eût pas écrit autrement de la tente de Gengis-Khan. Insensible aux sourdes forces de la nature qui émeuvent la plupart de ses contemporains, dans cet ardent printemps du XVI[e] siècle, d'Ossat est en avance, déjà l'un des instrumens que façonnera Richelieu: machine de précision au service d'un grand intérêt d'État. Dans les yeux abstraits, dans le visage osseux et maigre que nous montrent ses images, toute la flamme de vie est retirée au cerveau, brûlant pour un seul objet; et cet objet est assez beau : « faire son debvoir de bon François. »

Il le faisait encore quand la mort le surprit, en 1604. Quelques jours avant, il écrivait à Henri IV, à Villeroy. Du sommet où l'âge et les dignités l'avaient porté, son regard s'étendait sur toutes les matières de la politique; il écrivait en ministre d'État, conseillant au roi de développer la marine, les colonies, le commerce, l'engageant à restreindre ses dépenses et à penser « au pauvre peuple trop foulé. » — Cet enfant du peuple qui trouvait de ces plaintes du cœur pour les siens, ce Français dont on sent vibrer la fibre profonde, quand certaines défaites de Clément VIII la blessent, — « je lui ai répliqué qu'il n'y avait qu'un Roy de France, ni qu'un Paris au monde... » — cet homme qui vit le bon parti dans la guerre civile, s'y rangea sans gauchir un seul jour, et contribua au relèvement de notre puissance en même temps qu'au perfectionnement du langage qui la devait exprimer, — on estimera peut-être qu'il méritait un peu de notre piété pour sa mémoire oubliée. Après avoir lu M. Degert et la *Correspondance*, on ne risque plus de passer indifférent devant le marbre qui recouvre les cendres d'Arnaut d'Ossat, sur le champ même de ses victoires, dans la paix lointaine de Saint-Louis-des-Français.

EUGÈNE-MELCHIOR DE VOGÜÉ.

L'HÔTELLERIE

« Ils se rencontrèrent en une mesme hôtellerie... »

CLAUDE BINET.

Midi : l'hôtellerie est solitaire et fraîche.
Son verger, d'où s'exhale un bon parfum de pêche,
Longe le grand chemin qui va de Tours à Blois.
Sur la porte un artiste a peint un coq gaulois :
Sa crête et ses ergots sont d'or, sa plume est rouge ;
Une treille l'encadre et le raisin qui bouge
Semble au moindre zéphyr tantaliser son bec.
Sur les murs, charbonnés à grands traits, un rebec
Évoque un soir de danse et de douce ripaille,
Et devant un hanap la salamandre bâille,
Tandis que sur sa tête un souple et fin croissant,
L'arc de Phébé, lui lance un carreau menaçant
Qui la dégoûtera du vin de la Touraine.
Pauvre bête ! c'est l'heure où la France a pour reine
Et pour unique roi Diane de Poitiers :
Aussi sur tous les murs des gais cabaretiers,
Le fabuleux serpent traîne son infortune
Sous des dards décochés par des croissans de lune.

Tout à coup l'aubergiste apparaît sur le seuil :
Le ciel rit dans sa barbe et Bacchus dans son œil,
La Persuasion habite sur sa lèvre,

Il entendrait de loin le doux galop d'un lièvre ;
Et d'ailleurs pour surprendre un pas de cavalier
Rien n'est tel qu'une bonne oreille d'hôtelier.
Jeune, élégant, monté sur une jument baie
Le cavalier débouche au tournant de la haie.
Les bouvreuils devant lui s'évadent des buissons.
Il saute lestement à terre : les garçons
S'empressent, l'hôtelier salue, et l'hôtelière,
Belle comme un verger dans l'aube familière,
Devient rose, et se sent tout aise d'héberger
Saint Michel sous les traits de ce jeune étranger.
Grand, bien pris, les yeux doux et graves, un nez d'aigle,
La barbe blonde et les cheveux couleur du seigle,
Quand le ciel de juillet a bruni les moissons,
Il porte un front serein et sa voix a des sons
D'une limpidité si profonde et si tendre
Qu'on tarde d'obéir afin de mieux l'entendre.
Il s'est assis devant la fenêtre, et tandis
Que l'hôtesse va, vient, et, les yeux enhardis,
Juge qu'il appartient à la maison des Guise,
Tout rêveur il attend que son déjeuner cuise;
Et par delà les champs, où les troupeaux camus
Paissent, et le rideau des peupliers émus,
Ces hallebardiers verts qu'un léger souffle incline,
Il contemple devant une ombreuse colline
La Loire, fleuve d'or, miroir de volupté,
Flot pur, dont l'opulente et calme royauté
Passe, et sereinement roule en sa transparence
Tout le ciel à travers le jardin de la France.
Mais voici qu'au moment où l'hôtesse le sert,
Un galop retentit sur le chemin désert
Et brusquement s'arrête au seuil de l'aubergiste.

« Holà, garçon, holà! Par Hermès Trismégiste,
Que tu ne connais pas, méchant Béotien,
Prends mon cheval et puis veille à son entretien!
Pour moi, j'ai soif : plaisante hôtesse, soyez preste;
Et j'apprécierai fort le pâté, s'il en reste. »

Ce nouveau cavalier rit d'un beau rire franc.
Il est moins martial que le premier, moins grand
Et garde sous l'épée une moins noble allure.
Mais la grâce est en lui : sa molle chevelure

Se rejette en arrière et boucle sur son cou.
Ses yeux ont la douceur du ciel fin de l'Anjou.
Son teint ne répond pas à l'éclat de son verbe.
Toute sa gaillardise est fragile et superbe.

« Monsieur, dit en riant le premier cavalier,
Nos chevaux mangeront au même râtelier.
S'il vous plaît d'accepter une place à ma table,
Le fumet de ce vin me semble délectable.
Les vignes qui croissaient sur le sol de Tibur
N'ont jamais, par Iacchos! versé de sang plus pur,
Et certes, à défaut de pâté, cette bresme
Ferait l'heur d'un évêque et l'orgueil d'un carême.

— Vous me tentez, monsieur. » Et le nouveau venu,
Qu'émeut la majesté de ce bel inconnu,
Et qui lui veut sans doute épargner un mécompte,
Ajoute : « Je ne suis prince, marquis ni comte.
J'ai nom, pour vous servir, Joachim du Bellay.

— Moi, Pierre de Ronsard ; et quand je m'attablai
Tout à l'heure devant cette fenêtre ouverte,
J'ignorais la douceur qui m'allait être offerte
D'embrasser un neveu du seigneur de Langey.

— Quoi, vous l'avez connu? — J'ai beaucoup voyagé,
Monsieur, et j'ai suivi ce rival d'Alexandre
Jusqu'aux champs où Varron vit Hannibal descendre.

— Ah! parlez-moi de vous et parlez-moi de lui!
Comme son nom, sa gloire et son étoile ont lui
Dans le ciel nébuleux de mon adolescence!
Heureux, si m'en croyez, celui que sa naissance
N'oblige pas ainsi de mériter son nom!
J'ai rêvé de dormir sur l'affût d'un canon;
Mais Dieu ne m'a point fait pour supporter les armes;
Et malade, orphelin, les yeux voués aux larmes,
J'ai vécu tristement au fond d'un petit bourg
Où n'ont jamais sonné ni clairon ni tambour.
Un frère renfrogné me gardait en tutelle;
Et désireux en vain d'une palme immortelle,
Lui mort, je vis s'abattre au seuil de mon enclos
Les soucis, les tracas, les procès, les complots

Et l'importunité des longues insomnies.
Cedant arma togæ! Les toges soient bénies,
Et gloire à l'orateur disertement loyal !
Je ne vieillirai point au service royal,
J'ignorerai les camps et leur fameux tumulte,
Et serai, si Dieu veut, un bon jurisconsulte. »

Et le jeune homme étouffe un soupir, mais Ronsard
Reprend : « N'enviez point mon sort, car le hasard
Qui, jeune, m'affligea d'une oreille un peu dure
Me fit quitter la tente et changer de monture.
Adieu, les fleurs de lys dans l'or clair des matins
Où chantent les tambours et les clairons hautains!
Adieu, la verte Écosse, et la Flandre, et l'Empire,
Et les ambassadeurs aux diètes de Spire,
Et Venise, ce nid d'alcyons, ce printemps
De marbre qui fleurit au sein des flots chantans,
Et l'azur parfumé des ciels de Lombardie !
Depuis sept ans, je vis dans l'ombre et j'étudie...

— Le droit, peut-être? — Non. — Vous venez de Poitiers?
— J'en viens. — Et dites-moi, le velours des mortiers,
Ce beau velours plus noir qu'une aile de nuit sombre,
Ne vous séduisait pas? — Non, j'ai peur de son ombre
Et de son poids. — Parbleu, laissons les tribunaux,
Et vive le bonnet des rouges cardinaux!
— Ah! monsieur, dit Ronsard, la barrette est fragile!
— Que désirez-vous donc? — Le laurier de Virgile. »
Et Ronsard lui sourit, les yeux graves et doux.
Sa barbe entre ses doigts jetait des reflets roux;
Un rayon de soleil voltigeait sur sa tête...

Du Bellay s'écria : « Quoi! vous êtes poète!
Mais je le suis aussi, je crois l'être, je veux
Le devenir! » Et tout l'invitant aux aveux,
Le poulet succulent que l'hôtesse découpe,
Le parfum des raisins, les rubis de sa coupe
Qu'enflamme la splendeur d'un dernier jour d'été,
L'auberge et son grand air de vieille honnêteté,
Tout, jusqu'au frais éclat de cette nappe blanche,
Son âme de jeune homme impatient s'épanche.
Quand naguère il vivait maladif, retiré,
Seul, dans l'isolement de son petit Liré,

Et que les vents du soir lui chantaient leur antienne,
Les beaux livres sortis de la main des Estienne,
Comme au soleil d'avril les bois reverdissant,
Faisaient jusqu'à son cœur courir un nouveau sang.
La bonne Antiquité lui tenait lieu de mère :
L'orphelin renaissait avec le vieil Homère.
Mais sans appui, sans guide, il a souvent marché
Au hasard, et son âme est pareille à Psyché
Qui meurt de ne pas voir la beauté qu'elle adore.
Il la soupçonne ainsi qu'au sommet qui se dore
On devine l'éclat du soleil à venir.
Il entendit Pégase au fond du ciel hennir;
Mais sa douceur modeste et vite effarouchée
Ne tentera jamais si noble chevauchée.
« Non, ce que je voudrais, le désir qui me point,
Écoutez-moi, Ronsard, et ne me raillez point!
C'est qu'on imitât Rome et qu'on aimât l'Hellade.
Laissons à son rouet l'endormeuse ballade,
Qui file ses fuseaux, chef branlant, œil fané,
Et la chanson boiteuse au hennin suranné,
Qui pousse devant elle un petit âne étique
Et vend des virelais dans son panier gothique!
Oh! quel magicien rouvrira les beaux yeux
De l'Ode, chaste vierge en route vers les cieux
Et qui dort aujourd'hui sur la voie Appienne?
Pour moi, j'aime à sentir la lyre italienne
S'éveiller lentement sous mes doigts obstinés...
Les sonnets me sont chers que Pétrarque a sonnés. »

Il rougit, mais Ronsard tout radieux se lève
Et l'embrasse, et pendant que leur repas s'achève,
Il dit à son ami si tendrement naïf
La gloire de Dorat, les conseils de Baïf,
Coqueret et leurs nuits de haute solitude,
Et devant sept hivers le flambeau de l'étude
Que chacun d'eux se passe avant de s'endormir.
Et du Bellay ne peut l'écouter sans frémir,
Comme Alexandre au bruit triomphal de son père.
Tant de rare savoir l'émeut, le désespère
Et l'enivre : et Ronsard, mystérieusement,
Lui découvre sa fière espérance, et comment
A force de toucher l'hellénique cithare
Il en a fait jaillir les secrets de Pindare!

« De Pindare? — Oui, Bellay; l'heure est proche où les dieux
Vont renaître : le sol de nos grossiers aïeux
Poussera vers le ciel des lauriers et des marbres.
Écoutez-les chanter dans l'écorce des arbres,
Ces dieux, et dans le vent qui passe, dans les prés,
Les sources, les jardins, les couchans diaprés,
Et dans la majesté sereine de la Loire!
Le grand Pan n'est pas mort! mais pour sonner sa gloire,
Et pour mieux égaler les Grecs et les Romains,
La flûte de Marot éclate dans nos mains,
Et rien ne déplaît tant aux vénérables Muses
Que l'accent enroué des vieilles cornemuses!
Il nous faut enrichir notre parler gaulois,
Soumettre notre rythme à de nouvelles lois,
Imiter Rome ainsi que Rome imite Athènes,
Et neuf fois nous laver aux antiques fontaines!
Suivez-moi dans Paris, du Bellay! Combattez
Avec nous le troupeau des rimeurs éhontés
Dont la sotte ignorance enchante le vulgaire,
Et soyez le Langey de cette illustre guerre! »

Mais du Bellay, debout, le front étincelant,
S'écria : « Je serai votre Olivier, Roland! »

Et sous l'œil ébahi de l'hôtesse ingénue
Que cette vaillantise effraie, il continue
Hardiment, comme on voit la jeunesse des vins
Écumer dans le bois des tonneaux angevins :
« Porte-étendard, héraut, clairon de la victoire,
Frère d'armes, je veux vous suivre dans l'Histoire
Dont Phébus aux crins d'or vous ouvre les battans!
Ah! Ronsard, cette Rome orgueilleuse, où le Temps
De ses meilleures faux fit de vaines quenouilles,
Rome, dont nos autels convoitent les dépouilles,
Rome, sans son Manlie et ses oiseaux criards,
Reverra les Gaulois, ces sublimes pillards!
Qui donc arrêterait nos armes pacifiques?
Oui, nous vous pillerons, ô saints trésors delphiques
Où les coqs de la Gaule ont déjà mis leurs becs!
Nous sèmerons partout ces fameux Gallo-Grecs,
Ces Marseillais diserts dont l'Hercule gallique
Rit d'Apollon muet et de sa flèche oblique!
Et pour mieux triompher des superbes Latins,

Comme un bon soldat prend aux ennemis mutins
L'enseigne où flotte un peu de leur âme aguerrie,
Je leur emprunterai le beau nom de patrie! »

Il parlait, et sa voix faisait un bruit d'estoc,
Et tout à coup, parmi les pampres verts, le coq,
Le vieux coq peint en rouge enfla l'aile, et sonore
Poussa droit dans l'azur son salut à l'Aurore.

En selle! Ils ont quitté l'auberge, et leurs chevaux,
Sous les coups d'éperon des deux charmans rivaux,
Galopent : mais Ronsard, plus serein, peine à suivre
Celui de du Bellay que le grand air enivre
Et qui vers le ciel bleu relève son cou blanc,
Comme s'il se sentait pousser une aile au flanc.
Le tomber de la nuit les rapproche et les calme.
L'ombre embaume le myrte, et ces rêveurs de palme,
Devant la lune errante et rose dans les houx,
Songent en frissonnant aux yeux cruels et doux
Dont les pires rigueurs sont encor des caresses.
Ils échangent tout bas le nom de leurs maîtresses,
Ils murmurent Cassandre, Olive... noms voilés,
Masques délicieux de soie et d'or filés
Dont la Muse en riant déguise un frais visage!
Ils lèvent vers le ciel pour chercher un présage
Leurs regards curieux de tous les beaux amours;
Et, tandis que le soir éveille aux alentours
Faunes, Satyres, Pans et les gentilles fées
Qui dansent sous les bois à cottes dégrafées,
Ils voient poindre plus loin, derrière Blois qui dort,
Les sept divins éclairs d'une pléiade d'or.

ANDRÉ BELLESSORT.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

30 avril.

Toute l'attention est aujourd'hui concentrée sur les événemens de l'Extrême-Orient. Ils ont pris, depuis notre dernière chronique, non pas une importance qu'ils avaient déjà, mais une allure toute nouvelle. La Chine a été vaincue : elle l'a été partout uniformément, sur terre comme sur mer, et il ne lui restait plus qu'à se résigner, quelles qu'elles fussent, aux conditions de paix que le vainqueur lui imposerait. Elle aurait eu grand tort d'essayer une résistance impossible. Ses ressources, s'il en existait encore, n'étaient pas en elle-même, mais bien dans les froissemens que les puissances européennes pourraient éprouver par suite de certains articles du traité de Simonosaki. Nous ne parlons pas, bien entendu, de froissemens d'amour-propre. Les événemens qui viennent de se produire sont si loin, au point de vue des distances, que l'Europe a pu les juger très froidement, très impartialement, sans y mêler aucun élément d'imagination. La preuve en est dans le fait final qui a étonné beaucoup de personnes, et qui en a scandalisé quelques-unes, à savoir l'action commune de la Russie, de la France et de l'Allemagne en Extrême-Orient. Quoi! la France et l'Allemagne, si profondément divisées en Europe, se trouvent d'accord en Asie? Il y a là de quoi surprendre au premier abord. On parle d'une triple alliance, d'une « triplice » nouvelle qui vient de faire sa première manifestation dans un autre hémisphère. Pourquoi pas si, dans cet hémisphère, les intérêts respectifs ne sont plus les mêmes, et s'ils exigent des classifications politiques différentes? Bien loin de la critiquer, nous approuvons la liberté d'esprit que notre gouvernement a montrée dans cette circonstance. Il faudrait renoncer à toute action utile et efficace dans le monde si nous voulions subordonner notre politique, même en Afrique, même en Asie, aux sentimens particuliers qui la déterminent en Europe. Grâce à Dieu, nous ne sommes plus au temps où M. Clémenceau faisait un grief mortel à M. Jules Ferry d'avoir essayé de pressentir l'Allemagne, et de se ménager sa neutralité bienveillante au cours

de notre conflit tonkinois-chinois. On n'a pas oublié l'indignation contre le gouvernement que la chaude parole de M. Clémenceau a soulevée à cette époque. Tout le patriotisme de table d'hôte qui sommeillait chez beaucoup d'entre nous fit subitement explosion. Le gouvernement a été accusé d'avoir humilié la France, de l'avoir presque avilie. Mais aujourd'hui que, dans un si grand nombre d'affaires communes, nous avons dû négocier, soit directement, soit indirectement, mais toujours ouvertement avec l'Allemagne, les accusations de ce genre seraient plus mal venues. Nous ne connaissons au dehors qu'une politique, celle des intérêts. Toute la question est de savoir si nos intérêts ont été compromis par l'attitude que nous venons de prendre.

Il est superflu de donner de longs détails sur des faits qui sont aujourd'hui universellement connus. Le traité de Simonosaki, passé entre le Japon et la Chine, n'a pas été encore communiqué officiellement aux puissances, et le gouvernement anglais a déclaré que, dans ces conditions, il lui était interdit d'en donner lecture à la Chambre des communes; mais tout le monde en sait suffisamment pour avoir arrêté ses idées sur la question. La Russie, en particulier, s'est dès le premier moment rendu compte des conséquences que la ratification du traité aurait pour elle. Elles sont extrêmement graves. L'indépendance de la Corée est, pour la Russie et pour son développement ultérieur dans l'Asie septentrionale, une question absolument vitale. Aussi longtemps que la Corée est restée sous la souveraineté plus ou moins effective de la Chine, la Russie n'a eu qu'à laisser se prolonger un *statu quo* qui lui convenait. La Chine, endormie, embaumée dans ses traditions séculaires, était un merveilleux calmant qui tenait assoupies les diverses questions de l'Asie orientale avec la toute-puissance de l'opium. Comme aucune des grandes puissances européennes n'était prête à les résoudre, ni désireuse de les aborder prématurément, et que l'intérêt de la plupart d'entre elles était de laisser le temps agir doucement, lentement, le plus doucement et le plus lentement possible, rien ne faisait prévoir que, par un de ces brusques à-coups dont l'histoire présente pourtant de nombreux exemples, le vieux monde asiatique serait secoué de sa torpeur, et l'Europe mise en demeure de veiller immédiatement à la sécurité de ses intérêts non seulement d'aujourd'hui, mais de demain. Il a fallu, pour presque toutes les puissances, hors une, improviser ses idées, et l'on pense inévitablement aux aveux de M. Rouher lorsque, parlant de ses angoisses patriotiques après Sadowa, il disait que le gouvernement impérial avait dû prendre des résolutions qui devaient enchaîner l'avenir pour des siècles, et qu'il n'avait eu que des minutes pour réfléchir. On sait d'ailleurs que la résolution du gouvernement de Napoléon III, à cette époque, a consisté à n'en arrêter aucune et à laisser les événemens suivre logiquement leur cours, ce qui lui a mal réussi. Pour en revenir au moment actuel, une

seule nation, avons-nous dit, ne pouvait pas éprouver la moindre hésitation sur la politique à suivre : c'est la Russie. Elle se trouvait, à l'égard du traité de Simonosaki, à peu près dans la même situation que l'Angleterre autrefois à l'égard du traité de San-Stefano. Au nombre des clauses encore mal connues du traité sino-japonais, il en est une qui ne fait de doute pour personne, à savoir la prise de possession par le Japon de Port-Arthur et de la province du Liao-Toung, position qui commande à la fois le golfe de Petchili, c'est-à-dire Pékin, la Mandchourie méridionale, et enfin toute la Corée. Permettre au Japon de s'y installer avec toutes les ressources de l'art militaire contemporain serait rendre purement fictive l'indépendance de la Corée, et donner à son vrai maître un acompte formidable en vue de conflits désormais certains. La porte de la Chine, ou du moins de sa capitale, serait entre les mains du Japon; la Sibérie russe serait menacée sur un de ses points essentiels; la Corée serait condamnée au protectorat, en attendant une domination plus effective. Était-ce admissible? De la part de la Russie, non! sans aucun doute. De la part des autres puissances, c'était à voir.

Nous commencerons, naturellement, par la France. Si nous n'écoutions que nos sympathies, assurément elles seraient acquises au Japon : malgré une divergence passagère, elles lui resteront ou lui redeviendront fidèles. Nos rapports avec lui ont toujours été excellens. Il nous a emprunté beaucoup; il s'est mis longtemps à notre école, avant de se mettre à celle de l'Allemagne qu'il a paru préférer ensuite. Le Japon est le porte-flambeau de la civilisation européenne en Extrême-Orient. Quels que soient les résultats immédiats de son intelligente et audacieuse initiative, l'humanité, en prenant le mot dans son sens le plus large, finira par y gagner. Il ne peut y avoir aucune jalousie de notre part dans la manière dont nous envisageons ses succès : plus grands ils ont été, et plus généreusement nous y avons applaudi. Mais nous ne pouvons pas oublier que la Chine, bien que nous ayons eu plus d'une fois à nous plaindre d'elle, est notre voisine immédiate en Asie, et que nous avons intérêt à vivre avec elle en bonne harmonie. Nous y sommes parvenus dans ces derniers temps : elle et nous, nous en sommes bien trouvés. La sécurité de nos frontières tonkinoises dépend, en partie, de sa bonne volonté; non pas qu'elle puisse désormais la troubler profondément, mais parce qu'elle peut l'inquiéter assez longtemps encore. Toute vaincue qu'elle soit, la Chine est si grande que, sur bien des points éloignés du conflit qui vient de se produire et où peut-être la nouvelle n'en n'est pas encore parvenue, elle garde la plénitude de sa force locale. D'ailleurs, lorsque nous avons conquis le Tonkin, ce n'est pas sans avoir prévu les difficultés que nous devions rencontrer avec elle; mais c'est avec la pensée constante que nous parviendrions à les aplanir et que, loin de souffrir de son voisi-

nage, nous finirions par en bénéficier. Que de richesses encore inexplorées, ou du moins inexploitées, sont contenues, par exemple, dans le Yunnan! Si nous avons profité de l'épreuve que vient de traverser le Céleste-Empire pour régler quelques-unes des questions restées pendantes avec lui, aller plus loin serait dépasser la mesure. La Chine n'est pas d'humeur reconnaissante, il y aurait sans doute duperie à compter sur sa gratitude; mais elle est certainement d'humeur vindicative, et ce serait de notre part une faute que d'ajouter inutilement un coup de plus à tous ceux qu'elle vient de recevoir. On a parlé d'une alliance offensive et défensive entre la Chine et le Japon. Le fait a été aussitôt démenti, et peut-être est-il en effet actuellement inexact; mais peut-être aussi n'y a-t-il pas de fumée sans feu. Qui sait si l'idée encore un peu vague et flottante d'un accord contre l'Europe des deux puissances asiatiques qui viennent de lutter l'une contre l'autre ne se réalisera pas, dans un délai plus ou moins prochain? On la désavoue pour le moment, parce qu'elle effraye, et que la politique du Japon, très habile et très souple, consiste à rassurer quand même et à tout prix. Mais si un jour la Chine, réorganisée et disciplinée par l'influence japonaise, prend conscience de sa force et en use contre l'Europe, qui pourrait dire les conséquences dernières de ce réveil? L'océan humain qui dort lourdement dans l'immensité de l'Asie renferme bien des tempêtes en puissance, que le siècle prochain verra se déchaîner en action. Les philosophes disent volontiers qu'il ne sert de rien de s'opposer aux fatalités de l'histoire : les politiques, un peu plus sceptiques sur la rapidité avec laquelle les causes produisent leurs effets lorsqu'on n'y aide pas, les uns par violence, les autres par faiblesse, au risque d'être accusés de vivre au jour le jour ne dédaignent pas les jours gagnés, ne fût-ce que parce qu'ils permettent, s'ils sont bien employés, de mieux préparer les solutions inévitables. Malgré notre sympathie pour le Japon, il nous est impossible de voir ce que la France gagnerait à son établissement définitif sur un point important du continent jaune. Tout au plus pourrait-on dire que nous n'avons personnellement rien à y perdre; mais ceux qui le disent en sont-ils bien sûrs?

Un diplomate allemand, après avoir passé trente années à Pékin où il avait su se faire une situation personnelle très considérable et presque prépondérante, M. de Brandt, aujourd'hui à la retraite, a publié dans ces derniers mois, avec une prodigieuse ardeur de propagande, un grand nombre d'articles et de brochures sur la question sino-japonaise. Il a contribué, pour sa part, au mouvement d'opinion qui a permis au gouvernement impérial de prendre l'attitude qu'il a prise, et qui était à quelques égards imprévue. D'autres motifs, sur lesquels il y aura lieu de revenir, ont déterminé d'une manière plus puissante encore les résolutions de l'empereur Guillaume : nous ne parlons

pour le moment que des causes générales qui ont influé sur les diverses puissances. M. de Brandt connaît à coup sûr l'Extrême-Orient asiatique : il s'est montré fort ému des conséquences économiques, — ce sont du moins celles dont il a le plus parlé, — que les succès du Japon et le traité qui devait en être la suite ne manqueraient pas d'avoir pour le commerce européen. Il a assisté avec un œil attentif, parfois inquiet, aux développemens prodigieux que le Japon, dans ces dernières années, a su donner à son industrie. Ses charbonnages font, dès maintenant, concurrence à ceux de l'Europe. Ses cotonnades s'apprêtent à supplanter celles de l'Angleterre. Si Formose lui appartient, il trouvera facilement le moyen d'y développer l'industrie sucrière. Les capitaux ne lui manqueront pas, et d'ailleurs l'indemnité de guerre lui fournira ceux dont il pourrait avoir besoin au début. Le jour où, par suite d'arrangemens spéciaux qui sont peut-être compris dans les articles ignorés du traité de paix, le Japon pourra transporter le siège même de ses industries sur le continent chinois, un pas immense et décisif aura été fait dans le sens de l'éviction commerciale des puissances occidentales. Le Japon a montré, sur beaucoup de points déjà, avec quelle facilité et quelle rapidité il savait s'assimiler les procédés de l'Europe; il le montrera sur d'autres points encore, et bientôt il ne sera pas seul à le faire. Le Chinois n'est en rien inférieur au Japonais; il a seulement dormi plus longtemps. Mais il est intelligent, docile, prodigieusement sobre, laborieux et habile à tous les exercices purement mécaniques. Avec les exigences tous les jours plus grandes que montrent nos ouvriers, l'industrie européenne aura de la peine à lutter longtemps, au point de vue du bon marché, contre celle de l'Extrême-Orient. Or, le bon marché, c'est la victoire commerciale assurée presque partout, et plus particulièrement dans les milliers de marchés autour desquels se pressent, en Asie et en Afrique, des populations abondantes, pullulantes, mais pauvres et contentes de peu. M. de Brandt, qui n'est pas un rêveur, a été vivement frappé de ce péril, qui menace surtout son pays et l'Angleterre. Il est convaincu qu'aucune opposition irréductible, aucun instinct de race, ne divise les Chinois et les Japonais, et que les adversaires d'hier se réconcilieront sans peine dans une haine commune, infiniment plus forte et plus offensive que celle qui les émeut passagèrement les uns contre les autres : la haine des Occidentaux. Il annonce déjà que les victoires japonaises, qui ont éveillé à Tokio des désirs infinis, amèneront des modifications profondes dans le personnel gouvernemental. Le parti militaire et féodal arrivera demain au pouvoir, avec l'hostilité violente qu'il professe contre tous les étrangers indistinctement. Après avoir tout emprunté à l'Europe, ce parti croit le moment venu pour le Japon de proclamer son émancipation plénière, et le premier article de son programme est : L'Asie aux Asiatiques! — comme on dit de l'autre côté du Paci-

fique : L'Amérique aux Américains! Il est difficile de mesurer, mais il ne l'est pas de pressentir la révolution économique, et bientôt politique, dont les événemens actuels seront le point de départ. M. de Brandt en est épouvanté. « On plaisante, dit-il, l'idée des États-Unis d'Europe, et cependant l'union des États européens offre le meilleur, sinon le seul moyen de protéger, en Extrême-Orient, les intérêts industriels et commerciaux de l'Europe, aussi bien que ses intérêts politiques. » Nous ne savons si les États-Unis européens sont une pure chimère : il est permis d'en douter lorsqu'on voit les deux puissances qui servent de base aux deux groupemens opposés de l'Europe, c'est-à-dire l'Allemagne et la France, se trouver d'accord dans les mers de Chine. M. de Brandt doit commencer à croire à son idée : il est vrai qu'elle n'est réalisable que dans un autre monde.

Les journaux allemands ont raconté que l'empereur Guillaume avait eu un long entretien avec M. de Brandt. Est-ce le vieux diplomate qui a converti l'empereur à ses vues personnelles? Ou plutôt l'empereur cherchait-il seulement des prétextes pour se confirmer dans les siennes et pour y attirer l'opinion? Toujours est-il que le gouvernement allemand, averti de l'entente formée déjà entre la Russie et la France, a fait faire à sa politique une volte-face qui, par sa décision et sa brusquerie, a étonné tout le monde, mais surtout le Japon. Parmi les diverses puissances européennes, le Japon croyait pouvoir compter plus particulièrement sur l'Allemagne. Dans l'admiration, d'ailleurs si intelligente et si avisée qu'il professait en bloc pour l'Occident, il apercevait un point plus lumineux, et ce point était l'Allemagne. Il en était comme hypnotisé. Ce prédestiné du succès, peu imaginatif au fond, ou du moins d'une imagination restreinte et limitée, très pratique, profondément réaliste, était naturellement enclin à voir dans le succès la preuve irrécusable de toutes les capacités intellectuelles, industrielles, commerciales, militaires, etc. Aussi l'Allemagne brillait-elle à ses yeux d'un éclat sans égal, et s'était-il mis plus spécialement à son école, au moins dans ces dernières années. Il lui demandait des professeurs, des jurisconsultes, des instructeurs militaires; c'est à elle qu'il réservait ses principales commandes industrielles. Le commerce germanique au Japon avait pris un tel essor que, d'après les statisticiens, il était devenu supérieur à celui de l'Angleterre. Il semble bien, d'autre part, que le traité de Simonosaki ne porte aucune atteinte directe aux intérêts allemands. Les craintes de M. de Brandt ne visent, après tout, qu'un avenir plus ou moins lointain, et il se passera tant de choses d'ici à un quart de siècle qu'il n'y avait peut-être pas lieu de s'émouvoir aussi longtemps d'avance, et plus particulièrement, de celles-là. Qu'importe, en somme, à l'Allemagne que le Japon s'établisse ou non à Port-Arthur? Le Japon devait donc croire et certainement il croyait que l'Allemagne resterait

jusqu'au bout dans une abstention sympathique, qu'elle laisserait faire, peut-être même qu'intérieurement elle approuverait. La déception n'en a été que plus cruelle. L'adhésion soudaine, peu expliquée dans ses origines, presque rude dans la forme, de l'Allemagne à l'entente franco-russe a retenti à Tokio comme un coup de foudre. Il serait injuste de nier qu'elle ait apporté à notre intervention diplomatique un concours très précieux.

N'exagérons rien, pourtant. Si l'empereur Guillaume aime à donner aux évolutions apparentes de sa politique un cachet tout personnel, et même à procéder par coups de théâtre, il sait fort bien ce qu'il fait, et ses résolutions, pour éclater à l'improviste, n'en sont pas moins le résultat de méditations antérieures. Le grand souci de l'Allemagne est l'entente qui s'est établie entre la Russie et la France. Elle n'en connait pas exactement le caractère, qui n'est d'ailleurs bien connu de personne, mais elle s'en inquiète, et n'a pas de préoccupation plus constante que de s'y mêler, — non pas, évidemment, pour en resserrer les liens. On comprend que l'empereur Guillaume n'ait pas vu sans impatience la France et la Russie sur le point d'inaugurer une action à deux en Extrême-Orient, action intime, probablement à étapes successives, et pour cela même de longue durée. Quels que fussent ses intérêts au Japon, intérêts purement commerciaux, il n'a pas oublié qu'il était avant tout le souverain d'une grande nation européenne, et qu'il représentait de ce chef des intérêts politiques supérieurs pour lui à tous les autres. Il cherchait depuis longtemps l'occasion de rendre un signalé service à la Russie. L'occasion s'est présentée : allait-il laisser la France jouer seule le rôle qu'il regardait comme sien? C'est de la sorte, à n'en pas douter, que la question s'est présentée à son esprit à la fois impressionnable et réfléchi. Dès lors, la solution qu'il devait lui donner était certaine. Si nous en avions la place, le moment serait peut-être opportun pour rappeler l'histoire des rapports de l'Allemagne et de la Russie depuis quelque trente-cinq ans. Au reste, M. de Bismarck l'a tracée à grands traits et de main de maître dans le dernier discours important qu'il ait prononcé devant le Reichstag allemand. C'était le 6 février 1888. On ne saurait trop relire et méditer cette remarquable harangue, qui produisit alors, dans toute l'Europe, une si légitime impression. Avec un art merveilleux, avec un talent de mise en scène qui n'a jamais été dépassé, M. de Bismarck, que la nature n'a pas fait orateur, mais auquel la politique a enseigné à dire exactement tout ce qu'il veut, s'est longuement, parfois lourdement, toujours puissamment appliqué à se disculper des reproches que la Russie est en droit de lui adresser. Il faisait là son testament oratoire; on aurait dit qu'il le pressentait. C'est une vraie page d'histoire qu'il a eu la prétention d'écrire : toutefois, s'il avait trouvé la pareille, rédigée dans un autre esprit sans

doute, mais conformément aux mêmes procédés, dans les cahiers scolaires qu'il s'est donné la peine de feuilleter chez son hôte à Versailles, en 1870, il aurait été certainement scandalisé de sa partialité. A l'en croire, M. de Bismarck n'aurait pas cessé un moment, au cours de sa carrière, de songer aux intérêts de la Russie et de s'y dévouer. En 1878 surtout, pendant le congrès de Berlin, il a rendu à son alliée de la veille les plus inappréciables services, et il a été prodigieusement surpris de ne pas les voir mieux appréciés. « J'ai agi, dit-il, comme si j'avais été le quatrième plénipotentiaire russe... Bref, je me suis comporté de telle manière qu'après la clôture du congrès je me disais : — Si je ne possédais pas déjà depuis longtemps le plus haut des ordres russes en brillans, je devrais le recevoir aujourd'hui. » On n'en jugeait pas ainsi à Saint-Pétersbourg, et M. de Bismarck en exprime une vive douleur. Ses intentions étaient méconnues, calomniées. Que faire? En homme pratique, il n'a pas mis longtemps à prendre son parti, c'est-à-dire à changer d'alliances, et tout son discours tend à plaider les circonstances atténuantes pour l'accord qu'il s'est trouvé obligé de faire avec l'Autriche et avec l'Italie. Il semble qu'il ne s'y soit résigné que contraint et forcé, et comme à un pis aller. Même retenu par ses engagemens nouveaux, il ne cesse pas de tourner vers la Russie des yeux attendris et de lui parler avec un accent qui n'est pas dénué d'espérance. Un retour est-il donc impossible? La Russie met plus longtemps que M. de Bismarck a opérer ses volte-face politiques. Peut-être pour ce motif, elle reste ensuite plus longtemps fidèle à ses partis pris. Elle a fini pourtant par se rapprocher de la France et par donner à ce rapprochement un éclat qui en accentue et en souligne pour l'Europe la signification et la solidité. N'importe! M. de Bismarck, dans sa retraite forcée de Friedrichsruh, ne cesse pas de poursuivre son rêve de réconciliation. Il se souvient que c'est grâce à la Russie qu'il a pu accomplir ses plus grandes œuvres, et s'il l'a ensuite plus ou moins étonnée par son ingratitude, il ne néglige rien pour dissiper ce qu'il veut appeler un malentendu. Il vient de faire entendre ses *novissima verba*. Parmi tous ces discours, au ton un peu fatigué, il n'y a eu pourtant aucune banalité. L'appréhension du danger français a poussé M. de Bismarck à commettre envers nous des écarts d'assez mauvais goût, mais pour lui le goût n'a jamais rien eu de commun avec la politique. Parmi ses brèves et significatives allocutions, la plus curieuse peut-être est celle que le vieux chancelier a adressée aux Allemands d'Odessa. C'est en termes onctueux et caressans qu'il leur recommande de montrer toujours le plus absolu dévouement aux autorités impériales russes, et il parle de la Russie comme si elle était restée, malgré un égarement passager, l'amie de cœur, l'amie d'hier, l'amie de demain. Cette invite sera plus ou moins entendue à Saint-Pétersbourg, mais elle a été comprise à Berlin. Réconcilié, au moins en apparence, avec

l'homme d'État qui a su évoquer les aspirations confuses de l'Allemagne vers l'unité pour en faire une réalité puissante, l'empereur Guillaume a recueilli les restes de cette voix qui tombe, et il a été sans doute d'autant plus frappé des conseils qu'elle donnait qu'ils correspondaient davantage à sa propre pensée. Malgré tout, l'Allemagne ne renonce pas à se tourner du côté de Saint-Pétersbourg, avec l'espoir obstiné qu'un jour ou l'autre la Russie se retournera vers elle. Et puisqu'il est difficile d'admettre que la politique de l'empereur Guillaume ait été dictée par les intérêts allemands en Extrême-Orient, il faut bien chercher ailleurs, c'est-à-dire en Europe même, la cause d'une orientation aussi ferme et aussi décidée.

Nous, France, nous n'avons pas eu besoin de regarder du côté de Berlin pour prendre notre parti. Quels que soient nos sentimens pour le Japon, nous avons peu de chose à attendre actuellement de lui, soit en bien, soit en mal : il y avait déjà de ce chef une raison suffisante pour déterminer notre politique. Nous en avons eu d'autres, que nous n'avons aucun motif de déguiser ou d'atténuer. La préoccupation de nos amitiés européennes devait naturellement exercer son influence en Extrême-Orient. Quelques personnes s'en sont étonnées, et même un peu alarmées : il y aurait eu de bien meilleurs motifs d'éprouver et d'exprimer de l'inquiétude si notre gouvernement avait pris une autre attitude, ou s'il avait montré quelque hésitation à adopter celle-là. C'est pour le coup que les reproches contre lui et les accusations auraient eu un caractère à la fois véhément et légitime ! On aurait montré l'empereur Guillaume prenant à côté de la Russie la place désertée par nous. L'Allemagne, qui affiche tant de zèle, en aurait déployé plus encore. Il suffit de considérer l'ordre chronologique des faits pour reconnaître que ce n'est pas son attitude qui a influé sur la nôtre : c'est bien plutôt la nôtre qui a influé sur la sienne. Mais il vaut mieux, à coup sûr, soit pour la Russie, soit pour nous, que l'Allemagne ait dû essayer de nous dépasser, ne pouvant pas espérer nous remplacer. La question qui s'est posée est, d'ailleurs, plus générale et plus haute : il s'est agi de savoir si, ayant choisi une politique, nous saurions nous y tenir. C'est à cette épreuve que l'on juge les gouvernemens et les peuples. Nous avons adopté, depuis Cronstadt, une politique d'union intime avec la Russie. La nation tout entière l'a approuvée ; bien plus, elle s'y est jetée avec enthousiasme, et elle a eu raison. Dès lors, il ne restait à son gouvernement qu'à la mettre en œuvre. Ce que nous devons lui demander, c'est de l'habileté, de la mesure, du doigté, dans l'application de cette politique : rien jusqu'ici ne permet de croire qu'il en ait manqué. Quant au système en lui-même, il ne faut le changer que lorsqu'on ne peut décidément plus faire autrement : c'est ce qui est arrivé à M. de Bismarck après le congrès de Berlin, et on vient de voir tous les efforts qu'il a tentés alors et depuis pour ramener la vieille alliée dans le giron

déserté. Ce qui a perdu le second Empire et ce qui a mis la France dans la cruelle situation où elle est depuis 1870, c'est la déplorable mobilité politique de Napoléon III. On dirait un rêve décousu. L'empereur a commencé par l'alliance anglaise et l'a poursuivie jusqu'au traité de Paris en 1856. Puis il s'est tourné du côté de la Russie, et comme, fort heureusement, aucun ressentiment implacable n'était résulté de la guerre de Crimée, ses avances ont trouvé à Saint-Pétersbourg le meilleur accueil. Peut-être n'avait-on pas tiré de l'alliance anglaise tout ce qu'on pouvait en tirer, et l'on n'avait pas encore profité des coquetteries engagées avec la Russie, lorsque les événemens de Pologne sont survenus. L'Angleterre s'en est très adroitement servie pour engager avec nous, à Saint-Pétersbourg, une action diplomatique commune qui nous a irrémédiablement brouillés avec la Russie. Et qui a pris définitivement à ses côtés la place autour de laquelle nous évoluions depuis quelque temps sans avoir réussi à nous fixer? M. de Bismarck, qui, lui, n'y est pas allé par quatre chemins, et qui, avec son bon sens avisé et sa volonté toujours agile et prompte, a fait alors ce que le gouvernement allemand voudrait bien renouveler aujourd'hui. Il a trouvé, ce jour-là, le pivot de toute sa politique future. Profitant de ce que notre politique avec l'Italie n'avait, elle aussi, consisté qu'en velléités poussées assez loin pour exciter les désirs de nos voisins et pas assez pour les satisfaire, il s'est offert de ce côté pour y compléter l'œuvre laissée par nous en suspens. Toute la politique extérieure de l'empire est dans ces quelques mots. On sait où elle nous a conduits. Puissions-nous du moins comprendre la leçon qui s'en dégage, à savoir que rien n'est pire que de ne pas savoir où l'on va quand on se met en marche, ce à quoi on s'engage quand on se lie, de s'avancer pour reculer ensuite, d'hésiter, de tâtonner, de se croire prudent parce qu'on se réserve, et de livrer en effet la partie à ceux qui, après avoir mesuré leurs chances d'un regard clair et froid, s'y jettent résolument et par le bon joint. Qu'était-ce, en 1863, que l'affaire de Pologne? Un incident. Nous avons permis à cet incident de peser sur notre politique générale et de la dévoyer. Qu'est-ce, aujourd'hui, que l'affaire sino-japonaise? Un incident, grave à coup sûr, mais un incident. Le tout est de savoir si, sous la troisième République comme sous le second Empire, les incidens domineront notre politique générale, ou si notre politique générale gouvernera les incidens. Aujourd'hui, comme autrefois, nos fautes sont surveillées de très près, et il se trouvera quelqu'un toujours à point pour en profiter.

L'Angleterre n'est pas dans la même situation que nous. Elle n'y était pas non plus en 1863, lorsque, après nous avoir lancés avec elle dans l'imbroglio polonais, les conséquences en ont pesé exclusivement sur nous. Sa situation insulaire lui permet, quand cela lui convient, de n'avoir pas, en Europe, de politique continentale, et sa politique dans le reste du monde s'en trouve assurément plus libre et plus dégagée.

Elle n'a pas voulu prendre dès maintenant parti dans le conflit sino-japonais. On cherche à son attitude des raisons secrètes qui ne paraissent pas nécessaires pour l'expliquer. L'Angleterre n'a considéré que ses intérêts commerciaux : ils ne sont pas lésés, cela lui suffit, et elle attend. Si, pour des motifs particuliers, l'Allemagne et la France ont fait entrer en ligne de compte la préoccupation des intérêts de la Russie et de l'équilibre européen dans les mers de Chine, c'est un point auquel l'Angleterre peut demeurer provisoirement indifférente. Elle ne demande pas mieux que la Russie soit détournée et occupée le plus longtemps possible sur les rivages septentrionaux de l'Extrême-Orient asiatique. Il y a quelques mois, à l'occasion du mariage de Nicolas II avec une petite-fille de la reine Victoria, on a multiplié les démonstrations d'amitié entre Saint-Pétersbourg et Londres, et l'Europe s'est demandé un instant s'il n'y avait pas quelque chose de sérieux et de durable sous des sentimens de famille aussi complaisamment étalés. Nous ne l'avons pas cru : avions-nous tort? Ce feu de paille est tombé. Il y a, au fond de l'âme de tout Anglais, quelque chose qui ne se sent nullement froissé, loin de là, lorsque la Russie éprouve un embarras ou un désagrément, et John Bull est encore plus à son aise s'il peut dire en toute conscience que ce n'est pas sa faute, et qu'il n'y est pour rien. Quant à lui demander de s'en mêler pour arranger l'affaire, c'est trop attendre de lui. Il y aurait d'autres explications encore à donner de l'abstention de l'Angleterre; nous y reviendrons : la place nous manque aujourd'hui, mais certainement l'occasion se retrouvera. Il y a quelques mois, lord Rosebery a fait des ouvertures à l'Europe pour lui suggérer d'intervenir diplomatiquement entre le Japon et la Chine. On lui a répondu alors d'une manière évasive et peu encourageante. Au moment où son idée première paraît triompher, il l'abandonne. Est-ce parce que l'initiative ne lui appartient plus cette fois? Est-ce parce qu'elle vient de la Russie? Est-ce parce que sa propre situation intérieure ne lui permet pas de se lancer dans une affaire qu'il n'aurait peut-être ni la force ni le temps de diriger jusqu'au bout? Quoi qu'il en soit, l'Angleterre demeure à l'écart, mais non pas tout à fait en dehors des événemens qui se préparent, car elle tient à rester en rapports avec les autres puissances, et nul ne sait, elle ignore peut-être elle-même ce qu'elle fera à un moment donné. A son tour, elle se recueille : la Russie a prouvé autrefois que ce n'était pas la même chose que s'endormir.

FRANCIS CHARMES.

Le Directeur-gérant,

F. BRUNETIÈRE.

